BnF Gallica

Algérie artistique et pittoresque. Documents d'art et d'histoire, archéologie, moeurs et coutumes indigènes, excursions [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Algérie artistique et pittoresque. Documents d'art et d'histoire, archéologie, moeurs et coutumes indigènes, excursions et voyages, nouvelles et contes d'Orient.... 1890-1893.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L'ALGÉRIE ARTISTIQUE

ET PITTORESQUE

4-SG D6-326

2e ANNÉE

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ALGÉRIE ARTISTIQUE
ET PITTORESQUE

DOCUMENTS D'ART ET D'HISTOIRE. - ARCHÉOLOGIE

MŒURS ET COUTUMES INDIGÈNES

EXCURSIONS ET VOYAGES. - NOUVELLES ET CONTES D'ORIENT

EUGÈNE LARADE, DIRECTEUR

AVEC LES COLLABORATIONS DE

MM. ALPHONSE DAUDET. - PIERRE LOTI. - FRANÇOIS COPPÉE. - GUY DE MAUPASSANT. - PAUL BONNETAIN.

PAUL MARGUERITTE. - E. MASQUERAY. - LYS DU PAC. - CH. DE GALLAND. - E. BÉRAUD. - A. ALATISSIÈRE. - J. ROUANET.

J. LEMAITRE. - JEAN DE VILLEURS. - A. CARBON.

MARIE LEFEBVRE. - E. DUTILLOY. - V DE COTTENS. - J. CAFFIN. - ROB. - N. FAUCON. - JEANNE GRALEM, etc.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
4 NOV. 92
PARIS

ALGER

J. GERVAIS-COURTELLEMONT & Cie, ÉDITEURS D'ART

6, BOULEVARD DE LA RÉPUBLIQUE | 10-14, RUE DES TROIS-COULEURS

1892

TABLE DES MATIÈRES

DE LA DEUXIÈME ANNÉE

LYS DU PAC ..... *Tlemcen.*

LYS DU PAC ..... *Oran.*

G.-B.-M. FLAMAND ..... *Dans le Sud Oranais.*

R. REY ..... *Constantine.*

G. GUILLAUMET ..... *La Rivière.*

CH. DE GALLAND ..... *Paysage Algérien.*

E. BÉRAUD ..... *Djerad.*

JEAN DE VILLEURS ..... *N.-D. d'Afrique.*

PIERRE DUFORT ..... *Kabylie.*

E. FRECHON ..... *Biskra.*

A. FRAIGNEAU ..... *Boghari.*

A. ALATISSIÈRE ..... *Printemps Algérien.*

L'ALGÉRIE ARTISTIQUE

ET PITTORESQUE

a été imprimée

PAR

L. REMORDET & Cie

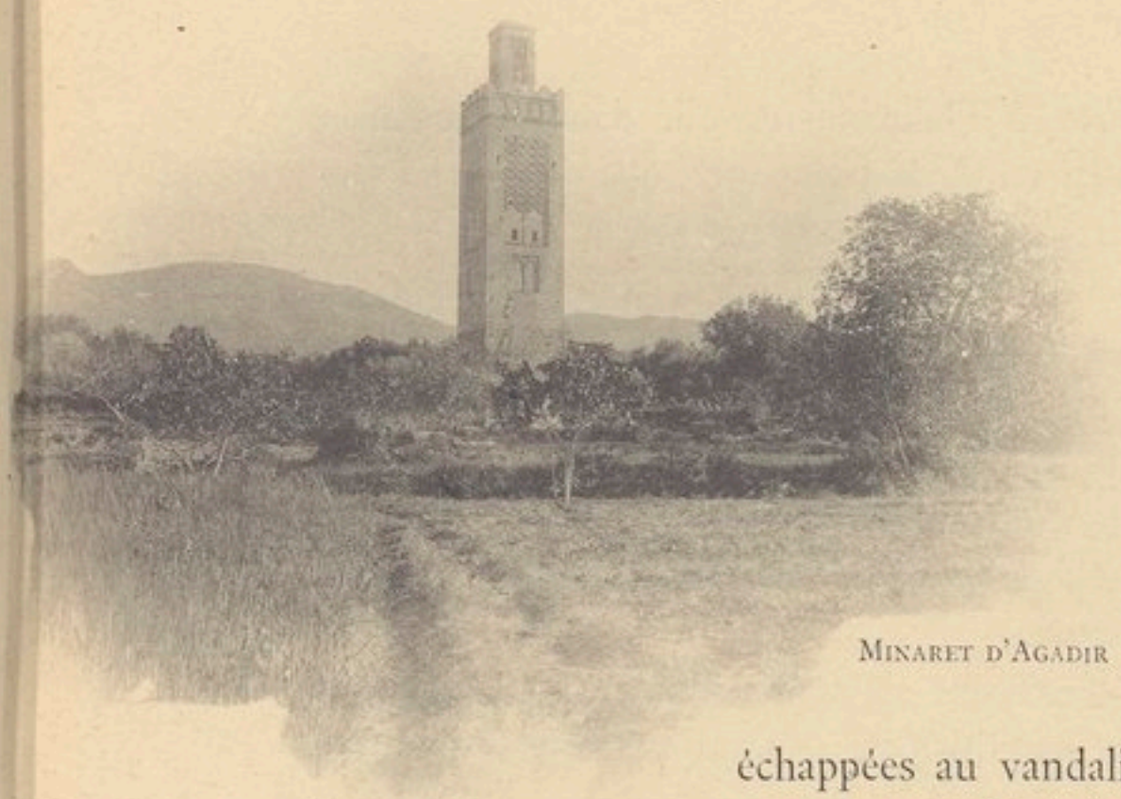
Illustrations d'après nature

DE

GERVAIS COURTELLEMONT & Cie

1891-1892

TLEMCEN



Minaret d'Agadir

Sur l'emplacement actuel de Tlemcen et du joli faubourg d'Agadir, plein de verdure et de fleurs, s'élevait, jadis, au temps de la domination romaine, une ville dont les vestiges, un à un ont disparu, et que ses fondateurs avaient appelée Pomaria.

L'histoire de cette colonie n'a pu être exhumée par les savants. Les pierres tumulaires, les rares inscriptions, les bornes milliaires échappées au vandalisme de plusieurs siècles de conquête musulmane n'ont rien appris.

Au demeurant, qu'importe ? C'était, estime-t-on, un camp retranché d'abord, un *castrum* pareil à ceux dont les vainqueurs du monde avaient jalonné leur empire. A la longue, la durée des garnisons, la beauté du climat, la recherche du bien-être avaient fait de ce poste avancé une cité opulente et prospère.

Ce fut Pomaria, la cité des vergers, des eaux jaillissantes, des fleurs et des fruits. Et tandis que les civilisations se sont succédées, que les mosquées ont remplacé les églises chrétiennes et les temples païens ; tandis que l'œuvre humaine s'est révélée, là comme partout, changeante, destructive et créatrice tour à tour, l'œuvre de la nature est demeurée immuable à travers toutes les révolutions.

Aujourd'hui, comme il y a deux mille ans et sans que jamais il y ait eu interruption dans cette tradition de richesse et de fertilité, les roses bordent les sentiers, les arbres multiplient leurs ombrages, les fruits pendent aux branches et les eaux venues de lointaines cascades serpentent le long des chemins, dans les champs, dans les bois d'oliviers, fraîches et murmurantes.

On connaît peu Tlemcen. Le chemin de fer, il y a quelques mois encore, n'allait pas jusque-là. Pour parcourir les 140 kilomètres qui la séparent de la capitale Oranienne, il fallait s'exposer au cahotement des diligences d'Afrique et au supplice des routes poussiéreuses en été, bourbeuses en hiver, aux ardeurs implacables du soleil ou au spleen pénétrant des pluies diluviennes.

On savait d'elle ce qu'en rapporte l'histoire de nos armées : elle avait été le berceau de Lamoricière et le tombeau de la puissance d'Abd-el-Kader.

Mais de sa nonpareille fertilité, de sa captivante attirance, des merveilles architecturales qu'elle contenait, les guides seuls avaient parlé en quelques-uns de ces ouvrages que le public abandonne aux poussières des bibliothèques.

Et pourtant, plus que tant d'autres, Tlemcen mérite d'être visitée, d'être connue, d'être vulgarisée.

Ibn Khafadja disait d'elle :

« Le paradis de l'éternité, ne se trouve, ô Tlemceniens, que dans votre patrie, » et s'il m'était donné de choisir, je n'en voudrais pas d'autre que celui-là ! »

Tlemcen est réellement le jardin de l'Algérie.

Du haut du Djebel Terin, qui domine la vallée de l'Isser et couronne l'antique cité des Emirs, un spectacle de toute beauté, unique, s'offre aux regards. Trois villes apparaissent émergeant des verts massifs de figuiers, de caroubiers, d'oliviers, de térébinthe : à gauche Mansourah, la ville morte dont il ne reste que de rares souvenirs ; à droite Bou-Médine, la ville mourante, dont les maisons — fatalisme de ses habitants — s'écroulent jamais étayées, jamais relevées ; Tlemcen, la ville renaissante sous la domination européenne.

Et tout près de cette dernière, la diadémant de leurs mosquées, des bourgs qui ont eu leurs heures de grandeur et leur histoire : Agadir, Sidi-Hallouï, Ben Hacen.

MANSOURAH

En vingt minutes, la voiture de place louée pour visiter les environs conduit, au galop échevelé de ses maigres chevaux, à Mansourah.

A droite de la route, on aperçoit des bouquets d'arbres panachant çà et là les interminables files de vigne en pleine végétation ; à gauche, l'orge et le blé clairsemés des cultures indigènes : sous le chaume déjà haut, le long des sentiers que bordent patiemment superposées les pierres ramassées dans les champs, l'eau circule ici en plaine, sans bruit, là chutant au déclin du coteau, débordant des caniveaux étroits creusés à profondeur de bêche, s'arrondissant en nappes pleines de remous autour des troncs séculaires des oliviers trapus ou des figuiers convulsés.

Tout d'un coup, devant vous, d'épaisses murailles se dressent, enceinte ruinée d'une ville disparue. D'autres murailles succèdent et près d'elles un minaret profile dans le ciel sa masse diminuée d'une face dont le temps a éparpillé les moellons.

Tlemcen qui depuis sa fondation avait eu à subir bien des sièges et bien des assauts, qui avait vu sa population à plusieurs reprises décimée par des guerres

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE · PARIS ·

Ruines de Mansourah

civiles sans merci, ne passa jamais par d'aussi dures épreuves que lorsque Yakoub le Mermite ameuta contre elle ses guerriers.

Le souci de venger une injure personnelle et d'affirmer sa puissance contestée lui servit de prétexte à satisfaire des rancunes inoubliées.

A trois reprises, mais sans succès, il avait mis le siège devant la ville. Il revint une quatrième fois, décidé, coûte que coûte, à l'emporter.

On va voir quelle tenacité il apporta dans la réalisation de ses projets.

Solidement fortifiée, défendue par une vaillante garnison, possédant une population éminemment batailleuse, journellement fournie en armes et en vivres par le continuel arrivage de caravanes, Tlemcen pouvait envisager sans trop de crainte les risques d'un assaut.

Aussi Yakoub décida-t-il de la bloquer et de l'amener à composition par la famine.

Il fit envelopper la ville assiégée d'une épaisse muraille en pisé — dont on peut encore admirer les restes — et intercepta ainsi les convois. Plus de communications avec le dehors pour en obtenir vivres ou renforts. Ce n'était pas assez. A la place du camp, installation provisoire et insuffisante pour des opérations de longue durée, s'éleva bientôt une ville. La mosquée fut construite la première, une des plus grandes qui aient existé, ensuite le minaret poste-vigie d'où l'on pouvait à trente mètres de hauteur surveiller les allées et venues de l'ennemi. Bientôt les maisons se groupèrent autour de ces monuments : palais des grands chefs environnés de jardins, demeures plus humbles des simples cavaliers ou des fantassins.

Ce fut Mansourah, cité guerrière devenue rapidement la reine du Magrheb.

Il faudrait un Homère pour raconter les péripéties de cette lutte sans précédent. Fidèle à sa tactique, Yakoub ne recherchait pas les batailles rangées dont le hasard eut pu réduire à néant ses espérances. Les adversaires se provoquaient en combats singuliers et la lice ouverte à leurs tournois était l'espace compris entre les remparts de défense et les murailles d'investissement.

Cependant, huit années s'étaient écoulées.

Yakoub était mort empoisonné, laissant à son fils Youcef le soin de le venger et Youcef lui-même, assassiné par un de ses esclaves, était remplacé par son petits-fils Abou-Thabet.

Tlemcen se trouvait réduite à la dernière extrémité. Il fallait songer à une prochaine capitulation et l'on n'envisageait pas sans terreur cette détermination fatale, car on savait que l'ennemi serait sans pitié.

Le souverain Othman a pour la dernière fois réuni son conseil. De cette suprême entrevue doit dépendre l'existence de toute une population qui s'était si vaillamment comportée, et l'existence de la ville elle-même. Mais la résistance pouvait-elle être prolongée lorsque la faim faisait déjà de nombreuses victimes ?

Or, comme ils délibéraient, on annonçe qu'une vieille femme, Aïcha, demande

à être introduite ; elle a un avis important à donner ; si on la laisse faire tout ne sera pas perdu.

Le messager est accueilli avec incrédulité, avec mépris.

— La place des femmes n'est pas au conseil des guerriers.

Mais elle insiste, se dit guidée par une force supérieure. On l'introduit. Elle dévoile son plan. On l'écoute avec surprise.

Aïcha sort bientôt du palais, accompagnée de gardes qui ont pour mission de se mettre à son service, de lui obtenir obéissance.

— Amenez-moi, dit-elle, le veau le plus gras que vous trouverez dans la ville.

Au bout d'une heure, la bête est amenée.

— Fort bien, maintenant apportez-moi une mesure de blé.

On obéit.

Sous les regards des curieux stupéfaits, elle gorge de blé le veau. Le soir venu, elle se fait conduire aux remparts, ouvrir une porte.

— Laissez sortir ce veau, fait-elle aux soldats, avant quarante-huit heures il nous aura délivré des ennemis.

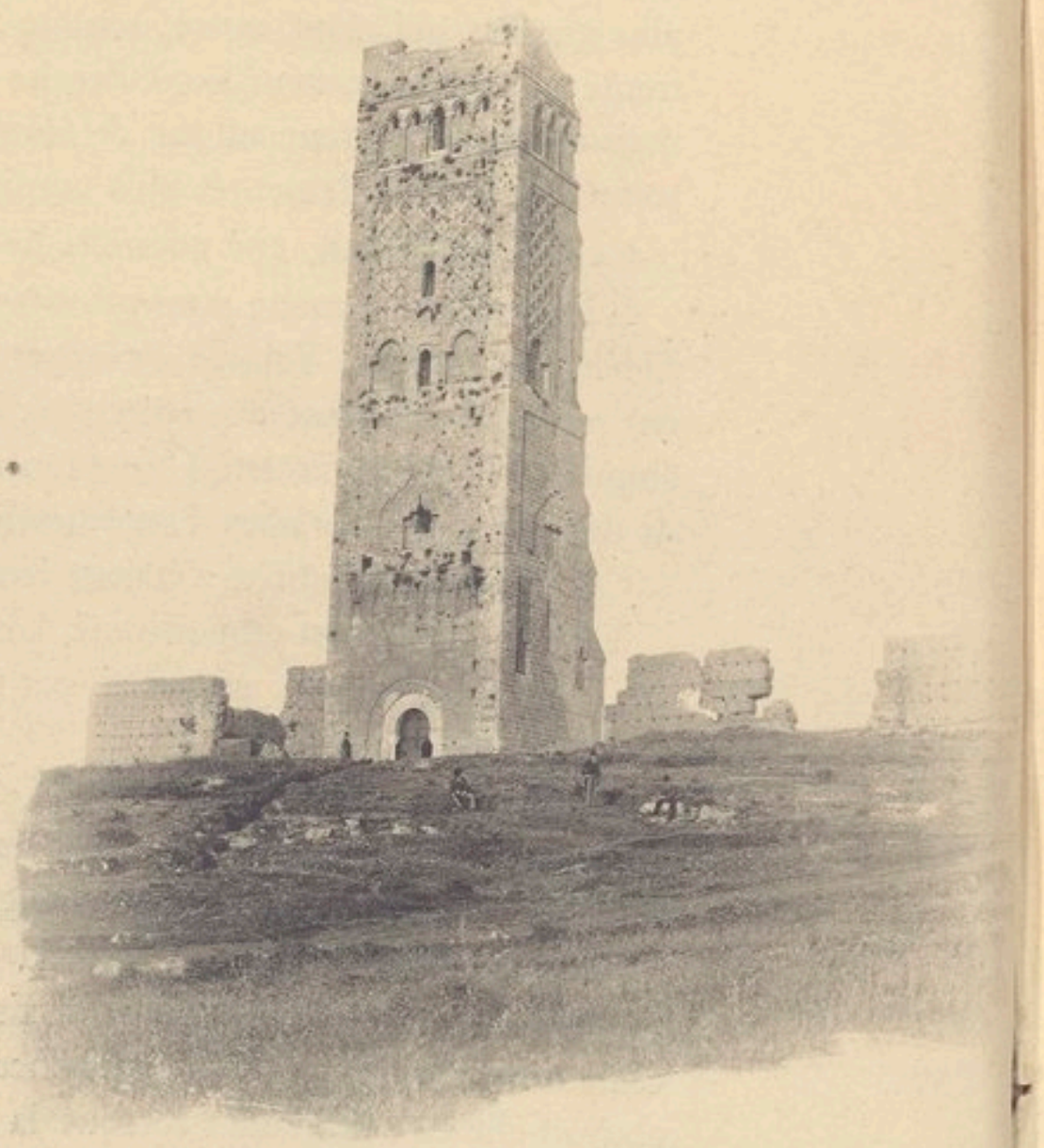
La bête ne fut pas longtemps sans être aperçue des assiégeants qui lui donnèrent la chasse et s'en emparèrent. La magnifique capture, réservée au prince, lui fut envoyée.

Et, le lendemain, Youcef prenant connaissance du rapport de ses officiers :

— Pourquoi, dit-il, poursuivre un but insaisissable, que n'ont pu atteindre ni mon grand-père, ni mon aïeul. Mes ennemis sont bloqués depuis huit ans, ne recevant plus ni ravitaillements, ni secours. Et cependant ils possèdent encore assez de bétail pour ne point poursuivre les bêtes qui leur échappent et assez de blé pour nourrir les animaux. C'était écrit.

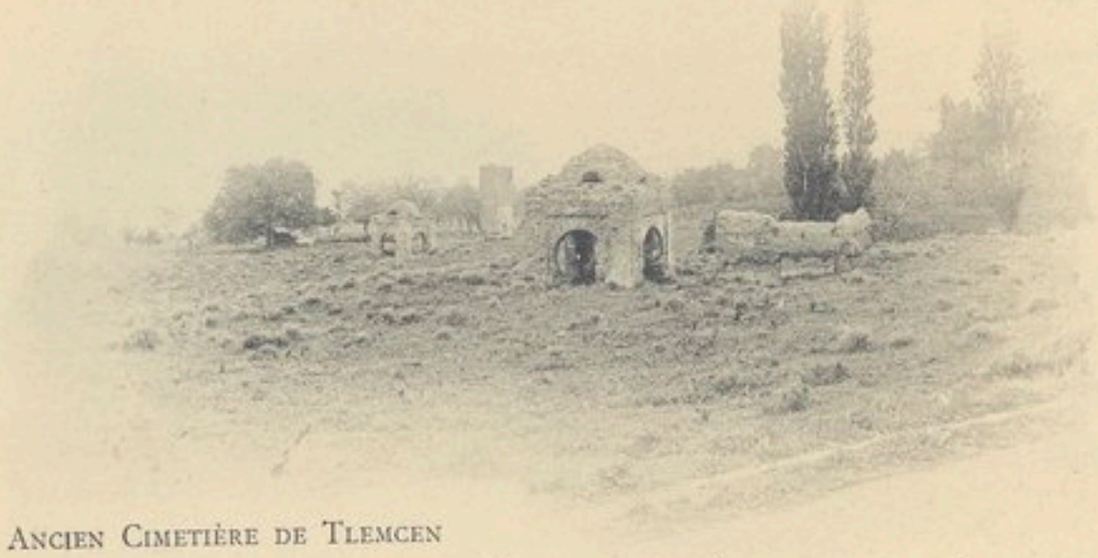
Le lendemain, il traitait avec les Tlemceniens et levait le siège de la ville.

Singulière destinée des choses humaines, Tlemcen vouée à la destruction subsiste encore ayant conservé intactes les richesses de sa merveilleuse architecture,



Minaret de Mansourah

et Mansourah la Victorieuse, fut livrée au sac et au pillage. Il ne reste d'elle que des débris de murailles, des tours en ruines; sur les cent hectares jadis couverts de luxueuses demeures, ornées de jardins, les générations nouvelles ont planté de la vigne. Le minaret, en vain, se dresse encore orgueilleusement auprès de la pauvre mosquée, vaincue par la Djemaa-el-Kebir, invalide témoin des luttes passées et qui survit à la défaite.



Ancien Cimetière de Tlemcen

BOU-MEDINE

Le chemin qui mène de Tlemcen à Bou-Medine gagne à être parcouru à pied. On ne suit guère longtemps la route, quelques centaines de mètres tout au plus, puis l'on tourne à droite et l'on gravit lentement le coteau.

On ne tarde pas à se trouver en face d'un grand espace non cultivé, ce qui surprend dans une contrée où il n'est pas un lambeau de terre qui ne soit mis en valeur.

Là l'herbe pousse drue, cachant sous ses hautes touffes des pierres tombales. L'ancien cimetière musulman de Tlemcen est devenu le pré public où les enfants indigènes mènent paître bœufs et mulets. Le sabot des bêtes heurte les ardoises funéraires que la piété avait couvertes d'inscriptions pour l'éternelle douleur ou l'éternelle admiration et que le temps a léguées à l'oubli. Guerriers redoutables, simples marchands dorment côte à côte le sommeil sans réveil, égaux pour l'homme qui passe comme pour l'animal qui broute.

Ça et là quelques Koubas. Non plus les Koubas modernes, réduction de dômes massifs uniformément blanchis à la chaux et dont les marabouts se détachent sur le penchant des coteaux, sur l'immensité des plaines, sur les sommets des montagnes d'Afrique, mais Koubas de la belle époque où l'art arabe, dans tout son épanouissement, comptait autant de constructions que de merveilles. Sur de

légers piliers, des ogives s'élancent gracieuses, légères, plus pittoresques encore dans leur ruine que dans leur complète conservation.

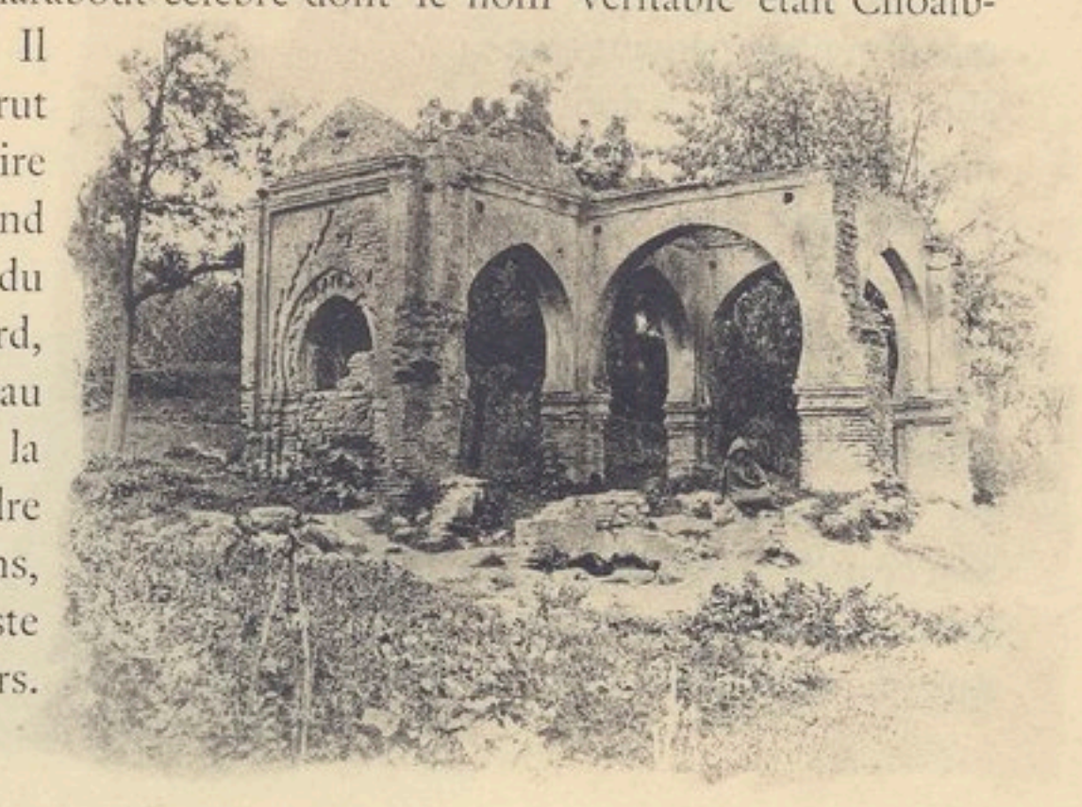
La nature se prête d'ailleurs au complément du décor. Des acacias font aux tombeaux une couronne de feuillage et de fleurs.

A peu de distance les uns des autres, l'on aperçoit le mausolée d'une sépulture royale, la Kouba de Sidi-Abdou-Ishak-el-Tenessi, légiste fameux que ses contemporains avaient appelé l'Homme-Volant, et Sidi N'Jaassi, minaret à demi-écroulé d'une mosquée disparue.

Cependant le chemin qui mène à Bou-Medine fait un coude, se rétrécit; les talus gazonnés se tapissent de pervenches, les sureaux formant haie arrondissent leurs branches en berceaux, l'eau bruit coulant dans l'étroit fossé en pierre qui l'enserre.

Au milieu du calme profond, du murmure berçant des choses, on a envie de s'arrêter, ne poussant pas plus loin, à distance égale des tombeaux qu'on vient d'abandonner et dont la masse grise se détache du fond de verdure et de la petite ville prochaine dont les premières maisons apparaissent. On voudrait, vivant des souvenirs évoqués, croire à d'autres siècles, à d'autres hommes contemporains des monuments et rappeler la féerie d'une époque si belle, si grande, à travers l'histoire comme à travers la légende.

Sidi Bou-Medine fut un marabout célèbre dont le nom véritable était Choaïb-Ibn-Huçein-el-Andaloci. Il était né à Séville et parcourut successivement pour s'instruire les cités qui avaient alors grand renom de sapience, Fez du Maroc et Tlemcen. Plus tard, désireux de voir le tombeau du prophète, il se rendit à la Mecque, où il s'affilia à l'ordre tout puissant des Khouans, dont le pouvoir occulte subsiste plus que jamais de nos jours.



Sidi Bou-Medine, dit-on, eut le don des miracles. Ses leçons étaient très courues. On le vit demander par des savants qui voulaient profiter de ses lumières, à Séville, sa ville natale, à Cordoue, à Bougie.

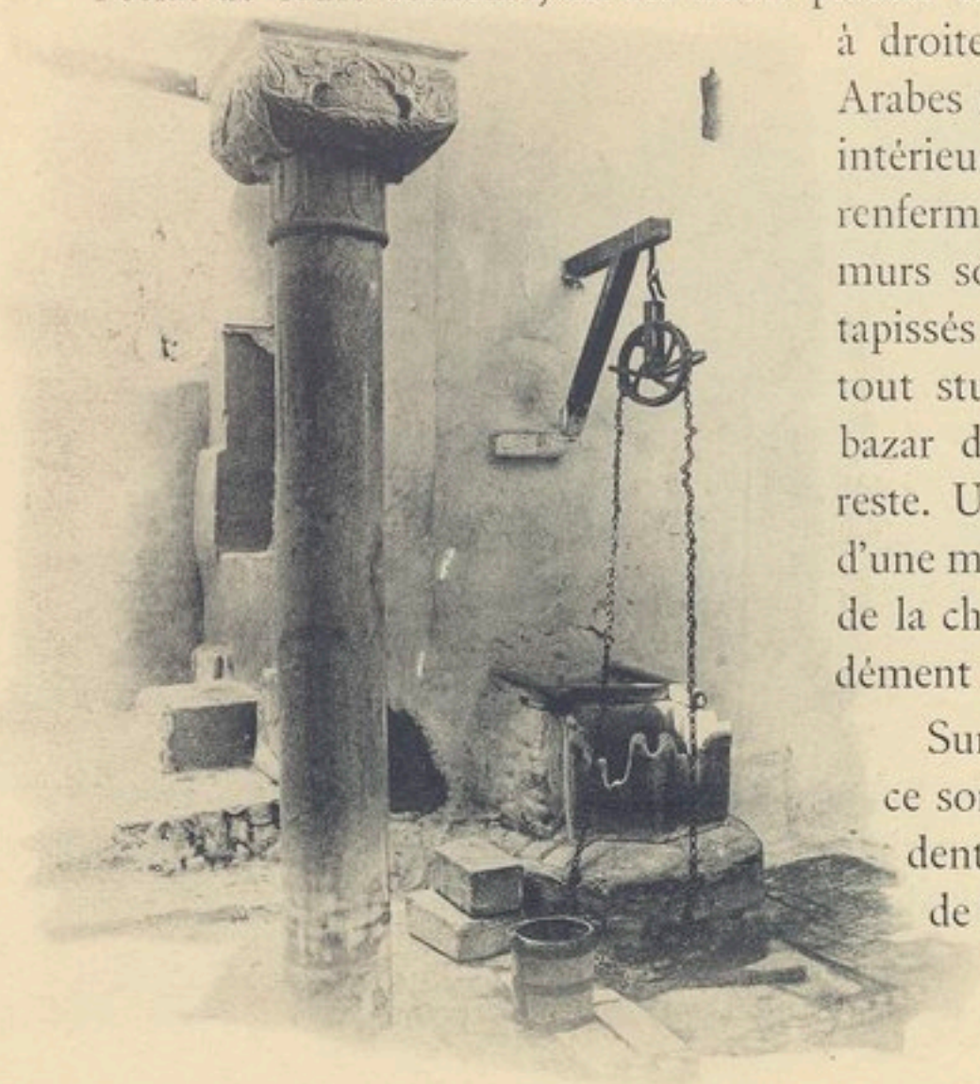
Yakoub-el-Mançara ayant fort entendu parler de lui, le fit demander à Tlemcen, autant pour le connaître que peut-être pour essayer de mettre sa science en défaut.

Mais le marabout n'arriva pas au terme de son voyage. Il mourut au moment où il approchait des bords de l'Isser.

Ses funérailles eurent lieu en grande pompe. Le successeur de Yakoub, En-Nacer, lui fit élever un splendide mausolée que les souverains suivants embellirent encore et que le culte des fidèles modernes a depuis bizarrement orné.

Porte du Tombeau de Sidi Bou-Medine

C'est presque au commencement de la petite cité que le monument s'élève, la porte d'entrée fait face à la porte de la mosquée. Les faïences ont conservé l'éclat de leurs couleurs, on les dirait placées d'hier. Un petit escalier raide bordé à droite et à gauche de tombes d'autres Arabes moins célèbres, conduit à la cour intérieure sur laquelle ouvre la chambre renfermant les restes de Bou-Medine. Les murs sont couverts de riches draperies, tapissés d'étendards, parmi lesquels on est tout stupéfait d'apercevoir des articles de bazar dont le modernisme jure avec le reste. Un puits très profond et couronné d'une margelle en marbre que le frottement de la chaîne, depuis des siècles, a profondément usée.



Sur la natte quelques femmes prient, ce sont des épouses stériles qui demandent au puissant marabout le miracle de la maternité.

Trop rapprochée du mausolée de Sidi Bou-Medine, la porte d'entrée de la mosquée veut être vue du haut de la première plate-forme du minaret.

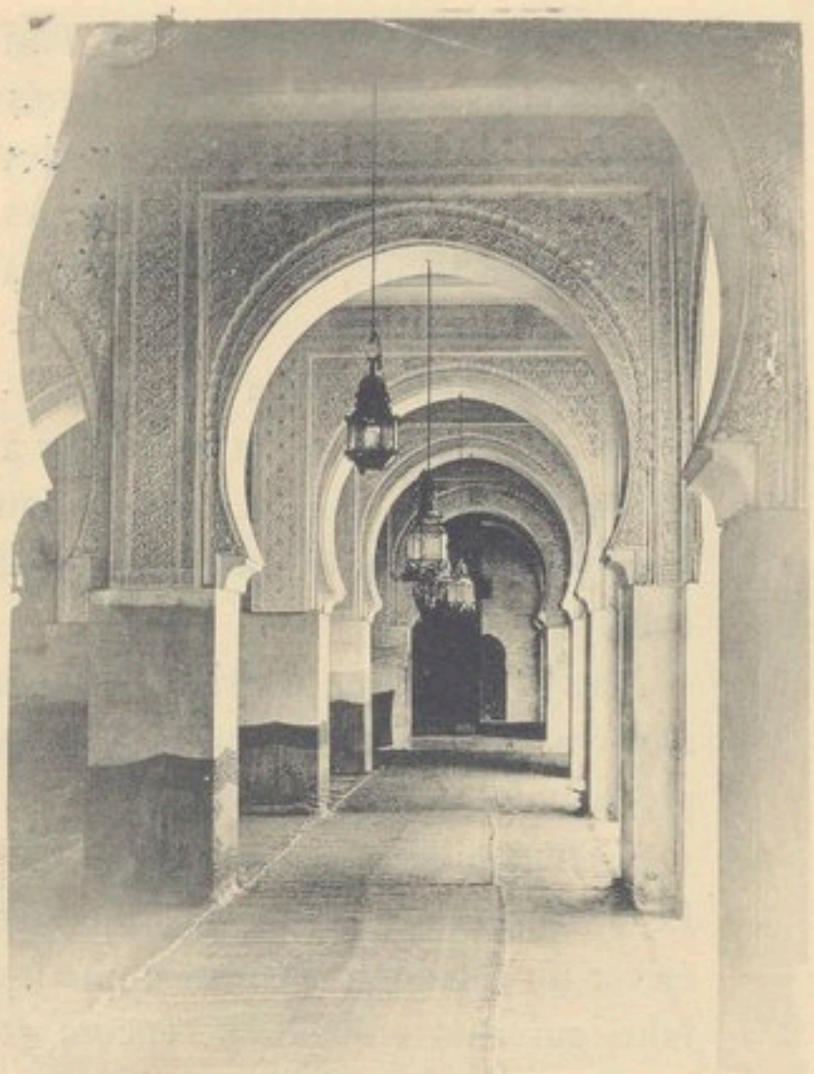
Elle apparaît alors dans toute son élégance et dans tout le fini de ses détails.

Les moulures ont conservé la netteté de leurs reliefs, les arabesques ont défié les atteintes du temps.

On arrive à la cour intérieure par un large escalier.

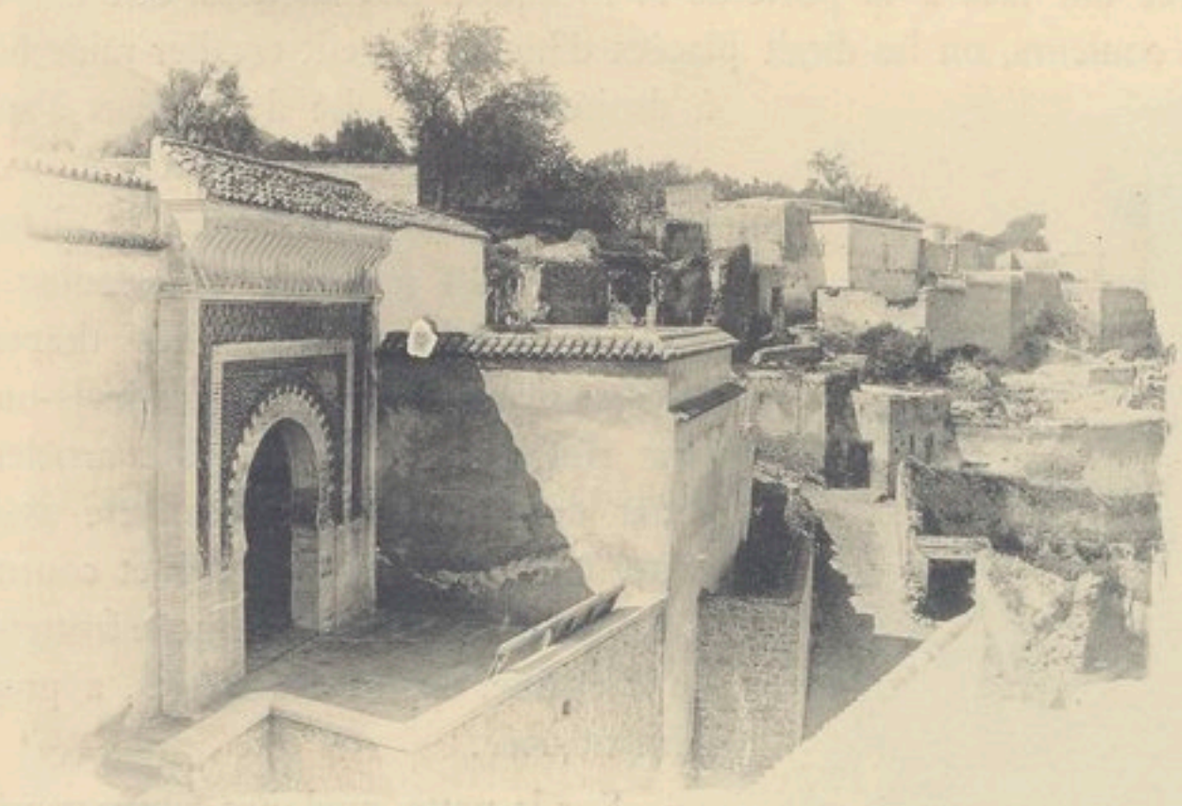
Ici, une porte encore, en cèdre massif, fermée d'un verrou de cuivre qu'un homme de force moyenne aurait de la peine à soulever.

Au milieu, un bassin de marbre qu'une source alimente.



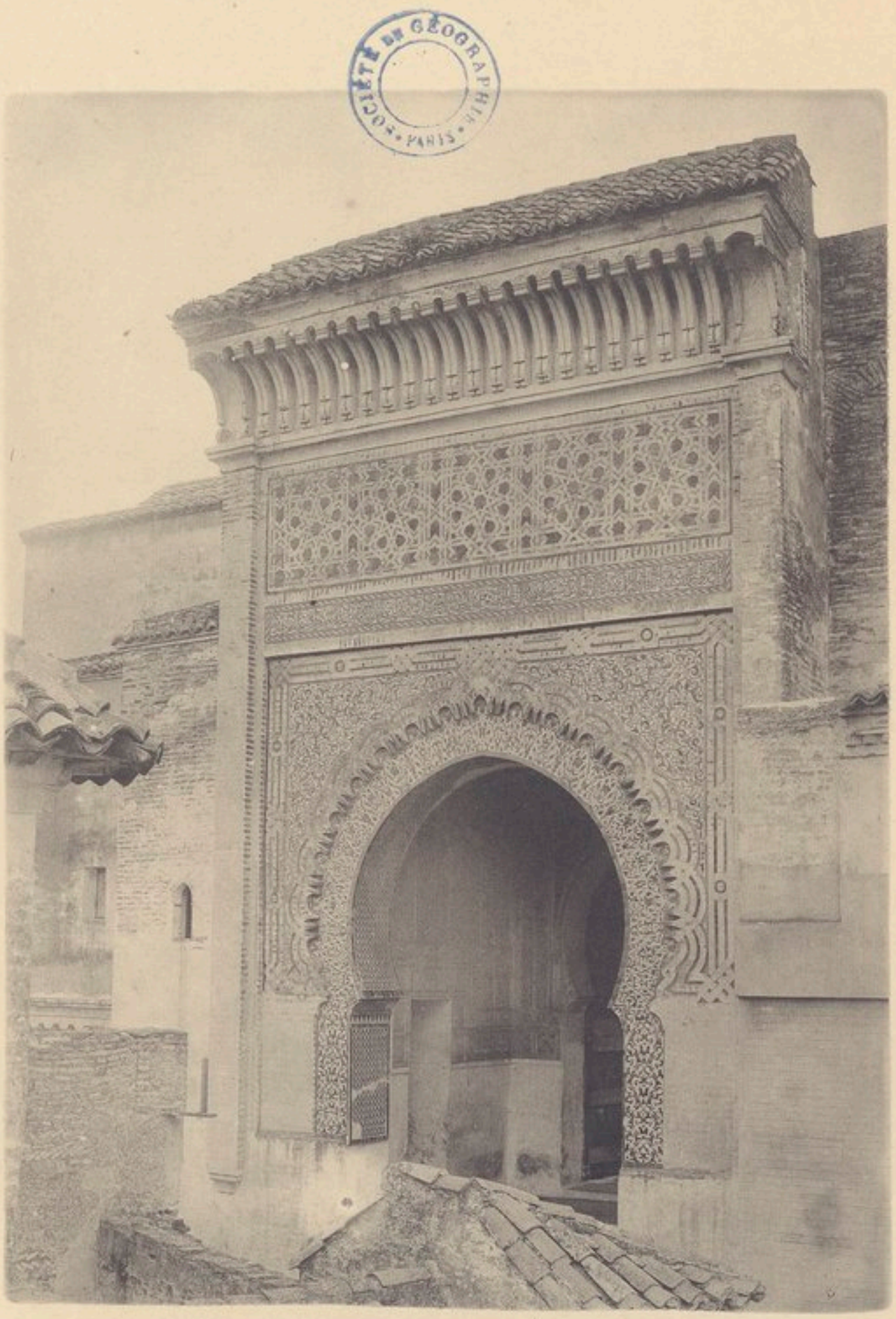
Intérieur de la Mosquée de Bou-Medine

La mosquée proprement dite se compose de huit travées d'arcades couvertes d'ornements sculptés; au fond, le mihrab apparaît si finement travaillé, si dentelé que ceux-là seuls qui ont admiré l'Alhambra pourront s'en faire exactement une idée.



Dans le même bâtiment s'élève la medersa d'une richesse d'exécution aussi merveilleuse. La medersa et la mosquée furent construites sous le règne d'Aboul-Hacen, 1327 de l'ère chrétienne.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE • PARIS •



Porte de Sidi Bou Medine

des statues, leur démarche lente semble s'alanguir encore au poids des anneaux qui cerclent les chevilles.

Quelques-unes moins farouches, et plus jolies aussi, loin de se cacher à la vue de l'étranger, montrent une certaine coquetterie à faire visiter leur intérieur, à se soumettre aux regards dont elles devinent l'admiration.

Partout des nuées d'enfants, petits garçons turbulents qui interrompent leurs jeux pour entourer les visiteurs et leur demander « un sou »; petites fillettes de dix et douze ans déjà graves, gardiennes de frères ou sœurs plus jeunes et s'initiant aux soucis d'une maternité qui n'est pas bien lointaine pour elles. Aussi ont-elles déjà, à l'âge où les européennes ne rêvent que de corde et de poupée, un je ne sais quoi qui n'est pas la femme encore, mais qui n'est déjà plus l'enfant.

En sortant de Bou-Medine, comme en quittant le quartier arabe de Tlemcen, il semble qu'on revienne d'un pays où le croissant règne en maître et où la conquête civilisatrice ne s'est pas encore appesantie.

Tlemcen possède un grand nombre de mosquées, dont il suffit de citer les principales : la grande mosquée Djemaâ el Kebir, située en face de la mairie, sur une longue place plantée de platanes. Au dehors rien ne révèle la richesse de sa construction. Les dômes sont blanchis à la chaux, et aucune porte, semble-t-il, ne possède un cachet particulier qui fixe l'attention. Mais une fois à l'intérieur, le spectacle change et l'on ne saurait trop s'extasier devant un des plus beaux

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Cascades de Tlemcen

VUES INTÉRIEURES DE LA MOSQUÉE DJEMAA EL KEBIR

échantillons de cet art arabe qui a su s'imposer jusque sur le continent et qui a fait de Grenade une ville aux beautés sans pareilles.

Arceaux délicats, colonnades légères, arabesques dont l'œil a de la peine à suivre les caprices, mirhab aux fines moulures que le ciseau seul, semble-t-il, aurait pu réaliser, plafonds de terre

MIRHAB DE LA MOSQUÉE DJEMAA EL KEBIR

polychrôme, suspensions en cuivre massif, nattes marocaines qu'on ne doit fouler que pieds nus ou les chaussures protégées de sandales de bois. Tout concourt à l'enchantement des yeux.

Pareille à la Djemaâ el Kebir, bien que de proportions plus réduites, est la mosquée d'El Haloui aux colonnes en marbre onyx.

Abou-Einan, fils d'Abou-Hacen, l'éleva en l'honneur d'Abou-Abdallah-Ech-Choudi, célèbre marabout originaire de Séville qui, par abnégation religieuse, quitta sa ville natale, abandonnant les honneurs qui lui avaient été attribués et vint, pauvre volontaire, simulant la folie, vendre dans les rues de Tlemcen des sucreries, ce qui lui valut, de la part des enfants, le surnom d'Haloui.

Le temps d'épreuve auquel il s'était soumis une fois écoulé, Abou-Abdallah se montra tel qu'il était, versé dans toutes les sciences, connaissant la philosophie et la morale, dissertant sur toutes choses et faisant preuve d'autant de savoir que de sainteté.

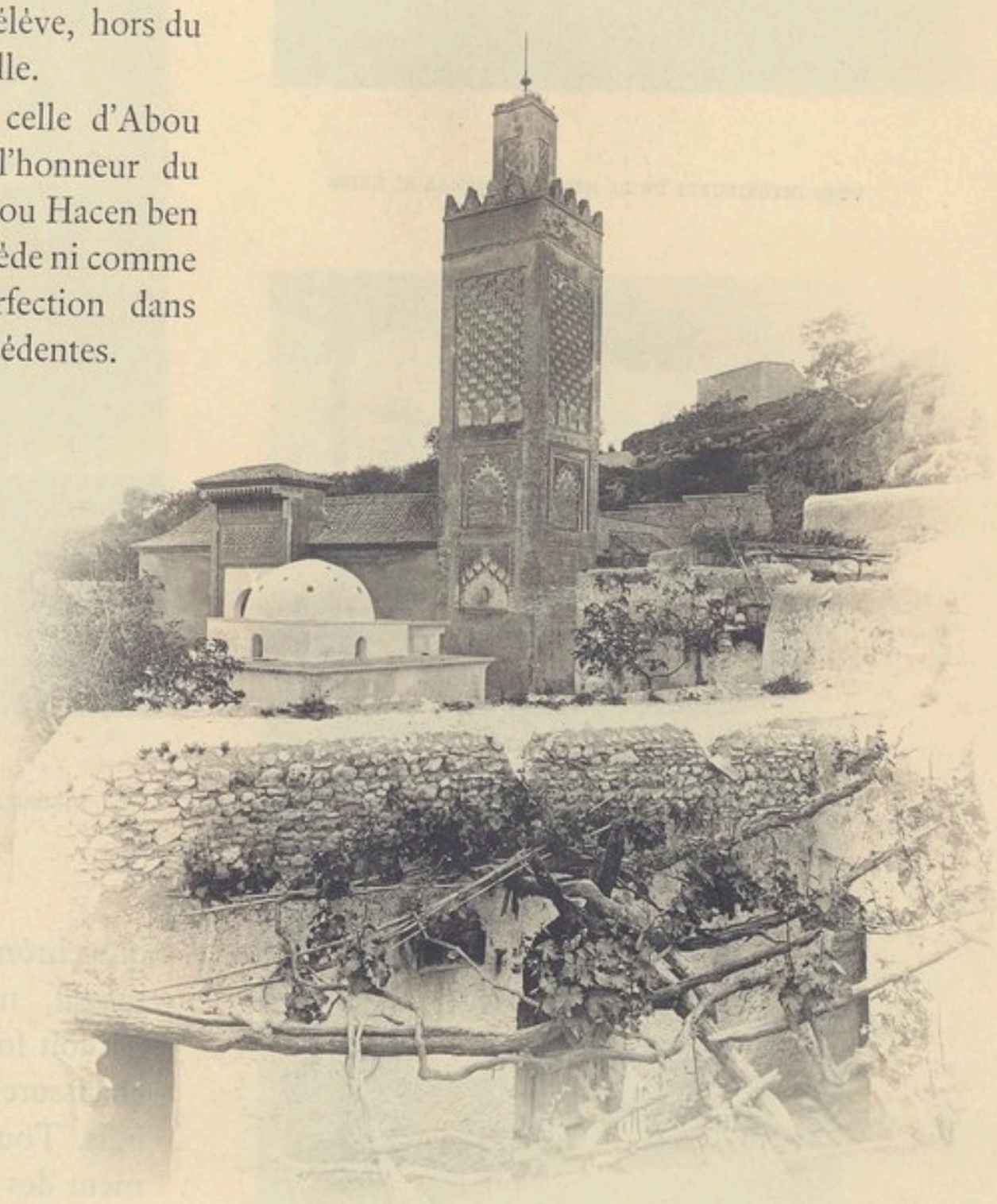
Il mourut décapité, dit-on, sur l'ordre d'un vizir, jaloux de son influence et de ses mérites.

Et c'est près de l'endroit de l'exécution que la mosquée s'élève, hors du mur d'enceinte de la ville.

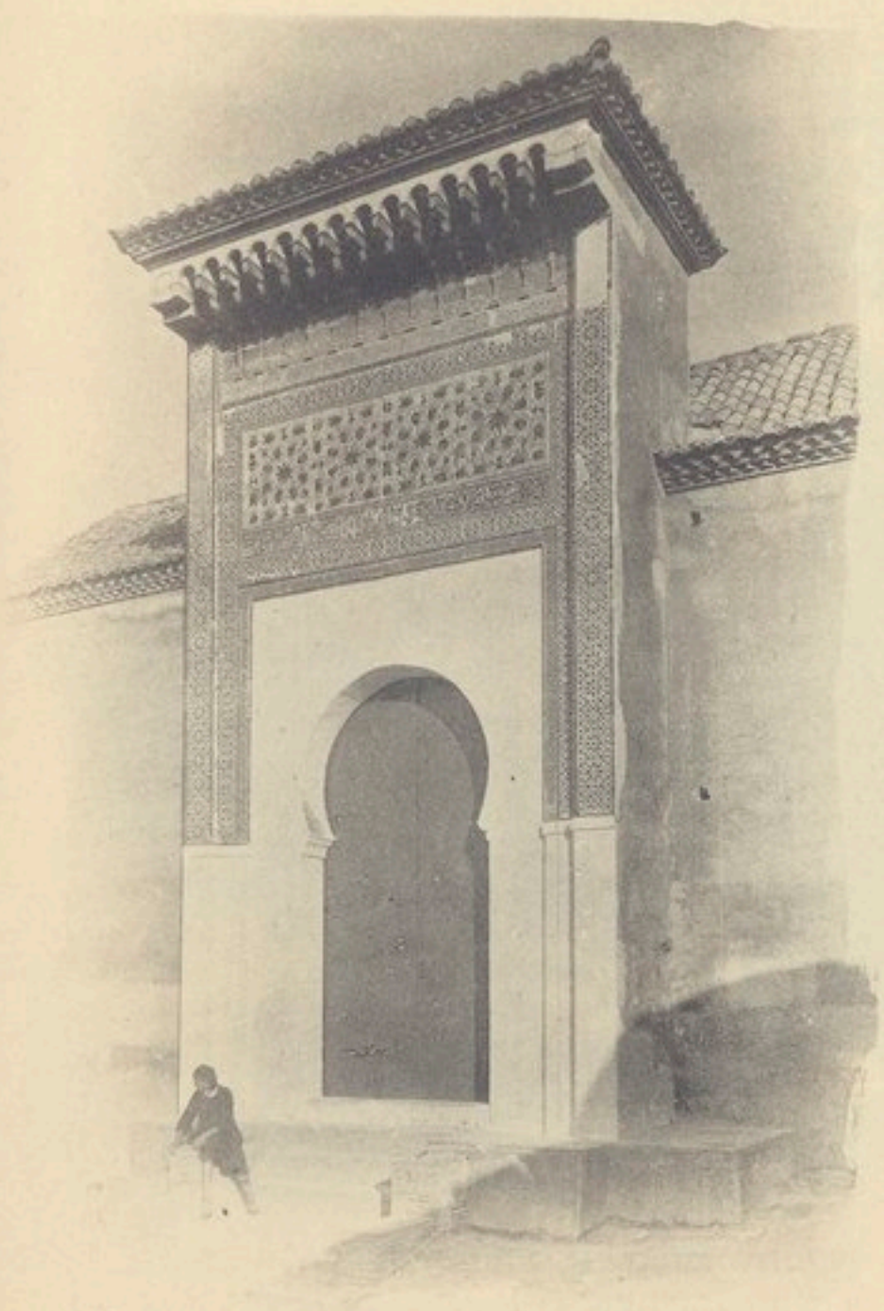
Une autre Djemaâ, celle d'Abou Hacen, construite en l'honneur du jurisconsulte célèbre Abou Hacen ben Yaklet el Tenessi, ne le cède ni comme richesse ni comme perfection dans tous ses détails aux précédentes.

Elle sert actuellement d'école arabe-française. Près du mirhab, au bas des dentelures, pendent des écriteaux servant d'abécédaire ; entre les colonnes, des pupitres s'alignent et l'écolier peut, de sa place, griffonner sur l'onyx.

Comme dans nos vieilles cités catholiques, la religion a fait surgir de terre tours et clochers ; ainsi dans Tlemcen,



MOSQUÉE SIDI EL HALOUI



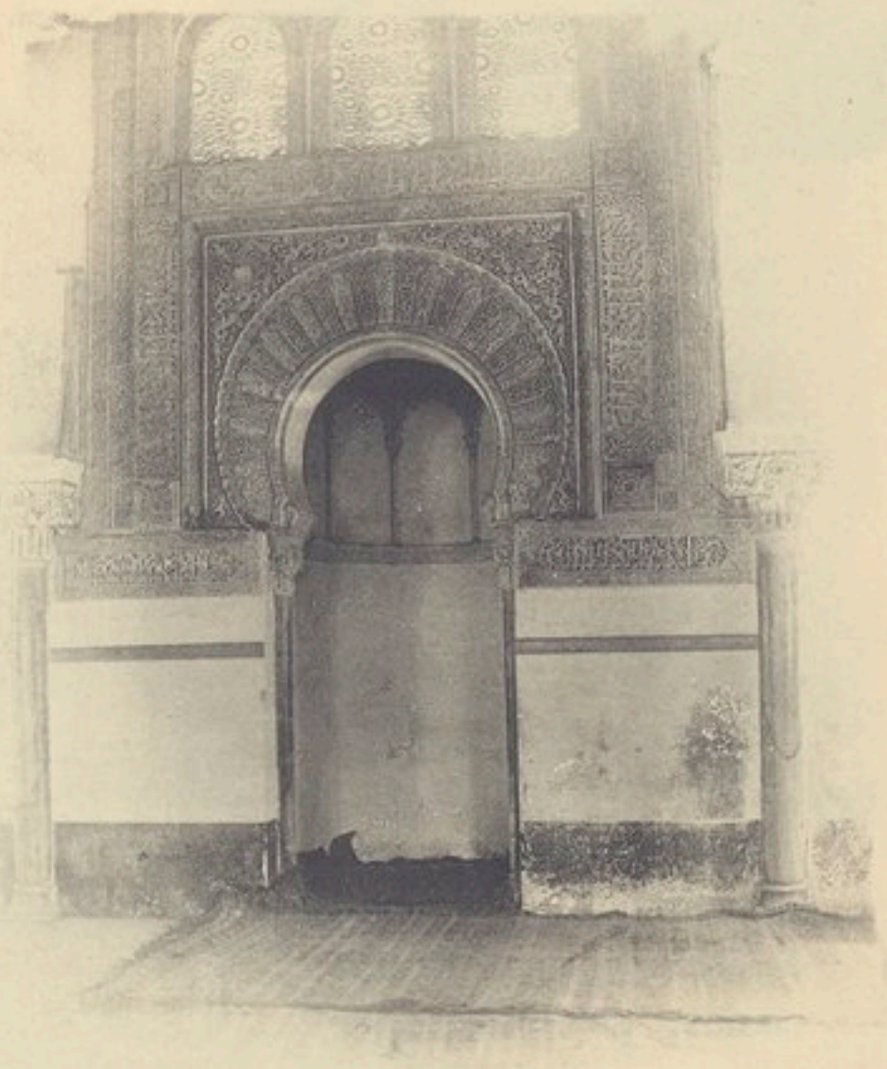
PORTE DE LA MOSQUÉE SIDI EL HALOUI

la foi musulmane a fait se multiplier les minarets. Là-bas, aux heures d'offices religieux, il n'était point de fidèle qui ne dut entendre l'appel retentissant des cloches ; ici la voix du muezzin devait, d'une extrémité de l'enceinte à l'autre, ne laisser personne oublieux de l'heure de la prière.

De quelques côtés que l'on tourne ses regards, de Bou Medine à Mansourah, dans le cœur de la cité comme à Agadir témoin d'un culte toujours vivant que les civilisations, la conquête, ont été impuissants à entamer, les minarets s'élèvent, défiant eux aussi pour la plupart les atteintes des siècles.

Et l'on pourrait s'imaginer parfois que notre domination est purement imaginaire, que nous ne sommes pas les conquérants, mais les hôtes, tant certaines parties ont conservé leur ancienne physionomie, tant il demeure de couleur locale dans la survivante des cités algériennes.

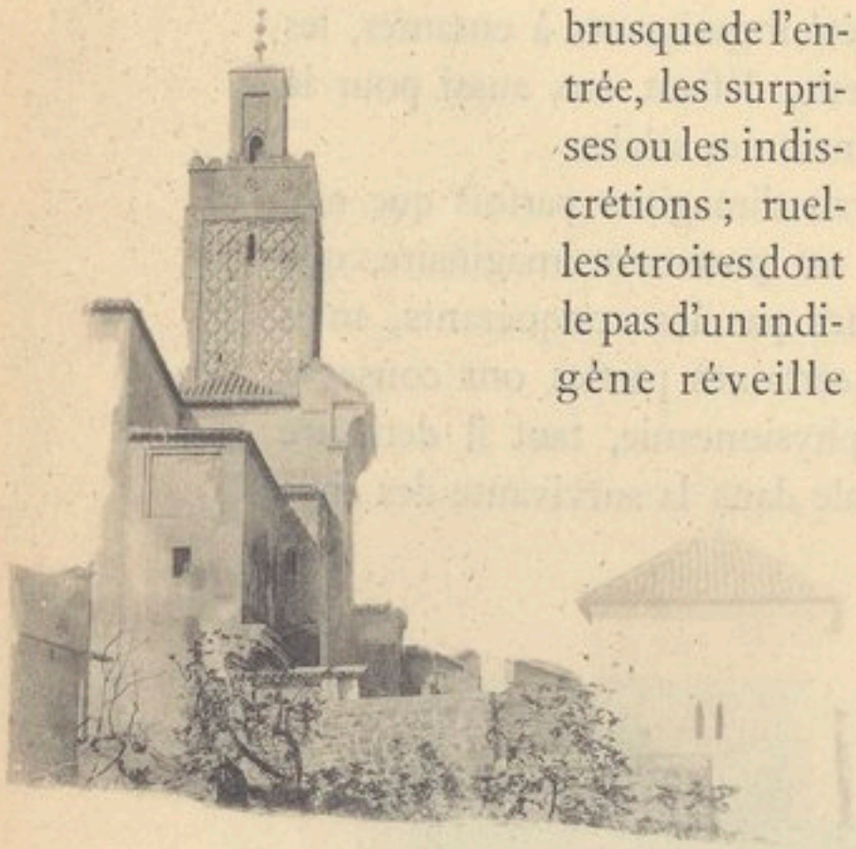
C'est l'impression qu'on éprouve un soir de rhamadan dans les vieilles rues de la Casbah d'Alger, alors que dans les rues montantes les burnous seuls apparaissent, que sous les portes basses des maisons mauresques glissent mystérieusement, silencieusement, des femmes enveloppées du haïck, que des cafés maures, des m'chachas, s'élève un bruit de derboukas, de flûtes, de guitares monocordes. On se demande si par un coup de baguette magique l'El-Djezaïr d'autrefois n'a pas revécu, peuplée de janissaires



MEDERSA DE TLEMCEN

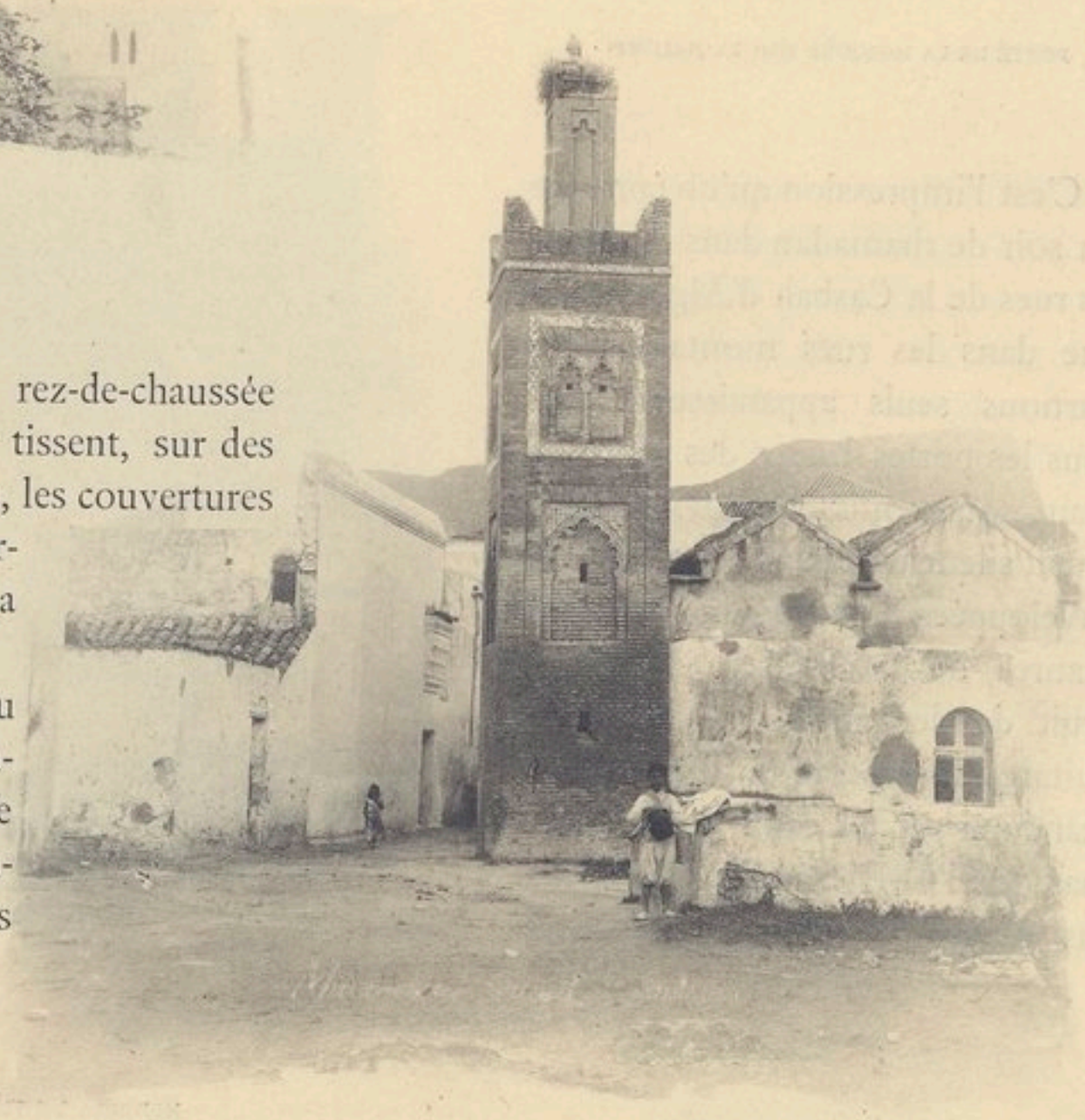
et de raïss, maîtres du sol comme de la Méditerranée.

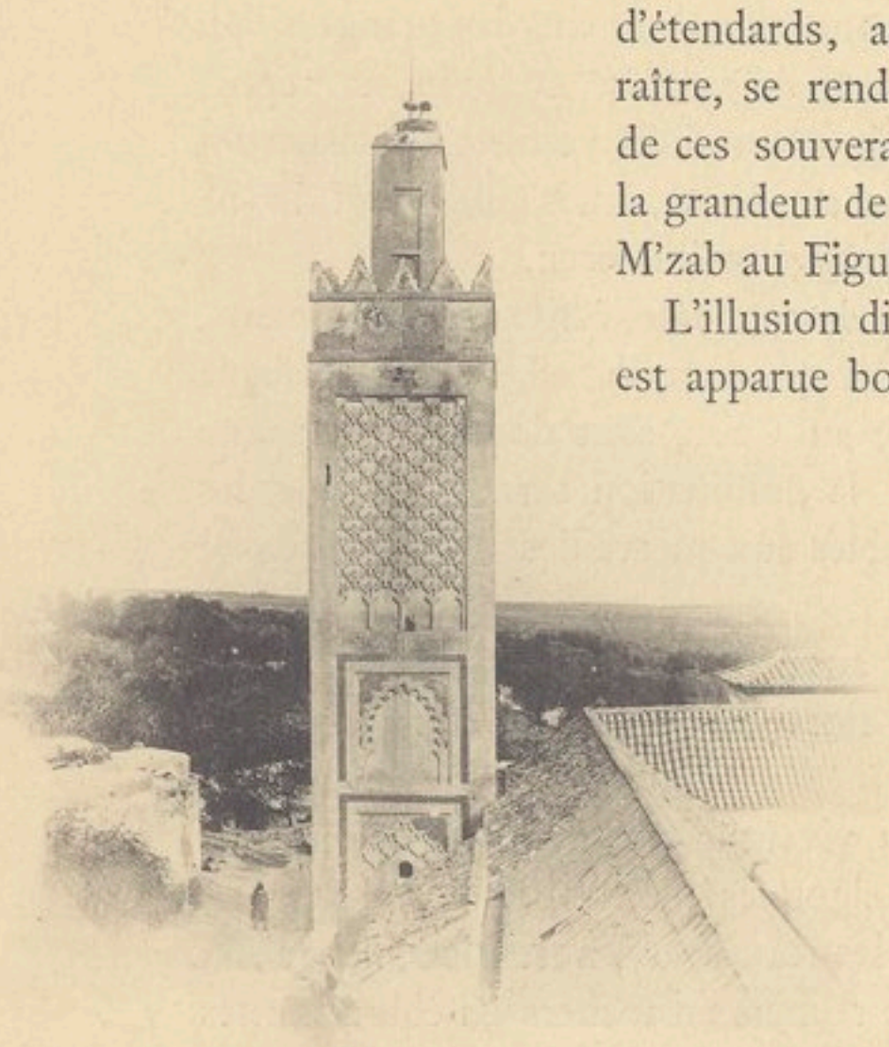
Ainsi, pour Tlemcen. Les maisons que voilà sont bien pareilles à celles que nous ont décrites en leurs mémoires les écrivains de jadis comme Jean-Léon l'Africain, qui fut l'hôte du roi Tsabiti au xve siècle. Demeures basses, dont la porte ouverte déroute, par le coude brusque de l'entrée, les surprises ou les indiscrétions ; ruelles étroites dont le pas d'un indigène réveille



seul le silence ; rez-de-chaussée d'artisans où se tissent, sur des métiers primitifs, les couvertures aux couleurs criardes, les tapis à la laine épaisse.

Verra-t-on, au milieu d'une nombreuse cohorte de cavaliers et de fantassins, précédés





d'étendards, acclamés par la foule respectueuse, apparaître, se rendant à la maison de la prière, quelques-uns de ces souverains batailleurs et savants à la fois qui firent la grandeur de Tlemcen et étendirent leur domination du M'zab au Figuig, du Sahara à Bougie...

L'illusion disparait soudain, la grande place de la mairie est apparue bordée de monuments modernes, puis la promenade du Mechouar avec sa rangée de platanes, ses trottoirs, ses cafés, ses magasins, ses reverbères et le Mechouar enfin.

Les souverains de Tlemcen en avaient fait leur château - aujourd'hui disparu ; - ils l'avaient entouré de bâtiments annexes, demeure des ôtages garantissant la fidélité des habitants de Médéah, d'une mosquée, d'un marché. Aujourd'hui c'est la prison militaire, une caserne de tirailleurs, un magasin de l'hôpital militaire, et sur la grande porte d'entrée que domine une tour crénelée, la croix a été plantée en signe de domination tandis qu'au-dessous d'une horloge une inscription d'un modernisme criant porte écrit en caractères d'affiche :

MECHOUAR.

Les touristes, les hiverneurs visiteront Alger dont le pittoresque oriental s'en va chaque jour sous la pioche haussmannisatrice des démolisseurs pour

faire place à une Nice Africaine; ils visiteront Blidah, la cité des orangers, qui sommeille au pied de l'Atlas, sous son berceau de verdure et invite au repos; ils visiteront Constantine, nid d'aigle suspendu au bord du vertige; ils visiteront Biskra, reine des oasis, dont l'empire touche au désert, mais nulle part ils ne trouveront les impressions que pourrait leur suggérer Tlemcen.

Nulle part ils ne retrouveront en plein pays de conquête, écrite en monuments, l'histoire de ce peuple que nous avons assujetti et qui eut des siècles d'inoubliable grandeur. Peut-être dans les pays d'Egypte, au Caire, sans doute en Espagne dans les provinces longtemps soumises à la domination sarrazine, dans les Alhambra verront-ils des merveilles comparables aux merveilles de la petite cité oranaise.

Mais je ne crois pas qu'en un espace aussi restreint, l'art et la nature aient à plaisir entassé leurs chefs-d'œuvre : floraison de l'arbre et floraison de la pierre.

Dans ce pays où les monuments séculaires vivent d'une perpétuelle jeunesse, tout chante l'hymne du printemps depuis les cigognes nichées sur le sommet des minarets, jusqu'aux roses dont sont bordées les routes et les sentiers, jusqu'aux eaux qui dans les gorges voisines tombent de rochers en rochers en éblouissantes cascades.

Lys du Pac.

ORAN

Une ville arabe ? Non. Mais plutôt une ville espagnole dont les Français feraient lentement et pacifiquement la conquête.

Les savants n'affirment rien sur l'étymologie d'Oran. D'où ce nom vient-il ? D'*Ouahran* qui veut dire difficile et qui n'explique rien ou d'Oued Haran, sur lequel les premières constructions de la cité future auraient été élevées ? Aussi exacte peut-être, plus poétique à coup sûr, est la légende point connue, qui fait d'un demi-dieu le fondateur de la riche cité algérienne.

Hercule et ses compagnons fuyant la Grèce et parcourant le littoral méditerranéen de l'Afrique, s'étaient une première fois attardés en un long séjour sur l'emplacement où s'élève actuellement Alger. La douceur incomparable du climat, la beauté d'un golfe sans pareil captivèrent vingt des suivants du fils de Jupiter. Ils arrêtèrent là leur voyage, jetèrent les premières assises d'une ville qui du nombre de leurs créateurs s'appela εἴκοσι et qui devint Icosium, sous la domination romaine.

Hercule, cependant poursuivait sa route. Il avait traversé les plaines que balayait un vent brûlant venu des profondeurs du désert, gravi les montagnes enveloppées de nuées que les aquilons eux-mêmes étaient impuissants à dissiper. Un soir, fatigué, il revenait sur le rivage. Devant lui une crique s'ouvrait où les vagues venaient expirer frangeant d'écume le sable.

— Nous serons bien ici, dit-il à ses compagnons. Reposons-nous.

Eux cependant ne pouvaient se lasser d'admirer le spectacle qui s'offrait à leurs regards. Sur leur droite la côte à pic élevait au bas de la mer sa haute muraille de

rochers gris que les lueurs du soleil couchant teintaient de rose, devant eux les eaux calmes sommeillaient, bercées par leur propre clapotis.

— Ne dirait-on pas, s'écriaient-ils, sur cette lointaine terre l'image même de notre patrie ? N'est-ce point ici la frange de la ceinture bleue des flots qui l'enserre ? N'est-ce point l'Hymette – cher aux abeilles – qui se dresse près de nous? Et ce ciel n'est-il pas un lambeau du ciel bleu sous lequel nos yeux se sont ouverts à la lumière.

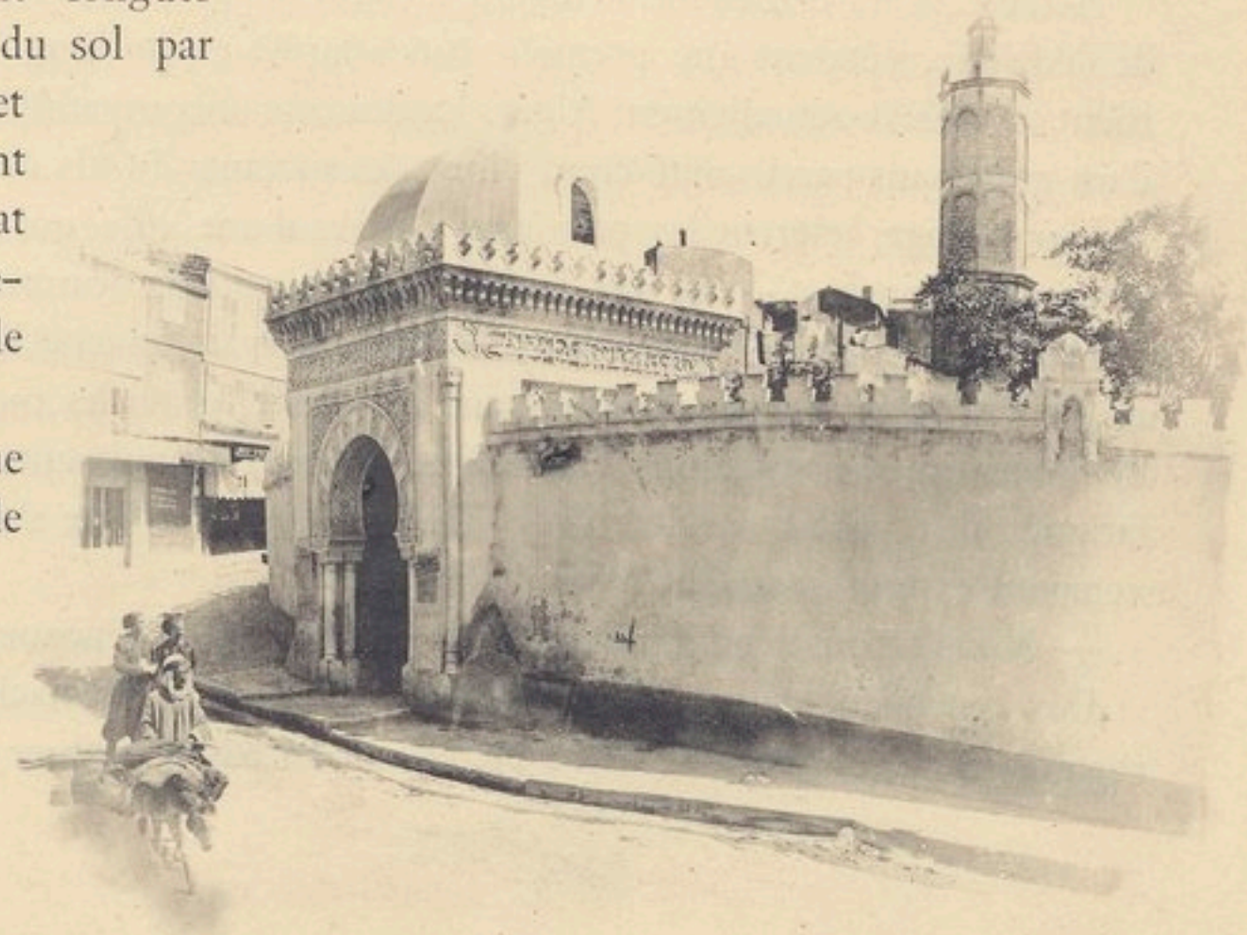
Et couchés sur la grève, ils contemplaient encore transparente sous le crépuscule, se veloutant de plus en plus à la tombée de la nuit, la voûte que trouaient d'or les premières étoiles.

Ils s'endormirent prononçant encore le mot de οὔρανος - d'où vient Oran.

Dans cette ville que le modernisme gagne à la France, peu de choses qui rappellent la domination arabe. Un minaret perdu au milieu de constructions européennes, tout ce qui reste de la mosquée El-Haoui ; c'est maintenant les magasins du Campement. La grande mosquée seule a été conservée au culte musulman. Placée entre deux rues en pente qui relient l'ancienne cité aux quartiers nouveaux, elle présente d'une part sa porte surmontée d'une légère coupole, de l'autre son minaret dont les gracieuses proportions ne se dessinent que dans le lointain. De construction plutôt récente d'ailleurs, elle fut bâtie en 1792 par le dey d'Alger, après que les Espagnols eurent fait place aux Turcs. Elle servit en quelque sorte à consacrer — pas pour de longues années — la reprise du sol par ses premiers maîtres et ce fut avec l'argent provenant du rachat des chrétiens maintenus en esclavage qu'elle fut édifiée.

La Casbah n'évoque aucun des souvenirs de la Casbah d'Alger.

C'est simplement une rue montante que



bordent d'un côté un mur, restant de vieilles fortifications espagnoles, de l'autre des bâtiments appartenant à l'autorité militaire. Où que l'on aille, peu ou point d'indigènes. Ni Mauresques enfermées jalousement dans leurs voiles, ni Arabes drapés majestueusement dans leurs burnous. Les anciens possesseurs du sol semblent s'être volontairement parqués en un quartier lointain – le Village-Nègre– presque un faubourg, et les touristes chercheraient en vain un peu de pittoresque dans les masures en rez-de-chaussée où grouille une population de dix mille âmes environ.

Tout ce qui a pu, en fait d'habitations ou de monuments, survivre aux sacs successifs des troupes musulmanes ou chrétiennes dans les conquêtes et les reprises de la ville, a dû s'effondrer dans le terrible tremblement de terre qui, dans la nuit du 8 au 9 octobre 1790, n'ensevelit pas moins de trois mille personnes sous les décombres.

Comme le nid de pirates que Barberousse illustra, Oran, cité musulmane, fut pendant des siècles la terreur des chrétiens. De là, comme d'El-Djezaïr, des felouques s'élançaient écumant les côtes de la Méditerranée, rentrant au port avec plein chargement de butin et d'esclaves. Et dans la terrible répression que tentèrent contre elle les Portugais, un détail rappelle la malheureuse expédition tentée par Charles-Quint.

La flotte portugaise avait mouillé à quelques kilomètres de la ville, aux

Andalouses. Le débarquement des troupes s'opérait sur la plage. Survint une tempête. Les musulmans, favorisés par les éléments, n'eurent point de peine à contraindre les chrétiens à un rembarquement hâtif qui leur fit perdre beaucoup de monde.

Ce furent les Espagnols, sous la conduite du cardinal Ximenès de Cisneros, qui réussirent, comme ils l'avaient déjà fait sur d'autres points de la côte barbaresque, à établir une durable domination.

Le demi siècle qu'a duré leur occupation a laissé des traces profondes, ineffaçables. Les vieilles murailles portent gravées encore sur la pierre les armes de Castille. Les forteresses démantelées ou restaurées conservent leurs antiques appellations, placées, les unes sous le vocable de saints en honneur dans la catholique péninsule, d'autres rappelant le souvenir de la conquête ou des épisodes dont la tradition est aujourd'hui perdue.

Le fort de Santa-Cruz domine la ville. Construit au sommet de l'Aïdour, il ressemble, vu de loin, à quelque château du moyen âge. Détruit à plusieurs reprises, relevé de ses ruines, remis à neuf en quelque sorte par le service du génie, il profile dans le ciel clair ses arêtes saillantes. Parfois, aux jours orageux, ou dans les matinées humides, fréquentes sur le littoral méditerranéen, les brouillards l'enveloppent, et, de la blanche couronne de brume que le vent fait tournoyer ou effiloche, les créneaux émergent. On dirait alors qu'une artillerie silencieuse fait feu de toutes ses bouches, luttant désespérément contre un ennemi invisible. Un coup de vent plus fort ou un soleil plus chaud chassent, dissipent les nuées, et le Santa-Cruz redevient le réduit paisible, veuf de soldats, veuf de canons.

Malgré son aspect formidable d'arche de Noé cuirassée, échouée sur quelque Ararat, la proue à éperon scellée dans le roc, ce ne fut jamais un fort bien redoutable. L'histoire ne dit pas qu'il fut terrible aux ennemis venus de la mer, dont il était censé interdire l'accès. Dominé par le Meseta, ce fut toujours sous des feux plongeants qu'il fut accablé, et rarement attaqué sans être pris.

Le fort Saint-Grégoire se trouvait au-dessous, placé dans des conditions aussi désavantageuses. Le pic, la poudre et la dynamite en ont eu raison. Sur son emplacement s'élève maintenant une batterie armée de pièces puissantes. Les conditions stratégiques ne sont plus celles de jadis. La position, défavorable il y a un siècle, est devenue, grâce aux progrès de l'artillerie, des plus importantes.

Plus bas encore, sur le front de mer, le fort de la Mouna dont nous avons fait Lamoune. Lamoune ne veut rien dire dans sa francisation. Mouna signifie en espagnol : guenon. Les massifs montagneux devaient anciennement, comme les gorges de la Chiffa, comme les montagnes environnant Bougie, être peuplées de singes. Un de ces intéressants quadrumanes, réduit en captivité par les soldats de Ximenès donna son nom à la fortification naissante.

Plus tard la population européenne gardant les traditions du pays d'origine se

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE · PARIS ·

ORAN, VU DU FORT LAMOUNE

répandait hors de la ville, pour fêter le lundi de Pâques et la Saint-Vincent. Ce jour là on déjeûnait sur l'herbe, on s'éparpillait dans les arbres. Comme le fort était à proximité, on disait : nous allons à la Mouna.

Et le nom est resté.

Aujourd'hui encore aux fêtes précitées on célèbre la Mouna. La ville est complètement déserte, la plupart des magasins sont fermés. Les plus fanatiques parmi les gens du peuple, dès la veille au soir vont retenir leur emplacement sous les pins des Planteurs ou dans la plaine de Gambetta. Mais le grand départ a lieu dès l'aube. Des familles entières ont pris place sur des jardinières, des charrettes, des chars-à-bancs aux attelages les plus bizarres. On a entassé pêle-mêle les ustensiles de ménage qui serviront à faire la cuisine en plein air pour toute la journée. Assise au fond du véhicule, une vieille femme chante un refrain du pays, près des brancards des jeunes filles, brunes Carmen, nue tête sous le soleil de feu, mais protégées par le casque épais de leur chevelure, font claquer leurs doigts imitant le bruit des castagnettes tandis que derrière elles, à demi étendu, un jeune homme pince mélancoliquement de la guitare ou joue de l'accordéon.

Le chef de famille, charretier improvisé, fait claquer son fouet, cingle mulet et chevaux accouplés au même collier. Devant eux éclaireurs, cavaliers à la façon de Sancho-Pança, des jeunes gens ouvrent la marche juchés sur des bourriquots minuscules qui ont peine à les porter.

Ce sont, tout le trajet durant, des chansons et des rires qui ne feront que s'accroître quand, arrivés à destination, on aura dévoré les mets safranés, vidé, pour calmer le palais embrasé, les bouteilles de vin épais d'Espagne, de vin clair de Tlemcen ou de Mascara.

HOTEL DE LA PRÉFECTURE

A la tombée du jour, à la clarté des foyers que quelques brindilles raniment, commenceront les danses successives de polkas et de fandangos, de valses et de flamengo dont l'état-civil ne manquera pas de consigner en ses registres les bienfaisants effets.

La coutume de la *Mouna* s'est rapidement répandue dans toutes les classes de la société et a gagné la population française elle-même. Familles de fonctionnaires civils et militaires, de commerçants, d'industriels, de rentiers se réunissent pour des parties de campagne en commun. On organise des pique-

niques dans quelque endroit retiré des Planteurs, à Sainte-Clotilde, sur le bord de la mer au bas de la route de Mers-el-Kebir, au ravin de Misserghin. Sur les routes c'est un aller continuel de breaks, de landaus, de tapissières d'où émergent fraîches toilettes printanières, chapeaux de paille, ombrelles multicolores.

Le Château-Neuf montre au-dessus des arbres de la promenade de Létang, verte et fraîche oasis, au centre de la ville, ses tours jumelles. C'est maintenant l'hôtel de la Division. L'ancienne ligne de fortifications qui suit le front de mer se termine par le fort Sainte-Thérèse. Les Espagnols le construisirent craignant qu'on n'essayât de débarquer sur la plage qui domine les falaises.Mais la précaution fut inutile.

Tout le côté d'Oran, berceau d'Oran moderne qu'on désigne actuellement sous le nom de bas quartiers, la Marine, la Calère, les rues qui s'étagent au pied du Santa-Cruz ou qui gravissent en serpentant les rampes du plateau de la Mosquée ont conservé un cachet espagnol. En vain quelques places, quelques boulevards, la construction de l'Hôtel de la Préfecture ont essayé de franciser, de conquérir par le moellon ce lambeau de terre qu'on croirait arraché à la péninsule voisine, l'illusion demeure d'un faubourg d'Alicante ou de Carthagène. D'ailleurs les émigrants qui viennent chaque année par milliers prêter leurs bras à la colonisation algérienne débarquant sans espoir peut-être de prolonger leur séjour, mais finissant par s'attacher au sol fécondé et y élisant domicile, n'ont pas de peine à ne pas se croire dépaysés. Tout en haut, dominant le quartier, flotte sur la maison du consul le drapeau de leur pays. Avant de quitter le bord ils peuvent apercevoir les couleurs qui les protègent sous la sauvegarde de nos lois hospitalières.

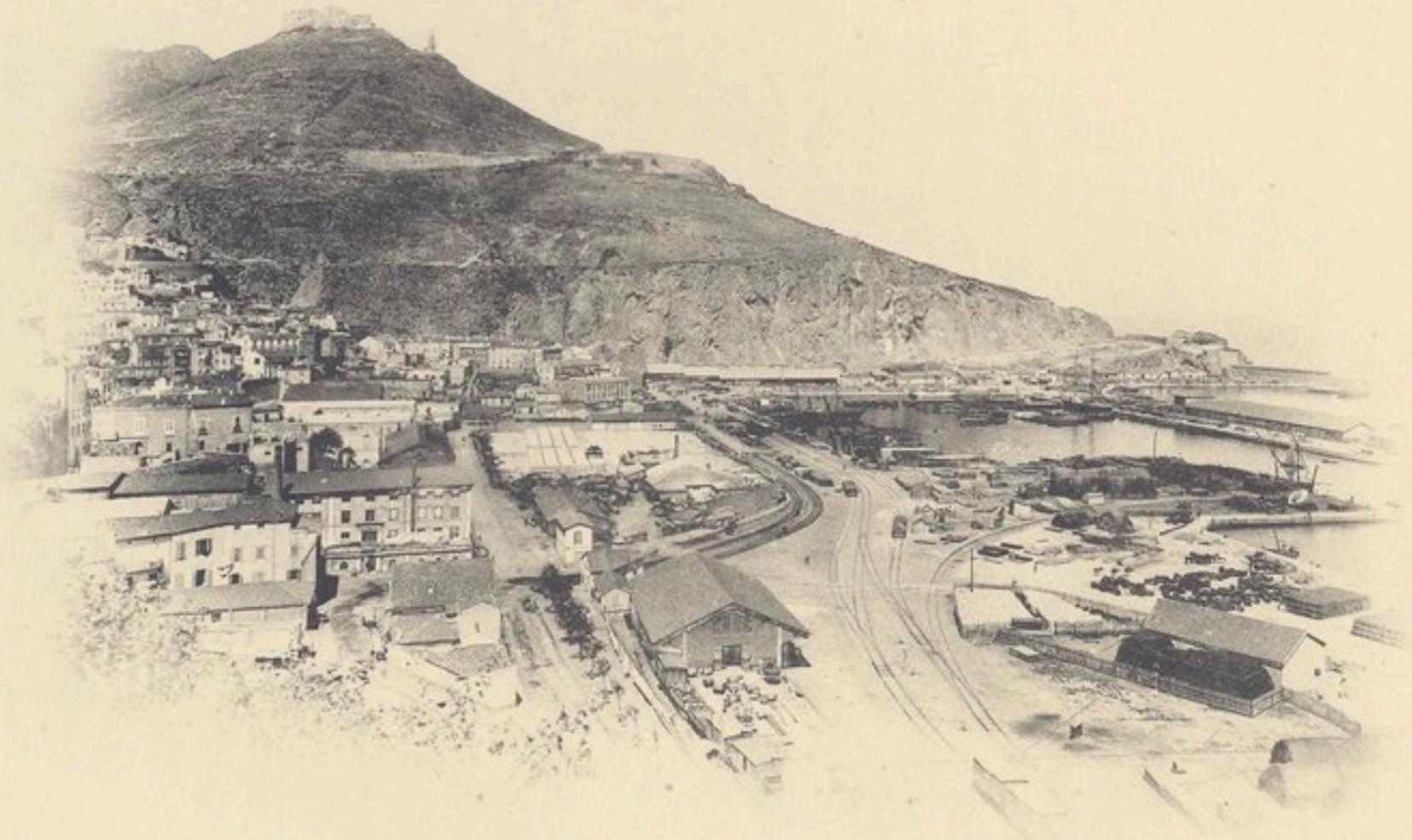
Une fanfare bruyante qui parcourt les rues fait sortir des magasins, se masser devant les cafés, accourir aux fenêtres une foule de curieux. Des gamins courent :

— Les voilà, disent-ils.

Et en même temps débouchent, étalés dans une voiture que traînent des mules richement caparaçonnées, des toréadors.

C'est la cuadrilla de Marvantin ou des niños sévillanos. Tandis qu'ils se drapent majestueux dans leur cape, faisant miroiter au soleil les dorures de leurs riches costumes, le public acclame la *prima spada* et les *banderillos*. Et demain, des gradins au soleil, des loges à l'ombre, pleuvront dru, aux applaudissements des aficionados, paquets de cigares, cornets de bonbons, cannes, chapeaux, éventails dont un public en délire jonchera l'arène.

D'énormes affiches sont placardées dans les rues convoquant les Oranais à la Plaza de Toros. En même temps la société Cervantes et la société Romea font appel à leurs fidèles. Ici l'on joue la comédie, là l'opérette, comme on pourrait l'entendre jouer sur quelque petite scène du pays. Le vendredi-saint, les salles ne désemplissent pas pendant tout le temps que la *Passion de N.-S. Jésus-Christ* tient l'affiche. Paris a repris goût aux vieux mystères, mais sont-ils représentés avec



ORAN. - SANTA-CRUZ ET LE PORT

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

cette même naïveté ? Madeleine au pied de la croix, le fils de Dieu cloué au gibet, échangeant des réflexions qui font, sur les figures ridées des spectatrices, couler des torrents de larmes. Dans la *Passion,* comme dans tout drame bien charpenté, si la vertu n'est pas récompensée le vice est du moins puni. Judas Iscariote offre le spectacle consolant de son suicide. Il approche de la cuve fatale le visage couvert, comme les condamnés à mort qui subissent le garote. Et l'on reconnaît qu'il est mort et qu'il a rendu sa vilaine âme en apercevant un diable terriblement cornu prendre sa course vers les coulisses.

Partout les enseignes attirent les regards par leur excentricité. Des buvettes s'intitulent *Posada*, des restaurants populaires *Comida*, plus d'un cordonnier a craint de ne pas être compris de sa clientèle s'il n'avait surmonté ses vitrines du mot *Zapateria.*

Pesamment chargés, les ânes gris que les balancelles ont débarqués d'Alicante ou de Carthagène grimpent à pas lents les rues montueuses secouant les mailles flottantes de leurs chasse-mouche en grosse laine rouge ou verte. L'ânier suit menton rasé, chapeau de feutre mou aux larges ailes rabattu sur les yeux, veston court, culottes collantes, espadrilles aux pieds. Aussi peu pressés l'un que l'autre : la bête transporte le sable, les matériaux de construction, en baudet qui porterait des reliques, l'homme s'arrête de temps en temps pour allumer une cigarette consumée en quelques larges bouffées.

Des ruelles, des terrasses, les interpellations se croisent :

— Chica !

— Hombré !

La vie de famille peu soucieuse du mur Guilloutet se répand au dehors à la Calère. Faute de patio on apporte chaises et escabeaux qu'on dispose en rond au milieu de l'étroite chaussée. Sur une table boîteuse qu'on décide à l'équilibre, les verres s'alignent et bientôt, sous le fouet de l'eau tombée de gargoulette, l'anisette blanchit dans les verres.

A midi, à six heures du soir, à la sortie des ateliers ou des manufactures de tabacs, les jeunes filles s'éparpillent par bandes. La plupart ont les cheveux d'un noir mat; il en est cependant de blondes qui trahissent par là leur origine des provinces du Nord. Toutes uniformément portent la chevelure ramassée en un casque épais avec deux mèches seulement arrondies en accroche-cœur au-dessus des oreilles et appliquées soigneusement sur les tempes. Leur allure a un déhanchement qui fait osciller leurs jupes voyantes souvent, rouges de préférence, à la façon de cloches dont les chevilles seraient les battants.

Elles ont la grâce de Carmen et son assurance provoquante aussi, la main sur la hanche, les yeux qu'aucun regard ne fait baisser, séduisantes au possible avec leurs lèvres qui semblent toujours vouloir rire et la délicieuse musique de leur idiome.

Elles vont, filles oranaises, vêtues d'un rien comme leurs sœurs les filles de Paris, moins gracieuses peut-être, moins mignardes, moins frêles, mais plus femmes et dans les veines un peu de ce soleil qui met leur sang jeune en ébullition.

Dans la rue d'Orléans, qui descend à la Marine, un transparent sans prétention a annoncé pendant quelques jours que l'arrière-salle serait affectée à des représentations de danse nationale. Tous les soirs la salle est comble.

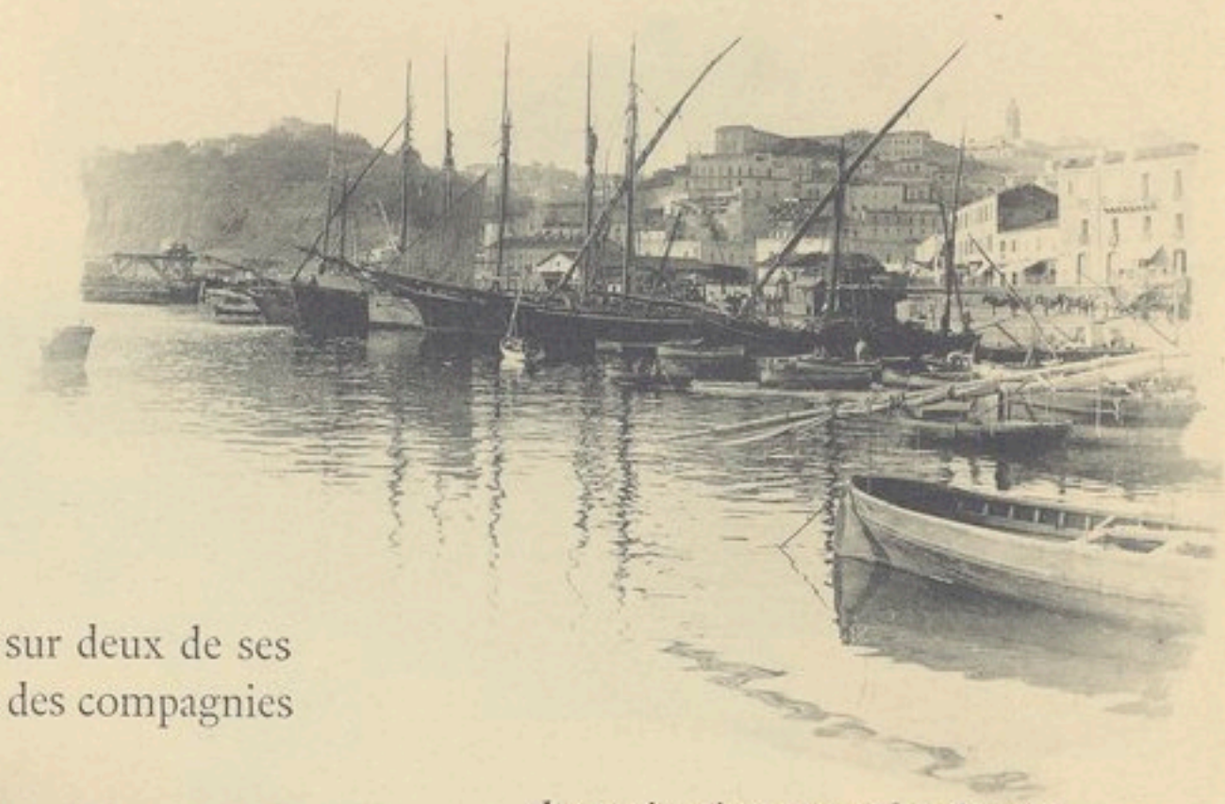
Avez-vous, à la tombée de la nuit, monté seul en touriste en piste d'observations, les ruelles étroites de la Casbah d'Alger ? Dès que vous avez quitté le quartier européen de la basse ville un grand silence se fait autour de vous. Le roulement des voitures ou des omnibus, le bruit des cafés, le brouhaha de la foule tombent instantanément. Et alors des cafés maures bondés de consommateurs, des m'chachas où les indigènes haillonneux cherchent l'ivresse dans la fleur de chanvre fumée, des maisons closes hermétiquement, des boutiques à peine éclairées, un son identique s'élève, vous suivant, vous enveloppant, vous pénétrant. C'est le son grêle des guitares monocordes qu'on trouve irritant d'abord et dont on finit bientôt par ne plus se lasser comme s'il était un accompagnement nécessaire, au décor oriental qui vous entoure. Avec lui la vision paraît plus réelle de cette cité musulmane que vous traversez avec ses portes basses aux bizarres ciselures, ses fenêtres grillées, trous d'ombre dans la blancheur murale des maisons, les poutrelles de cèdre qui font s'arc-bouter les constructions les unes contre les autres à hauteur de premier étage, jusqu'à intercepter la vue du ciel.

Ainsi dans les rues des vieux quartiers de la cité basse oranaise. Au décor vu de jour vient s'ajouter, la nuit, l'illusion des mélopées, des guitares, des castagnettes.

Boutiques, magasins, buvettes, humble maison ont tous, suspendu au clou, l'instrument de musique national par excellence. Le travail terminé, la journée finie, tandis que la chaleur décroît avec le soleil couché et que sur le pas des portes hommes et femmes se sont assis, un virtuose, quelque rêveur peut-être ou peut-être quelque amoureux, chante en s'accompagnant un air qui rappelle la patrie abandonnée, le village lointain, les amours envolées.

Et le silence, un silence plein de recueillement, se fait autour du chanteur, tandis que là-haut, au fond de leur chambrette dont la fenêtre est demeurée ouverte, les filles écoutent, rythmant la romance aux battements de leur cœur, l'évocation du pays inconnu

où les jeunes gens aiment leurs fiancées en des phrases si passionnément touchantes. . . . . .



*
* *

Ici, c'est le port, bordé sur deux de ses côtés par la construction des compagnies

de navigation et par les dépôts des commerçants.

Les bâtiments de tous les pays d'Europe s'y donnent rendez-vous. L'Angleterre nous prend à pleins chargements l'alfa et nous apporte ses charbons de terre ; l'Autriche nous donne ses bois en échange de nos vins ; l'Espagne emporte chez elle nos bestiaux ; la Norwège expédie ses voiliers chargés de glace naturelle et de madriers de construction. Nos vins, nos céréales, nos huiles ont à peine assez des voiliers journellement en partance pour Marseille, Port-Vendres, Bordeaux, Saint-Nazaire, le Havre.

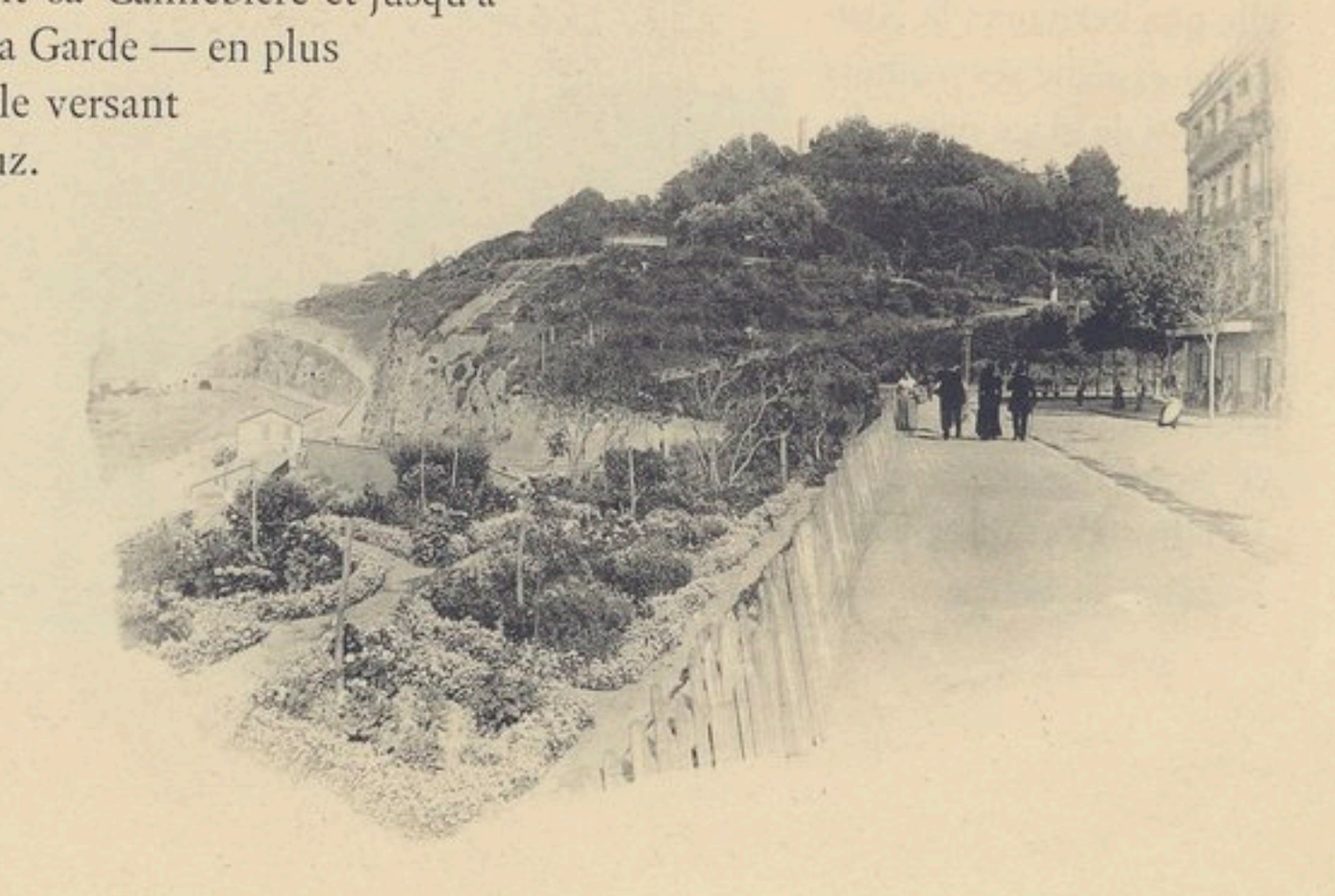
Les courriers de la côte occidentale d'Afrique, les steamers à destination de l'Amérique du Sud font ici relâche.

Oran est le premier port commercial d'Algérie.

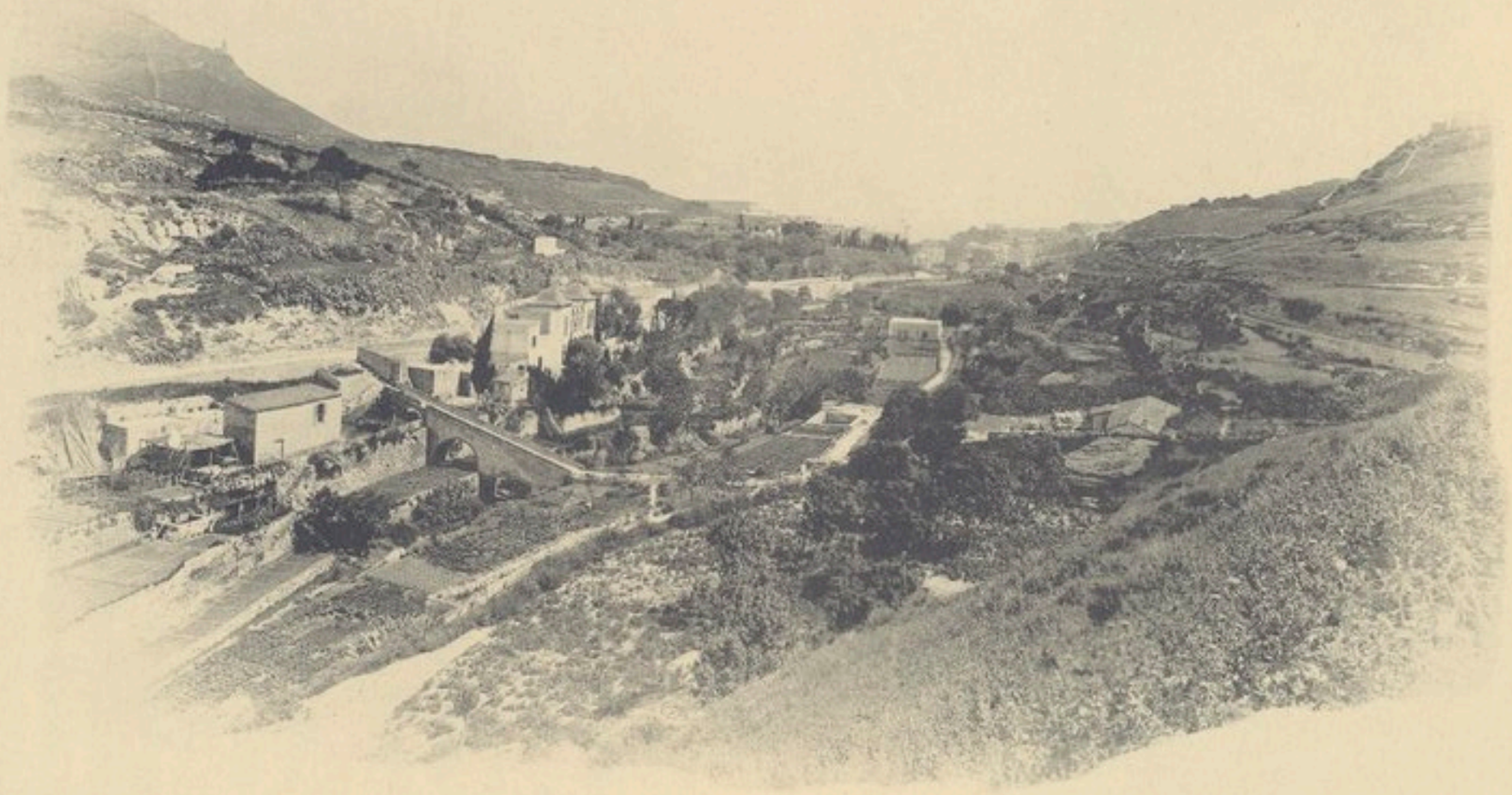
Avant peu, ce sera la plus importante, la plus grande cité de la colonie.

Son développement de jour en jour s'accentue. Déjà le nouveau quartier de la Mosquée, grossi de ses faubourgs, semble être la ville même. Les maisons sortent de terre comme à l'appel d'une baguette magique. Des rues se dessinent sur les ravins comblés, des places se créent, des squares s'improvisent. L'Hôtel-de-Ville se dresse, menaçant pour le Ghetto qui l'avoisine et que la pioche des démolisseurs s'apprête à haussmanniser.

Quelques années encore et, à côté de la cité espagnole, un Oran nouveau apparaîtra, Marseille algérien, débouché des produits drainés par les lignes ferrées de pénétration jusqu'aux extrêmes confins de notre colonie, ayant sa Cannebière et jusqu'à sa N.-D. de la Garde — en plus petit — sur le versant du Santa-Cruz.



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS



ORAN. - LE RAVIN VERT.

MERS-EL-KEBIR

Aux pieds de la haute muraille de rochers qui surplombe à l'Ouest le port d'Oran, entre le fort Lamoune et le Santa-Cruz, serpente la route qui mène à Mers-el-Kebir. Resserrée entre la mer et la montagne, ici bordant la grève fréquentée des baigneurs, là couronnant les falaises, elle constitue un « chemin de corniche » des plus agréables, en été, quand la grosse chaleur du jour est tombée et que les flots de la baie se rident au lever de la brise vesperale.

A quelques cents mètres, une construction sans style aucun s'élève, l'air d'une auberge peu achalandée. C'est l'établissement des bains de la Reine, qui a eu son heure de grandeur pourtant. Ses eaux thermales sont, assure-t-on, d'une vertu curative exceptionnelle. Avant la conquête les musulmans s'y rendaient en foule et en proclamaient la merveilleuse bienfaisance. Le cardinal Ximenès perclus, rhumatisant, y guérit. Revenant en Espagne et racontant devant la cour les péripéties de ses campagnes africaines, le conquistador ne put s'empêcher de parler des eaux miraculeuses auxquelles il devait le rétablissement de sa santé. Il en fit l'éloge avec enthousiasme, au point que la reine Jeanne, fille d'Isabelle, très souffrante et que les médecins se déclaraient impuissants à soulager, voulut y recourir. Elle ne recula pas devant la traversée et s'en trouva bien. A plusieurs

reprises elle y revint. Les bains s'appelèrent depuis, en souvenir de leur auguste malade, bains de la Reine.

La source thermale, si hautement consacrée, n'est guère fréquentée des Oranais. Ce n'est point seulement parce qu'elle est trop près de la ville, mais plus exactement parce qu'elle est mal située. Aujourd'hui les malades, même les malades sérieux, veulent des établissements possédant tout le confort moderne, où ils puissent pendant la durée de leur cure trouver des distractions. Il leur faut, si ce n'est des parcs, du moins des jardins ombreux, des allées propices aux promenades. Rien de tout cela n'existe aux bains de la Reine et, avec la meilleure volonté du monde, on ne saurait modifier l'état de choses existant. D'une part les rochers à pic empêchent tout empiétement sur la mer, de l'autre côté la montagne dénudée expose son flanc abrupt, inabordable à n'importe quelle extension. C'est tout juste si à grands renforts de mines et de pic on a pu mordre dans l'Aïdour la largeur de la route exposée à de fréquentes obstructions par les éboulements.

Cependant, par une pente légère, on arrive au village de Saint-André. Les pêcheurs italiens ont construit les premières maisons, planté les premiers jardins. Puis d'autres habitations nombreuses sont venues se grouper autour de celles-là. Et aujourd'hui par l'industrie de ses salaisons, par ses pêcheries, ce centre s'est développé et a pris une certaine importance.

Cette importance appartenait jadis à Mers-el-Kebir.

De tous temps l'étendue, la situation exceptionnelle de la rade, soit comme abri, soit en raison de ses qualités éminemment défensives, avaient attiré l'attention. Les Romains l'avaient appelé *Portus divinus*. Les Arabes l'ont nommée Mers-el-Kebir, c'est-à-dire le Grand Port. Ce devait être en effet le port par excellence. On y pourrait sans peine réunir cent cinquante vapeurs de commerce et une quarantaine de cuirassés. Malheureusement les chaînes de montagne sont là bordant en quelque sorte le rivage, rendant impossible la construction d'une ville en rapport avec l'extension de son front de mer.

Jamais, ainsi qu'il a été dit, Oran ne fut attaqué soit par les Portugais, soit par les Espagnols autrement que par des débarquements opérés loin de l'artillerie des forts qui lui servent de ceinture. C'est en-delà de Mers-el-Kebir, sur la plage d'Aïn-el-Turk ou des Andalouses, que les navires abordaient. Mers-el-Kebir constituait donc une sorte de fort avancé destiné à fermer tout passage aux ennemis.

Telle qu'elle existe actuellement la construction revêt un caractère moderne qui démontre surabondamment de combien de restaurations successives elle a été l'objet. Rien ne subsiste plus des premiers ouvrages dus aux moines andalous. Les murailles crénelées qu'on aperçoit ont été élevées en 1748 et depuis modifiées, consolidées par les soins du génie.

Les deux bâtiments dont on aperçoit l'ensemble à hauteur de la tranchée à

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

MERS-EL-KEBIR

travers laquelle passe la route, servent de prison aux condamnés militaires des travaux publics.

Une compagnie de zouaves préposée à leur garde loge dans les casemates. On les voit monter la faction à proximité des passages couverts d'où les soldats de Ximénès échangeaient des coups de feu avec leurs ennemis. Des sections font l'exercice à rangs serrés, maniement d'armes, escrime à la baïonnette sur une plate-forme où aux siècles écoulés bien des flots de sang durent être répandus dans des luttes désespérées.

Comme toutes les forteresses du passé, celle-ci, avec ses hautes murailles, ses fossés, ses ponts-levis, affecte un aspect formidable qui n'a, hélas, plus rien de terrifiant. Ses redoutes, ses circuits, ses surprises paraissent enfantins à des générations accoutumées à d'autres systèmes défensifs.

En contre-bas, à l'extrémité du petit promontoire, une batterie moderne a été installée entre le phare et le vieux donjon. Tout à fait au haut, perdu sur un rocher, on montre le vieux canon que le prince de Joinville y fit placer alors que la flotte qu'il commandait, ayant mouillé dans la rade, se préparait à appareiller. Comment donner l'ordre du départ. Il soufflait un fort vent qui rendait difficiles les signaux. On débarqua une pièce sous le vent et à son signal les vaisseaux simultanément levèrent leurs ancres.

Au début de notre occupation et jusqu'à ce que le port d'Oran ait été construit, Mers-el-Kebir eut une importance exceptionnelle. C'est là que venaient accoster les paquebots, là qu'abordaient les courriers. Sur les huit kilomètres de route qui la relient à la ville, c'était un continuel va-et-vient de charrois et d'équipages.

C'est de Mers-el-Kebir que s'embarquèrent pour la Crimée et pour la campagne d'Italie nos troupes d'Afrique qui devaient se couvrir d'une gloire que les revers éprouvés depuis n'ont pu amoindrir.

Plus modestes sont aujourd'hui les destinées du petit village perdu dans l'immensité de la rade.

Aux époques d'épidémie, ses vastes constructions qui pourraient donner asile à des régiments entiers, servent de lieu de quarantaine. Les pèlerins revenant de la Mecque et ayant traversé des pays contaminés y sont soumis à l'observation et à la fumigation.

De temps en temps, le Mers-el-Kebir tranquille, paisible de tous les jours, redevient le Mers-el-Kebir bruyant, animé d'autrefois.

C'est lorsque les cuirassés d'escadre mouillent dans ses eaux.

Les matelots, par bandes bruyantes, envahissent les cabarets. Ils font « aiguade » dans leur promenade vers Oran aux comptoirs de Saint-André. Et on les voit sur la route s'en aller, chantant à tue-tête, les refrains qu'ils ont promenés au cours de leurs pérégrinations sous toutes les latitudes.

Le jour n'est pas loin sans doute où l'œuvre de colonisation qui marche dans

ce pays à pas de géant sera parfaite. Alors les villes riches songeront à utiliser les richesses acquises. On pensera au bien-être un peu délaissé dans le combat journalier pour l'existence. On reboisera, comme elles l'étaient jadis, longtemps avant notre conquête, les montagnes maintenant dénudées. Les coteaux se couvriront d'arbres, des routes seront tracées, bordées d'habitations de plaisance. Sainte-Clotilde, Roseville s'étageront gracieusement, coquettement montrant parmi les frondaisons les façades blanches ou les toits rouges de leurs maisons.

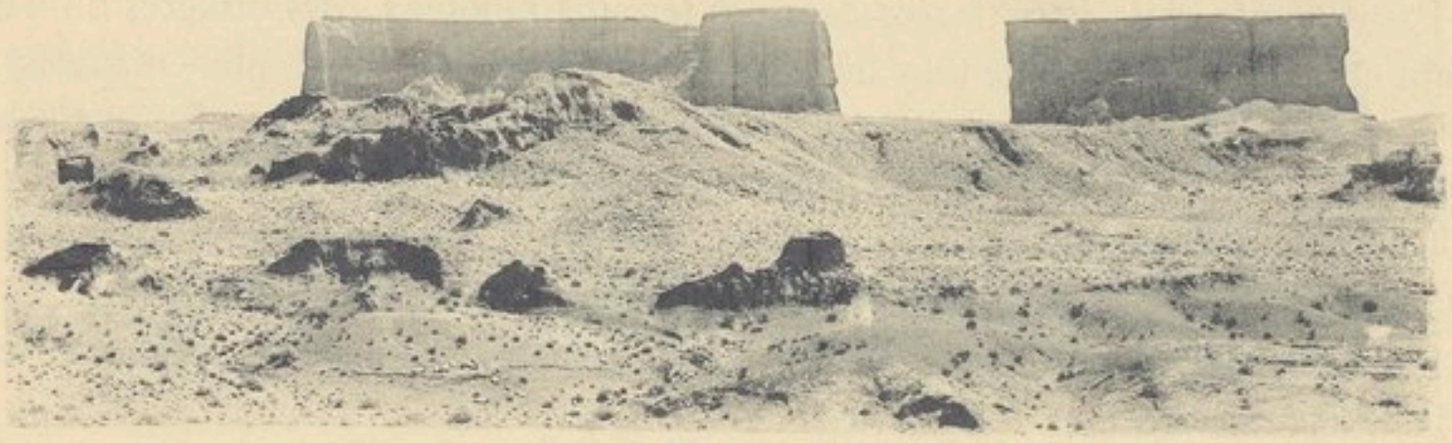
On n'aura pas de peine à préférer aux plateaux dominant les falaises et que le vent balaie de ses soudaines rafales, le penchant exposé au soleil levant et d'où le regard peut errer sur une des plus belles rades du monde.

Mers-el-Kebir pourra, alors, point extrême d'une promenade sans rivale, retrouver un peu de son passé.

Le chemin des aqueducs qui fait les environs d'Alger si charmants, si pleins d'attirance pour les hiverneurs touristes ou valétudinaires, aura son pendant. Mais combien plus pittoresque entre le vieux fort espagnol dont les flots viennent heurter les fondations et le Santa-Cruz dont les créneaux émergent fièrement des brumes.

Lassé des bruits divers de la cité commerçante où se meut une population sans cesse affairée, que les charrois sillonnent à toute heure et en tous sens, que le sifflement des vapeurs en partance emplit, on ira là se reposer, s'endormir au bercement de la mer clapotant contre les rochers, au bercement de la brise passant dans les branches.

LYS DU PAC.



GOUR

DANS LE SUD ORANAIS

Aux officiers qui m'ont si cordialement accueilli.
Comme souvenir.

Un voyage dans le Sud Oranais a le charme de l'imprévu. Pas d'itinéraires fixés par une agence, pas d'hôtels où descendre.

On est livré à soi-même dans un pays dont on ne connaît qu'imparfaitement la langue et les mœurs.

En contact intime et constant avec la nature, on est, après quelques heures de marche, seul, presque perdu, sans communication facile avec ses semblables.

En cela réside justement l'attrait de la vie du Sud.

Les tristesses et les turpitudes de ce monde s'y oublient vite ; on s'imprègne peu à peu d'une mélancolie douce, qui berce l'âme, cicatrise ses plaies et les guérit à la longue.

On y vit dans l'oubli des méchants.

De grands wagons où l'on cuit tout un long jour, d'autres, plus petits, où l'on étouffe, vous amènent bien lentement au milieu de l'*alfa*. Après des plaines, des vallées de cultures, de petites villes traversées rapidement, des apparitions de civilisation, effacées bientôt par des landes désertes, une succession éternelle de petites gares, d'arrêts interminables, et l'on arrive sur un plateau dénudé à un entassement de baraques et de masures. C'est Khalf-Allah, ici le courrier vous attend.

Ce *service*, qui doit vous transporter à Géryville, est un chariot sans ressorts, à deux roues, tiré par trois chevaux ; on est sept ou huit voyageurs, ajoutez-y le conducteur et les bagages, le tout entassé, serré, pressé, sur deux malheureuses

planches, les pieds meurtris par les colis postaux qui dansent la sarabande dans la caisse de la carriole.

Pas de route, des pistes tracées dans des terrains raboteux, des ornières où l'on manque de verser à chaque tour de roue ; quand le chemin n'est plus mauvais, il devient pire, à la traversée du Chott, on enfonce jusqu'aux moyeux. Et cependant après deux journées de cahots on arrive... quelquefois, sans trop de fractures.

Un repos, Géryville, une jolie petite ville trop française, on y entend des sonates de Mozart. Fuyons vite, au-delà seulement commence le vrai voyage.

On ne se déplace pas ici comme on le fait dans le Tell, où la population est dense et sédentaire.

Dans les pays du Sud, nous sommes chez les *Nomades*, ils sont nombreux, mais on n'en découvre jamais, ils campent et décampent chaque jour. C'est un hasard providentiel que la rencontre d'un *douar* [1], les *Ksour* [2] sont rares et dispersés et l'on ne peut compter sur l'hospitalité des caïds. C'est tout un matériel de campement qu'il faut traîner avec soi.

Une tente, des cantines, un lit, une batterie de cuisine rudimentaire, des vivres, la provende des bêtes, cela fait la charge de deux chameaux. C'est donc une petite caravane que l'on forme, un guide, des *soghar* [3], un homme de confiance, un Vatel et valet de chambre à la fois, c'est lui qui fait dresser votre *maison*, et qui l'organise.

Malheureusement, il faut instruire tout ce brave monde, ignorant de nos usages et de nos exigences, si minces qu'elles soient, et cela demande du temps.

Pendant les premiers jours, on éprouve bien des difficultés, des ennuis succèdent aux ennuis, il naît une foule de riens qui arrêtent.

Le soir, par une pluie battante, la tente mal montée vous tombe délicatement sur la tête, quand désireux du repos, béat, vous vous allongiez tout engourdi de sommeil.

Le lendemain, vous vous apercevez que vos provisions ont été malmenées. Un autre jour, au moment du départ, les cordes manquent pour l'arrimage des charges, et par Mohammed ! *un voyageur sans cordes est un oiseau sans ailes.*

Puis les fausses manœuvres.

Toutes ces contrariétés s'accumulent, et le voyage devient impossible si l'on ne réagit pas.

Mais, ce n'est pas tout, votre monture boîte, un fer manque, il faut revenir, faire des kilomètres pour réparer le mal.

Les Arabes, dès les premiers temps, geignent, et soi-disant surmenés, menacent de partir, et vous devez vous estimer bien heureux si, un beau matin, vos

1 Campement.
2 Villages des oasis.
3 Conducteur de chameaux.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE · PARIS ·

Campement de Nomades

chameaux, pris de folles idées, n'envoient pas tout votre pauvre attirail se broyer au fond d'un ravin.

Mais l'apprentissage se fait vite, et, bientôt endurci, vous êtes vous-même, en quelques jours, un vieux nomade.

Ici, rien à craindre, et avec l'appui si bienveillant et si cordial que l'on trouve toujours auprès des officiers des bureaux arabes, on peut, sans arrière-pensée, parcourir tout le pays.

Il y a huit ans à peine la poudre parlait. Bou Amama guerroyait dans le *bled* [1], il avait soulevé les Amours. Hélas! le triste mausolée de Tazina marque la place où sont tombés les nôtres, victimes de la trahison.

Mais aujourd'hui un calme absolu succède à cette période troublée. Des agitateurs, l'un a fui vers le Touat; l'autre, impuni, insoumi, inquiet, essaie, mais vainement, d'envelopper dans les plis de son burnous insolent, des peuplades qui ne croient plus à sa sainteté.

A la frontière, dans le cercle d'Aïn-Sefra, le voisinage de nos turbulents voisins, force à plus de précautions, une escorte armée est toujours nécessaire; et il en est ainsi de Figuig, à Adjeroud, tout au long de la lisière marocaine. En 1889, au col de Founassa, sur le chemin de Si Sliman à Djenien bou Rezg, deux soldats ont été surpris et massacrés.

Dans tous les autres cercles : à Aflou, à Méchéria, à Géryville, la tranquillité y est complète; on y jouit d'une sécurité que je souhaiterais volontiers à certains quartiers de Paris, voire d'Alger.

Quand on se rend à Brézina par la route qui de Géryville passe par l'Aïn Maghsel et le *ksar* [2] de Ghassoul, on traverse depuis Sadana une région étrange : des lits de rochers soulevés se dressent verticaux dans l'espace, des masses énormes de pierres sont plissées, cassées, craquelées comme si elles avaient subi des pressions effrayantes; des précipices s'ouvrent à chaque pas, des blocs surgissent tout à coup avec des formes diaboliques.

Ce sont des effondrements gigantesques; des cassures qui s'ouvrent dans le sol succèdent à d'autres cassures; la nature semble avoir joué là avec les vieilles assises du globe comme un enfant avec les feuillets d'un livre.

Un *oued* profondément encaissé circule au milieu de cet ensemble cahotique, son lit s'élargit peu à peu et, brusquement, paraît arrêté par une muraille gigantesque, grande muraille de Chine, naturelle, formée d'un seul bloc de rocher de soixante kilomètres d'étendue. Perpendiculairement, une coupure nette, brusque, très étroite, permet l'accès de l'oued, seul point praticable pour pénétrer dans le Sud. C'est le *Kheneg el Arouïa*, le défilé du mouflon [3]. La hauteur des blocs

1 Pays.

2 Village des oasis.

3 Kheneg el Arouïa, défilé du mouton femelle.

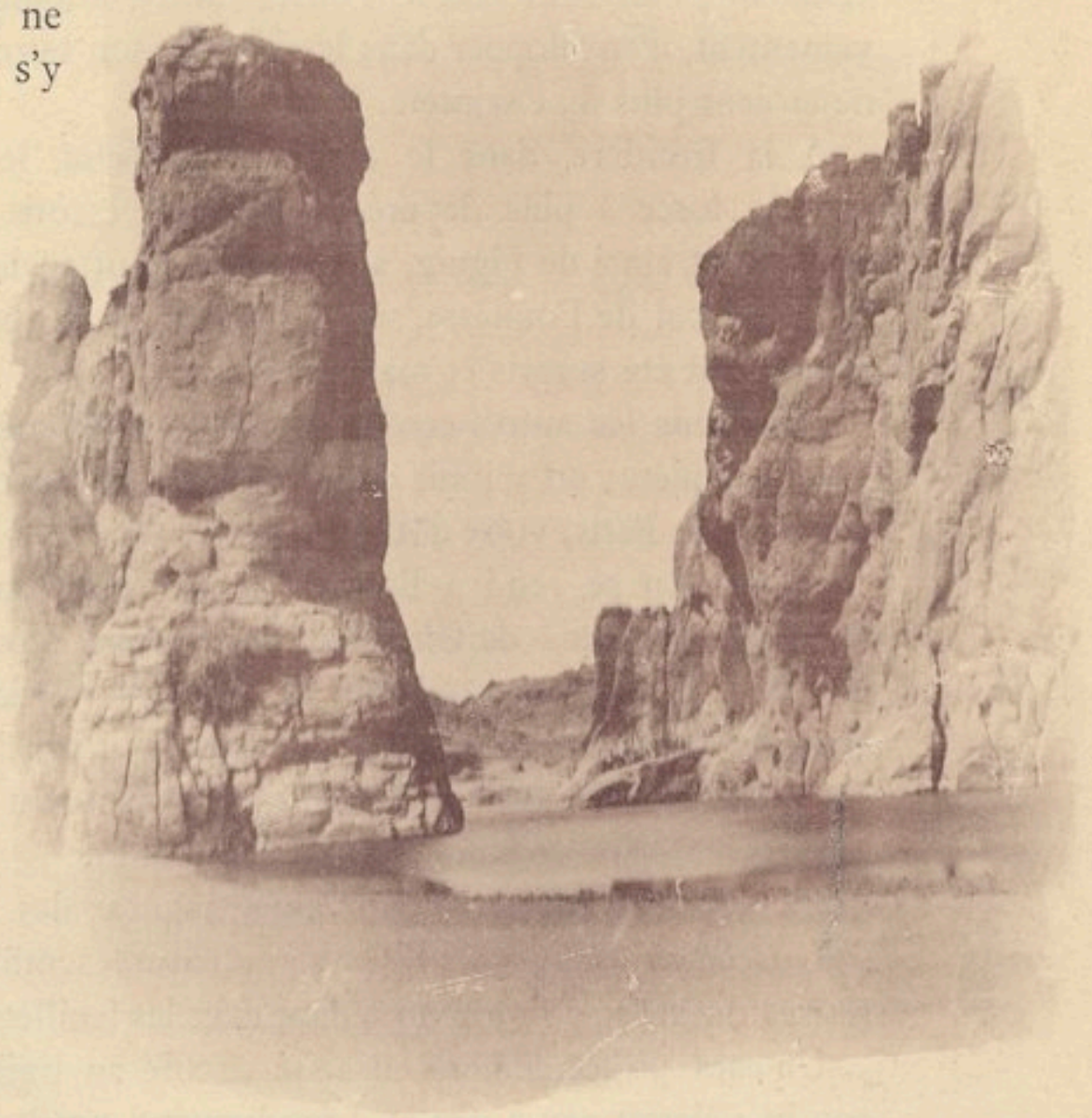
rocheux qui forment ce passage est si imposante, la coupure en est si vive, qu'à distance on ne la soupçonne pas.

Un jour, des chasseurs poursuivaient un mouflon; la pauvre bête serrée de près arriva par les sommets sur le bord de l'abîme; elle allait être saisie, quand, d'un bond gigantesque, elle franchit le précipice, et tranquille, à l'abri, elle se mit à brouter paisiblement. C'est à cette histoire d'antan qu'est dû le nom du *Kheneg*.

Les eaux d'hiver s'accumulent dans cet étroit chemin, creusent par leurs remous les sables accumulés par les apports successifs et en font une route dangereuse. Mais l'Arabe est insouciant, il préfère risquer sa vie pour éviter un détour et l'escalade pénible du *djebel*.

Le pays est fertile en légendes, le *djinn* en est le seigneur et il ne serait pas prudent, dit-on, de s'y aventurer la nuit.

Cette immense muraille, le djebel Arouïa, porte aussi le nom de *Ghiran el Baroud*, « les grottes de la poudre. » Ce sont des cavernes naturelles formées aux flancs de la montagne et où l'on accède par des gradins très dangereux. Ce sont des retraites précieuses d'où l'on peut se défendre facilement; à chaque insurrection elles ont été le théâtre d'homériques combats.



KHENEG EL AROUIA

Ordinairement le Kheneg el Arouïa est à sec, on le franchit en quelques minutes; sur l'autre versant ce sont encore des roches bouleversées, des éruptions de jaspes et de calcédoines, et cela va s'atténuant peu à peu comme les ondes formées sur une eau agitée par le vent. Seul, un dernier plissement plus accentué, la *Delaâ Sabbath* arrête la vue.

Les étapes sont longues, on arrive vers le soir, le soleil a été brûlant, la fatigue se fait sentir; les chevaux lassés, harassés par une longue marche à travers tous ces obstacles, ces montées, ces descentes incessantes, deviennent insensibles

à l'éperon. Alangui, on se laisse aller et la marche devient de plus en plus monotone; on gravit cette dernière pente dans un alourdissement de la pensée, dans un désir de repos, avec l'espérance vague du but bientôt atteint.

Tout à coup, arrivé sur la crête de la *delaâ* [1], un éblouissement vous saisit, un brusque réveil.

Le *Sahara* est là devant vous, sans bornes, infini.

A vos pieds, un paquet de verdure, des cubes de terre sombre, c'est Brezina, l'oasis et le ksar.

Un grand fleuve desséché, l'oued Seggueur emprisonne dans son sable doré et ses dunes, les jardins de l'oasis et les empêche de s'accroître.

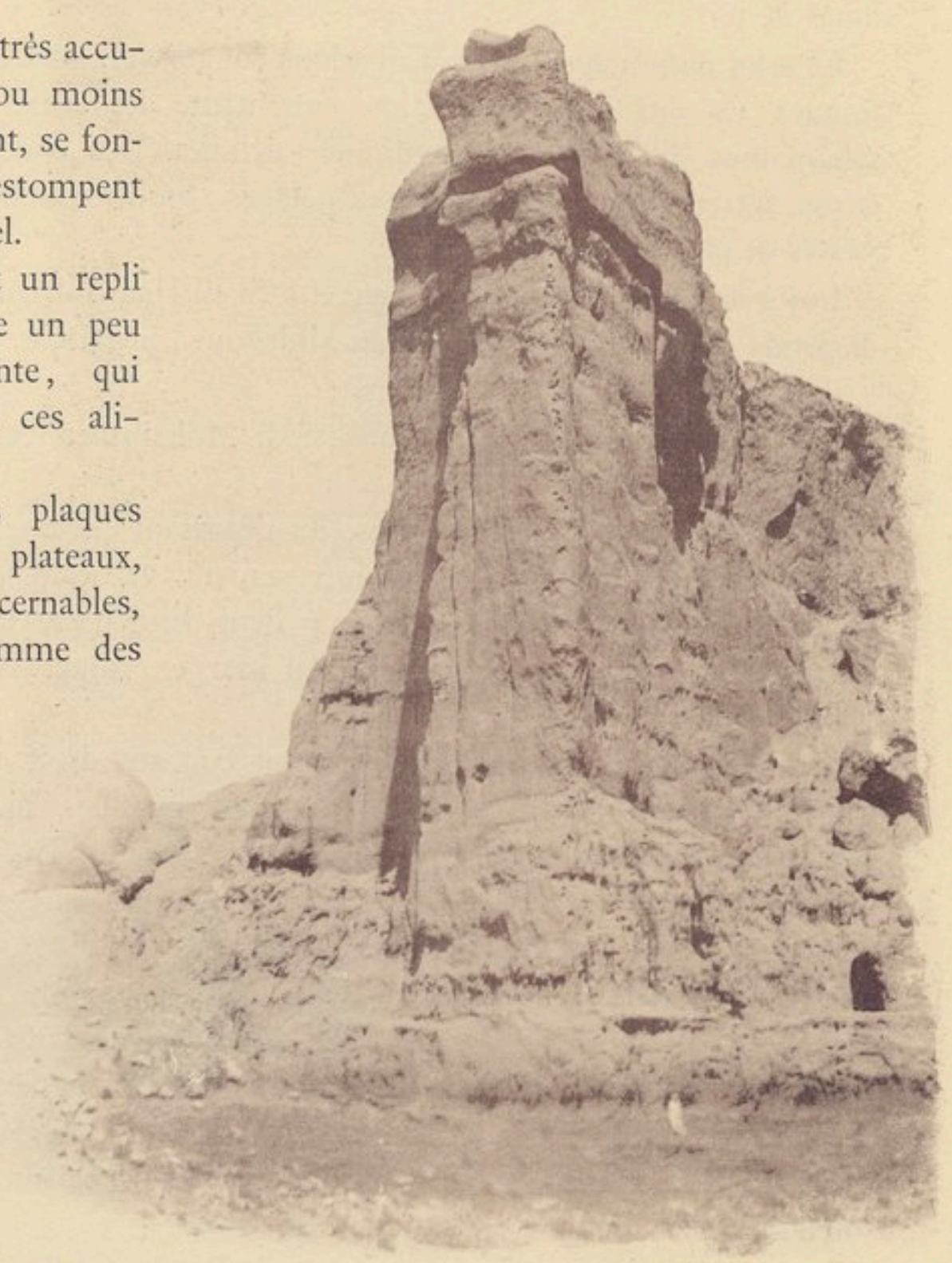
Au delà c'est l'espace nu.

Le Sahara apparaît comme une mer sans limites, la pleine mer vue du pont d'un navire.

Des lignes droites très accusées, des zones plus ou moins teintées qui se succèdent, se fondent, s'élèvent et s'estompent dans les vapeurs du ciel.

Nulle part n'apparaît un repli de terrain, une brisure un peu profonde qui accidente, qui rompe l'uniformité de ces alignements immuables.

Ça et là, quelques plaques sombres, bas-fonds ou plateaux, très loin, à peine discernables, frangent l'horizon comme des vagues moutonneuses.



GARA BENT EL KHASS.

1 Alignement montagneux peu élevé.

Partout, vers l'Orient, vers l'Occident, vers le Sud le regard ne renconte que cette suite de plages, sans rides, sans secousses, éternellement semblables.

Seuls, faisant exception, les *gour* profilent leurs silhouettes, découpées à l'emporte-pièce; vus du sommet de la Delaâ Sabbath, ils ont l'aspect de constructions géantes, de ruines de palais incas, de forteresses égyptiennes.

Sous une lumière oblique, les ombres projetées y découpent des brêches sans nombre, des cañons s'ouvrent dans ces masses compactes, des corniches saillantes s'éclairent, ce qui ajoute encore à l'illusion.

Leur forme architecturale est l'effet d'un jeu d'optique qui cesse avec l'éloignement à mesure que l'on se rapproche, les profils changent leurs contours et perdent de leur netteté; les arêtes sont moins vives, les coupes deviennent irrégulières et l'on s'aperçoit avec stupeur que ces *gour* ne sont que d'énormes amas de terre.

Ce sont d'immenses blocs d'alluvions rougeâtres, gréseuses, des *témoins* gigantesques qui ont résisté à l'action entraînante des eaux, alors que ces régions sahariennes subissaient de continuels déluges. Des couches où cristallisent du gypse, tracent dans cet ensemble des étages réguliers qui de loin ressemblent à des strates de pierres superposées.

Les *gour* sont situés entre la cuvette Si El Hadj Ed Din et l'oasis de Brézina, dispersés dans la boucle que fait au Midi l'oued Seggueur.

On en compte quatre principaux :

Si El Hadj Bou Hafs, El Hamaïed, Sidi Mohammed ben Abdallah et Bent El Khass.

Atteignant quatre-vingt mètres, les dépassant quelquefois, les pentes en sont si raides, si escarpées (parfois rigoureusement verticales), que les *gour* sont en général inaccessibles ; seule la *gara* Bent El Khass, la plus grande, permet l'ascension. Au sommet se trouve un ksar en ruines sur une table rase de tuf blanc.

Des *gour* par Si El Hadj Ed Din, en coupant droit au Sud-Ouest, on peut gagner l'oued Gharbi, c'est un voyage pénible, mais pendant lequel on s'imprègne bien des différents facies du Sahara. La plaine qui environne l'oued Seggueur se continue dans le Sud par une série de dépressions à peine indiquées, de bossellements très peu marqués, couverts de dunes et relativement fertiles; ce sont de bons pâturages pour les troupeaux de chameaux. Et nous pénétrons par Bab el Hadjadj, dans un pays accidenté, là commence une nouvelle série de *gour*, de plateaux de daya; c'est une succession de passages taillés à pic, d'étroits couloirs, des défilés auxquels succèdent de petites vallées encaissées, sorte de lacs pendant la saison des pluies, mais le plus souvent à sec.

Les *gour* moins imposants que ceux de Brézina s'allongent en hauts talus, se

LES GOUR

dressent en barrières ; il faut des détours sans fin pour les gravir et, tout aussitôt après, les descendre, pour recommencer à quelques pas de là.

Mais cette partie si fatigante de la route cesse bientôt, et après Lebihat Mazzer, nous franchissons un dernier obstacle, un dernier escarpement, nous sommes sur la *Hammada*.

*
* *

La *Hammada* qui nous occupe est un plateau d'une étendue considérable, allant du Mzab au versant méridional de l'Atlas marocain, et ayant au Sud, les Areg pour limites.

Complètement dénudée, sans végétation aucune, elle constitue le *vrai désert*, sans abris, elle est presque mathématiquement plate. Sur son sol dur, couvert de

petits cailloux noirs, formé d'une épaisse carapace calcaire, les eaux des pluies s'évaporent rapidement, ne formant que très rarement des *r'dir*; redoutée des caravanes qui l'évitent, la *Hammada* est le refuge des pillards qui viennent y mettre en lieu sûr le produit de leurs razzias.

Enfin, après trois journées de marche, sous un soleil implacable, on arrive en vue de Benoud.

L'oasis de Benoud, autrefois florissante, est aujourd'hui entièrement abandonnée, plusieurs centaines de palmiers chétifs y croissent, dans le lit broussailleux de l'oued Gharbi.

Les ruines de l'ancien ksar, dont il ne reste plus une maison debout, gisent à droite de l'oued, sur un escarpement de sables rouges agglutinés.

Les palmiers roussis ne portent plus leurs feuilles vertes, le tronc noirci, ils se dressent, désolants ; des jujubiers grisâtres, ternes, envahissent ce qui fut les jardins. On dirait un pays ruiné par d'interminables incendies ; la couleur fauve y domine.

Au fond, vers l'Orient, à travers les branchages brûlés des arbustes morts, se voient des *gour*, plus petits mais plus bizarres que ceux que nous avons déjà vus et les berges d'un fleuve immense asséché.

Melk Sliman, El Harran, El Mechaïet continuent vers le Sud les rives élevées de l'oued, qui va là-bas se perdre dans l'Erg.

Au Nord, Merfoua, encore un ksar délaissé, des traces d'anciennes cultures envahies par les dunes, et partout, toujours, l'abandon, la tristesse, la désolation.

Quelques habitants d'El Abiod Sidi Cheikh descendent dans ce pays, une fois l'an, pour la récolte des dattes, ils y rencontrent des Sahariens venus pour y faire quelques transactions.

Alors Benoud s'anime, des campements s'y établissent, des feux y brillent le soir; autour d'eux, des mélopées plaintives résonnent, elles chantent la force invincible des chefs, les carnages des dernières révoltes.

Puis, quelques semaines passées, tous se dispersent, et ces plaines arides retombent dans leur torpeur sous la brûlure continue du soleil.

*
* *

Au-delà de Benoud, en amont et en aval s'étend l'oued El Khébir (oued El Gharbi), c'est une vallée d'érosion, vaste gouttière creusée à pic dans les plateaux de la *Hammada*.

Le caractère de tous ces fleuves du Sud est constant, ce qui frappe d'abord, c'est le manque d'eau. L'oued développe dans son parcours capricieux son lit, large de plusieurs kilomètres, sans montrer le moindre filet liquide.

L'oued, dans le Sud, est un fleuve de sable.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE • PARIS •

Oasis de Brézina

Un sable fin, rosé, brillant, qui étincelle à chaque remous, se soulève à la moindre brise, reflète la lumière crépitante du jour et la pulvérise dans l'espace.

Sous l'éclairement cru du soleil, il aveugle ; on ne peut supporter cette intensité violente ; la vue, après quelques instants, se trouble, le regard se voile, des images vagues flottent sur la rétine, les teintes s'atténuent, se fondent, disparaissent et tout devient uniformément neutre, gris-cendré.

Gris-cendré aussi est le ciel, nuancé de blanc vers l'horizon, parfois bleuté, jamais d'azur ; si l'œil cherche à préciser cette couleur, il n'aperçoit que les vibrations lumineuses d'une atmosphère surchauffée, qu'un puissant éblouissement d'une note indéfinissable, bien loin du bleu convenu.

Caché sous ce sable calciné, coule le vrai fleuve jalonné de loin en loin par des puits.

*
* *

Remontons maintenant vers le Nord, traversons une fois encore des oueds, des dunes, gravissons des plateaux nus, bientôt nous apercevrons devant nous la muraille de calcaire qui enferme le Sahara. Nous serons dans quelques instants dans *le pays des Amours*, pays montueux, accidenté, où nous trouverons des sources, des oasis, des villages, une population hospitalière, des ressources de toutes sortes, si nous sommes faits à la vie arabe.

Les *ksour* se ressemblent tous, c'est une accumulation de cubes bruns de pisé, percés de petits trous arrondis qui sont les fenêtres. Ces habitations assez élevées comportent toutes un étage et au dessus une terrasse. Un petit minaret domine, tout blanc sur un ciel bleu.

Des voies étroites, tortueuses, profondes, remplies d'immondices, circulent dans cet amas confus, forment un véritable labyrinthe au milieu duquel on se perd.

Parfois la rue devient un tunnel, les maisons l'envahissent et la recouvrent, forçant le passant à se baisser ; rien n'est joli comme une petite place, tout ensoleillée, vue dans l'encadrement d'une de ces galeries.

Ne travaillant pas, les hommes se traînent dans les rues, s'y couchent, y passent toutes les heures du jour, changeant d'endroit avec l'ombre ; c'est une suite ininterrompue de burnous sales étalés. Un conteur enragé les tire quelquefois de leur torpeur ; par l'éclat de sa voix il les éveille, par le tragique de ses gestes il fixe un moment leur attention ; puis ils retombent dans leur somnolence.

Des enfants jouent, bruyants, lancent des appellations gutturales, se battent, crient, enjambent les dormeurs, tombent sur eux, font mille malices, se cachent, courent, se heurtent, mettent un peu d'animation et un peu de joie dans ce monde hébété.

Des animaux qui circulent, très chargés, obligent tout ce grouillement à se garer, les enfants se sauvent, les hommes se lèvent, maugréant ; quelques-uns,

cependant, restés vautrés par terre, se contentent de lever les bras, préférant courir les risques d'une ruade et ne point bouger.

Pendant ce temps, au fond des maisons, les femmes tissent, cousent, préparent les repas, et comme leur tâche est rude, et dure tout le jour, pour se distraire elles causent d'une maison à l'autre. A travers les terrasses, elles échangent les commérages, s'apprennent les menues nouvelles, et cela d'un accent criard, avec des intonations rythmées, languissantes, qui emplissent le village d'un bourdonnement incessant.

Malheureusement, la paresse de ces gens est extrême: couverts de vermine, loqueteux, ils ignorent les plus simples lois de la propreté; pauvres et sordides, ils gardaient autrefois les récoltes des tribus sahariennes amies; aujourd'hui, ils végètent, vivant à peine des produits qu'ils cultivent.

Au dehors, à quelque distance, la forme carrée des constructions, leurs grandes ouvertures géométriques, qui se détachent entre les hauts piliers du bas, leur donnent un grand air antique. Les murs extérieurs et les pignons sont percés de meurtrières, des fossés irréguliers protègent contre un coup de main. Une porte seule, parfois à pont-levis, donne accès dans l'intérieur du ksar.

Tout autour s'étendent les plantations de l'oasis; c'est, sous une masse touffue de palmiers, les carrés verdoyants d'une infinité de jardins séparés par des murs de terre séchée; de distance en distance s'élèvent des tours qui permettent la défense et la garde contre les maraudeurs; des hommes, quand les récoltes sont mûres, y font le guet.

On entre dans ces enclos par des portes liliputiennes, fermées par d'énormes serrures; il faut se courber très bas et il est difficile d'y passer sans être vu; toutes ces précautions sont prises contre les voisins, qui se gardent par les mêmes mesures.

Toutes ces petites portes s'ouvrent sur des ruelles si resserrées qu'on y marche à peine deux de front. Des fontaines y murmurent. Les femmes y viennent remplir les outres. L'eau coule partout, des *segguia* [1] la distribuent; elle passe par

1 Conduite d'eau.

des trous ménagés dans les murs et se répand dans les terres. Des vannes formées de linges et de bouchons d'argile la mesurent avant l'entrée dans les cultures, ne donnant au propriétaire que ce que la *djemâa* [1] lui a assigné. Ces jardins sont de délicieux coins de fraîcheur, les arbres fruitiers y abondent : grenadiers, figuiers, abricotiers, pêchers, enlacés par des vignes grimpantes, y donnent les fruits les plus savoureux.

Au dessous, les plantes potagères, protégées contre les trop grandes chaleurs du jour, y prennent un développement inconnu dans les pays tempérés.

Aussi est-ce avec bonheur que l'on vient, en été, établir son campement auprès d'une de ces oasis, heureux d'y trouver à profusion des aliments succulents.

*
* *

حجرة مكتوبة *(Hadjra mektouba)*

Les Pierres écrites, les dessins rupestres, sont des rochers lisses, unis, ordinairement verticaux sur lesquels sont gravées, assez profondément, de nombreuses figures représentant des personnages, des animaux, des scènes diverses. Découvertes en 1847 par le Docteur Jacquot qui accompagnait dans les *Ksour*, la colonne du général Cavaignac, elles ont été depuis le sujet d'études attentives et de recherches multiples.

On sait aujourd'hui que ces *pierres écrites* sont très répandues dans l'Afrique du Nord. En 1850, Barth en signalait au sud de la Tripolitaine et du Fezzan, le rabbin Mardochée en découvrait au Maroc, il en existe à Hadjar el Khenga, dans la province de Constantine, enfin il y a trois mois, on en relevait douze nouveaux gisements pour la seule région comprise entre le bordj d'Aflou et Figuig.

Jusqu'en ces dernières années on ne possédait que des reproductions bien imparfaites de ces gravures ; des croquis relevés rapidement par quelques voyageurs, aucune photographie n'en avait été publiée, aucune image artistique.

Etablies dans les grandes vallées, dans les larges dépressions qui sillonnent l'Atlas, ou dans les étroits sentiers des défilés qui les font communiquer, ces *gravures sur roches* semblent indiquer la marche du peuple qui les a tracées.

C'est près des sources, près des *daya*, près des *r'dir*, là où la présence de l'eau assurait leur existence, que ces hommes s'établissaient.

Les plus habiles ramassaient des silex, des cailloux de quartz roulés par les oued, et les frappant l'un contre l'autre, agissant par le choc, s'adjoignant parfois l'aide du feu, ils leur donnaient une forme effilée, les transformaient en burins. C'est avec ces outils grossiers tenus simplement à la main ou fixés par des lianes à des morceaux de bois qu'ils dessinaient sur les rochers de grès.

Vivant de chasses, ils en représentaient les péripéties ; les rochers de Thyout de

1 Assemblée de notables.

BOU SEMGHOUN

Guebbar Khechim abondent de ces scènes. Là un homme enseigne à un enfant le maniement de l'arc.

Ici c'est un combat livré contre un félin, lion, panthère ou gueppar.

Des troupes d'éléphants s'enfuient, un d'eux s'apprête à la bataille, baisse la tête et présente à ras de terre ses longues défenses.

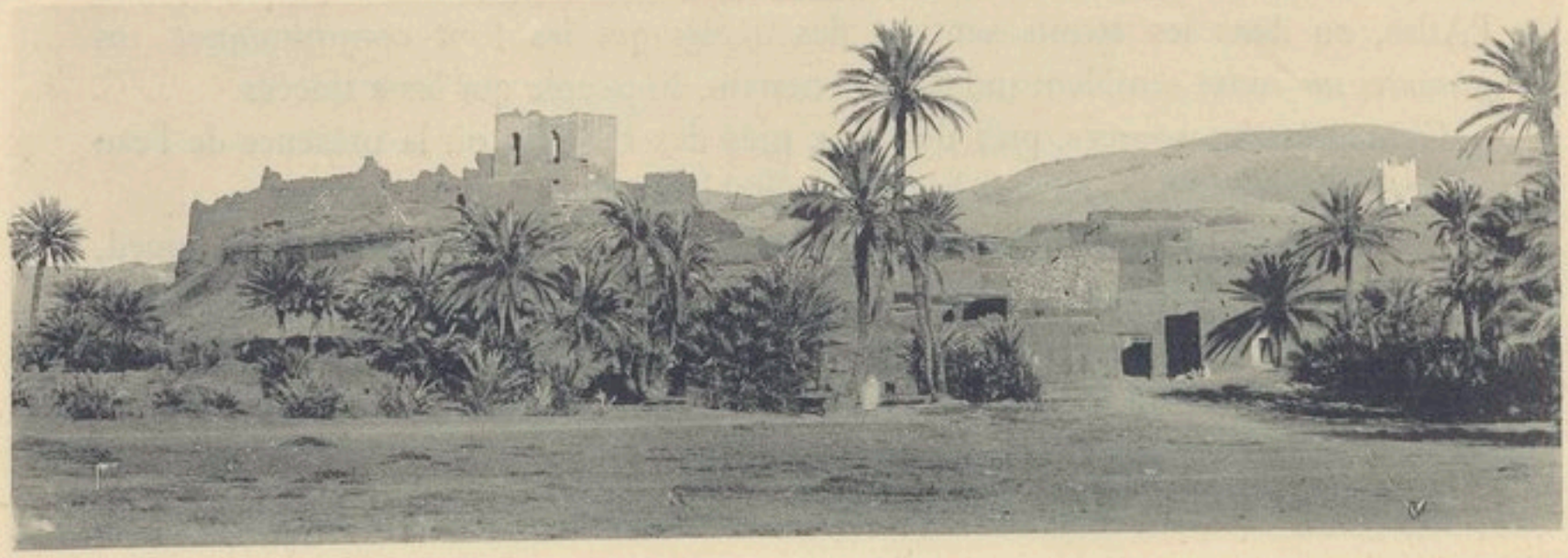
Des buffles, des gazelles, des mouflons, des antilopes sont figurés un peu partout. D'autres animaux s'y reconnaissent : des hippopotames, des girafes, des chevaux, des singes ; des reptiles : serpents et vipères à cornes; des oiseaux : l'ibis, l'autruche et la perdrix.

Les hommes y sont représentés avec des diadèmes ; les femmes, les bras ornés de pendeloques, la taille enserrée dans une ceinture, sont reliées à de jeunes enfants.

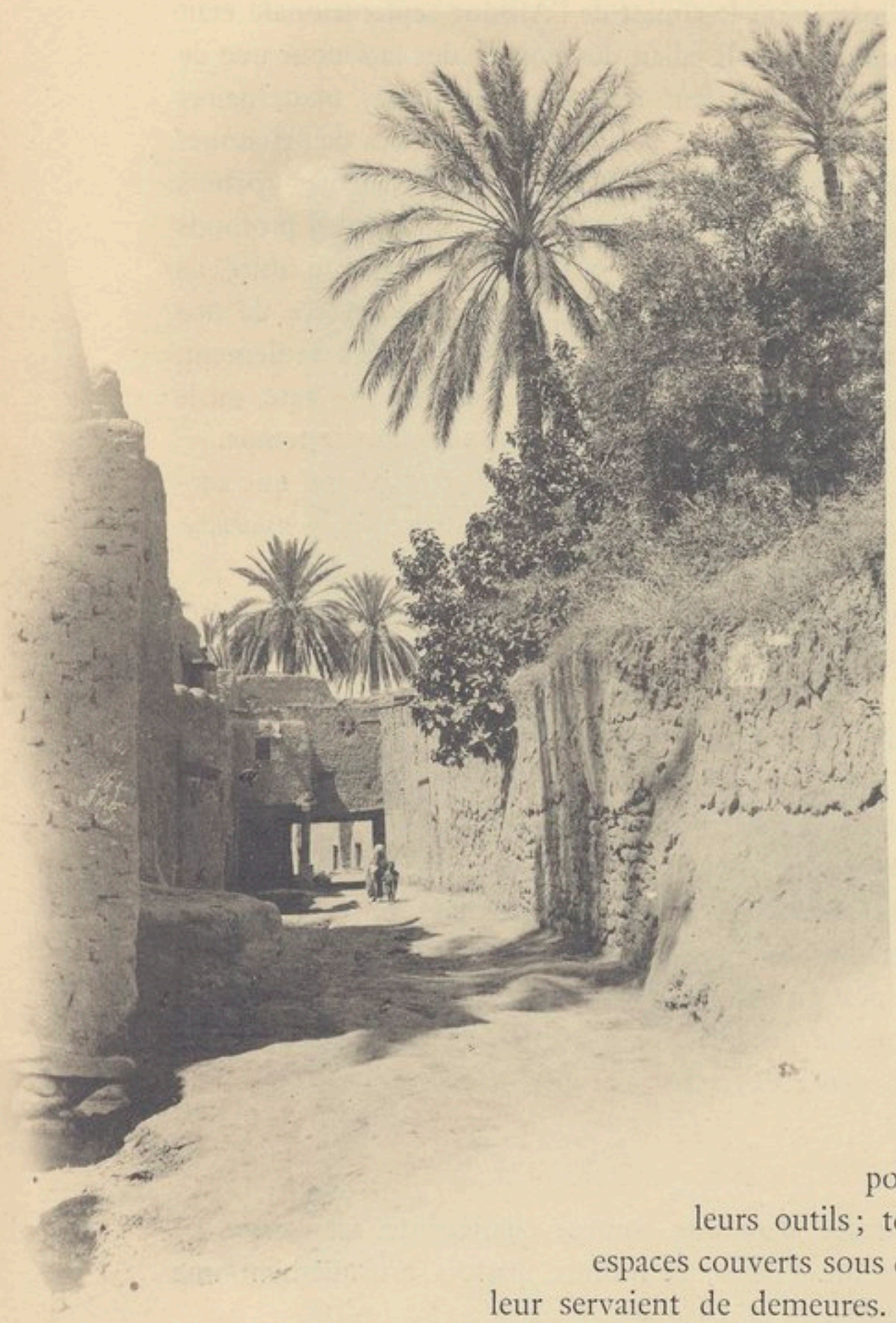
Il faut avouer que ces dernières représentations ne sont pas heureuses et n'atteignent jamais, en aucun cas, le fini des gravures d'animaux.

Des signes de filiation ou de compagnonnage unissent les divers membres d'une même famille, les différents personnages d'une même scène. Ce sont des lignes, de simples traits reliant entre eux les génitoires. On a voulu voir là l'image d'actes impudiques, de tableaux libertins. Peut-être ces symbolismes se rapportent-ils à des coutumes sacrées ?

Tous ces dessins, profondément creusés, sont recouverts d'une patine noire,



KSAR DE BRÉZINA



épaisse, durcie, produite par l'oxydation lente des agents atmosphériques qui atteste de leur ancienneté.

D'autres faits intéressants viennent nous apprendre la vie de ces peuples.

Au milieu d'une région où les *pierres écrites* sont nombreuses, à droite du chemin des Chellala aux Arbaouat, dans la Delaa ed Douïs, on rencontre une station où se retrouvent, sur la place même où ils ont vécu, enfouis dans le sol de leurs demeures, des restes de l'industrie de ces hommes.

Ce sont des silex taillés de formes élégantes, des grattoirs, des aiguilles, des couperets, des haches polies de pierre verte de très grande dimension, des polissoirs de grès pour préparer leurs outils; tout cela est dispersé dans des espaces couverts sous d'énormes blocs de rochers qui leur servaient de demeures. Ils vivaient donc là réunis, comme l'atteste le grand nombre de retraites naturelles, *d'abris sous roches*, où pullulent des silex ouvrés et de débris de toutes sortes.

Les silex taillés se rencontrent toujours accompagnant *les dessins rupestres;* aucune station de gravures ne fait exception.

Un homme, à Ksar el Ahmar, près de Kéragda, est représenté tenant dans ses mains une hache emmanchée à la façon des armes de pierre des peuplades de la Polynésie et de l'Afrique équatoriale.

On doit remarquer que le fait des figurations nombreuses d'animaux, tels que l'éléphant et l'hippopotame, attestent de leur existence auprès des dessinateurs;

cela nous reporte donc à une époque où le climat de l'Afrique septentrionale était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Il fallait des bois et des lacs pour que de semblables animaux puissent vivre. Or il faut remonter aux temps quaternaires pour trouver la possibilité d'un pareil régime ; il faut reculer en deçà de l'Histoire.

A ces gravures d'époque *préhistorique* viennent s'ajouter sur les mêmes rochers des dessins d'une tout autre manière ; leurs traits pointillés, élargis, peu profonds les différencient entièrement des premiers. Ils ne possèdent pas la patine noire, ils ne sont pas polis. Les animaux qu'elles représentent vivent tous encore de nos jours dans ces pays, ou en ont été chassés depuis quelques années seulement, comme l'autruche ; le chameau y figure, et son apparition en Afrique date, on le sait, des premiers siècles de notre ère. Il y a là un saut brusque dans le temps.

Elles appartiennent à une période *historique*, récente, peut-être même que certaines de ces pierres ont été gravées à une époque intermédiaire, *protohistorique*. Elles se rattachent aux inscriptions libyco-berbères qui les accompagnent.

Puis postérieurement encore, des formules *coraniques* viennent se mêler aux deux précédentes et couper leurs lignes. Aucun dessin ne les accompagne, les lois du Coran s'y opposent.

Il y a donc eu trois occupations successives du Sud : une race comparable à celle de nos ancêtres magdaléniens, un peuple lybico-berbère, les Arabes.

On voit combien est grand, l'enseignement que nous donnent ces gravures. Puis nous assistons à la naissance de l'art en Afrique ; nous touchons du doigt ses premières tentatives, nous possédons là les œuvres des premiers artistes. Et nous devons le dire, si certaines de ces scènes sont tracées dans une ignorance complète des premiers principes du dessin, d'autres atteignent quelquefois bien près de la perfection ; et, comme le disait M. de Mortillet, au sujet des gravures sur os, de la Dordogne, « *cette enfance de l'art est loin d'être de l'art d'enfant.* »

* *
*

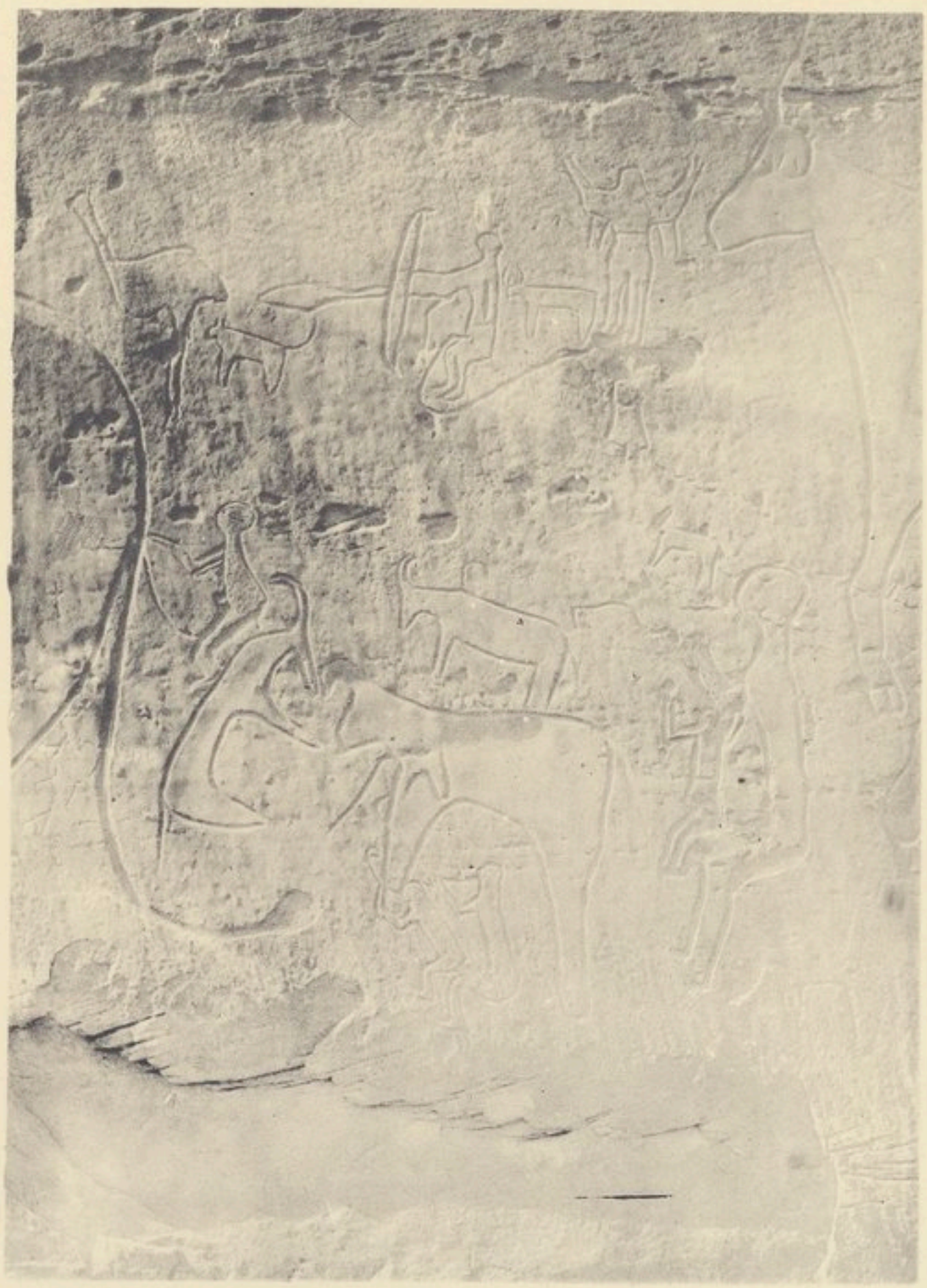
Au milieu d'une nature sauvage, dans une contrée changeante, accidentée, au cœur même des soulèvements de l'Atlas, se montre parfois brusquement une masse étrange et incompréhensible.

Déchiquetée, affouillée, s'élevant ici en fines aiguilles, formant là des murs compactes, montrant des pentes rapides, des gouffres béants qui s'ouvrent, des rochers en surplomb qui menacent, apparaît la *montagne de sel*.

C'est une fulguration de couleurs, une orgie de teintes heurtées.

Des roches ophitiques, serpentineuses, bleues, jaunes, vertes, se glissent en filons, percent en dykes au milieu d'une masse violacée et cramoisie de matières éruptives calcinées.

Creusées en cratères, des circonvallations successives étagent des colorations invraisemblables, des alternances de tons inimaginables.



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

PIERRES ÉCRITES *(dessins rupestres)*

Le sel et des boues bariolées constituent la plus grande partie de la montagne; les eaux, par une action prolongée, les creusent de mille manières et y sculptent les formes les plus tourmentées; des ravinements subits séparent des crêtes, si étroites, qu'on ne peut les franchir; c'est un enchevêtrement inoui d'abîmes et de pics. Des blocs sporadiques entraînés par les pluies se maintiennent en équilibre, sur des cônes de sel isolés. Ce sont partout des affouillements, des retraits, des excavations, au milieu desquels, pêle-mêle, s'élèvent des colonnes de roches ignées, des amoncellements de scories.

Des névés couronnent les sommets.

Des rivières de neige d'une blancheur mate serpentent à travers tous ces méandres, glissent dans les ravins, s'arrêtent, disparaissent, coulent en cascades, pour venir en grossissant toujours, former en bas, dans la plaine, des lacs éclatants.

Cette neige et ces névés ne sont que des efflorescences salines; le sel dissout, peu à peu se dépose en légers flocons blancs, quand, sous l'action du soleil les ruisselets lentement s'évaporent.

Autrefois, avant que le vieux monde ait acquis sa stabilité actuelle, ce rocher s'est fait jour à travers les couches énormes qui l'environnent aujourd'hui.

Sur son passage, il a soulevé, il a brisé, broyé, trituré les entrailles profondes du globe; et les masses réfractaires à ses actions dynamiques, il les a incendiées et fondues.

Dans tout ce qui entoure un rocher de sel on retrouve la trace de ces forces brutales.

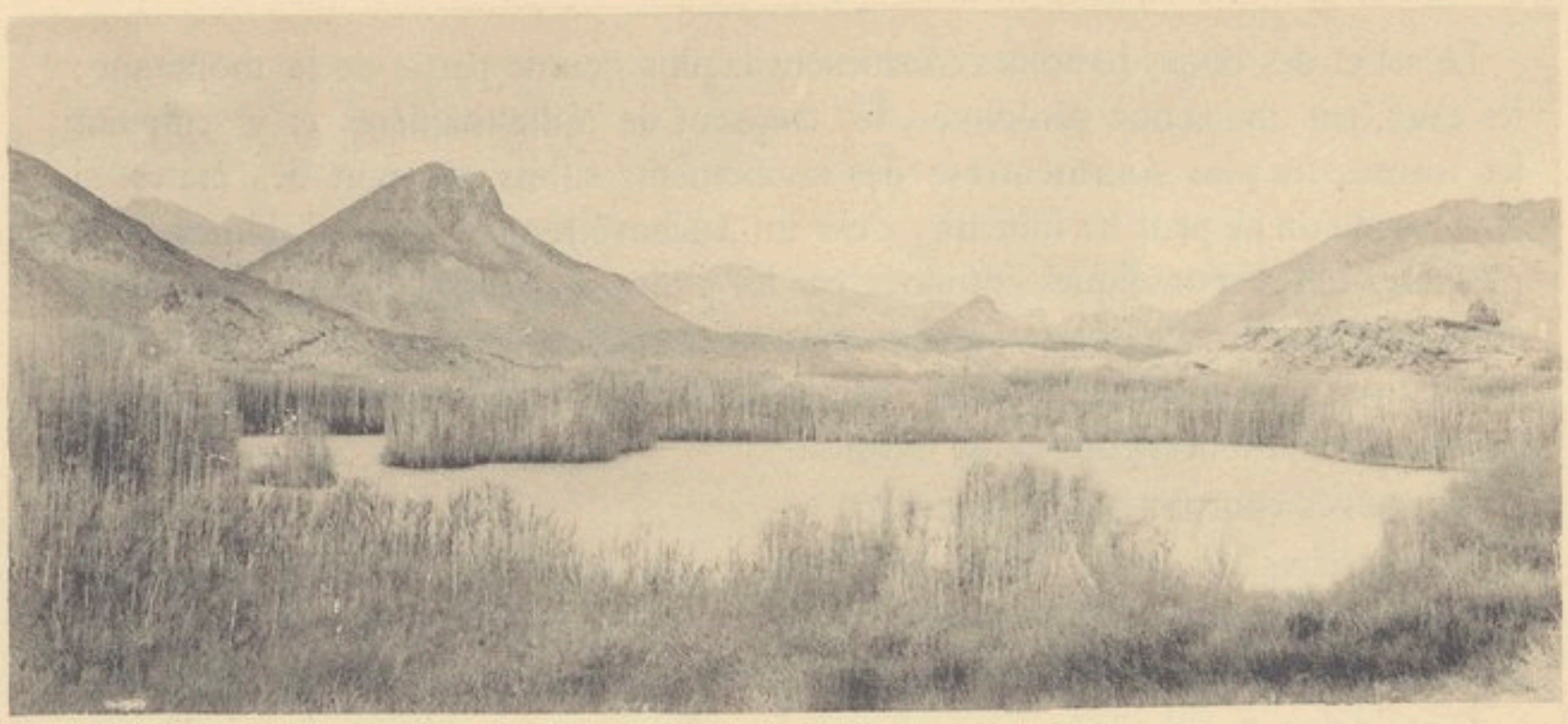
Dans des reploiements violents des quartiers de rocs se tordent, mollifiés dans le creuset immense où se préparait l'éruption, ils sont depuis, restés là accrochés dans l'espace, refroidis et figés. Les roches sont perforées, guillochées par l'action rongeante des acides.

Des torrents de boues irisées envahissent la campagne, isolant ainsi des surfaces dénudées, où règne toute la gamme des gris.

Sur le sol sont épars à profusion des minéraux et des gemmes : des géodes de quartz, des grenats, des pyroxènes brillants, des amphiboles chatoyantes, des dipyres, des agates, des jaspes; et partout en nombre infini imprégnant les cristaux, la terre, les oueds, la montagne entière, des paillettes d'oligiste s'allument et scintillent comme des étoiles.

En deux points, à Keragda, sur le sommet de la montagne, et au djebel Mouïlah, sur le flanc oriental, dans le lit de l'oued Melah, existent de petites excavations, où un homme peut à peine passer; si vous voulez y pénétrer, il faut ne pas craindre les éboulements, avoir confiance en son guide et s'abandonner à la grâce d'Allah.

Couché sur le ventre vous vous engouffrez dans l'étroit passage, vous rampez baissant la tête, et vous avancez lentement. Le sol seul est rugueux, vos mains



AIN OUARKA (LAC ET ROCHER DE SEL)

seules vous déplacent; la petite lumière vascillante, que tient l'homme qui vous précède, s'éclipse, monte, disparaît; vous voudriez ne plus pousser plus loin, pris d'une crainte vague, mais il faut continuer, le retour ainsi est impossible. Vous ruisselez, courage! encore quelques minutes et vous voilà récompensé de votre fatigue.

Devant vous s'ouvre une crypte dont les parois à facettes sont taillées dans la gemme pure.

De toute part brillent des groupes de cristaux qui jouent avec la lumière comme des diamants.

Du sol, de la voûte, des stalactites et des stalagmites, descendent et montent, se croisent et affectent mille formes. Des mousses neigeuses, immaculées, tombent en grappes, s'accrochent à mille saillies, rejaillissent en gerbes. Là, des surfaces d'émail, lisses, contrastent avec le fond sombre et chagriné des crevasses. C'est un spectacle admirable, la grotte mystérieuse, la demeure sacrée d'un héros du conte bleu.

Les rochers de sel sont nombreux dans le Sud Oranais, ils percent les massifs montagneux qui s'étendent de Laghouat à la frontière marocaine : le Kheneg Melah au Sud d'Aflou, à Kéragda le djebel Melah au milieu de la belle plaine de Ghassoul, le Mouïlah des Arbâauat; puis plus loin, vers l'Occident, Aïn Ouarka avec son joli lac et ses sources chaudes renommées, enfin tout à fait à la limite du Maroc le djebel Zerga auprès de Djenien bou Rezg.

Toutes ces montagnes présentent les mêmes caractères, les mêmes aspects, elles sont dues aux mêmes causes; formées des mêmes substances, elles sont nées, des fractures presque récentes du vieux continent africain, dans les mêmes temps.

G. B. M. Flamand.

CONSTANTINE

ONSTANTINE, la « cité aérienne », la « cité du ravin » — « Belad-el-Haoua », ainsi qu'El Bekri la surnomme.

Quel formidable coup de cimeterre, tailla dans le roc à vif ce grandiose nid d'aigle et le poussa menaçant sur la plaine ?

Couverte de ses maisons comme des pans d'un burnous, dont la Kasba serait le capuchon — (c'est la comparaison arabe) — l'énorme pierre plate, aux rebords escarpés, semble dresser vers l'horizon comme une immuable menace. Et de tous temps, vautours et bandits se sont disputés ce repaire. Et Numides, Berbères, Arabes, Turcs, tout ce que l'humanité a produit de races violentes, de races avides de pillage et de sang — se sont bataillés pour la possession de cette roche. Constantine a vu plus de sièges qu'aucune ville au monde — peut-être jusqu'à 80. Et à toutes ces révolutions, à tous ces assauts, elle a survécu, toujours fière, dressant pour guetter l'horizon ses tours, ses minarets et ses remparts massifs, recouvrant sans cesse ses ruines de maisons nouvelles qui se serrent comme des écailles sur un dos géant.

De trois points on la domine : du Coudiat à l'Ouest, du Mansoura à l'Est et au Nord de la croupe de Sidi Mçid. Mais s'il est aisé de la contempler du dehors et de l'envier, s'en emparer est une autre affaire. De toutes parts elle est inaccessible, sauf à l'Ouest, où, comme un pont levis tombé de ses fortifications séculaires, une chaussée naturelle la joint au contrefort du Coudiat Aty. Ailleurs

elle surplombe la plaine et les ravins ou se sépare des plateaux qui l'avoisinent par les gorges sauvages du Rhummel.

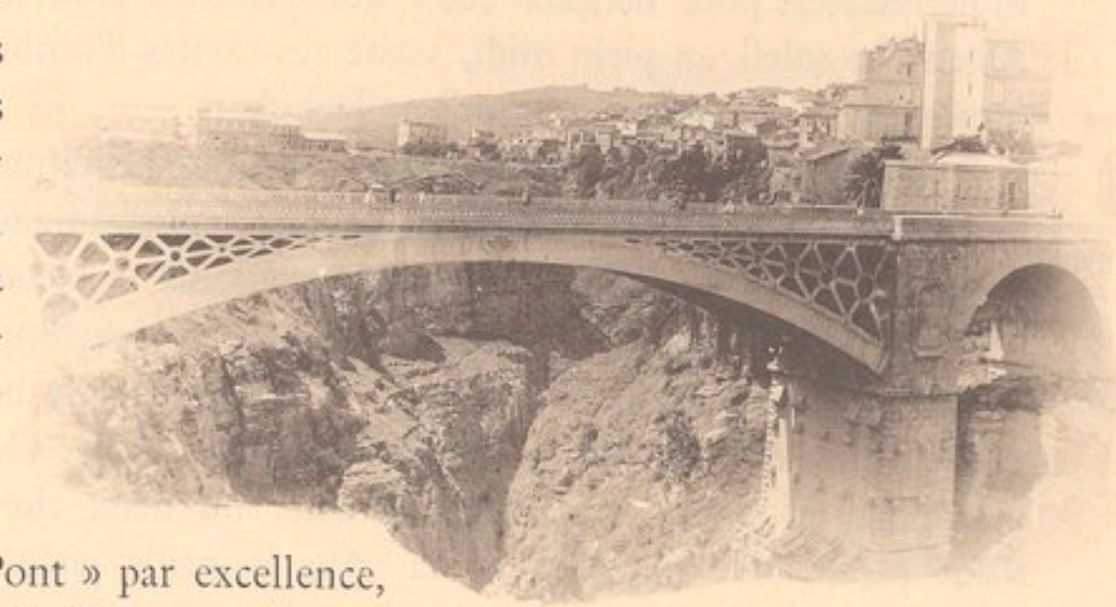
On a comparé la forme de Constantine à un trapèze dont les angles regarderaient les quatre points cardinaux. Au Sud-Est, du côté de la grande base, si l'on se place sur les hauteurs du Mansoura, au dessus de la ligne du chemin de fer de Bône et de Sétif, on voit, au-delà du ravin, la ville s'étaler sur le plat du rocher. Et tout cet amas de maisons, petits cubes blancs, coiffés de briques grossières, semblent glisser sur la pente d'un rebord à l'autre, du sommet de la Kasba, au Nord, jusqu'à la pointe de Sidi Rached au Sud, entraînant pêle-mêle, dans leur dégringolade, les gros édifices publics. Mais à Sidi Rached, la coulée s'arrête et, devant l'abîme à pic, les maisonnettes arabes se retiennent et s'accrochent; et pressées, amoncelées en désordre, elles semblent reculer devant le gouffre béant.

A cet endroit, le Rhummel grossi du Bou Merzoug, vient buter contre le coin de falaise et ne pouvant ni l'entamer, ni reculer, ni se jeter à gauche, s'engage à droite en bouillonnant dans la fissure étroite, aux parois déchiquetées. Jusque-là, en approchant de la ville, la rivière promène assez paisiblement — sauf pendant la saison des pluies — son eau claire entre des bouquets de verdure noirâtre; elle coulait sans grand bruit sur un lit semé de galets énormes, émergeant par endroits et qu'on dirait lancés du haut de la ville pour lapider un géant. Maintenant emprisonnée dans ces inébranlables murailles, la rivière se fait torrent : elle saute, éclabousse la pierre, se tord en des remous écumeux; mais elle suit la longue et profonde crevasse, lui arrachant à peine quelques débris.

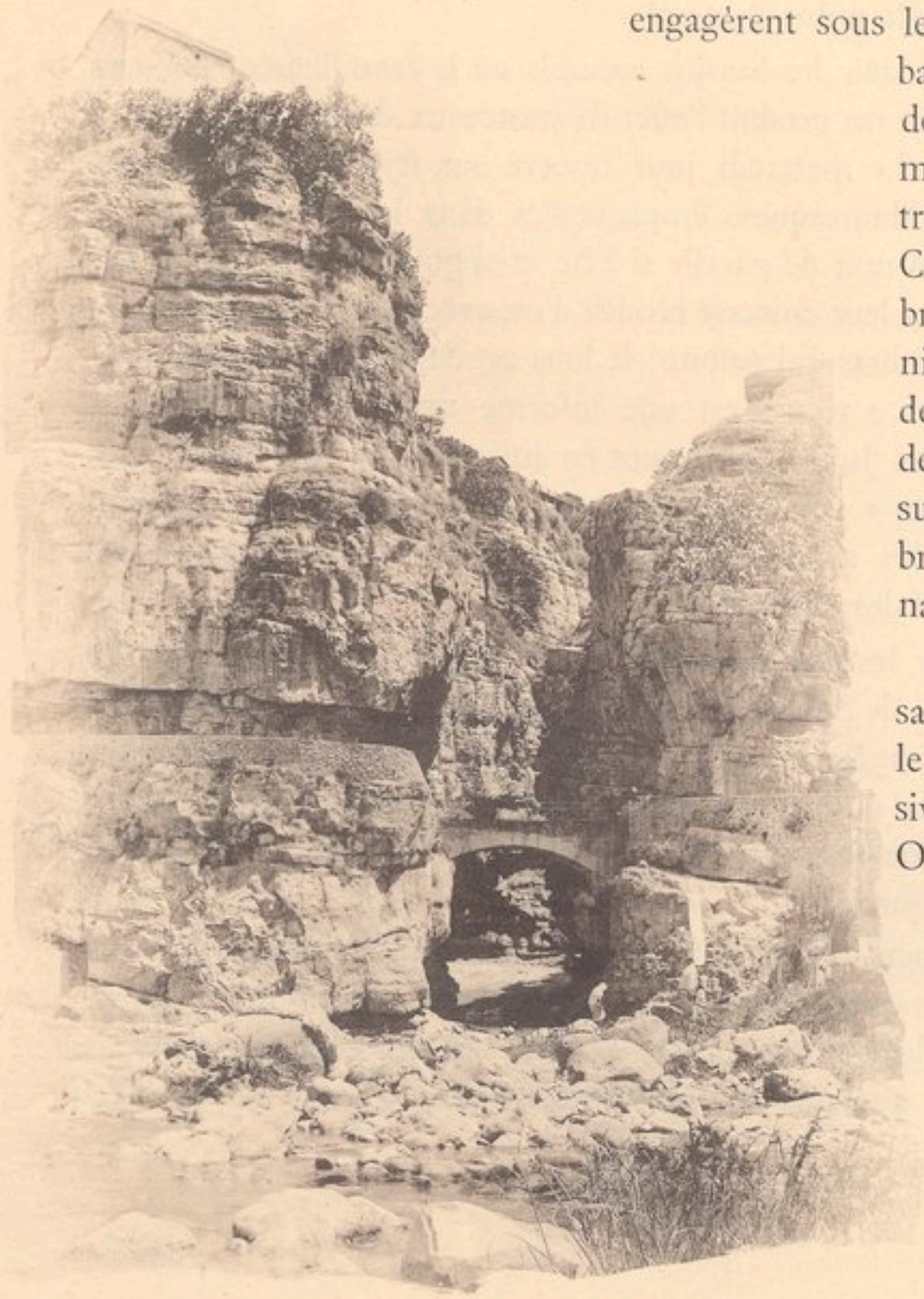
De loin, on remarque difficilement la fente. De près, on ne peut y plonger le regard sans un frisson de vertige; et l'on évoque, le cœur serré, toutes les vies humaines englouties dans ce gouffre. Aventuriers audacieux, grimpant la nuit aux aspérités de la roche et tentant de prendre par surprise l'imprenable cité; condamnés innocents ou coupables, femmes accusées d'adultère, esclaves de harem cousues la nuit dans un sac sur un signe du maître irrité; amoureux incompris, désespérés de la vie... combien ont tournoyé dans le vide, les cheveux au vent, les bras rejetés en arrière! et les beaux corps souples, à la peau blanche, aux harmonieux contours, et les bras musculeux et les poitrines velues, se sont également brisés dans l'ombre humide du fond. N'est-ce pas leur sang qui donne à la pierre ces reflets rougeâtres? N'est-ce pas leur chair qui pend en lambeaux aux aspérités du roc? N'entend-on pas monter leur plainte dans le bruit sourd du torrent?

Deux ponts franchissent aujourd'hui le Rhummel : il y en eut autrefois bien davantage dont on retrouve encore les amorces sur la crête des gorges. Au bas de la pointe de Sidi Rached, l'unique arche en pierre du « Pont du Diable » joignant deux chemins à flanc de falaise. Celui de droite remonte au Mansoura en

longeant une source thermale : il en est tant dans ces rochers ! L'eau jaillit dans une chambre voûtée pour retomber dans un bassin carré; et l'indigène qui a la propreté de sa religion plutôt que la religion de la propreté, y vient sans cesse baigner son corps maigre.



« El Kantara » « le Pont » par excellence, relie la gare sur le plateau du Mansoura à la rue Nationale, grande artère centrale de la ville. La gigantesque arche en fer a remplacé les piliers d'origine romaine reconstruits par Salah Bey ; ils s'étaient écroulés en 1857, avec la conduite d'aqueduc, pour la plus grande satisfaction de notre fierté nationale. L'ancien pont n'illustrait point, en effet, une page bien brillante de l'histoire de notre conquête. Nos troupes s'y engagèrent sous le feu de l'ennemi et durent battre en retraite, en 1836, lors de cette première attaque si malheureusement dirigée contre Constantine par le maréchal Clauzel. La ville ne devait pas braver impunément nos armes ni avoir bien longtemps raison de nos soldats. C'est ce que devaient lui apprendre l'année suivante, de leur grosse voix brutale, les canons du lieutenant-général Valée.



Depuis El Kantara jusqu'à sa sortie des gorges au Nord, le Rhummel disparaît successivement sous trois voûtes. On dirait des ponts naturels, aux arches grossières mais puissantes, au large tablier rocheux de 50 à 100 mètres — des ponts que le torrent se serait édifiés à lui-même,

impérissables, pour narguer ceux des hommes dont il a si souvent charrié les débris. Le soleil, en plein midi, visite ces cavités d'ombre, y promène ses traînées lumineuses, y plaque de grands reflets clairs.

Enfin, le torrent débouche dans la plaine. Les murailles de Titan s'écartent devant lui. Vue du Mansoura à travers l'entrebâillement formé par le Mçid à droite, la Kasba à gauche, l'étendue vaporeuse et bleuâtre donne l'illusion d'une mer. Et le Rhummel s'y précipite en cascades échelonnées, sautant les rocailles, remplissant les bassins et semblant entraîner dans le bouillonnement de son eau furieuse la coulée de pierre sur laquelle il débouche. On le traverse alors sur une passerelle en bois; et ce large plancher où deux chevaux peuvent marcher de front paraît, des remparts de la ville, la paille jetée sur un filet d'eau par la colombe de la fable, pour le salut d'une fourmi.

Au delà du pont, à droite, une route en corniche, taillée dans le roc par la main-d'œuvre militaire, monte dans les hauteurs du Mçid. A 400 mètres, les trois sources de l'établissement thermal sourdent à 33 degrés dans des grottes; ces eaux sont sulfureuses, alcalines, ferrugineuses et tout ce que l'on voudra. Comment tant de vertus ne les rendraient-elles pas efficaces ? Aussi dans toute la population leur vogue n'est-elle point contestée.

Les indigènes se trempent dans des bassins naturels où le grouillement de leurs épaules et de leurs crânes tout ras produit l'effet de morceaux de chocolat fondant dans une énorme marmite. Le mercredi, jour réservé aux femmes, sur la route se croisent des bandes de Mauresques, empaquetées dans leurs « haïcks », ne découvrant que l'œil, leur œil noir de gazelle si bête et si grand. Passent aussi des groupes de Juives, raides dans leur cuirasse brodée d'or, avec ces manches de gaze à travers lesquelles on voit le bras qui palpite; le bras est de satin, rond et ferme : la Juive a 15 ans; la Juive en a 30 : c'est une informe masse de chair blafarde, monstrueuse à l'épaule. Et les Juives se causent en miaulant, et les Mauresques rient aux éclats ou lancent des « you-you » sonores; et tout ce monde féminin s'ébat loin du regard des mâles avec l'entrain bruyant de prisonnières auxquelles on viendrait de donner la clef des champs.

C'est une mode aussi pour les Européens de venir de temps à autre en partie fine à l'établissement thermal de Sidi Mçid. On y prend son bain, le matin, dans les immenses piscines aménagées pour éviter à « l'infidèle » le contact assez malpropre du « vrai croyant. » Puis on déjeune dans un jardin d'une exquise fraîcheur, où le grenadier pousse avec l'oranger dans un sol gras, fertilisé sans doute par le voisinage des sources.

Au-dessus de l'établissement thermal la route, par un lacet gracieux gravit la pente et gagne la pépinière après l'hôpital civil. On monte, on monte toujours. A ces hauteurs le vent souffle sans relâche, froissant la bruyère et sifflant dans les branches de sapins. Encore quelques minutes d'ascension; la route débouche à

Constantine

son dernier tournant devant des murailles massives : une sorte de fort où loge la compagnie de discipline du 3e régiment de tirailleurs. Ce point culminant des environs de Constantine forme un étroit plateau, s'avançant en promontoire à gauche sur la plaine, qu'il surplombe à pic d'une immense hauteur. Au bout du rocher, sur une sorte de rond-point, le regard plonge de dessous une tonnelle et se promène ébloui sur l'horizon sans fin. En bas les choses sont toutes petites, estompées par la vapeur. Est-ce le Rhummel ce serpent qui se promène dans les prés, reluit au bas des jardins et s'éloigne des gorges, tranquille, comme s'il avait épuisé ses forces à les ronger inutilement ? Dans le lointain les montagnes font à la plaine un collier bleu et le soleil inonde le paysage de son implacable lumière.

Le petit plateau battu des vents que rien n'anime maintenant, sauf quelque veste bleue de tirailleur flânant dans le potager du capitaine, se transforme au printemps à la fête des vautours. Alors y viennent camper pendant deux jours des hordes de négros accourus des environs et même de bien loin dans la province. Tous ces corps d'ébène où la sueur met des couches de laque, vont s'accroupir sur l'herbe drue de la roche dans une indescriptible promiscuité. Par famille on s'établit, entassés, amoncelés dans cet étroit espace. Les hommes causent entre eux bruyamment en secouant leur coiffure de fête, longue « chéchia » toute cousue de coquillages, ou bien grimaçant, et grinçant leurs dents blanches ils dansent sur un pied des rythmes lents. Les femmes hideuses sous leurs cotonnades à rayures de ton criard, cuisent dans des marmites en terre, entre deux cailloux, d'innommables fricots, des beignets jaunâtres qui nagent dans une huile puante, des piments cramoisis qui brûlent comme le feu. Les enfants presque nus gambadent, s'égratignent, se roulent par terre avec des cris stridents. Les moutons et les chevreaux attendent, en bêlant, qu'on les égorge la tête tournée vers le levant, qu'on les force à regarder pour mourir. Et sous ce ciel d'un bleu dur, dans le miroitement de l'air baigné de lumière, le rouge et le jaune des étoffes, le noir des peaux, le blanc sale des toisons étalées sur l'herbe dans la plume éparse des volailles, les pelures de légumes et les écorces de fruits font des bariolages heurtés où l'œil se débauche.

Vers le soir, quand la plaine se teint de violet, quand le soleil s'abaisse en des nuages de nacre, hommes, femmes et enfants se rapprochent des rebords du rocher. Alors commence un charivari effroyable : le son des larges tambourins se mêle au choc aigu du fer des castagnettes. Ceux qui n'ont pas d'instruments frappent sur ce qui est à leur portée avec une pierre, avec un bâton. Les femmes hurlent la tête renversée et les yeux mi-clos avec des tremblements du gosier qui semblent des râles de fauves.

... Et de l'horizon, dans la pourpre du couchant on voit monter des choses noires : cela sort de partout, s'élevant isolément dans le ciel avec des courbes lentes. Le point grossit, on distingue des ailes. Enfin les premiers vautours vien-

LES BENI RAMASSÉS

nent en tournoyant s'abattre sur la crête. Par centaines, par milliers il en vient il en vient toujours, qui se posent à côté des autres. D'abord ils hésitent, frémissant sur leurs pattes courtes, le bec en avant, secouant leurs plumes. Puis ils s'avancent en voletant, se poussent, se bousculent et s'établissent enfin sur les débris empestés du festin. Avec des gloussements rauques ils se battent, s'arrachant les morceaux et traînent dans l'herbe les entrailles. Longtemps ils savourent avec des ondulations de leur cou pelé ce repas de charognes que les négros leur offrent. Sur le rebord du rocher, ils digèrent, en se lissant les plumes du bec où pendent des lambeaux saignants... Puis le ciel s'assombrissant, un à un ils s'envolent ; un instant ils prennent le vent, les ailes étendues, planant en rond au dessus de la

LA PLAINE

roche ; puis, en jetant un dernier cri, ils filent et disparaissent enfin dans le lointain, ensevelis dans la nuit tombante.

. . . . . .

. . . . . .

En dehors des ponts jetés sur le Rhummel, par où pénétrer dans Constantine ? Le fait est qu'on n'a guère le choix des accès. La face Nord-Ouest, il est vrai, la petite base du trapèze ne prête pas comme l'opposée d'aussi raides parois. Sa pente y est praticable, sauf au-dessous de la Kasba, où des pans de rocaille semblent taillés à coups de hache. Sur cette pente la route de Philippeville dessine ses zig-zag. Encore faut-il pour monter de ce côté que les murailles qui le dominent ne soient pas garnies de défenseurs. Aussi n'est-ce point par là, mais par la chaussée du Coudiat-Aty, la « brèche », que nos troupes entrèrent dans la ville en 1837.

Mémorable entre les plus glorieuses opérations de nos campagnes d'Afrique, ce siège, s'il eut été moins meurtrier, eut paru conduit dans un décor de grand-opéra.

La ville et son bey, le féroce Hadj Ahmed, défendaient leur indépendance, leur race et leur religion contre l'envahissement triomphant d'une civilisation nouvelle. Ils allaient se battre avec cette rage des désespérés qui tuent pour ne pas mourir. Encouragés par le succès remporté l'année précédente sur les troupes du maréchal Clauzel, ils espéraient avec l'aide d'Allah voir leur rocher se secouer sous l'assaut des infidèles et rejeter dans le torrent leurs corps mutilés. Donc après avoir prié pieds nus dans les mosquées, les combattants s'étaient postés tout autour des murailles sur le bord du gouffre, près des canons chargés jusqu'à la gueule.

Nous Français, nous luttions pour venger les nôtres dont le sang empourprait presque encore les eaux du Rhummel. Pour le salut de notre conquête ce foyer de fanatisme et de résistance obstinée devait tomber en notre pouvoir.

C'est pourquoi le 6 octobre 1837 le général Damrémont amenait devant la cité rebelle 10,000 hommes avec une artillerie de siège et de campagne de 33 bouches à feu.

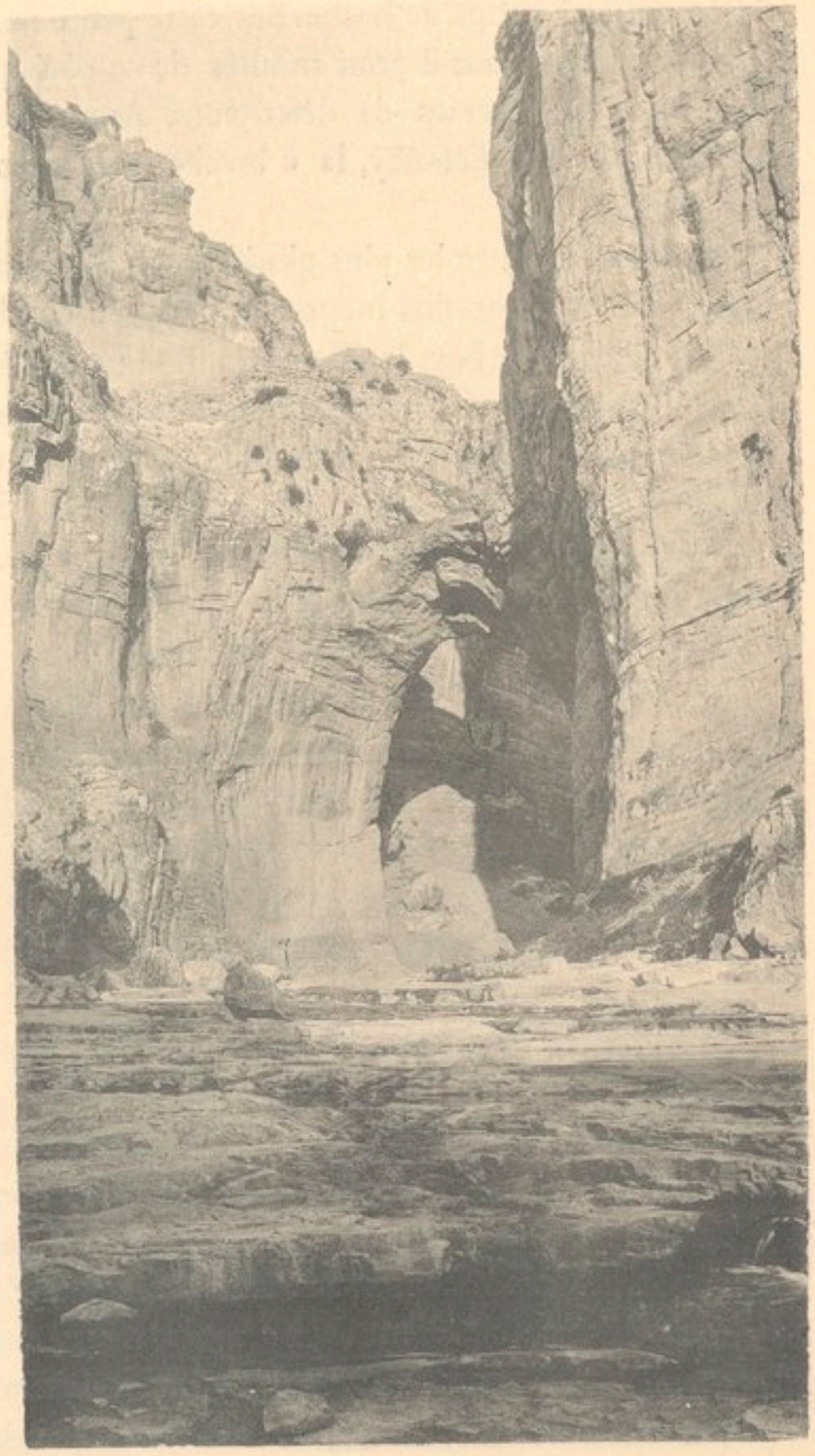
« La première colonne — dit un témoin du siège, l'auteur des Annnales Algé-
» riennes, Pélissier de Raynaud — arriva sur le plateau de Mansoura à 9 heures.
» Le gouverneur général se porta aussitôt en avant pour observer la ville et en
» reconnaître les abords. Constantine se présentait comme l'année précédente,
» hostile et décidée à une résistance énergique : d'immenses pavillons rouges
» s'agitaient orgueilleusement dans les airs que les femmes, placées sur le haut
» des maisons, frappaient de leurs cris aigus, auxquels répondaient par de mâles
» acclamations les défenseurs de la place. Bientôt le son grave du canon répété
» par des milliers d'échos, vint se mêler aux cris de ces créatures humaines, et
» de nombreux projectiles habilement dirigés, tombèrent au milieu des groupes
» qui se présentaient sur la crête du ravin par lequel Constantine est séparée de
» Mansoura. »

L'artillerie sous les ordres du général Valée eut promptement trouvé son emplacement. Trois batteries établies sur les flancs du Mansoura prirent d'enfilade et de revers les batteries ennemies du front d'attaque ainsi que celui de la Kasba. Les

batteries de brèche furent installées au Coudiat-Aty ; des attelages de 40 chevaux y amenaient péniblement les lourdes pièces de 24.

Au bout de cinq jours passés de notre côté en préparatifs formidables, en reconnaissances et en feux d'essai,

— du côté des indigènes en fusillades et en sorties sans résultat, le général Damrémont avant de lancer les colonnes d'attaque, voulut offrir à l'ennemi une capitulation. Un soldat du bataillon turc fut chargé de porter le message. Dans le silence de la poudre il s'approcha des remparts en agitant les bras : les assiégés le hissèrent avec des cordes. De vingt-quatre heures il ne reparut pas. Enfin on le revit sur la crête des murailles dont il redescendit comme il y était monté. Amené devant le général il lui transmit cette orgueilleuse réponse : « Il y a » à Constantine beaucoup de » munitions de guerre et de » bouche : si les Français en » manquent, nous leur en en- » verrons. Nous ne savons ce » que c'est qu'une brèche ni » une capitulation. Nous dé- » fendrons à outrance notre » ville et nos maisons. Les » Français ne seront maîtres » de Constantine qu'après avoir » égorgé jusqu'au dernier de ses » défenseurs. »



LE RHUMMEL A SIDI M'CID

Mais la vraie réponse, la plus expressive, celle qui rendait le mieux la sauvage obstination de l'ennemi, c'était le boulet qui devait, quelques instants plus tard, coucher à terre, près de la batterie du Coudiat, le cadavre broyé du général Damrémont. Ce brave officier, téméraire peut-être pour un chef suprême, tombait en face

de la brèche qui, d'heure en heure grandissante, allait bientôt livrer passage à l'irrésistible élan de nos soldats. Sur son corps tiède encore, le général Perrégaux, penché pour un suprême adieu, roulait bientôt lui-même, frappé d'une balle au front. Une pyramide rappelle maintenant au passant cette mort trouvée, par une ironie du sort, au seuil même de la victoire.

Le général Valée, auquel avait aussitôt passé le commandement, reçut en même temps des propositions d'Hadj Ahmed pour la reprise des négociations si brutalement interrompues. Le bey tenait la campagne avec une partie de ses troupes, mieux assuré hors de la ville d'une fuite que la haine de ses sujets pouvait, en cas de défaite, rendre plus nécessaire encore que l'emportement de nos soldats. Il lui fut répondu par le général qu'il lui fallait la ville ou qu'il donnerait l'assaut.

Cette proposition n'eut pas de suite et l'assaut eut lieu le lendemain. Le 13, à sept heures du matin, la première colonne, le colonel Lamoricière en tête, s'élançait sur la brèche. La fusillade éclata, déchirante, puis s'éteignit rapidement ; et dans la fumée, au bruit du râle des mourants, du coup mat des crosses s'abattant sur les crânes, le capitaine Gardereus planta au sommet du mur le drapeau tricolore. A travers les rues tortueuses et sombres, sur les pavés pointus où l'on glissait dans le sang, ce fut alors une lutte d'homme à homme, et, sous le feu des « moukalas » dont les canons minces s'allongeaient par tous les trous et toutes les fentes, le duel de la bayonnette et du yatagan. Les détachements se suivaient, des troupes fraîches venant sans cesse soutenir les premiers combattants; et l'on se disséminait par groupes dans les ruelles, sautant les marches d'escalier, enjambant les poutres et les pavés, enlevant une à une les barricades improvisées, clouant d'un coup de sabre au bois massif des portes des paquets de linges sanglants d'où s'échappaient des râles. Par les barreaux des fenêtres des faces convulsées regardaient, suant d'épouvante ; et dans l'intérieur, à travers les murs épais on entendait le hurlement aigu des femmes répondre à chaque coup de crosse donné dans les panneaux.

Il y eut des scènes horribles et des épisodes sublimes. Un pan de mur s'écroula, écrasant un morceau de compagnie. Une explosion retentit terrible, faisant trembler le sol : c'était la poudrière qui sautait, lançant dans un nuage épais, pêle-mêle avec des pierres des débris humains pantelants : le colonel Lamoricière faillit y perdre la vie et fut brûlé horriblement. — Un trait de romain : le duc de Nemours, entouré de son état-major, attendait au Coudiat, des nouvelles. Un officier arrive, calme, un peu pâle : c'est le colonel Combes qui brièvement, fait le récit du combat et décrit le mouvement de nos troupes dans la ville. Il s'arrête, puis avec un tremblement dans la voix : « Ceux qui ne sont pas blessés mortelle- » ment, ajoute-t-il, jouiront de cette belle victoire. » Il chancelle. On se précipite, on le soutient, on l'examine : d'un trou qu'il avait à la poitrine, coulait un mince filet de sang. Il rapportait cette balle de la brèche et n'avait pas voulu tomber avant d'avoir rempli sa mission. Il vécut quelques heures encore.

Constantine était domptée. Une lettre des autorités de la ville apportait bientôt au général Rullières, nommé commandant supérieur de la place, l'entière soumission des habitants. La Kasba fut aussitôt occupée. En se penchant sur le vide, au dessus des parapets, on voyait des grappes humaines qui pendaient sur le gouffre : c'étaient des vieillards, des femmes, des enfants, affolés, pris de cette terreur panique qui déraisonne. Ils avaient voulu fuir par les rochers en s'accrochant à de longues cordes. Mais les cordes étaient trop courtes et les balançaient très haut, ou bien elles cassaient une à une sous les poids trop lourds et les corps allaient s'écraser tout en bas sur les pierres.

*
* *

Qu'elle ait augmenté ou diminué depuis la conquête, la population de Constantine s'est toujours trouvée à l'étroit. Ce qu'on s'est entassé de tous temps sur le dos de cette pierre ! Tanneurs et selliers, tisseurs et forgerons, sans compter le juif qui brocante, tout ce qui travaillait les cuirs, les métaux et les soies, comme tout ce qui naquit pour guetter au fond d'une échoppe, ainsi que l'araignée au fond de sa toile, le passant naïf dont la poche est gonflée de « douros » — venaient se fixer à Constantine. Aujourd'hui encore, malgré la concurrence des européens, c'est par milliers qu'artisans et boutiquiers indigènes vivent des industries locales et inondent de ces produits primitifs les tribus de l'intérieur. Ils amassent de jolis pécules à cacher les femmes sous le fin tissu des « haïcks », à draper les hommes dans les pans des épais « burnous », à les chausser de savates plates

ou de bottes molles en cuir rougi, à harnacher leurs chevaux, à bâter leurs mules, à étendre sous la tente des caïds les tapis moelleux où le pied s'enfonce. C'est par millions que se compte le chiffre de leurs affaires. Et la rumeur mélangée de toutes ces activités semble le bourdonnement d'une grosse ruche sur le haut du roc.

Dans les 45,000 habitants que renferme aujourd'hui Constantine, les européens figurent pour plus de la moitié. La ville est à eux en très grande partie, tout l'énorme morceau que limite au Sud la rue Nationale, démarcation nettement tracée entre les quartiers civilisés, où règne la monotonie, et les quartiers musulmans où la saleté même est pittoresque. Le flot humain suit cette artère, de la « Brèche » du Coudiat au pont « El Kantara » ; sur une étroite chaussée il coule entre les façades des maisons, comme l'eau du Rhummel entre les parois de ses gorges. De part et d'autre, chez les chrétiens comme chez les disciples du prophète, c'est le va-et-vient d'une fourmilière en pente où chacun monte ou bien descend. On n'y remarque que deux allures : le pas pressé qui se retient, le pas pesant qui grimpe.

Les quartiers européens n'ont d'ailleurs aucun caractère d'originalité, sinon ce mouvement incliné de toutes choses et, à l'extrémité des rues, aux quatre points cardinaux, des entailles sur la verdure, des échappées vaporeuses, ou la profondeur d'un horizon plongeant. L'espace y manque partout, les places sont étriquées ; le resserrement forcé des êtres et des objets crée dans les maisons la superposition exagérée des étages, la vie se développant en hauteur faute des autres dimensions.

Tout en haut, dans l'angle Nord, dominant le Rhummel et ses cascades, la Kasba étale ses nombreux bâtiments. Elle s'allonge et, sans gêne, prend de la place en quantité. Jamais la lui aurait-on marchandée ? N'a-t-elle pas toujours été l'âme même de la ville, abritant dans d'épaisses bâtisses les soldats pour sa défense, et dans des citernes aux voûtes énormes l'eau qui la désaltérait ? Sur les ruines de la domination turque s'élèvent actuellement trois casernes, la manutention et l'arsenal où les canons datant du siège, de leur gueule de cuivre verdâtre, baillent à terre lamentablement.

Un monument d'une simplicité toute militaire abrite, sur l'esplanade, tout près du parapet, les restes des braves tombés dans nos rangs pour la conquête de la cité. Dans cette Kasba, qu'ils regardaient d'en bas avec un œil d'envie, au milieu du tourbillon de l'assaut, ils dorment maintenant du sommeil sans trouble que la victoire elle-même ne peut donner.

Le croirait-on ? C'est par le côté du précipice, auquel sont adossées les casernes, que les soldats déjouent le plus souvent la vigilance des postes et la surveillance des rondes. Le soir, quand ils veulent découcher, « partir en bombe », comme on dit au régiment, ils tentent alors l'escapade dangereuse. Passant par dessus la muraille, derrière laquelle un étroit sentier longe la crête de la pente, ils se rendent en ville en contournant le quartier. Puis ils rentrent plus ou moins ivres, par la même voie. Le dieu des ivrognes leur vient le plus souvent en aide et les garde des faux pas. Mais il en est parfois aussi, qui trop pris de vin, trop enfiévrés d'absinthe, sentent le pied buter tout à coup et le terrain manquer brusquement sous leurs pas : c'est le précipice qui absorbe sa proie.... Un juron vite étouffé, puis une pensée pour sa mère, puis le malheureux s'abandonne les yeux fermés ; et la glissade de mort commence. D'abord cela roule lentement, ne perdant pas un des frottements de la roche, laissant aux ronces les boutons de cuivre de la veste ou le gland de la « chechia », éclaboussant chaque aspérité de goutelettes tièdes. Le mouvement s'accélère et la masse franchit les obstacles en rebondissant. Un dernier saut, par dessus la dernière roche, et le corps, tournoyant sur lui-même, les bras allongés, s'aplatit sur un escarpement. Le visage baise la terre dans une pose d'indicible douleur ; une jambe pend dans le vide, nonchalante, et les oiseaux de nuit en passant la frôlent de l'aile. Là haut sonne l'extinction des feux ; et le clairon traîne ses notes hautes, au clair de lune, lugubrement.

. . . . . .

. . . . . .

Parmi tous les monuments que renferme encore la ville européenne, l'ancien palais du bey Ahmed, mérite une mention spéciale.

Au fond d'une place d'assez fade figure, ni spacieuse, ni bien ombragée sous ses rangées d'acacias, et que flanque à droite la cathédrale, se dresse une façade jaunâtre, percée de quelques rares fenêtres, de portes basses, et triste comme un

Rue Perrégaux. - Constantine

mur de couvent. Qui dirait que derrière cette paroi l'œil ébloui découvre des merveilles, un rêve des Mille et une Nuits ? Toujours ainsi l'Orient cache sa vie intime et déroute savamment les curiosités du dehors.

Ce palais, de date relativement récente, n'a pas encore de légende, mais bien une histoire et digne d'un roman. El Hadj Ahmed, le dernier et le plus forban des beys de Constantine, accomplissant son pèlerinage à la Mecque, avait admiré l'ampleur et le luxe des palais orientaux. De retour à Constantine il songea bientôt à échanger sa modeste habitation « Dar-oun-en-Noun » qu'il devait laisser à sa vieille mère, contre une demeure somptueuse qui répondit à son orgueil. Il fallait

du terrain ? Sans scrupules, il déposséda ses voisins. Il fallait des matériaux ? Le gênois Schiaffino lui en fit parvenir des cargaisons d'Italie. Les marbres, les faïences et les bois durs, débarqués à Bône, puis chargés à dos de chameaux et à dos de mulets, étaient péniblement escortés par les indigènes à travers un pays, souvent montueux, et sans chemins. Les cavaliers du bey, espacés dans la direction des convois, employaient des arguments frappants pour faire franchir les obstacles.

La construction commença bientôt, sans plan d'ensemble, sans idée nette, toujours augmentée, modifiée, enrichie au gré des caprices du maître. Deux maçons, l'un de Constantine, l'autre kabyle, formés tous deux à Alexandrie et à Tunis, dirigeaient les ouvriers, tous indigènes, recrutés sur place ou dans les environs par le « Kaïd-ed-Dar », le majordome du bey.

D'abord, tout autour d'un bouquet d'orangers toujours verts, dans la fraîcheur des eaux de fontaines, s'éléva, comme une dentelle légère, un péristyle où s'enroulaient, dans les colonnades, les vignes vierges et les volubilis. Au centre du jardin, sous un petit kiosque de bois enfoui dans le jasmin et les roses, le bey, le soir, s'asseyait pour fumer. Alors défilaient devant lui, parées comme des châsses, les plus belles d'entre toutes les femmes du harem. Elles passaient une à une, effarées, sans tourner les yeux, les bras en croix sur la poitrine ; et la terreur qu'inspirait le tyran était telle, qu'on voyait trembler leurs longs cils noirs au bout de leurs paupières et, sous le poids des colliers, les seins se soulever comme du satin blanc sous les sequins d'or et sous les perles. Malheur à celle qui trahissait la moindre hardiesse ! Toute nouvelle au sérail, l'une d'elle, pendant le défilé, voulut cueillir en passant une orange : bientôt, accroupie dans son sang, elle gémissait au même endroit, la main clouée au pied de l'arbre.

Momentanément interrompue par l'intervention du pacha d'Alger, que les plaintes de Constantine contre son bey avaient ému, la construction reprit de plus belle en 1830, après notre débarquement. El Hadj Ahmed était dès lors maître absolu de Constantine. Rien ne devait plus l'arrêter. L'espace manquait : on jeta bas les maisons par douzaines, faisant place nette sur une superficie de 5,600 mètres carrés. Les matériaux expédiés à deux reprises d'Italie étaient insuffisants : le bey pénétra dans les plus riches demeures, arrachant à sa guise les carreaux vernissés et les boiseries, enlevant les portes, déracinant les colonnes, chargeant ses ouvriers des glaces et des panneaux sculptés. A ceux qui subissaient cette spoliation sans prendre un air de joie, il faisait donner la bastonnade. Il envoyait en exil les influents qui murmuraient. Quant aux plus récalcitrants, ils allaient bientôt du haut de la Kasba porter leurs protestations dans les cascades du Rhummel.

Et les galeries du palais s'allongeaient en des perspectives lointaines ; les murailles se chargeaient de faïences, mélangées en des mosaïques capricieuses aux dessins étincelants ; les marbres polis dallaient les couloirs où l'air frais circulait sous les arcades à fresques. Dans l'encadrement des ogives, contre les parois intérieures des cours, au dessus des fenêtres et des corniches, c'étaient des peintures fantastiques, dans l'esprit du Koran, sans rien qui eut la vie : des forteresses dressant, menaçantes, plusieurs étages de canons, des tours pavoisées de drapeaux flottants, et des tartanes aux mâtures enchevêtrées, voguant de travers sur la pointe des lames et laissant pendre des ancres et des cordages qu'on

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

La Division. - Constantine

distinguait trop bien dans une eau trop transparente ; des paysages enchantés, des arbres chargés de fruits étranges ; et des cités imaginaires couchées au bord de l'eau. Quel peintre naïf reproduisit ces images ? On parle d'un indigène d'Alger, formé à son art en Egypte, et qui aurait voulu reproduire ainsi, en souvenir de son pèlerinage à la Mecque, tous les sites qu'il avait visités. On raconte encore l'anecdocte suivante : le majordome cherchant un peintre décorateur pensa tout à coup qu'un chrétien, depuis longtemps dans les prisons du bey, ferait sans doute son affaire. Il le fit aussitôt amener au palais. Là, lui mettant à la main des pinceaux, poussant devant lui des pots de couleur et le campant devant les murailles nues : « Maintenant, lui dit-il, fais-moi des tableaux là dessus. » Vainement le malheureux se récrie, jurant ses grands dieux qu'il est cordonnier de son état. Le majordome ne veut rien entendre : « Tu sais peindre ! Le prix de » ton travail sera la liberté ; la punition de ton mauvais vouloir vingt-cinq coups » de fouet par chaque jour d'inaction. Allons, travaille ! »

Longtemps le condamné ahuri se tordit les mains de désespoir, pleurant dans ses pots et mouillant ses pinceaux de ses larmes. Le troisième jour, las de la bastonnade quotidienne, il se souvint subitement des bonshommes, qu'étant enfant, il crayonnait sur les murailles ; et il se mit aussitôt à aligner des barbouillages fiévreusement. Puis il attendit, avec une anxiété difficile à peindre celle-là, la visite quotidienne. Quand le majordome parut, il faillit, d'étonnement, tomber à la renverse, et tout le palais accourut à ses cris d'admiration. « Je savais bien, » disait-il triomphant, que tu mentais, chien de chrétien, et que tous les Français » savent peindre. » Le cordonnier, son œuvre terminée, revint en France chargé de présents. On ne dit point si l'un de ses fils remporta plus tard le prix de Rome.

Au centre du vaste édifice, au milieu d'une longue galerie à triple colonnade, où le soleil se joue dans les arceaux, entre les deux jardins clos, et séparé du plus proche par une balustrade en bois ouvragé, s'élève le kiosque du bey. De là, comme d'un observatoire, El Hadj Ahmed, allongé dans le duvet épais des tapis, surveillait tout dans le palais par douze grandes fenêtres, ouvertes au niveau du sol. Il fouillait, de son regard d'oiseau de proie, les moindres recoins des plus lointains couloirs. Rien ne devait lui échapper dans son harem ; la moindre cachoterie était un crime ; il défendait même que l'on chuchotât. A portée de sa voix, dans un réduit ouvrant sur un angle obscur de la galerie, un ennuque nègre lui préparait son café. A son appel l'ennuque poussait une petite porte en noyer toute sculptée, toute ciselée comme une pièce d'orfèvrerie, portant sur un des panneaux cette inscription arabe :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Pour le maître de ce palais paix » et félicité ; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire » exempte d'avanie, et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

L'eunuque pénétrant dans le kiosque, en ôtant ses sandales, venait déposer devant son maître, sur la nacre incrustée de la « meïda », la tasse et la cafetière mignonne. Et le bey, enveloppé dans le tuyau de son narguileh buvait à petits coups la purée noire et parfumée qui entretenait sa cruauté par la danse de ses nerfs.

Ce qu'il était mauvais, ce fauve, dans ces colères ! Trois négrillonnes, fraîchement arrachées à leur désert, se traînaient dans les escaliers, tout ahuries : elles ne parlaient point, ne se pouvant faire entendre, mais se serraient sans cesse les unes contre les autres, en roulant leurs yeux blancs. On les accuse de méditer une évasion. Le bey les fait amener, attacher devant lui sur les dalles, et à coups de sabre il les hache en morceaux.

Un jour quelques femmes du sérail s'amusaient à grand bruit dans une chambre. Le maître entendant les rires et les éclats de voix, s'avance à pas de loup, guettant derrière une porte. C'était bien innocent : on jouait au bey ; et l'une des petites odalisques, une pipe d'El Hadj Ahmed aux lèvres, rendait des sentences gravement ; et l'on appliquait aux coupables d'emprunt des bastonnades pour rire. Tout à coup le faux bey poussait un cri de terreur : le vrai venait de faire son entrée. La malheureuse eut d'abord la bouche cousue pour y avoir porté le bouquin d'ambre du souverain. Puis on l'emporta derrière le Coudiat ; on l'égorgea comme un chevreau sur la terre et on l'ensevelit en piétinant dessus.

Souvent à l'aube, au sommet de la Kasba, du « Rocher du Sac », trois pierres

posées bout à bout au bord de l'abîme, deux formes humaines apparaissaient. L'une posait en travers une sorte d'auge en bois aux extrémités ouvertes ; l'autre allongeait dans cette auge un sac qui se contractait avec des râles. L'auge s'inclinait sur le vide et le sac y glissait pesamment. Les deux hommes se penchaient alors au dessus du gouffre. A deux cents mètres au dessous roulait l'écume du torrent. Au bord de l'eau, sur l'arête d'une roche, le sac s'était aplati, et le courant faisait de petits remous irrités autour de cette chose informe. Quelques heures après, par la rampe de la « Porte Neuve », des gardes du sérail descendaient : et de loin les femmes les regardaient en tremblant s'approcher du lit de la rivière, ouvrir le sac, en retirer une masse sanglante, la traîner par ses membres brisés dont ils enlevaient précipitamment quelque bracelet sans valeur oublié par un eunuque.

Le bey farouche avait pourtant ses moments de gaieté. Alors dans les cours du palais il faisait venir des almées : les esclaves servaient le café dans des tasses en filigrane d'or, les odalisques sur le sol se taquinaient comme des chattes ; et les almées se balançaient en des ondulations lascives du ventre. Chacune recevait un présent. Ou bien on s'amusait en rond avec les jouets de la petite Fathma, la fille du bey, et l'on traînait les gens graves, les khalifes et les ministres dans des attelages mignons, les versant avec de grands rires dans les fleurs des parterres. D'autres fois, le bey faisait une revue de santé, tâtant les femmes, voulant voir les dents, et il distribuait dans des mouchoirs brodés des parfums et des remèdes.

Un jour, pour donner à tous le spectacle de son courage, El Hadj Ahmed, après avoir fermé toutes les issues et s'être réfugié avec son harem dans les hauteurs du premier étage, fit lâcher dans les cours deux lions. Les bêtes bondissaient furieuses sur le marbre des galeries, franchissaient les fontaines d'un saut. Quand elles eurent assez rugi le long des arcades, en éventrant d'un coup de griffe tous les dogues du palais, le bey à coup de fusil les fusilla du balcon, riant de la terreur des femmes.

C'était en 1835 qu'on avait solennellement inauguré la résidence. Le harem sûrement cadenassé dans les bâtiments du fond, pendant trois jours et trois nuits, la foule put à l'aise envahir les cours et les jardins. Des tapis moelleux s'étalaient dans les galeries; les eunuques noirs versaient à flot du café, ou passaient des gâteaux et des sorbets sur lesquels se ruait la populace. Dans les bosquets, des musiciens alternaient des airs de cithare avec les airs de flûte en suivant le rythme des tambourins. Par milliers, sous chaque arcade, contre chaque colonne, dans chaque recoin des voûtes, des lanternes en cuivre balançaient leurs verres de couleur, et les reflets très doux se fondaient en des nuances d'opale sur les boiseries zébrées du plafond. Dans l'air parfumé de jasmin montait l'admiration contenue de la foule, avec des silences subits comme un reproche muet. Et tout au fond, derrière le grillage serré des lucarnes, des ombres se penchaient avec des soupirs de regret, pour voir se dérouler la féerie.

Deux ans après, notre drapeau flottait sur ces terrasses, et les portes du sérail s'ouvraient comme devant des gazelles captives. El Hadj Ahmed, le sanguinaire, fuyait devant nos soldats comme un gueux pour ne pas tarder à se livrer lui-même. On le ramenait captif dans son beau palais de jadis, et passant devant son kiosque, sur la porte ciselée du « kaouedji », il pouvait lire encore l'inscription ironique :

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux ! Pour le maître de ce palais, paix » et félicité ; une vie qui se prolonge tant que roucoulera la colombe, une gloire » exempte d'avanie et des joies sans fin jusqu'au jour de la résurrection. »

Dire qu'à ce gredin maudit qui méritait pour tombe le ventre d'un vautour, nous avons fait des rentes ! Il est mort en les mangeant, dans sa villa d'Alger, sous ce ciel éternellement bleu, devant cette mer éternellement tiède, et son corps repose à l'ombre d'une mosquée, dans un terrain béni !

*
* *

Au dehors des quartiers bas, livrés encore aux indigènes, tout dans Constantine devient la proie de la civilisation. Ne s'attaque-t-elle pas jusqu'au sol lui-même pour en changer la configuration ? Bientôt déraciné, enlevé à sa base, le Coudiat ira combler les fossés de chaque côté de la brèche, livrant passage, par l'élargisse-

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

Rue Abdallah-Bey. - Constantine.

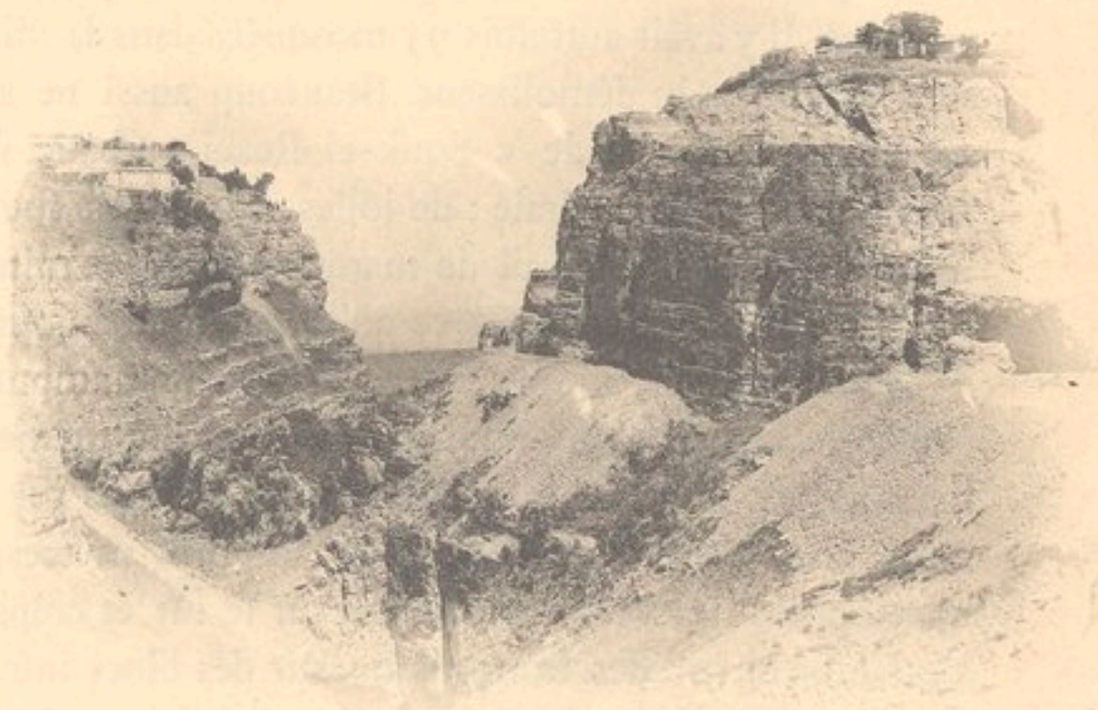
ment de la chaussée, au trop plein de la population ; et l'on fera un faubourg sur l'emplacement de la montagne. Bientôt aussi, dans le flanc même des gorges, une route longera le lit du Rhummel, au niveau des eaux d'hiver, et l'homme suivra le torrent dans la pénombre fraîche et moussue, comme le dompteur suit pas à pas le fauve qu'il a mâté. Bientôt enfin disparaitront les derniers monuments des races vaincues. Il y avait autrefois 95 mosquées dans la ville. Beaucoup se sont écroulées sous la pioche du démolisseur. Beaucoup aussi ne subsistent que mutilées. Il en est ainsi pour celle de « Souk-el-Rezel », bâtie il y a deux siècles, travestie maintenant en cathédrale : de jolies arabesques fouillées capricieusement sur les murailles et le fin travail de marqueterie du « minbar », la chaire où le curé a remplacé l'iman, c'est tout ce qu'y remarque aujourd'hui le touriste. De même « Djama-el-Kebir », que la rue Nationale a amputé de son minaret : très vieil édifice, sucesseur d'un temple païen, dont il a même utilisé des piliers avec leurs inscriptions en latin. Cinq nefs y sont formées par 47 colonnes, différant toutes entre elles de forme et d'épaisseur ; les plus minces, pour égaler les autres, sont enveloppées de cordes, enroulées sur le fût et crépies à la chaux ; les plus basses s'exhaussent sur des tronçons ou sur des blocs informes. A citer encore l'escalier d'accès, en marbre mi-partie de blanc et de noir de « Djama-Sidi-el-Kettani » ; en entrant, les fidèles, couverts encore de leur souillure, montent la bande noire des marches ; purifiés par les ablutions et la prière, ils redescendent le côté blanc.

Passé la rue Nationale, en descendant, dès l'entrée des quartiers arabes, on flaire son Orient et ses mélanges d'odeurs. Il y a de tout dans ce parfum composite : musc et benjoin qui dans les appartements brûlent en des soucoupes de cuivre, pour purifier les tentures ; essences de fleurs coulant dans les chevelures de femmes ; fumet des gargottes où les quartiers d'agneau mijotent dans des sauces à l'eau de fleur d'oranger ; émanation pénétrante des cuirs que l'on déplie et découpe sur des nattes ; et surtout la buée tiède des débris qui pourissent, et dans le fond des boucheries la vapeur des charniers. Tout se fond en une sensation de rance qui affadit et tourne, une nausée vague qui monte avec une imperceptible griserie. Partout on glisse sur des choses louches, filant, gluantes, sous le pied ; les bourricots qui montent et descendent lentement en secouant les mouches sur leurs oreilles, laissent un peu de leur chargement d'ordure contre chaque mur en s'y frottant ; on dirait qu'ils désespèrent de jamais emporter toute cette putréfaction qui fermente.

Et cependant pour ses seuls quartiers indigènes, Constantine mériterait le voyage. Les pentes y sont très raides, entaillées d'escaliers ; et les maisons les recouvrent d'une ombre humide, d'une ombre de moisissure, en s'inclinant pour se toucher. C'est toujours la maison arabe, sans fenêtres, percée dans l'épaisse muraille de trous plaqués de grillages qui se serrent très rouillés contre la pierre ;

les portes massives se hérissent de leurs clous à tête de cuivre devant l'audacieux qui vient trop près. Que de mystères dissimulés derrière ces parois muettes !

Souvent d'ailleurs l'austère silence n'est qu'un trompeux aspect ; et les demeures les plus graves renferment les plus rieuses « houris. »



Des rues entières, le jour sans mouvement et sans vie, regorgent le soir de ces filles de joie : sur le seuil des corridors bleus, laissant deviner leurs poitrines sous le tissu des « gandouras », elles chantonnent du nez des notes traînantes. A l'intérieur, dans les cours, contre les piliers en plâtre mal équarris, elles s'accroupissent autour des plateaux de cuivre et versent, la cigarette aux lèvres, le café fumant. Puis, se levant, nues jusqu'à la ceinture, elles secouent leurs seins très bruns en des contractions de reins très lentes, et, les bras levés, balancent la tête sous des branches de jasmin. Quand c'est fini, elles s'affaissent sous les coussins, et l'illusion disparaît avec la fin des danses. Alors on remarque qu'elles sont peintes comme celles de chez nous. Elles se sont fait les lèvres rouges avec du carmin, avec la racine du « souak », les dents d'un blanc laiteux, avec le « khol » leus yeux cerclés de noir et leurs mains frottées de « henné » semblent trempées dans le safran. Une odeur de mouton les enveloppe ; et quand elles vous font des propositions brusquement, avec cette crudité des mots imparfaitement compris, on part d'un éclat de rire. Alors elles détachent leurs bijoux pour vous les vendre. Il en est de toutes jeunes pourtant, à peine nubiles, qui font rêver...

Les Juives de Constantine surtout sont célèbres. Là s'est conservé leur type si pur, si gracieux dans l'adolescence. Très blanches avec des traits très purs, sous les cheveux de jais aplatis en bandeau sur le front, des yeux qui flamboient, des épaules et des bras d'un contour moelleux, elles font pourtant présager déjà, par la précoce épaisseur de la taille, et ce balancement sur les hanches en marchant, l'embonpoint difforme qu'elles devront porter un jour. Le Juif veut les femmes grasses. Par groupes on les voit assises en plein air, filant la laine pour les burnous ou tissant les cordes de chameaux.

Quelle animation ! quel vacarme continu dans ces ruelles ! Aux glapissements des vendeurs ambulants, adossés aux coins des voûtes, répondent les hurlements

rauques des « biskris », les porteurs d'eau, aux cruches de cuivre, qui semblent s'égorger en se disputant pour un sou ; le marteau chez le forgeron cadence le ronronnement de l'archet chez le tourneur de corne. On se bouscule, on s'interpelle, on s'aborde en marmottant des souhaits. C'est la vie qui coule à flot du haut en bas, inondant la ville.

A « Bab-el-Djabia » le spectacle change brusquement. De toutes les portes que comprenait l'ancienne enceinte, c'est la seule encore debout. Très basse et masquée, elle s'ouvre sur le Sud, du côté où le Rhummel rencontre la pointe du rocher. Au dehors, sur une esplanade, dominant le creux du torrent, les « Beni Ramassés » ont aligné leurs huttes. C'est infect, ce groupement de la tribu des pouilleux ! Sous des baraques en planches vermoulues, couvertes avec des plaques de bidon en zinc ou des morceaux de toile qui baillent la misère, ils campent dans la crasse et dans la boue jamais séchée, au milieu de détritus à moitié pourris. Ils sont chiffonniers, revendeurs de débris et de loques, alignant le jour, dans le marais croupissant de leur seuil, des morceaux de métal, des bouteilles mal lavées, un tas d'horreurs que l'on achète au kilog. Dans des fritures qui empoisonnent le rance, ils rôtissent des moutons ramassés aux ordures. C'est la gueuserie des races qui crèvent, qui se décomposent, gangrenées, et tombent en lambeaux.

Devant ces êtres dégradés, roulés dans l'immondice, on songe à l'écrasement lent de la civilisation. Eux aussi dominèrent le monde !... Ils parcoururent les continents, laissant derrière eux la traînée lumineuse du progrès. On disait alors : « Les Arabes sont nos maîtres ! Ils sont instruits, laborieux et forts, l'avenir est à eux ! » Aujourd'hui c'est le rebut, la chose usée qui s'émiette.

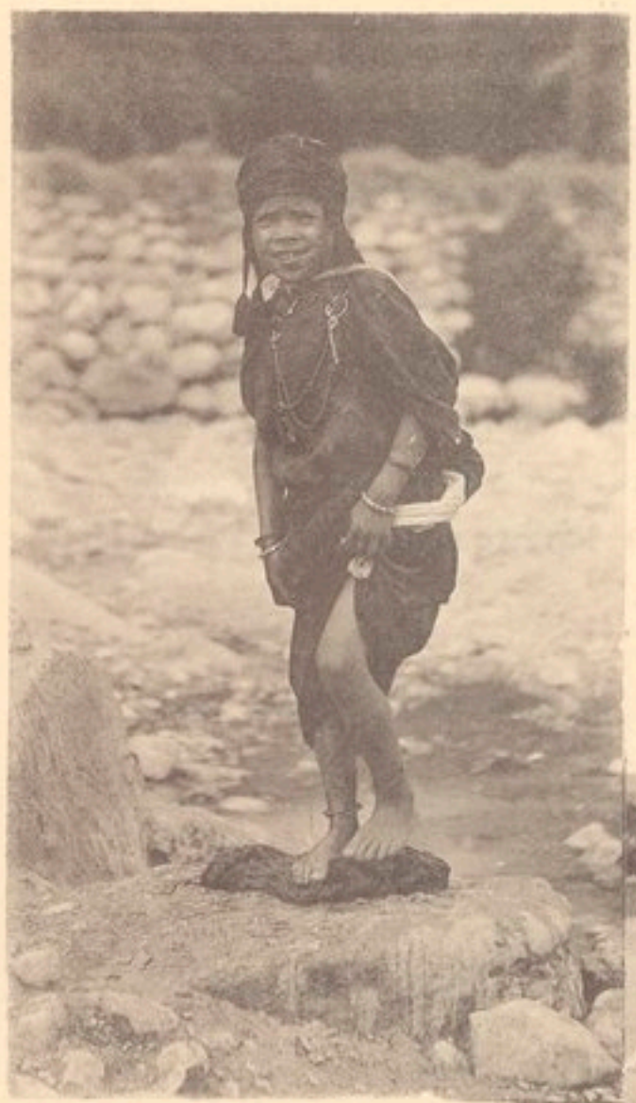
Et pendant que les « Beni Ramassés », acculés au bord de la falaise, inertes, grignottent leurs immondes fritures, semblant attendre qu'on les jette au torrent, là bas, de l'autre côté, en face de la plaine lumineuse et des horizons bleus, l'image du progrès moderne se montre en plein milieu de la solennelle façade ; et dominant l'immensité, dans l'encadrement de la fenêtre d'honneur, le préfet chamarré d'argent chauffe au soleil son uniforme.

R. Rey.

LA RIVIÈRE

Par les sentiers d'irrigation qui séparent les jardins en fleur, je descends de bon matin jusqu'au lit de la rivière, errant sur ses galets, escaladant les filons rocheux qui, à tout moment, détournent ou divisent le cours d'une eau peu profonde, guéable sur tout le parcours.

Le soleil n'atteint que la cime des palmiers qui, sur les deux rives, déploient leurs panaches toujours verts. Dans la clarté des ombres, l'eau tranquille reflète les escarpements des berges, avec les cactus épineux et les lianes grimpantes qui foisonnent dans le roc.



Personne encore ne paraît dans cette solitude où chantent les oiseaux, où s'épandent les aromes printaniers d'une sève qui partout bourgeonne et fleurit.

Mais dès que le soleil, trouant l'épaisseur des végétations, rayonne en traînées lumineuses sur les fonds humides de la rivière, les femmes des divers quartiers du ksar arrivent une à une, par petits groupes, et vont installer leurs lessives aux places accoutumées.

Elles disposent sur les galets leurs nippes bariolées.

Puis, retroussées jusqu'aux hanches, elles les foulent du pied, en cadence, jetant de droite et de

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE • PARIS •

gauche leurs jambes nues, de telle sorte qu'à première vue l'on croirait assister aux exercices d'un corps de ballet. Le rapprochement s'impose d'autant mieux à l'esprit que la nature semble avoir combiné l'effet de son paysage suivant les données théâtrales. Çà et là, les costumes scintillent comme sous le jet de lumières factices, dans une décoration où tout s'arrange au souhait du spectateur.

A mesure que les blanchisseuses finissent leurs savonnages, elles tordent leurs draperies mouillées, les font sécher sur le sable où se vautrent leurs enfants nus. Ou bien, enjambant la roche, elles courent les étaler le long des murs qui soutiennent les terres des vergers.

Ce papillonnement désordonné, cette variété d'actions diverses, de pantomimes bizarres, d'ajustements flottants qui déshabillent les chairs, où les corps ruinés des vieilles gesticulent parmi les souplesses des beautés mûres et les grâces juvéniles de l'adolescence, tout cela, au milieu des arbres en pleine floraison, compose un ensemble extraordinaire, harmonieux dans des notes extrêmes, qui étonne et ravit les yeux.

Gustave GUILLAUMET.

PAYSAGE ALGÉRIEN

la base des collines abruptes, dominant la falaise et la mer, la route se déroule en longs circuits.

Les pieds s'enfoncent dans une poussière molle, fine, qui, soulevée en de légers tourbillons, demeure en suspension dans l'atmosphère, poussière d'or sous les rayons d'un soleil implacable. Tout est revêtu de cette poudre blanche, les tamarins à la chevelure gracile, les agaves mornes, rigides ; l'olivier rabougri, aux rudes nodosités ; les plaques de verdure qui ont résisté aux brûlantes morsures du siroco.

Au loin, la mer d'un bleu gris, striée de bandes à reflets métalliques, frissonnant sous la brise qui vient du large.

Dans un nuage opaque, passe rapide, avec un bruit de grelots et un cliquetis de vieille ferraille, le coche devant lequel s'éparpille, bêtement effaré, un troupeau de moutons.

Sur le talus assis, inerte, immobile, un vieil arabe aveugle. D'un amas de loques jaunes, sordides, émerge la tête : figure sans regard, tannée par le soleil et le plein air, encadrée par une barbe grise.

Le loqueteux tend la main et implore le passant au nom d'Abdelkader-el-Djilani, protecteur des gueux et des voyageurs.

Son guide, une fillette de douze ans, debout, la main appuyée sur l'épaule du vieux, sourit doucement en montrant ses dents blanches. De grands yeux noirs, sans expression, sans pensée.....

On devine la ligne du corps maigre et souple sous l'ample vêtement constellé de taches et serré à la taille par un chiffon.

Des lèvres rouges de l'enfant s'échappe le même appel, toujours le même, monotone rhythmé : « M'siou donnar un sou !..... »

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

Petits Mendiants d'Alger

Les cigales, ses sœurs, lui répondent par leur cantilène ininterrompue, et la poussière d'or monte dans l'azur.

Paysage d'été, éternel symbole : « l'air flamboie et brûle sans haleine », l'éclatante lumière aveugle ; la chaleur lourde énerve le corps, détend les muscles, suspend la pensée.

Rien ne vit, rien ne vibre ; seules, chantent les cigales dans la nature endormie.

Et, tandis que je cheminais sur la route poudreuse, ces vers de Leconte de Lisle me revenaient à l'esprit :

Viens ! le soleil te parle en paroles sublimes ;
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin ;
Et retourne à pas lents vers les cités infimes,
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin.

CH. DE GALLAND.

DJERAD

A Frédéric Lung
AMICAL HOMMAGE

JERAD, Djerad ! Voici les sauterelles.

C'est le cri de la ville entière. Du vieux port de Kheir-Eddine, où paressent des eaux lourdes et grasses, jusqu'au faîte de la Kasbah, embrassant les larges avenues, se brisant aux angles des carrefours et des ruelles, ce seul mot éclate, grandit, tourbillonne, jaillissant de milliers de bouches : Djerad, les sauterelles. Par dessus les dômes et les minarets, par dessus les toits des maisons blanches, sur les eaux bleues du golfe et les champs verts du Sahel, innombrables, elles passent, sans trêve, sans repos.

Combien sont-elles ? Qui le saura jamais ! Les vols succèdent aux vols ; les bataillons poussent les bataillons. N'est-ce pas un tissu diaphane, aux mailles serrées et vivantes, qui se déroule de l'un à l'autre horizon ? N'est-ce point la neige de cette terre d'Afrique chaude et dorée comme elle ? Très haut dans le ciel, les corps grêles disparaissent, baignés de lumière ; les ailes papillonnent et miroitent aux yeux. Sur les terrasses, courent les ombres légères, se jouant en de capricieuses arabesques.

Le spectacle est nouveau : le curieux s'étonne et admire ; et c'est un des fléaux de Dieu.

*
* *

Djerad, Djerad ! Voici les sauterelles.

L'Arabe, accroupi sur la natte du café maure, n'a pas levé la tête ; — le cafetier n'a pas interrompu son travail. Silencieux, comme toujours, il vaque, sans hâte, du foyer aux buveurs, des buveurs au foyer, emplissant les verres minuscules, échangeant les tasses vidées. Toujours même calme, et dans la boutique obscure

pas le moindre bruit. Seules, les babouches font, sur les dalles faïencées, entendre un claquement discret.

Ces hommes ignorent-ils le péril ou leur curiosité est-elle émoussée ? Ces hommes sont des résignés. « Dieu sait ce qu'il fait, et ce qu'il fait est bien. » Et patiemment, égrenant leur chapelet, ils attendent l'arrivée du Maître de l'Heure, qui balaiera à la mer tous les fléaux : Sauterelles et Roumis.

*
* *

Djerad, Djerad. Voici les sauterelles.

Plus matinal encore, à l'annonce du péril, le colon s'est levé. Aux premières lueurs du jour, ses yeux cherchent à distinguer l'ennemi, et sa haute taille se redresse pour de nouveaux combats. Certes, il n'est point banal, l'homme qui arpente ainsi, à grands pas, la plaine déjà en rumeur ; sous le large chapeau qui la couvre, sa face cuite et recuite par trente étés d'Afrique, témoigne d'une implacable énergie. Cette terre qu'un danger nouveau menace, ne l'a-t-il pas dix fois conquise ? Il en a bu les fièvres, il l'a arrosée de sueurs et de sang. Durs combats, et combien payés cher ! Où sont-ils les compagnons de la première heure, les plus vaillants, les plus aimés ?

Aujourd'hui, les grands blés couvrent les anciens marais et aussi les tombes ; les tabacs étendent, à perte de vue, leur feuillage sombre ; la vigne sourit, riche de promesses. Tout cela doit-il périr ? Cet homme va-t-il faiblir ? Cet homme n'est-il plus l'ancien lutteur, le Roi de la Création. Allons, debout : c'est encore la guerre, la guerre toujours : debout et sus à l'ennemi.

*
* *

Djerad, Djerad ! Voici les sauterelles.

Les enfants sont en joie. Dans les rues, sur les places, c'est à qui s'emparera des pauvres bestioles. Les voilà captives. Traversées d'un fil, elles s'épuisent, voletant. Vains efforts : jamais plus elles ne briseront leur chaîne, jamais plus elles ne rejoindront leurs sœurs, qui passent là-haut, libres, en plein azur.

Déjà, elles retombent, et l'enfant rejette, au hasard, l'infortunée dont il a pris la vie, en amusement. Un être est mort, qu'importe à l'insouciant ? Après cet être, un autre être, après cette existence, une autre existence. C'est ainsi déjà et ce sera ainsi plus tard.

*
* *

Djerad, Djerad ! Voici les sauterelles.

L'une d'elles est entrée dans ma chambre : j'ai pris, entre mes doigts, la malheureuse affolée. Longtemps, j'ai contemplé ma prisonnière et des phrases

d'une légende arabe me revenaient à la mémoire, chant de gloire et de triomphe des sauterelles.

« Allah nous a comblées de ses dons, entre toutes ses créatures, il nous aime....

» J'ai la tête du cheval, le cou du taureau, les ailes de l'aigle : ma cuisse est la cuisse du chameau. J'ai les cornes de l'antilope, l'œil de l'éléphant, la queue du scorpion...

» Je suis féconde entre tous les êtres, mes enfants s'appellent légion. Déchiffre les lettres mystérieuses écrites sur mes ailes par Allah lui-même; tu y liras ces mots : Si je t'eusse fait pondre un œuf de plus, tu mangerais le monde.... »

J'ai eu comme un geste de colère à ces souvenirs et à la pensée de tout le mal accompli.... J'ai regardé de nouveau ma captive : ses grands yeux à facettes, je ne sais s'ils sont d'un éléphant, m'ont semblé doux et pacifiques, ils me disaient : « Pourquoi me tuer, suis-je responsable du malheur que j'apporte ? Vois, c'est le soir, laisse-moi aller vers les miens. C'est l'heure unique où j'aimerai. Pour cette heure, j'ai grandi et mes ailes sont devenues puissantes. Laisse-moi aller, puis demain, je mourrai, mais heureuse, ayant rempli ma destinée. »

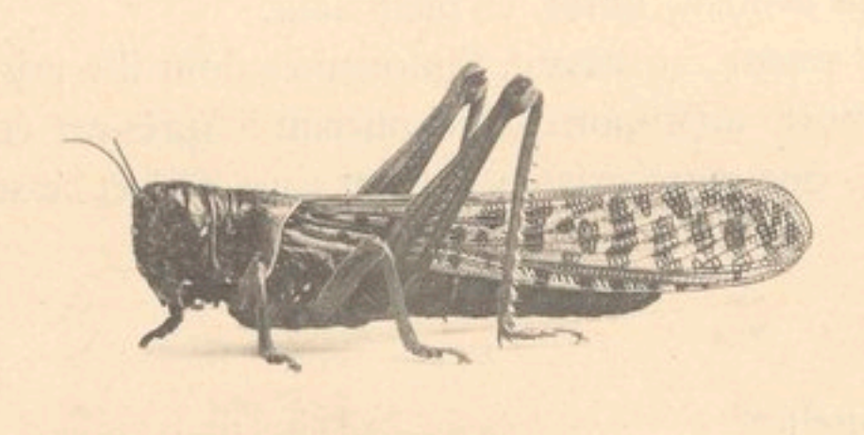
Mes doigts se sont ouverts et la sauterelle a pris son vol. Avais-je serré trop fort, ou l'humidité du soir les mouillant, avait-elle alourdi ses ailes ? Je ne sais. L'insecte a voleté quelques instants, frôlant les murs, puis est tombé au pied de ma fenêtre. Et voici quelle a été la fin de l'histoire :

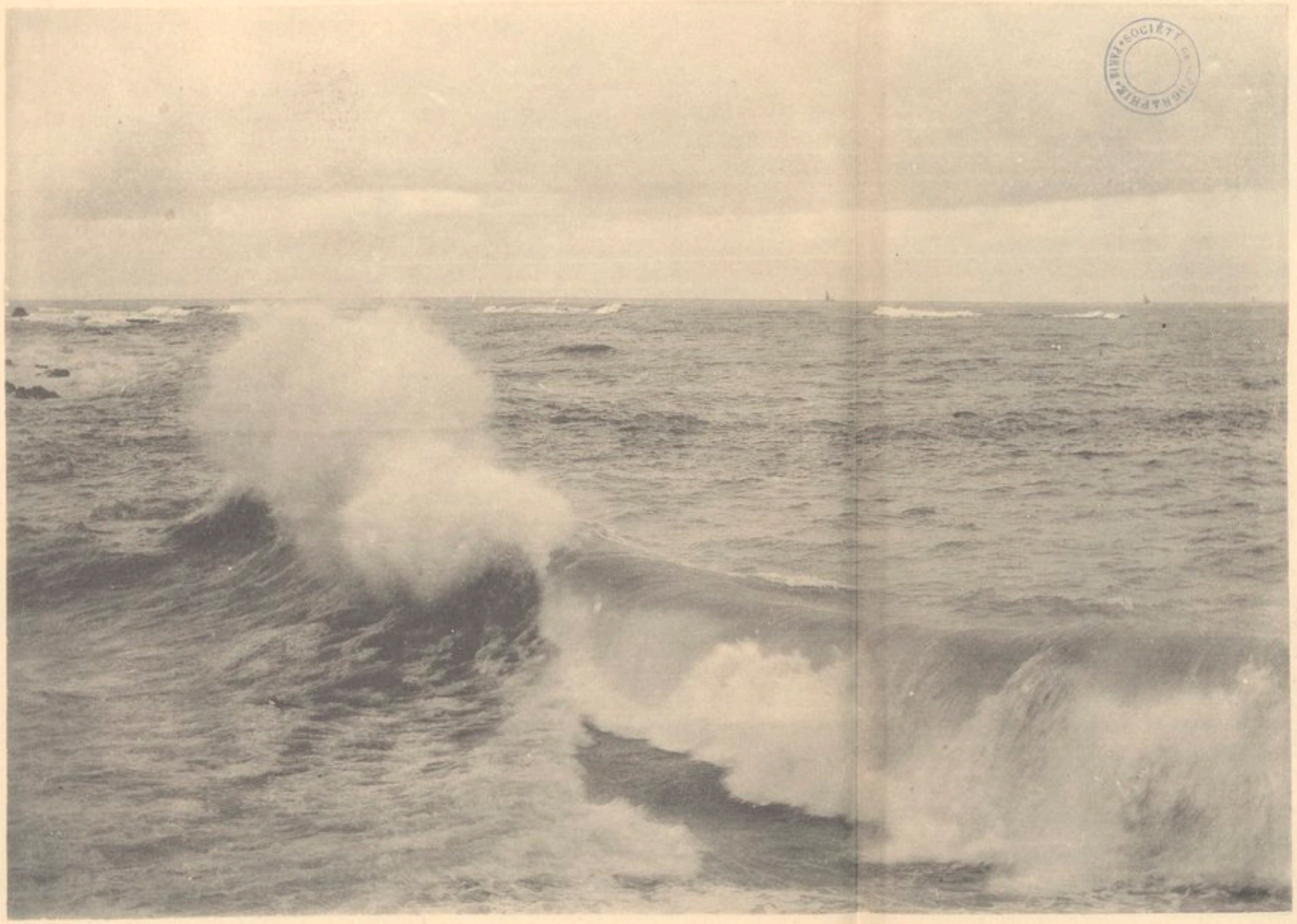
De l'autre extrémité de la rue, s'avançait un couple heureux, une belle fille au bras de son galant. La bête se traînant à terre, s'est trouvée sous leurs pas. Ce fut comme un craquement léger de membres broyés. L'amoureuse avait quitté les yeux de l'amoureux. Je la vis essuyer sa chaussure aux pavés de la rue, puis avec un geste de dégoût : « Sale bête, dit-elle. »

Et ce fut une oraison funèbre.

Djerad, Djerad ! Voici les sauterelles.

HYACINTHE BÉRAUD.





NOTRE-DAME D'AFRIQUE

Sur la mer apaisée, à l'Aurore première,
La Brume avait formé quelques sombres ilots,
Où l'âme des Chrétiens qui dorment sous les flots
Attendait l'Angelus, heure de la Prière.

Les Musulmans, les Juifs et la phalange entière
Des naufragés pour qui le Paradis est clos,
— Ceux qui troublent, la nuit, le « quart » des matelots
Par les soupirs aigus de la brise de terre —

Se mêlaient en tremblant, au groupe des Élus !
Quand la cloche sonna, Notre-Dame d'Afrique
Dissipa d'un regard la Brume. « Pas d'exclus ! »

Le soleil éclaira sa fière basilique ;
Les coteaux de la blanche Alger furent plus verts,
Et tous les naufragés virent les Cieux ouverts !

JEAN DE VILLEURS.

A bord du *Cettori*, 20 avril 1891.

Oui, ils furent braves ces fiers montagnards que la France ne soumit qu'après vingt ans de luttes; qui maintenant encore n'ont pas renoncé à tout espoir d'indépendance, et qui, chevaux indomptés, supportent impatiemment nos rênes. Ces populations énergiques et nombreuses, habitant un pays si remarquable à tous égards et semé d'obstacles, nous ont amené à traiter la Kabylie comme une grande forteresse bien défendue. Il a fallu l'investir à grandes distances, s'en rapprocher par des parallèles naturellement tracés; et la place tenant énergiquement, l'assaut fut nécessaire : assaut héroïque, à l'honneur des vaincus et des vainqueurs, depuis lequel les vaincus livrèrent encore des combats d'arrière-garde.

Honneur donc à ces braves : El Hadj Amar, Cheick ou Arab, Si El Djoudi, Lalla Fathma, auxquels nous devons un souvenir d'admiration, car s'ils étaient contre nous, du moins remplissaient-ils un pieux devoir : celui de la défense à outrance du sol sacré de la patrie.

Ce sol jusqu'alors inviolé, que les Romains, les Arabes et les Turcs n'avaient point soumis, il était réservé à la France de le fouler, d'y faire pénétrer ses soldats audacieux conduits par des chefs habiles, les Bugeaud, les Randon, les Mac-Mahon, les Renault, les Maissiat et tant d'autres.

Aujourd'hui le flissa kabyle gît brisé; la poudre ne parle plus que pour les crimes; la civilisation s'efforce de pénétrer dans ces belles montagnes; et les

voyageurs n'ont plus besoin de l'*Anaya* (1) pour visiter ces villages ravissants, étudier les mœurs, et se rendre compte de cette vie kabyle si curieuse et si étonnante.

L'on divise ordinairement la Kabylie en *Grande* et en *Petite Kabylie*, mais l'on oublie que les Kabyles, ou mieux les *Kbaïles*, peuple berbère, habitent une très grande partie de notre Algérie et s'étendent même sur le Maroc dont le Riff n'est pas autre chose qu'un massif kabyle.

Aussi le but de cette étude sera-t-il modeste ; et si le touriste veut visiter notre belle Kabylie ; si, transporté à Fort-National, il regarde attentivement autour de lui, il sera encore étonné de la largeur de notre sujet comme ses yeux seront surpris de la beauté du spectacle qui se déroule devant eux.

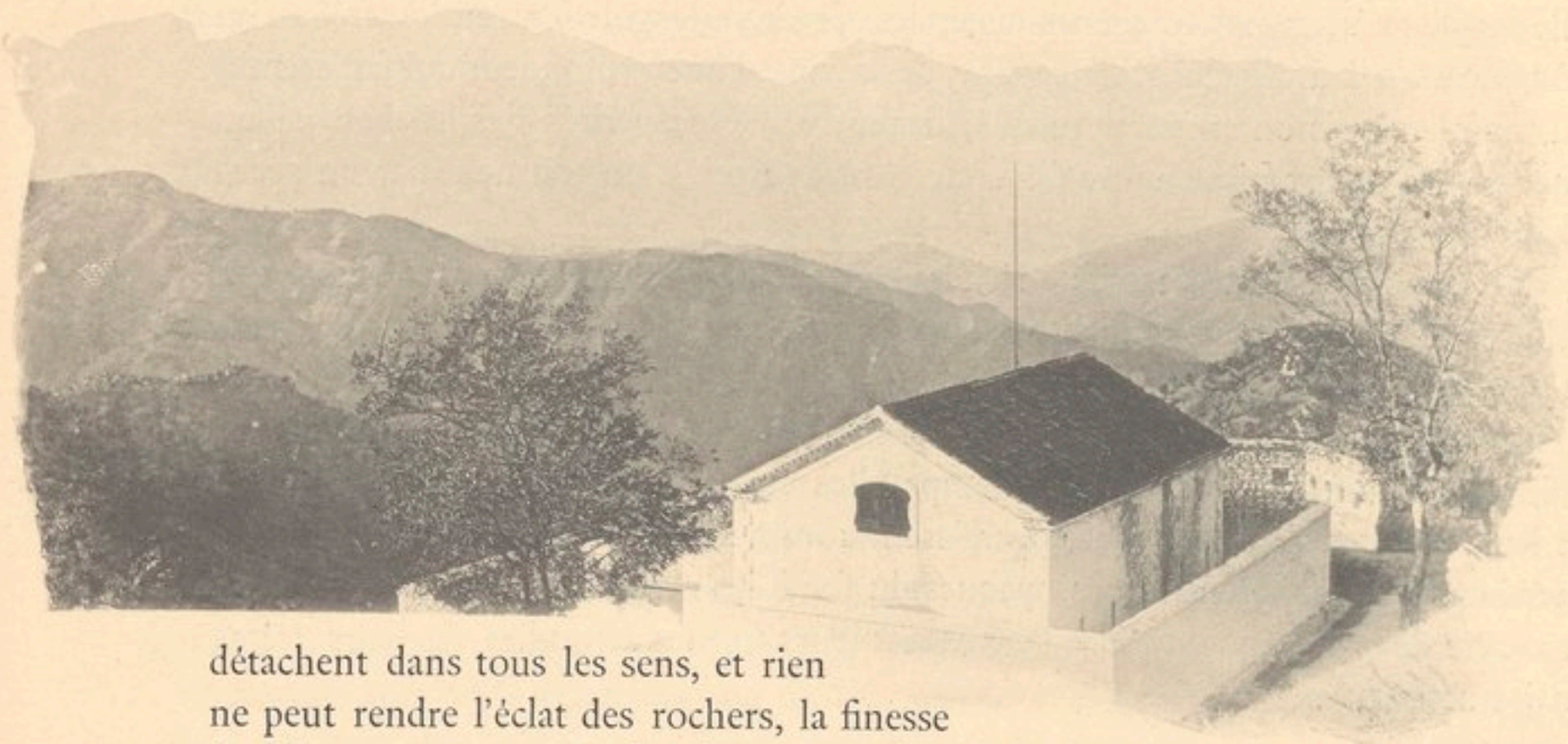
Rien n'est plus beau, en effet, que cette immense chaîne de rochers qui s'élancent dans l'azur du ciel, rochers arides et nus, déchiquetés par les pluies et les neiges qu'ils ne retiennent pas ; qui forment de larges échancrures comme pour nous inviter à regarder de l'autre côté et se redressent tout à coup en laissant la sensation d'un au delà dont on est séparé par une muraille à pic.

C'est le Djurdjura !

En avant de lui, le vide !... d'immenses ravins au milieu desquels ne semble courir qu'un contrefort mamelonné : celui des Beni-Yenni ; et, les bornant vers le Nord, un autre contrefort plus long, plus étendu et qui va rejoindre le Djurdjura en obliquant vers le Sud-Est : celui sur lequel est bâti Fort-National.

Mais si quelques nuages parcourent le beau ciel bleu et sont projetés sur la grande chaîne, les effets magiques de la lumière mettent bientôt en relief les autres chaînons tantôt gris, rocheux et pelés, tantôt revêtus d'une verte parure d'oliviers, de figuiers et de chênes que surmontent, comme des bijoux sertis dans l'émeraude, de jolis villages blancs couverts de tuiles rouges. Ces chaînons se

(1) Autorisation sans laquelle il était impossible autrefois à un Européen de pénétrer en Kabylie.



détachent dans tous les sens, et rien ne peut rendre l'éclat des rochers, la finesse des découpures et cet enchevêtrement qui rappelle les mailles d'un filet.

Du Teniat-Djaboub à l'Ouest au Col d'Akfadou à l'Est, se dresse le Djurdjura que le *Tamgout* de *Lalla-Khedidja* (2,308 mètres) sépare en deux parties : celle de l'Est très ardue, l'autre plus épaisse et descendant vers l'Ouest sur l'Isser.

De l'Ouest à l'Est, le *Tamgout-Heïdzer* (2,066 mètres), l'*Aiguille* (2,036 mètres), le massif rocheux du *Kouriiez*, qui envoient des rameaux vers Dra-el-Mizane, Bordj-Boghni, Taourirt-Erzouï, Ighil-Guezla, et se dressent au-dessus des villages des *Guechtoulas*, des *Beni Sedka*, des *Aït-Ououkdal* qui dominent à leur tour les profondes vallées des Ouadia, de l'Oued-Takhourt et la zaouïa de Si Mohammed Sghir. De tous ces sommets les oliviers, les frênes, les grenadiers et les pampres dégringolent et viennent enfoncer leurs racines jusque sur les rives de l'Oued-el-Arba et de l'Oued-Djemma.

L'Oued-Djemma conduit à l'Azrou-Tidjer et au Col de Tirourda *(Tigrourdanne),* par sa vallée de plus en plus étroite, mais si belle, si accidentée, si dominée de toutes parts, riche en tons verts sur lesquels les rochers qui émergent en cascades vertigineuses jettent des contrastes gris, jaunes, roses avec les reflets d'or et d'argent du mica.

Le col de Tirourda, très élevé et couvert de neige pendant tout l'hiver, est large, ouvert, tapissé d'herbes, offrant ainsi de magnifiques pâturages que paissent des moutons, des chèvres et des bœufs sous la surveillance de leurs jeunes gardiens enveloppés dans des burnous guenillés. A ce col se soude la longue ligne de hauteurs qui, de Ysikken-ou-Meddour, au confluent de l'Oued-Aïssi et du Sebaou, par Tamazert, Azouza, Aguemoun, Fort-National, Icheriden, Aïn-el-Hammam, s'étagent en mamelons successifs, s'épanouissent en longues croupes étroites, que gravit avec une audace superbe la large route si bien connue.

Elle s'accroche aux flancs des crêtes comme un serpent dont la marche ondule; elle se glisse à travers les chênes-liège, les figuiers, les oliviers et les frênes, et côtoie, tantôt à droite, tantôt à gauche, des ravins d'une profondeur qui fait frémir, au fond desquels on arriverait broyé, haché par les aspérités des rochers si un cheval ombrageux faisait un malheureux écart, surpris à un tournant par un spectacle inattendu.

Que de crêtes et de massifs mériteraient encore des mentions particulières : celui des Maakta; la crête du littoral qui s'élance de l'Akfadou et va mourir dans la vallée du Sebaou, à son embouchure.

Il faut savoir se borner et payer un dernier tribut d'admiration à ces montagnes soit que, par un beau soleil de printemps, elles étalent leurs mamelons verdoyants et leurs villages si coquets qui apparaissent comme des îlots lorsque le brouillard, mer blanche, monte en nappes opaques du fond des ravins; soit que la neige les recouvre de son blanc linceul en modelant leurs formes arrondies ou leurs crêtes majestueuses.

*
* *

Nous étions partis d'Alger inopinément, Courtellemont, le marquis de V... et moi, après avoir télégraphié au capitaine G... pour lui annoncer notre arrivée.

Fourrier de l'expédition, j'avais bourré mes poches de crayons et de block-notes.

Le capitaine, qui connaissait le pays, devait nous servir de cicerone et nous expliquer les mœurs et coutumes des Kabyles.

Nous arrivons au Fort par un temps superbe, émerveillés déjà de ce panorama toujours renouvelé et de ces tons extraordinaires de la montagne et des vallées. Le capitaine nous attendait.

Nous devions partir à 5 heures 30. A 6 heures nos mulets n'étaient pas encore arrivés : le cheval gris du capitaine s'impatientait, tournait autour du petit kabyle qui le tenait ; et nous, furieusement assis à la porte d'un kaouadji, nous prenions des cafés dans de petites tasses émaillées, avec des liserés d'or.

Enfin, Oustiti, le groom à tout faire du bureau de la commune mixte, parvient à réunir trois mulets ; le cavalier, mis à notre disposition par notre ami V..., se décide à monter à cheval ; le capitaine saute en selle ; nous nous hissons sur nos bardas... et, en route pour Affensou. Oh ! les bardas atroces ! recouverts de peau, bourrés de paille, n'ayant pour sangle qu'une cordelette de laine grise, assujettis autour du poitrail par un ruban de toile grise ou rouge. Quelles rages ils nous ont causées ! Mais l'on s'habitue à tout ; nous finissons par rire de nos souffrances, surtout quand nous voyons de V..., un Parisien pur sang, prendre des positions d'équilibre instable, et voyager de la tête à la queue de son mulet qui bute à chaque pas.

La route sort du Fort par la porte d'Alger, contourne le petit fortin d'Ismaïseren, et passe près des ruines de l'Ecole des Arts et Métiers que ses anciens élèves kabyles ont incendiée pendant l'insurrection de 1871, en souvenir des leçons qu'on leur avait prodiguées. Ces ruines restent là, debout, comme des témoins de la sauvagerie et de *l'assimilation* des Kabyles, mais aussi de la répression vigoureuse de l'Amiral de Gueydon.

Nous franchissons un petit col et nous apercevons Affensou dont nous sommes séparés par un profond ravin que nous contournons à gauche.

Là un paysage ravissant frappe nos regards !... Au premier plan quelques figuiers ; plus loin, sur son mamelon qui se détache, Aguemoun, que les rayons du soleil levant inondent de lumière et qui se profile sur un fond de montagnes dont les arêtes multicolores baignent dans l'azur du ciel. La route enlace le village, et ses lacets se perdent à droite dans la direction d'Azouza.

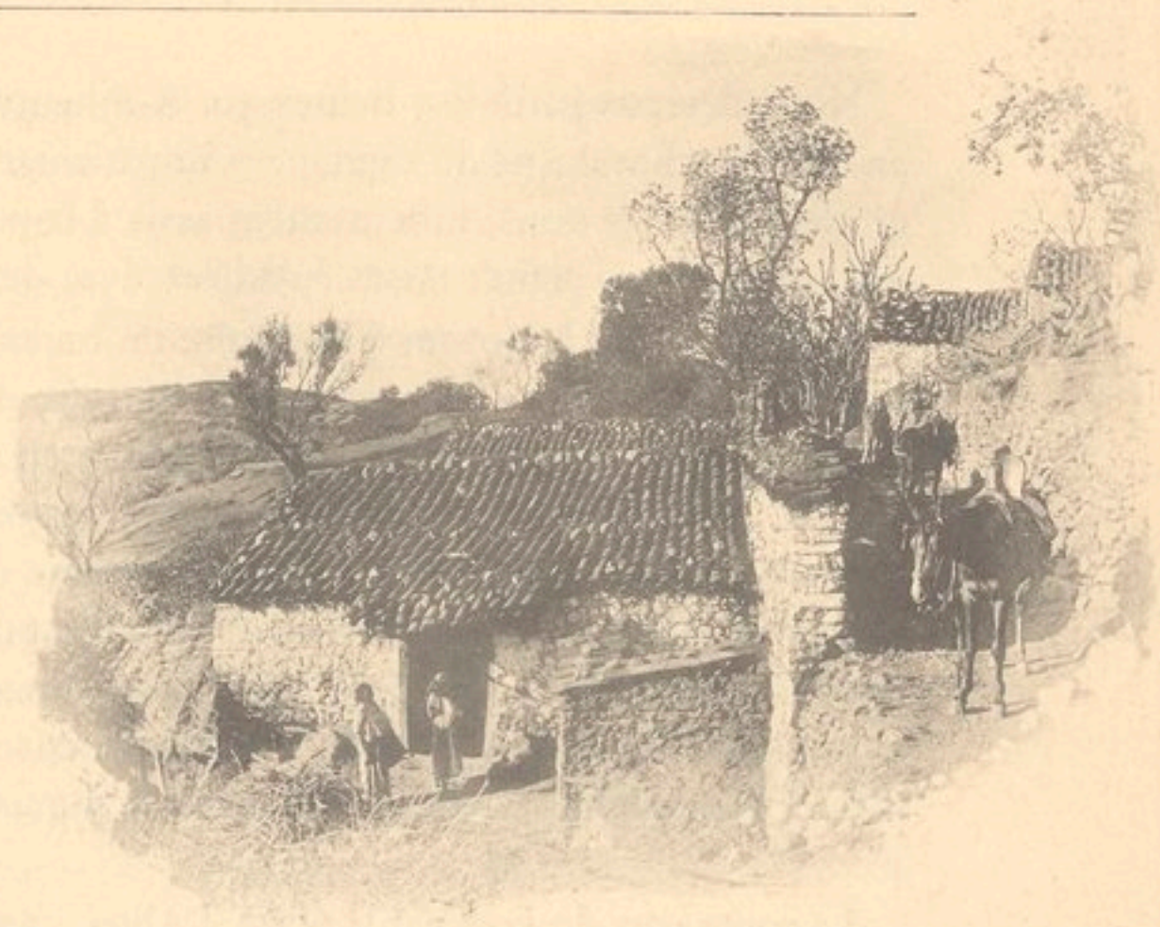
De V..., en contournant un mamelon, croit apercevoir un tibia sortant de terre. Le capitaine nous explique alors que nous traversons un cimetière et qu'il nous suffirait de soulever une dalle pour découvrir un squelette. De V... voudrait bien un crâne pour augmenter sa collection, mais l'heure n'est pas propice pour une telle profanation.

Serait-ce bien une profanation ?... Non, car les Kabyles n'ont pas le culte des morts.

Lorsque un des leurs va mourir, les membres de la famille se réunissent autour de lui et répètent sur un ton lamentable le fameux : « Allah ! illallah !... »

L'enterrement a toujours lieu vers une heure du soir, au moment de la prière du milieu du jour. Avant de partir au cimetière, si les parents sont riches ou même aisés, on égorge un bœuf qui est distribué en *Timecheret* au retour de la cérémonie. Le cortège se met ensuite en marche, les parents portant le mort que suivent les

marabouts en prière et les gens du village. Le corps est déposé dans une fosse arrangée avec des pierres et tapissée de feuilles de laurier ou d'olivier, sur laquelle on place des dalles que l'on recouvre d'un monticule de terre, autour duquel l'on plante de petites pierres plates et triangulaires, dont une pointe émerge.



Cela fait, tout le monde retourne au village où a lieu le *Timecheret* qui met fin à la funèbre cérémonie.

Trois jours après les petits enfants et les femmes de la famille portent des galettes et des figues sur la tombe. Les femmes et les enfants pauvres viennent en manger, et ce qui reste est emporté à la maison du défunt.

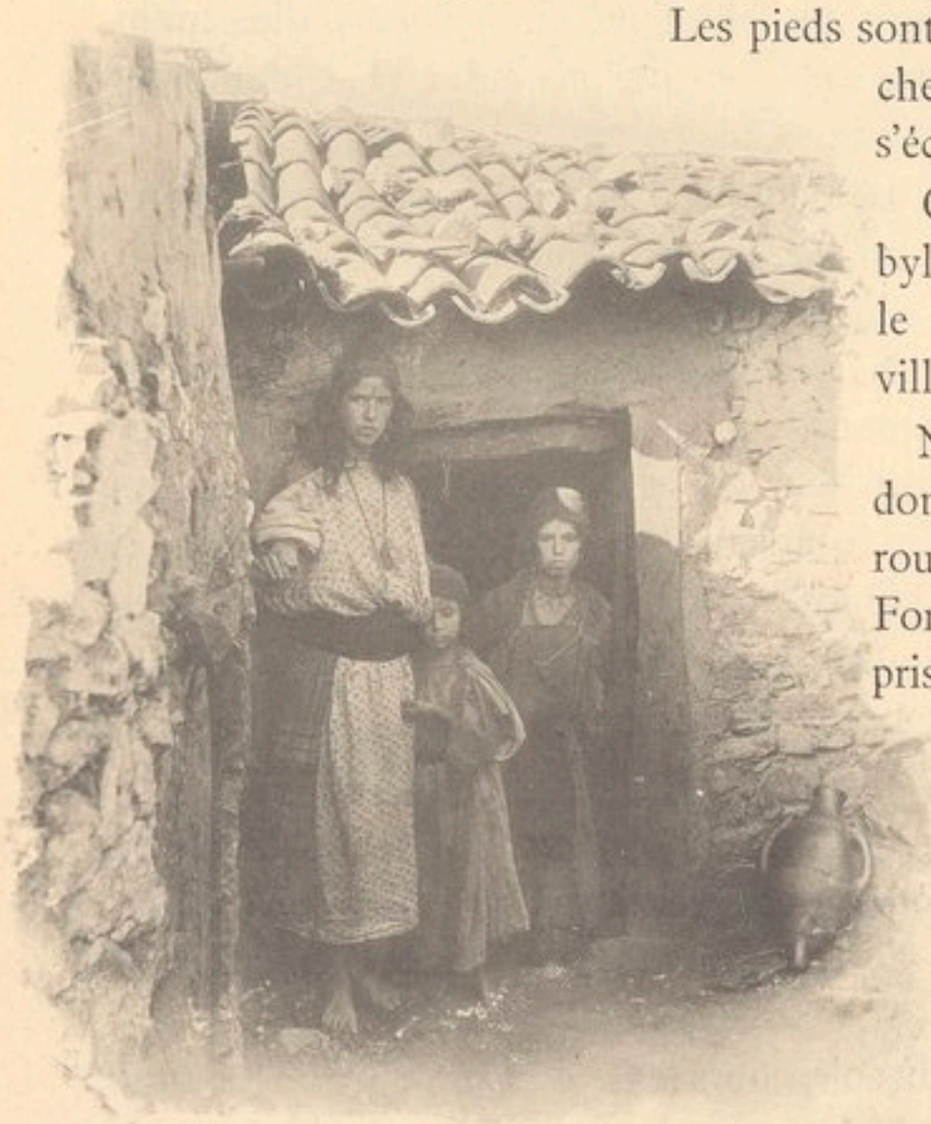
Les cimetières n'ont pas d'entourage; tout le monde, les bestiaux eux-mêmes les foulent sans souci. Aucune inscription ne fait reconnaître les tombes : c'est la mort et l'oubli !

Nous arrivons à Affensou, but de notre excursion.

De V... trouve que ce village est mieux situé que Fort-National qu'il domine. Mais le capitaine lui explique les avantages de la position du Fort et en profite pour nous faire un petit historique de la conquête de la Kabylie. C'est à Affensou, en effet, que se réunirent deux des colonnes que le Maréchal Randon lança à l'attaque des forces kabyles qui défendaient les crêtes situées en avant de Souk-el-Arba. Les généraux de Mac-Mahon et

Yusuf s'y rencontrèrent après avoir vigoureusement emporté ou tourné les villages que nous voyons devant nous : Tacherahir, Bélias, Ighil-Guefri, Taguemount-ou-Gadfel et le marabout de Si-Klaouï. Nous parcourons les ruelles du village, étroites, sales, rocailleuses ; nous jetons quelques regards dans l'intérieur des maisons, sale comme l'extérieur ; et, soudain, au sommet du mamelon, sous un grenadier chargé de fruits, se détachant sur le fond jaune clair de la vallée du Sebaou, nous admirons une belle grande fille, coquettement coiffée, mais malheureusement aveugle.

Son costume est simple comme celui de toutes les femmes kabyles : une large gandoura de toile aux manches courtes qui laisse les bras nus ; deux foutas aux rayures jaunes et rouges, sur fond bleu, l'une devant, l'autre derrière, fixées ensemble sur les épaules par une agrafe de vieil argent émaillé, et serrées à la taille par une ceinture qui forme bourrelet sur les reins.



Les pieds sont nus ; les dents éblouissantes de blancheur ; les bras libres, ornés de bracelets, s'échappent de ce costume antique.

Comme presque toutes les femmes kabyles, elle est tatouée au menton et sur le front ; elle ne peut plus renier son village.

Notre tournée terminée, nous descendons un mamelon pour prendre une route en contrebas qui nous ramène au Fort en nous ménageant de bonnes surprises. Nous passons près de larges mannes en bois couvertes de figues qui sèchent au soleil. Nous admirons des frênes séculaires, dépouillés de leurs feuilles que les Kabyles ont cueillies pour leurs bestiaux ; ces beaux frênes, ainsi mutilés, lancent leurs grands moignons noueux dans le ciel, et semblent d'immenses chandeliers aux sept branches en face du tabernacle de cette splendide nature.

Au détour du chemin, adossée au rocher, une petite maison à deux arcades est blottie dans un nid de verdure. A notre approche, deux femmes bondissent effarouchées, emportant sur leurs têtes du linge qu'elles lavaient ; car sous le toit que nous apercevons murmure une source bienfaisante dont ces deux femmes sont sans doute les nymphes pudiques. L'eau coule de la source dans un bassin

extérieur qui sert d'abreuvoir. Notre désir est grand de reconstituer la scène. Nous appelons à notre secours Ahmed ou Kassem, notre cavalier, et les deux muletiers kabyles. Le capitaine lui-même s'avance vers les femmes qui se sont arrêtées et, faisant intervenir un vieillard du village, il parvient à les décider à reprendre leur occupation si fâcheusement interrompue. Quel charmant tableau ! La première s'agenouille sur les larges pierres polies, et foule le linge à pleines mains, tandis que l'autre puise l'eau dans le bassin et la fait tomber de haut sur les bras de sa compagne. Pour compléter cette scène biblique survient un vieillard poussant devant lui un bourriquot qui, tout droit, va à l'abreuvoir; le vieillard avec son burnous gris et rapiécé s'approche de sa bête et la regarde. Le tableau est complet ! C'est exquis et nous partons. A 10 heures nous étions au Fort et nous déjeunions à la table des capitaines du 1er zouaves, après avoir retenu nos mulets pour une heure.

Cette fois nous sortons par la porte du Djurdjura et, à l'heure dite, nous partons, nous nous élevons tout de suite sur les mamelons qui, à l'Est, dominent le Fort.

Il fait une chaleur insupportable. Il semble que l'atmosphère est embrasée et que cette perturbation des saisons doit amener quelque catastrophe.

Le ciel est d'un bleu étincelant; et, sous le soleil de feu, vallées et montagnes, ravins et mamelons prennent des tons éclatants. Ce spectacle magique nous retient un bon moment; puis nous gagnons le piton d'Aboudide d'où l'on a une vue indescriptible. Nous dominons Fort-National et l'étendue du territoire des Beni Raten qui, de ce point, s'épanouit comme une main posée sur le papier les doigts écartés, entre l'Oued-Djemma, l'Oued-Aïssi et le cours moyen du Sebaou.

Elle serait longue la liste de tous ces villages que nous apercevons : plus de deux cents, perchés sur leurs mamelons et entourés de verdure.

Nous ne retenons qu'un seul nom : Icheridenne !

Icheridenne qui, deux fois, fut le réduit de la résistance kabyle, le théâtre de luttes épiques, le lieu où s'entr'égorgèrent nos braves soldats et les *immessebelen*, dignes des temps héroïques, dont les vies sont offertes par avance à la défense à outrance du sol de la patrie.

Le 25 mai 1857, vers 3 heures du soir, alors que de toutes parts les trois divisions du Maréchal Randon faisaient le coup de feu, un rassemblement de Kabyles grossissait à chaque instant du côté de Souk-el-Arba. Tout à coup le feu cessa du côté ennemi, et les Kabyles se dispersèrent en déchargeant leurs armes : c'étaient les Beni-Raten qui renonçaient à la lutte, renvoyaient les étrangers et entamaient des pourparlers avec le Maréchal. Trois autres tribus suivaient leur exemple, et le Général de Mac-Mahon pouvait, avec sa division, aller occuper Aboudide, le point où nous nous trouvons.

Mais avant de continuer sa marche offensive, le maréchal voulut affermir notre

situation, décida la création de Fort-Napoléon et la création de la route de Tizi-Ouzou.

Le 14 juin, jour anniversaire du débarquement de Sidi-Ferruch, eut lieu, à l'emplacement actuel du bastion Sud-Ouest, la cérémonie de la pose de la première pierre du Fort qui enferma dans son enceinte tout le plateau de Souk-el-Arba, avec le village de d'Icheraouïa.

Pendant ce temps, les autres tribus, liées par leurs serments, s'apprêtaient à défendre Icheriden, et, profitant de notre apparente inaction, y avaient élevé des retranchements.

Le 24 juin, à 5 heures du matin, la division Mac-Mahon se porte en avant, la brigade Bourbaki en tête. L'artillerie entame la lutte et les Kabyles abandonnent leurs retranchements. La brigade est lancée en avant, mais elle trouve les retranchements réoccupés : les Kabyles s'y étaient reportés après le dernier coup de canon: et elle fut sortie difficilement de ce mauvais pas si à ce moment le 2e étranger n'avait pas attaqué et tourné la droite ennemie, en pénétrant entre les retranchements et le village. La lutte y fut terrible, surtout contre les *immessebelen*.

Ces immessebelen sont enrôlés spécialement par un marabout entouré de la vénération générale. Celui-ci, après avoir pris l'avis des notables, fait savoir partout,

sur les marchés, dans les villages, qu'il faut des hommes énergiques dont les vies sont nécessaires à la défense du territoire. Il promet le paradis à ceux qui tomberont, commence les enrôlements et indique les conditions du combat : c'est-à-dire les postes qu'ils occuperont, la distance jusqu'à laquelle ils auront droit de reculer. Toujours les immessebelen combattent à part. Aussitôt l'enrôlement terminé, le marabout fait, avec les gens de la tribu, la prière des morts sur les imessebelen, qui restent debout durant la cérémonie.

Alors leur nourriture, leurs vêtements sont assurés; chacun s'empresse autour d'eux : on les vénère par avance comme des martyrs prochains de l'indépendance du pays. S'ils meurent pendant le combat, leurs familles sont nourries aux frais des djemaas; s'ils survivent à leurs blessures, une grande considération les entoure, ils deviennent l'objet des plus grandes attentions. Mais ceux qui manquent à leurs engagements, ceux qui prennent la fuite, sont comme morts pour leurs concitoyens ; objets du mépris général, leurs noms ne sont plus prononcés ; aucune femme ne veut les épouser ; leurs filles sont condamnées au célibat.

Aussi contre de tels ennemis, et ils étaient nombreux alors, fallut-il la vaillance et la vigueur de ces troupes qui rentraient de Crimée ! Les morts s'entassèrent sur les morts ! Le sang coula de chaque côté de la crête et se répandit dans les vallées comme d'une source bienheureuse qui devait servir à donner le baptême aux nouveaux héros de l'insurrection de 1871.

Alors les atrocités redoublèrent. Palestro pleure encore ses enfants ! Les fermes, les maisons isolées furent incendiées ! Le Fort eut à soutenir un long siège tandis que notre Patrie saignait de ses blessures. Ichereden, une fois encore, vit à ses pieds combattre des héros !

Ah ! la prochaine insurrection devra être étouffée avec une vigueur, une rapidité qui mettront fin, une fois pour toutes, à ces velléités d'indépendance. La force seule est comprise par ces fanatiques ; il faut donc les maintenir par la force.

Naturellement nous demandâmes au capitaine ce qu'il pensait des résultats de l'administration civile. Il ne nous répondit pas. Mais précisément vinrent à passer devant nous un Kabyle et sa femme ; lui, drapé dans son burnous loqueteux, s'avançait avec une certaine majesté ; elle, courbée en deux, sous le poids d'un fardeau, suivait son mari comme un chien, et pressait le pas craintivement, en arrivant près de nous.

Alors, le capitaine — « Voilà ma réponse, nous dit-il. Tant que la femme sera traitée par eux comme une bête de somme ; tant qu'elle n'aura qu'une valeur marchande et pas autre ; les bureaux arabes, les administrateurs y perdront tous leur latin. Les Kabyles payeront, les impôts, certes ! Mais ne leur demandez rien de plus. Il faudrait pour obtenir les vrais résultats que la civilisation réclame, faire de leurs femmes des épouses ! » — Nous réfléchissons à ce que nous venons d'en-

tendre, et nous cherchons silencieusement, la solution du problème, tout en descendant les pentes rapides qui conduisent à Aït-Mimoun.

Aït-Mimoun est situé en dessous de la route, sur une crête à deux mamelons, qui pointe droit vers le contrefort des Beni-Yenni. Les femmes revenaient de la fontaine, en file indienne, suivant un petit sentier perdu au milieu des ronces, des oliviers et des frênes. De loin, avec leurs foutas rayées bleu et jaune, ou rouge, et leurs petits foulards coquettement posés sur la tête elles ont l'air ravissantes. Grandes et petites elles portent des cruches, amphores antiques, proportionnées à leur taille : les unes les ont placées sur la tête et les soutiennent de leurs deux bras gracieusement arrondis ; les autres sur le dos, un ou deux bras rejetés en arrière par dessus l'épaule, tandis que le bourrelet de la ceinture supporte l'extrémité ronique de la cruche pleine.

Mais nous approchons et nos idées changent. Sauf les petites filles, ces radieuses Rebeccas ne nous apparaissent plus que comme des bébés généralement sales et couvertes de linges malpropres qui laissent entrevoir des corps maigres et déformés.

Les femmes ne sortent que pour aller au travail des champs ou chercher de l'eau. Les gros travaux, les lourds fardeaux sont leur apanage; elles tissent aussi des burnous, travaillent les poteries, mais elles ne cousent jamais ; l'homme s'est réservé ce travail. La liberté relative qu'ont les femmes kabyles d'aller et de venir, le visage découvert, est pleine de restrictions. Lorsqu'elles sortent pour aller dans les champs, elles s'y rendent en troupeaux : de même pour aller à la fontaine. Alors elles sont surveillées et la surveillance est facile. Jamais elles ne quittent seules le village d'où l'on peut voir les champs et la fontaine où les hommes et les femmes vont à des heures différentes et par des sentiers distincts.

Un coup d'œil, un regard, une conversation banale deviennent des crimes.

Cette jalousie du Kabyle à l'endroit de sa femme pourrait faire supposer des relations intimes très tendres, un amour profond que ne doit pas diminuer une pensée mauvaise à la suite d'un seul regard. Il n'en est rien : la femme représente une somme d'argent dont il n'est pas permis de dérober la plus petite piècette.

Elle est stérile ou féconde; elle produit ou elle ne produit pas. Dans ce dernier cas elle n'est plus estimée de son mari qui la répudie ou la garde comme servante d'une autre compagne.

Quand la femme devient grosse on a pour elle des égards ; elle est mieux traitée qu'à l'ordinaire ; elle travaille moins. L'accouchement est fait par de vieilles mégères, sages-femmes barbares qui sont la cause de nombreux décès.

L'enfant est là, fille ou garçon. Si c'est une fille aussitôt après sa naissance on simule la circoncision avec le manche d'un couteau. Il n'y a pas de fête. Un simple couscous réunit les parents et les amis qui apportent pendant sept jours des œufs et des *sfendjs* (gâteaux à l'huile et au miel) à l'accouchée dont la situation

devient plus triste qu'avant et qui ne demande qu'une nouvelle grossesse dans l'espoir d'être plus heureuse.

Si c'est un garçon, le père fait immédiatement tuer un mouton ou un bœuf, suivant sa fortune; les *ideballen* (musiciens) sont convoqués; le village entier est en liesse et les étrangers peuvent prendre part à un *timecheret*, c'est-à-dire à un festin pendant lequel on se partage la viande. L'accouchée est entourée de soins; les autres femmes lui font des présents, la félicitent et la décorent du *thifzinit*.

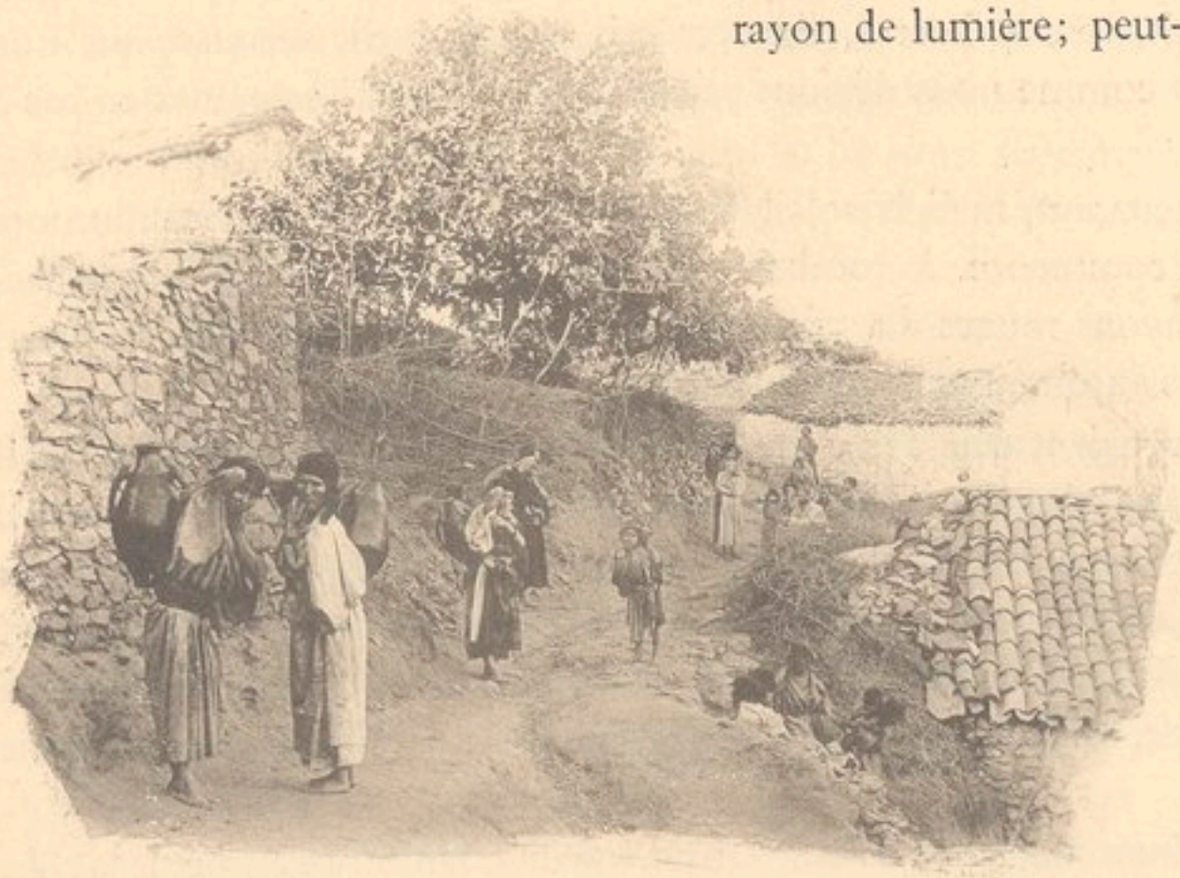
Aussi, voyez-la, quand elle sort avec son mouchachou, qu'elle porte sur son dos! Comme elle en est fière! Elle relève la tête pour bien montrer son *thifzinit*, ce joli bijou rond qui fixe son mouchoir sur ses cheveux passés à l'huile, et qu'elle portait sur la poitrine avant son mariage.

Nous pénétrons dans le village escortés bientôt par une ribambelle de gamins malpropres. De V... les attire sur une pente presque à pic et rocheuse en y jetant quelques sous, et ce sont des batailles, des bousculades, un grouillement de têtes, de jambes, de bras noirs de crasse sous des envolées de linges, de pans de burnous puant l'étable et le beurre rance.

Puis nous visitons quelques forgerons qui fabriquent des fers à cheval, destinés au marché de Tizi-Ouzou, tandis que le capitaine, qui est allé faire un tour dans le village, nous ramène Salema, une délicieuse enfant de 11 ans, qui, heureusement pour elle, n'est point mariée. Elle a l'apparence de nos jeunes fillettes de son âge, quoique dans ses yeux brille un certain regard qui nous dit qu'elle en sait plus

qu'elles, que son sort est près d'être réglé, qu'il faudra bientôt dire adieu aux grâces virginales, et changer la mignonne cruche vernie contre le métier à tisser derrière lequel elle sera accroupie, flétrie et ravagée, dans quelques années à peine.

Au revoir, ou plutôt adieu, belle enfant des montagnes. Regarde bien le chemin par lequel nous partons. Tu vois fuir un rayon de lumière; peut-être, à nos quel-



ques caresses, as-tu compris que les Roumis étaient doux à leurs femmes ? Qu'il y avait autre chose que l'abjection qui t'attend ? Ne cherches pas à pénétrer ce secret d'une autre existence, car il te laisserait trop de regrets, et tu pleurerais trop de larmes quand te frappera ton mari, ton maître, en bon disciple de Mahomet.

Rentrés au Fort vers 6 heures du soir, par une chaleur accablante, nous dînons chez M. D..., administrateur de la commune mixte, avec sa charmante famille et notre ami V... Naturellement nous parlons de nos projets pour le lendemain et M. D... nous trace un itinéraire qui bouleverse tous nos plans. Néanmoins, comme il nous promet des choses originales et comme il met à notre disposition un cavalier connaissant bien le pays où il nous envoie, nous décidons de suivre scrupuleusement ses indications et, après le dîner, nous allons faire un tour dans le Fort.

Peu inquiets au sujet de nos montures qui sont assurées, nous donnons quelque attention à notre nourriture qui ne paraît pas devoir l'être. V... nous dit bien que nous trouverons tout ce qu'il faut chez les présidents des tribus, que nous sommes certains d'être très bien reçus, qu'on a écrit pour nous annoncer. Courtellemont ne veut rien savoir et nous faisons des provisions qui semblent pantagruéliques.

Tandis que la patronne de l'hôtel Fabre nous les prépare, nous humons un

verre de chartreuse, très tranquillement, quand tout à coup un grondement sinistre se fait entendre : on dirait d'une lourde voiture menée à fond de train sur une route de rochers. Le roulement s'avance, il vient sur nous, il est là : alors la maison est secouée terriblement... le phénomène passe... C'était un violent tremblement de terre.

Pendant la nuit, vers 4 heures, on ressentit une nouvelle secousse qui nous réveilla à point, et comme nous devions partir à 5 heures, nous sautâmes en bas de nos lits.

Le temps est menaçant, mais le soleil commence à paraître et nous montons. Une petite pluie commence à tomber, puis le ciel se dégage, des coins bleus apparaissent, les rayons rouges du soleil illuminent les nuages que le vent pousse vers l'Ouest. Nous aurons une belle journée.

Les femmes revenaient déjà de la fontaine tandis que les hommes, accroupis devant la djemaa, continuaient leurs occupations de la veille et nous regardaient passer en s'aidant à ne rien faire. Une troupe de gamines, presque toutes fort jolies, nous suivaient en riant et se bousculant, portant de petits paniers, et précédées d'un grand gaillard qui les conduisait à la cueillette des olives. Sur un frêne, un garçon superbe, à la figure d'Ephèbe, arrache les feuilles des plus hautes branches.

Et nous descendons toujours, passant tantôt à droite, tantôt à gauche de la crête.

Le village d'Aït-Frah domine le sentier de plus de 100 mètres et nous apparaît perché comme un nid d'aigle ; dans le fond du ravin un incendie dévore un flanc de la montagne ; trois femmes battent des olives dans des trous.

Là nous nous arrêtons, car le tableau en vaut la peine. Nous nous approchons des femmes dont les foutas sont relevées jusqu'à mi-jambes. Armées chacune d'une baguette, elles barbotent dans des trous remplis d'une eau sale et terreuse, qu'elles frappent à coups redoublés. Elles s'arrêtent ; et l'eau se couvre bientôt d'une mousse verdâtre que, délicatement, de leurs deux mains réunies comme une conque, elles recueillent et versent dans de grandes amphores. Nous venons de voir fabriquer l'huile d'olive. Mais ce procédé n'est pas le seul en pratique en Kabylie. Plus généralement, pour écraser les olives, les Kabyles se servent de moulins dont la construction est très simple. Sur un cylindre en pisé recouvert de pierres plates une grosse meule tourne actionnée par un mulet ou par les femmes. Les olives sont placées sous la meule et l'huile est recueillie dans un petit bassin creusé dans le cylindre. Purifiée elle est versée dans des peaux qui lui donnent une odeur atroce, qu'elle perd difficilement.

Le premier procédé est beaucoup plus poétique et primitif, mais, comme l'heure n'est pas à la poésie, nous quittons les travailleuses pour nous engager dans une vraie forêt d'oliviers sous lesquels nous voyons nos gamines de tout à l'heure en train de ramasser les fruits tombés.

Il est 8 heures quand nous traversons l'Oued-Djemma sur un pont de pierre; puis nous côtoyons les dernières pentes des Beni-Yenni en face de la trouée de l'Oued-Aïssi, au milieu d'une végétation folle, de pampres qui s'enlacent autour des frênes, par une chaleur qui commence à être désagréable.

Dans un coin charmant, en face d'un petit moulin que l'eau fait tourner, nous commençons à mettre nos victuailles à contribution, buvant tous dans le même verre, et jacassant comme des pies en gaieté. Mohammed, notre cavalier, vient troubler notre joie, en nous contant que là, où nous sommes assis, on a trouvé il y a quelques jours, le cadavre d'un Kabyle percé de balles et de coups de flissa... Brrrou !!... Nous lui demandons l'histoire de cet assassinat, il nous répond que c'est une affaire de çof.

Tout Kabyle appartient à un çof ou parti : çof bou Adda, çof-ou-Fellah, parti d'en bas, parti d'en haut; et ces çofs divisent les tribus, les thadderts ou les thouficks, les villages grands et petits. L'organisation démocratique des Kabyles entraîne avec elle des dissensions intestines, telles que nous en voyons dans nos moindres villages. Mais, tandis que chez nous les luttes politiques de villages ne poussent pas souvent au meurtre, en Kabylie les questions qui divisent les çofs se résolvent presque toujours, étant donné le caractère vindicatif de la race, en rixes et en assassinats.

On trouve dans cette division en çofs le moyen de tenir le pays. Mais il est bien difficile de maintenir la balance en équilibre, et l'on baisse, en même temps que le plateau sur lequel on appuye : quand on met le pied dans un çof tout le corps y passe. Aussi la tâche des administrateurs et des présidents est-elle délicate, d'autant plus que si les çofs sont composés de frères ennemis, ils savent se réunir pour lutter, sourdement en temps de paix, au grand jour en temps de guerre, contre l'administration et contre nos troupes.

Ainsi parlait le capitaine, tandis que, remontés sur nos mulets, nous poursuivions notre route, non plus en suivant un sentier, mais en traversant et retraversant plus de vingt fois la rivière, sur des fonds de sable ou de cailloux roulés, entre deux hautes pentes couvertes d'arbres et dont les sinuosités nous offraient, à chaque pas, des tableaux exquis de fraîcheur, de tons verts et animés.

Plus nous avançons, plus nous montons, et plus, par un phénomène particulier, la vallée s'élargit. Alors, de temps en temps, nous quittons le lit de la rivière pour passer au milieu de larges plateaux que des oliviers énormes ombragent de leurs têtes arrondies.

Le soleil se joue à travers les branches et verse des paillettes d'or sur l'herbe fine. Et dans ce demi-jour discret sous la futaie, dans ce calme d'une nature splendide, des femmes, des jeunes filles, sous l'œil d'un gardien vigilant, ramassent des olives dans leurs paniers, dans leurs foutas, dans leurs chemises, alors

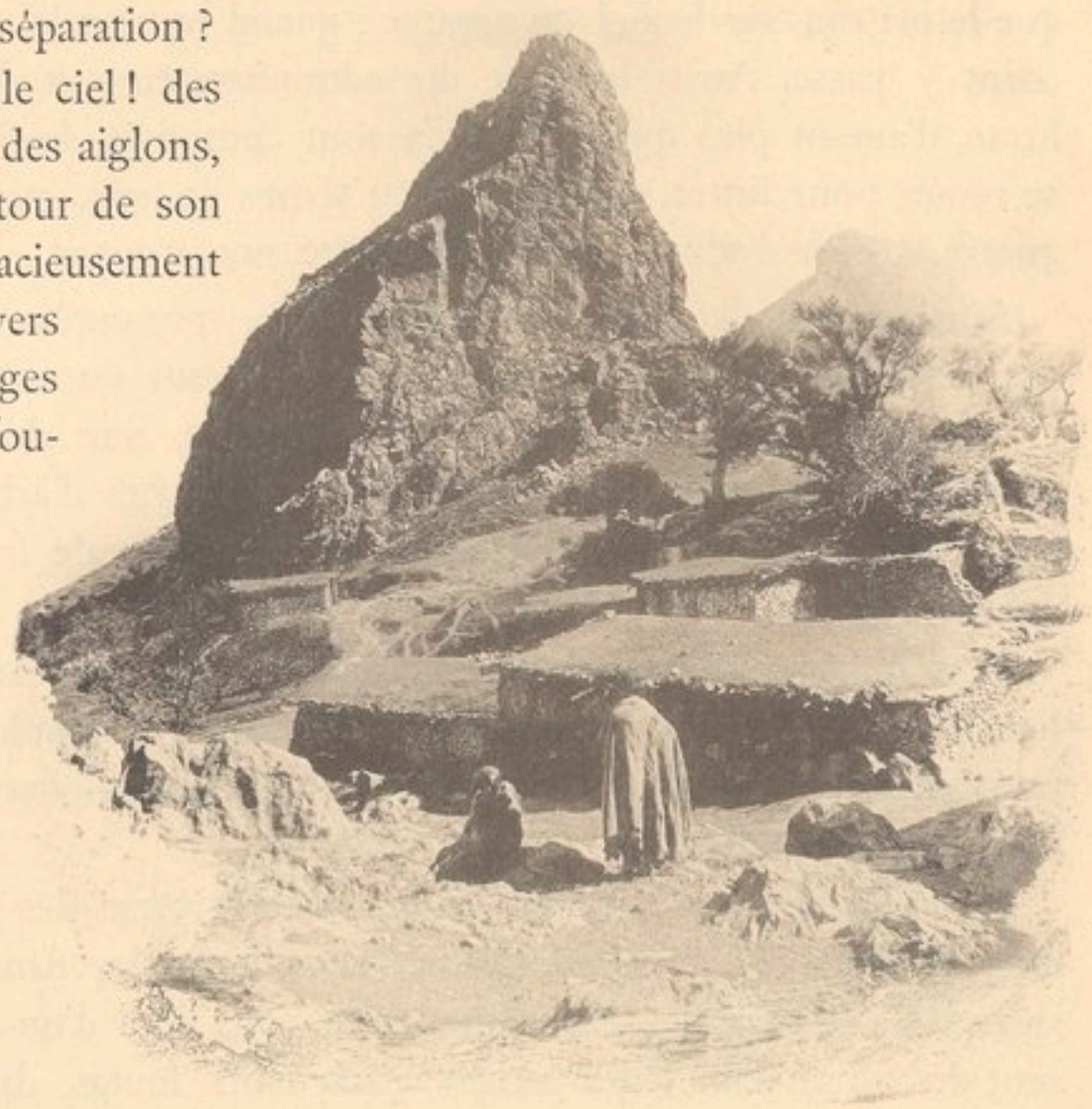
que leurs quelques bijoux étincellent quand les frappe une coulée des rayons magiques.

En descendant un de ces plateaux dont l'oued ronge à pic le terrain glaiseux, nos yeux sont éblouis. Les montagnes de la grande chaîne, que nous avons complètement oubliées, se dressent devant nous imposantes. Elles apparaissent dans une trouée de verdure, de lentisques, de grenadiers, de hauts bambous, et leurs flancs ravinés, ravagés, crevassés, perpendiculaires, éclatent en une symphonie de gris, depuis le gris délicieux des petits nuages jusqu'au gris sombre et cuivré des nimbus d'orage.

Nous distinguons alors des avancées rocheuses; nous devinons des vallées étroites, des cirques pleins de cascades. Et Mohammed, sur son cheval, étendant la main, nous dit : « C'est là-bas ! »

C'est encore loin « là-bas ! ». Nous chevauchons sur des mamelons jaunes et nus, à travers des tiges de *Béchena,* nous rapprochant de la montagne qui semble fuir devant nous. Il est onze heures et le soleil chauffe; encore une heure de marche et nous pénétrons dans une forêt d'arbres touffus qui ont poussé entre des blocs erratiques. Agouni-Gouranne, but de notre course, est en haut, dans une déchirure des premières avancées de la montagne. Dominant la forêt, une falaise taillée à pic se dresse effrayante : elle semble prête à s'écrouler ! Allons-nous pas assister à un nouveau cataclysme comme celui qui a fendu sa crête en deux et précipité au milieu de la forêt ces blocs énormes que nous trouvons là, témoins muets de cette séparation ?

Non ! elle monte dans le ciel ! des corbeaux, grands comme des aiglons, tournent en croassant autour de son sommet; la coupure audacieusement verticale qu'elle tourne vers nous est zébrée de larges raies bariolées comme les foutas des femmes kabyles ; à ses pieds, des escaliers immenses tout brisés semblent appeler à l'escalade ces rochers émergeant de la verdure : géants, plus que géants, qui veulent depuis des siècles tenter l'assaut de la falaise.



La montée est dure, escarpée, pour atteindre

Agouni-Gouranne. Malgré cela nous ne mettons pas pied à terre, et nous entrons dans le village précédés de Mohammed et du capitaine qui a retrouvé dans le Président une ancienne connaissance : Aakli, l'ex-garde champêtre du Fort.

Après un déjeuner sommaire nous allons visiter la maison d'Amar. Comme toutes les maisons kabyles, elle est bâtie sur un plan uniforme. Les architectes n'abusent pas de leur imagination. Quatre murs en pierre ou en pisé; une toiture sans cheminée : voilà pour l'extérieur. Poussons la porte faite de grosses planches grossièrement sculptées. En entrant une sorte d'aire lisse et battue autour de laquelle courent des banquettes en terre assez élevées. Dans la banquette de droite sont creusées de petites cases rectangulaires; dans l'une, un veau. Sur la banquette de gauche, plus large que la première, de grosses jarres en terre cuite, blanchies à la chaux. En avant, quatre piliers qui supportent la toiture. Au fond une armoire en terre plaquée contre le mur et qui s'ouvre par une petite porte fermant à clef : là sont enfermés les bijoux et les objets précieux de la famille.

C'est la cour, le vestibule, la salle à manger et la cuisine d'été, car la toiture offre au-dessus une ouverture rectangulaire.

A droite et à gauche, percées dans les murs qui limitent la cour, deux portes qui donnent accès dans deux chambres dont l'aménagement est identique. Nous entrons dans celle de gauche. Quelle n'est pas notre surprise de voir une tête de vache sortir d'une ouverture carrée !

La chambre est rectangulaire et coupée par moitié par un mur à hauteur d'homme sur lequel sont fixés des morceaux de bois qui prennent également appui dans le grand mur de gauche. Ces poutres recouvertes de planches forment une sorte de grenier où sont mélangés pêle-mêle des caisses, des instruments agricoles et un tas de choses innommables au milieu desquelles les enfants trouvent encore de la place pour se coucher.

Sous le grenier, l'étable, dont le sol est un peu en contrebas de la porte où nous nous sommes arrêtés : par cette porte entrent les bêtes qui, immédiatement, tournent à gauche et gagnent leurs places, le petit mur du milieu leur laissant un passage. Mais le plus curieux c'est que ce mur lui-même, assez épais, est coupé de larges fenêtres par lesquelles deux vaches qui soufflent nous regardent en mangeant des feuilles de figuier. A première vue, ces bêtes nous paraissent emprisonnées dans des boîtes de pierre.

Puis, la deuxième moitié de la chambre; des banquettes et, faisant corps avec elles, des jarres (akoufan) grosses et petites qui reçoivent les provisions : huile, figues, blé, orge et le reste. Accrochés aux murs, des plats en poterie kabyle couverts d'une poussière noirâtre, comme tous les murs d'ailleurs, comme tout ce que l'on touche. C'est que, dans le coin de droite, se fait la cuisine : pour fourneau un trou creusé dans le sol et de petits réchauds en terre qui supportent les plats que l'on met au-dessus du feu. La fumée s'échappe par la porte, par les interstices de la

toiture, ou bien elle se dépose sur tout, et macule ce que la malpropreté des habitants a pu laisser intact.

C'est dans cette chambre, à côté de leurs bêtes qui respirent avec eux et n'ont pas appris la politesse, que tous les membres de la famille viennent dormir. Toute la *gens* vit avec les animaux, dans une promiscuité détestable, dans une immoralité pernicieuse, car les enfants ont des oreilles pour entendre et des yeux pour voir.

Telle est la demeure du Kabyle. Certes, celui qui est aisé, qui peut dépenser quelque argent pour améliorer le sort de sa famille, apporte à ce plan de légères modifications : mais la masse, dont nous étudions les mœurs et les coutumes, ne connaît pas d'autre combinaison.

Nous sortons de chez Amar et gravissons un rocher qui surplombe le village dont toutes les toitures forment terrasses contrairement à tout ce que nous avons vu jusqu'à présent. Aakli nous explique que c'est d'abord par économie, car les tuiles rouges coûteraient très cher ; puis, que ces terrasses étant très épaisses, protègent contre le sirocco qui, dans ce coin, souffle avec violence ; enfin, qu'en hiver, quand la neige tombe comme elle doit tomber si près des grands monts, les habitants ont toutes facilités pour ramasser la neige et la jeter dans les ruelles.

De V..., le capitaine et moi nous continuons notre excursion mais, cette fois, à travers les rues, et nous pénétrons dans toutes les maisons. Nous sommes étonnés de l'aménité avec laquelle on nous reçoit. Loin de nous fermer les portes, les Kabyles nous devancent et les ouvrent. En entrant dans une maison, on nous présente une enfant de treize ans que l'on mariera dans quelques jours. C'est ainsi enfin, que nous faisons la connaissance d'Adjilla, Adjilla la perle du village, Adjilla la délicieuse fille de la montagne.

Elle est grande, bien faite ; elle a des yeux de velours noir ; ses lèvres sont un peu fortes, ses dents éblouissantes ; ses traits accentués, sa fouta, bien serrée à la taille, est propre et laisse deviner des seins fermes de vierge. Mais quand nous demandons si elle est mariée, on nous répond : répudiée !... Répudiée, cette femme, et pourquoi ?... « Parce que son mari en a trouvé une plus jolie !... »

Quand un Kabyle veut se marier il ne fait jamais la demande lui-même ; il charge de cette mission son père, son tuteur ou un ami. Le délégué s'abouche avec le père de la jeune fille pour débattre le prix d'achat qui peut varier de 200 à 2000 francs.

Le marché passé, le représentant du futur mari, accompagné de deux témoins, va, au jour dit, porter la somme convenue *(Thoutchith)*. Ce jour là, le père de la jeune fille invite tous les membres de la famille et ses amis à manger un couscous, du beurre, du miel, des sfendjs et des l'mekroun, afin que le village soit bien informé qu'un mariage se prépare et que le *thoutchith* a été payé. A leur tour les parents de la fiancée, leurs témoins, les parents et amis et le représentant du fiancé se rendent dans la maison de ce dernier où ils sont conviés à un festin semblable *(l'fathea)*. Ainsi les deux villages, s'il y a lieu, ont connaissance de l'union prochaine.

Jusqu'à ce moment il est admis que le fiancé ne connait pas sa future femme ou qu'il ne l'a vue que de loin et qu'elle lui a plu ; en tous cas il ne la verra bien en face que le jour où elle aura franchi le seuil de sa maison.

Ce moment n'arrivera, si la fiancée est une femme répudiée (berrou) que trois mois au moins ; si elle est veuve, que quatre mois et dix jours après le thoutchith. Si elle est vierge, aussitôt le thoutchith donné, l'homme a le droit de la faire venir chez lui le lendemain ou un an ou quatre ans après.

Le thoutchith produit donc un engagement, mais unilatéral, pour le père de la jeune personne, car l'acheteur a le droit de renoncer à la marchandise vendue mais non livrée ; alors le père rend l'argent sans retenir les frais de son l'fathea, puisque l'acheteur a fait la même dépense. Le vendeur ne peut jamais refuser la livraison quand il en est requis.

Il reçoit donc inopinément l'avis de se tenir prêt pour un jour déterminé. Ce jour-là, la famille du fiancé montée sur des mulets ou sur des ânes, suivie de musiciens et de mulets portant un bœuf ou un mouton égorgé, de l'huile, des fruits, de la farine, en un mot de nombreuses provisions de bouche, se rend en grande pompe à la maison de la jeune fille et remet au père des cadeaux à elle destinés qu'il lui remettra en *a parte*.

Alors commencent de nouvelles agapes, plus délicates que les précédentes, car

le couscouss est de froment, les gâteaux sont de pur miel ; l'on prodigue la viande et le beurre. La nuit arrive et les parents et amis du fiancé reçoivent l'hospitalité.

Le lendemain la fiancée, le visage caché par un foulard noir, se pare de son *thabeneck,* long voile de soie qui tombe de sa tête jusqu'au milieu du dos et revet sa *l'fodha*, riche robe d'où s'échappe sa chemisette en mousseline et serrée à la taille par une ceinture soyeuse. A ses oreilles elle met ses boucles d'or (*l'mekfoul-ou-lounaïs*); autour de son cou son plus beau *thazellagth;* à ses pieds et à ses poignets les grands anneaux d'argent qui scandent sa démarche de leur bruit de ferraille.

Ainsi prête, on la hisse sur un mulet; puis on la conduit à sa future demeure, accompagnée seulement de la famille et des amis de son mari et suivie des *Ideballen* qui jouent tout le long de la route. Autrefois cette musique sauvage était agrémentée de coups de fusil.

Le cortège arrive à la porte de la maison où les femmes de la famille reçoivent leur nouvelle compagne pour la conduire dans la chambre de son mari. Là, elle s'assied et reste toute la journée la figure voilée et sans manger.

Dehors, les hommes sont avec le mari à festoyer et à rire tandis que les youyous des femmes retentissent, que le tambour ronfle, et que, quelquefois, pour égayer la fête, un jeune garçon imberbe simule la danse du *ventre* avec des gestes à faire rougir un grenadier.

La nuit venue tout le monde se retire; le mari pénètre dans sa chambre et présente à sa femme des œufs, des noix, de la viande. Mais, avant qu'elle ait touché à ce repas, il tire son couteau, lui en place la pointe sur la tête pour lui faire comprendre qu'il est le maître et elle l'esclave. Puis ils se mettent à manger, et le repas dure ce qu'ils veulent. . . . . .

. . . . . .

La femme doit rester trois jours sans sortir et l'homme sept jours sans passer un cours d'eau.

Les biens de la famille sont puissants en Kabylie. Par famille il faut entendre ceux qui portent le même nom, car dans les ménages pris en particulier il n'en est pas toujours ainsi.

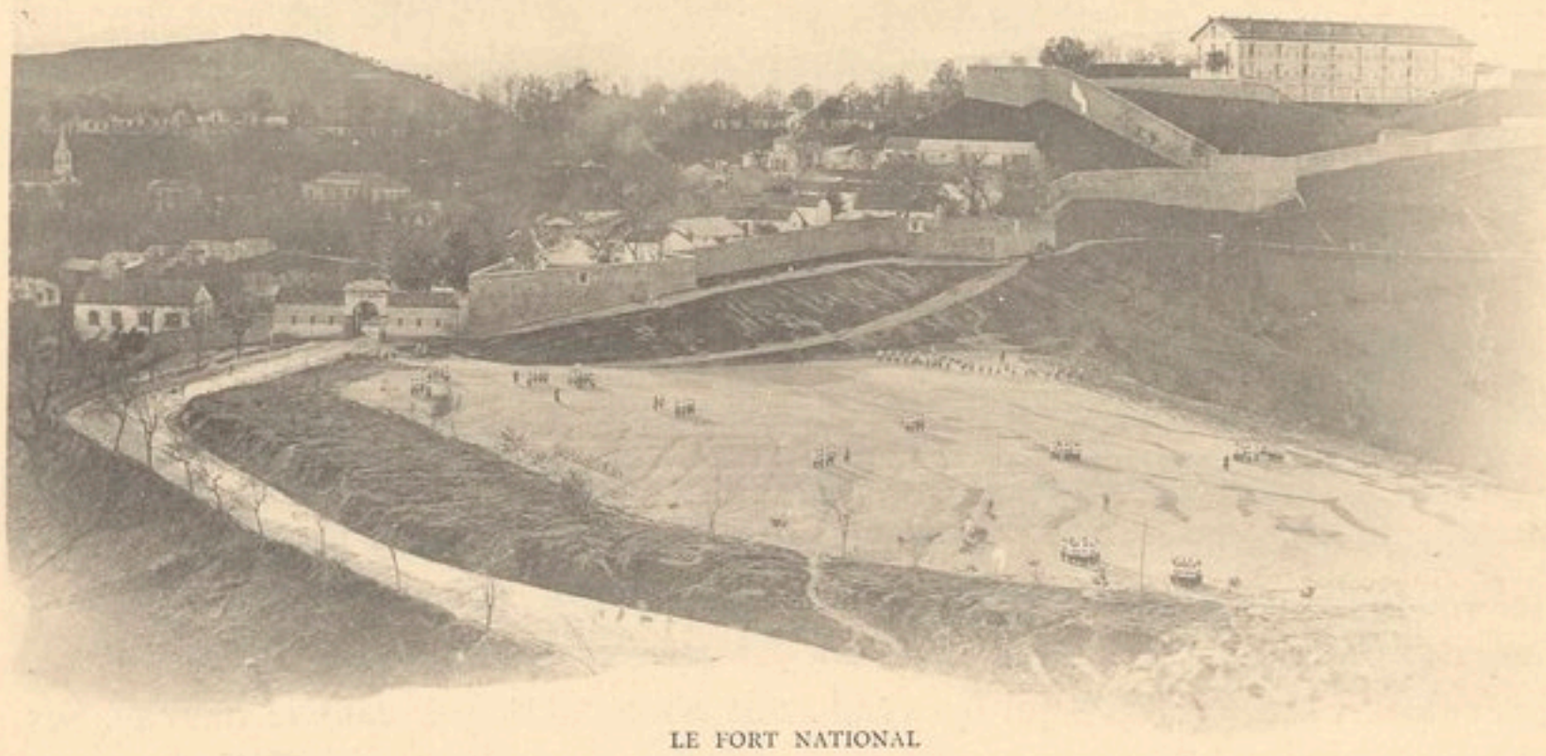
Quand un kabyle ne veut plus de sa femme pour une raison quelconque, il la répudie en lui disant trois fois de suite ces deux mots : « *'Brir am!...* Je te répudie. » La femme retourne alors chez ses parents, laissant les enfants à leur père et peut se remarier après un certain laps de temps. L'homme peut se remarier le lendemain.

Mais, le plus curieux de cette situation, c'est que, si la femme se remarie, c'est-à-dire si son père touche une somme d'argent, le premier mari intervient et retire la somme qu'il a payée, dans le cas ou le nouveau prix serait supérieur

au premier prix d'estimation; s'il est inférieur, le père ne doit que ce qu'il vient de toucher.

D'autre part, prend-il fantaisie au mari de se remarier avec la femme qu'il a répudiée ? Il ne peut le faire qu'à la condition qu'elle ait été remariée et répudiée une seconde fois; que le père donne un nouveau consentement et reçoive un thoutchith. Et les choses se passent comme si les deux parties ne s'étaient jamais connues.

Ainsi la pauvre Adjilla avait entendu le fatal « *Brir am !...* » ; ainsi, suivant le monstrueux caprice de son mari, elle avait dû, sans doute, abandonner aux soins



LE FORT NATIONAL

d'une étrangère ses petits enfants! Ainsi, veuve sans l'être, mère sans enfants, après avoir donné sa virginité et ses charmes à ce maître cruel qui n'avait songé qu'à son propre plaisir, elle était là, charmante, sans une larme peut-être, s'abandonnant à la fatalité de son sort et attendant, dans l'indifférence de la vie musulmane, qu'un nouvel acheteur voulut bien s'apercevoir qu'elle était un morceau de roi.

Comme elle nous souriait, lentement !... Je ne dirai pas qu'elle pensait que nous pourrions la prendre et la conduire loin, bien loin, de ce théâtre de sa honte involontaire... Peut-être s'étonnait-elle des quelques regards de compassion que nous jetions sur elle et qu'elle comprenait, car s'il est un langage universel, c'est bien celui des yeux, surtout quand la saine pitié, voile leurs éclats de sa délicatesse.

Elle était là, dans sa famille, nonchalamment appuyée à une poutre qui dépassait : deux vieilles femmes attisaient le feu sur lequel chauffait l'eau pour le couscous que sa jeune sœur pétrissait dans un large plateau de frêne.

En sortant de chez Adjilla nous sommes surpris par de larges gouttes de pluie.

Le ciel s'était couvert; toute la montagne était enveloppée de gros nuages gris, et, vers l'Ouest, l'éclair fendait l'épaisseur des ténèbres en longs zigzags fulgurants.

Vite nous nous renfermons entre nos deux portes; nous nous asseyons sur les grandes banquettes en pisé qui, dans quelques heures, nous serviront de sommiers; et, la table dressée, nous prenons une légère absinthe en devisant sur la Kabylie, tandis qu'à l'extérieur l'orage, qui s'est rapproché, fulmine ses grands éclats dans les gorges de la montagne, illumine le réduit où nous sommes à l'abri, et semble nous promettre pour le lendemain des terres détrempées, des oueds grossis, et des torrents de pluie contre lesquels nous ne sommes pas parés.

De quoi peuvent parler des jeunes gens ou des maris en rupture de ban ? Des femmes ! Eternellement des femmes ! Car, hélas ! quoi que nous fassions, quoique nous disions, les femmes nous dérobent le plus clair de notre existence et c'est pour elles que se commettent le plus souvent de folles bêtises, que s'exécutent quelquefois des actions immortelles.

Nous parlons donc d'Adjilla et de sa répudiation.

. . . . . .

Des îlots entiers de maison sont habités par la même famille : c'est la Karouba. Plus la Karouba est grande plus la famille a d'influence.

Mais dans cette Karouba, les femmes sont-elles considérées ?... Non ! Avec les vaches, les moutons et les chèvres elles constituent le troupeau familial.

Le Kabyle, par suite de cette situation de la femme, est seul dans la maison à aimer ses enfants et surtout ses garçons. En quoi la femme s'y intéresserait-elle ?... Ses filles ? c'est son mari qui les vend : elle n'intervient pas dans le marché. Ses garçons ?... Quand ils seront grands et que, jeune encore, ses traits flétris, sa gorge fanée en feront le plus laid animal de la maison, ils la mépriseront, lui commanderont les dures corvées, en feront au besoin la servante de leurs jeunes femmes.

Les filles, destinées à être vendues, et vendues souvent dès leur jeune âge, ne trouvent pas beaucoup d'affection ; jamais elles n'atteignent cette floraison superbe de notre jeune fille si entourée d'égards, si pudique, si désirée, à laquelle on ose à peine murmurer des mots d'amour. L'affection dont elles jouissent est en rapport avec la somme que l'on en peut espérer, qu'on a parfois touchée d'avance : ce qui fait dire du père cette phrase pittoresque « Secht illis ! — Il a mangé sa fille ! »

Les garçons, au contraire, ont tous les avantages. Le père mort, ils héritent ; ils prennent le commandement quelque soit leur âge ou bien ils sont choyés par le père qui leur réserve la garde des bestiaux, les emmène avec lui au marché tandis qu'il donne bien vite de petites cruches à ses filles dès qu'elles peuvent marcher.

Tout est réglé pour rehausser le sexe masculin. La circoncision elle-même, qui se pratique à l'âge de cinq ou six ans, en fournit une nouvelle occasion.

Les Soussis, dont c'est le métier, passent tous les ans dans chaque tribu. Au préalable, l'enfant, revêtu de ses plus beaux habits, est promené sur un mulet à

travers toutes les rues du village. Derrière lui jouent les Ideballen. Les yous-yous des femmes l'accueillent à sa rentrée dans la maison. Puis, sacré mâle, l'enfant nu est enlevé par une vieille femme nue jusqu'à la ceinture, car le corps nu doit être transporté par le corps nu et le premier contact de cet homme doit être un contact charnel, que saluent de nouveau les yous-yous des femmes.

Ce ne furent pas ces cris perçants qui accueillirent notre dîner, mais bien les roulements du tonnerre dans les gorges, auxquels répondirent quelques réflexions anacréontiques. Et l'on nous servit la charba et un couscous atroces.

Un bon café arrosé de cognac nous rendit du cœur, et nous fîmes nos lits. Deux tapis, déployés sur les banquettes nous servirent à la fois de sommier et de matelas; un plaid, deux couvertures, d'édredon; et nous nous étendîmes, fatigués du voyage, contents de notre journée, sûrs d'un bon sommeil, malgré le vent qui faisait rage contre les portes branlantes, se glissait en tourbillonnant par les ouvertures, malgré la pluie qui cinglait et commençait à faire une mare dans notre dortoir improvisé.....

Debout! Debout! il est l'heure. Le ciel est pur; la route... Nous ne la connaissons pas et Mohammed, de peur de se tromper, doit emmener Amar avec lui.

Les bêtes sont prêtes; le *chouari* est chargé des appareils et de nos provisions. Un dernier adieu à Adjilla chez laquelle nous nous rendons tous, et en route.

Le capitaine, alors que Aakli nous montre dans le lointain le chemin par

lequel nous passerons, prend son fusil et des cartouches et doit aller nous attendre près d'un gros olivier que l'on voit à mi-côte.

Nous reprenons, en descendant, mais à pied par exemple, le sentier si mauvais de la veille, laissant sur notre droite la falaise qui s'élève comme une immense pyramide au-dessus du village.

Lentement nous atteignons la forêt aux blocs de granit, dans laquelle Adjilla, ramassait déjà les olives. Elle paraissait être seule. Aussi sans façon nous l'abordons, et, profitant de ses bonnes dispositions à notre égard, Courtellemont prend vingt clichés.

Un surtout le ravissait : Adjilla, souriante, les bras en l'air, d'une main ramenait une branche, et de l'autre cueillait les olives.

Vraiment elle était gracieuse ainsi, et ce devait être le clou de notre voyage, mais... n'empiétons pas.

Depuis près de deux heures nous avions quitté Agoumi, et nous sortions à peine de la forêt, guidé par Amar, à la recherche du capitaine.

Nous descendons dans la vallée parcourue la veille; puis nous la laissons à notre gauche. Amar nous quitte alors après nous avoir vus sur le bon chemin. Nous montons, nous descendons, remontons et descendons encore. Nous étions gais ; la nature était pour nous clémente. Tout charmait nos yeux ! Mais comme le plaisir ne va jamais sans peine, comme sous les fleurs gît toujours un serpent, la catastrophe nous arrive sous les espèces de ce grand benêt de Maamar, notre muletier, qui présente à Courtellemont le petit appareil à instantanés tout ouvert et les plaques, hélas perdues !

Ah ! non, je ne dirai pas la rage qui nous prit tous ! Les expressions dont le capitaine foudroya Maamar ! Notre complète désolation en face d'un pareil malheur !... Et les femmes dans les trous à huile !... Et l'entrée d'Agouni-Gouranne !... Et la falaise !... Et Adjilla sous les oliviers !... Tout gâché, tout perdu de ces instantanés ravissants par la bêtise, l'idiotie, la faute de ce crétin de Maamar.

Nous marchons toujours vers le village de Tachaat, que nous avons aperçu là-haut perdu dans la verdure. Mohammed nous fait prendre une vallée étroite que suit, à travers une végétation folle, un oued aux eaux terreuses à cause de la pluie de la veille. Comme la veille nous passons et repassons l'oued. En face d'un sentier qui grimpe à pic, Mohammed s'arrête, réfléchit, puis continue sans écouter le capitaine qui lui dit : « *Maintenant, Mohammed, tu dois te tromper !* » C'était exact. Des enfants qui jouaient dans une clairière nous indiquent le chemin. Nous rebroussons et prenons le sentier que Mohammed avait négligé tout à l'heure.

Après une montée très pénible pendant laquelle nous dûmes nous cramponner aux quelques crins de nos mulets et à nos bardas, nous atteignons le village de de Tachaat, très coquettement perché sur son mamelon, au milieu des frênes, et

d'une propreté remarquable. Malheureusement ce village où la paix devrait, ce semble, régner en souveraine, était agité ce jour-là, et d'une maison partaient des cris. Mohammed, envoyé en reconnaissance, revient et nous dit simplement : « *C'est une femme révoltée que son père frappe.* »

Il arrive, en effet, que la femme quitte volontairement son mari malgré lui et se retire chez son père. Elle est dite alors « *révoltée-thenoufak.* » Si le mari aime sa femme, il envoie des marabouts ou des *akal* (gens sensés), des personnes de sa famille, pour essayer une réconciliation. S'il ne l'aime pas, les démarches sont faites pour la forme.

La femme réintègre-t-elle le domicile conjugal ? Tout est bien. Sinon le mari n'en a nul souci ; il se remarie ou ne se remarie pas ; quant à elle, elle ne peut se remarier puisqu'elle n'est pas répudiée. Cela n'arrange pas le père qui se croyait débarrassée et a une bouche de plus à nourrir : aussi s'emploie-t-il à faire rentrer sa fille chez son mari ou à obtenir la répudiation qui lui permettra de la remarier.

Pour l'obtenir, il faut payer, car le mari spécule et demande une forte somme, alléguant qu'il n'a pas répudié sa femme et qu'elle peut revenir. Il y a débat sur la somme demandée entre le mari et le père ou entre le mari et le futur époux par l'entremise du père ; et, si l'on arrive à s'entendre, le prix convenu une fois payé au mari abandonné, le *Brir am !* dénoue les liens primitifs. Mais si l'appât du gain ne séduit pas le mari, s'il refuse le *Brir am !* à n'importe quel prix, la femme est dite alors perdue (melakat) et ne peut se remarier qu'après la mort de son mari.

Elle était donc *révoltée*, plus que cela peut-être, *melakat*, perdue, cette femme dont les cris affolés arrivaient, déchirants, à nos oreilles, tandis que, descendus de nos montures, nous glissions les pentes à pic du mamelon de Tachaat et remontions paisiblement le dernier contrefort qui nous séparait du massif des Beni-Yenni.

Pour l'atteindre, il nous faut, une fois encore, descendre, mais par un sentier perdu dans les lentisques et les brule-capotes qui nous fouettent le visage et accrochent nos vêtements. Nous avons, même sur nos mulets, de la verdure par dessus la tête. A nos pieds, le sentier aux tons ardoisés dégringole et nous conduit dans la large trouée de l'oued El-Arba, dont le pinceau le plus habile, dont la palette la plus chargée de couleurs suaves, ne pourraient rendre l'entrelacement des vignes et des frênes enamourés, les cascades d'oliviers et de chênes, les tons gris, roses, bruns, jaunes, avec la perspective lointaine des derniers arbres perdus dans un ciel d'un bleu éblouissant, et, près de nous, l'eau qui coule sur des fonds de sable et de cailloux que traversent en ce moment des Kabyles poussant devant eux des mulets chargés.

On leur demande où ils vont. — A la zaouïa de Si Mohammed el Sghir. — Nous étions fort intrigués et désirions savoir ce qu'était qu'une zaouïa quand un

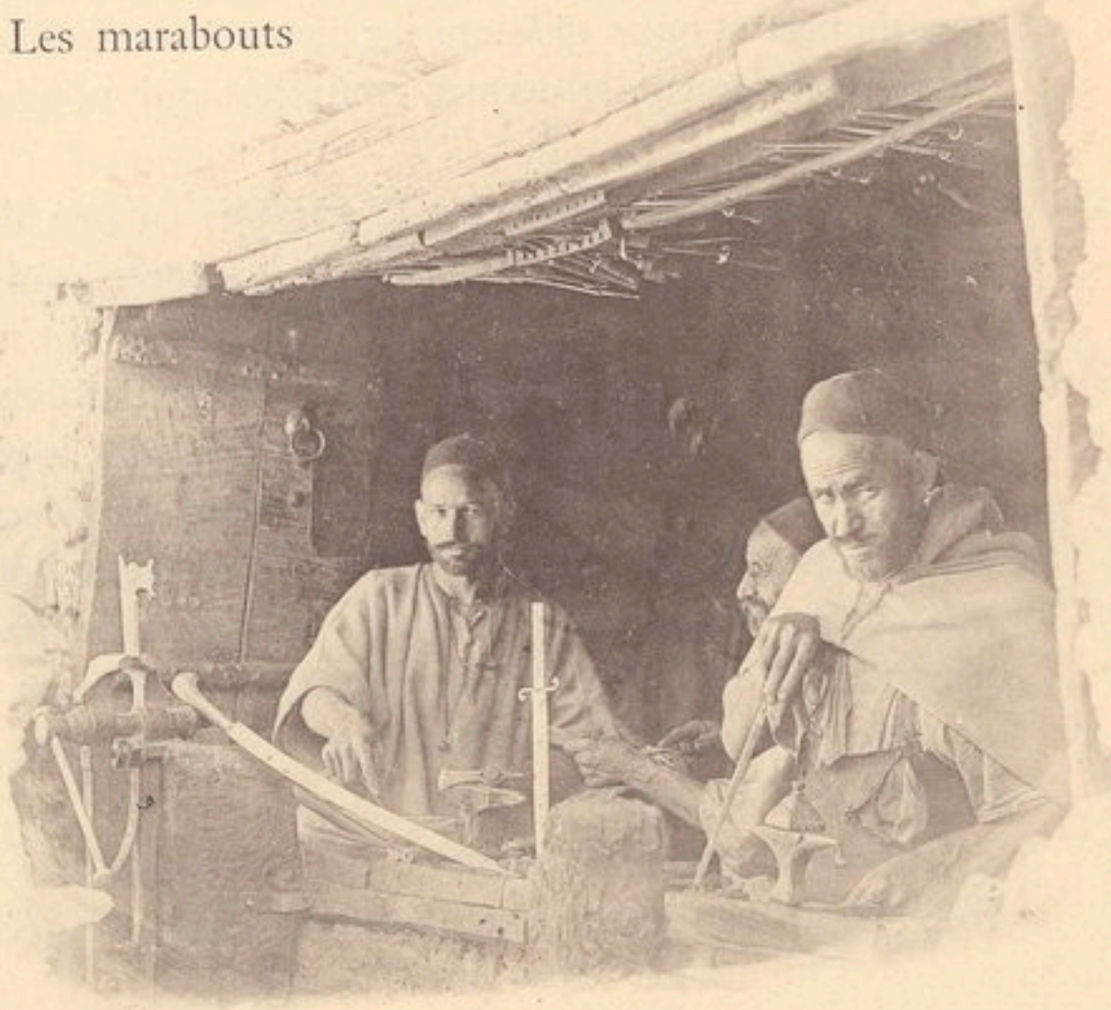
bien heureux hasard nous fit rencontrer un joli garçon d'environ seize ans, très proprement habillé, qui allait passer la rivière après avoir retiré ses *sbatts*. — Quel beau gars, dit à haute voix de V... en s'adressant à Mohammed. — Vous trouvez, monsieur, répond dans le plus pur français ce jeune Kabyle. On l'interroge, il répond toujours avec pureté et nous apprend qu'il a son *certificat d'études*. Trouver un *Kabyle diplomé* dans ce coin perdu était une bonne aubaine et bientôt nous fûmes fixés sur les zaouïas.

UN MOULIN A HUILE

Les Kabyles sont musulmans, mais ils sont moins fanatiques que les Arabes. Ils se passent facilement de prier et ne regardent guère à la nourriture surtout quand elle ne leur coûte rien. Cependant, en général, ils font le Rhamadan avec ferveur et cette période de jeûne est chez eux aussi l'occasion de quelques assassinats.

Ils sont très superstitieux. Les marabouts exploitent naturellement la crédulité des fidèles, n'ont pas de *çofs* et maintiennent leur influence en ne s'alliant qu'entre eux : les mariages entre marabouts et filles de marabouts et kabyles ou étrangers sont considérés comme des mésalliances.

Les marabouts sont censés représenter l'élément savant, et ils



ARMURES DES BENI YENNI

ont la haute main sur les zaouïas, qui se divisent en grandes et petites zaouïas.

Les petites zaouïas sont des écoles qui n'ont qu'un *thaleb* ou deux, et dans lesquelles on apprend aux enfants les premiers principes du Coran. Ces zaouïas n'acceptent que les enfants des villages où elles sont établies; elles n'admettent ni étrangers ni pensionnaires.

Les grandes zaouïas sont plus hospitalières et forment des *tholbas* qui approfondissent l'étude du Coran, et joignant à cette étude celle de la grammaire arabe, des lois musulmanes de Sidi-Kheill, de l'astronomie, de la philosophie, de la Genèse et des quatre règles de l'arithmétique.

Chaque zaouïa est dirigée par un cheik qui est en même temps professeur. Elle possède toujours beaucoup de terres qui lui sont données par des gens qui meurent sans héritiers ou qui lui font de telles offrandes. Ses khammès cultivent les terres qui rapportent de quoi nourrir élèves et professeurs. Ce qui reste de la récolte est vendu et l'argent sert à l'entretien de la zaouïa. De plus, chaque élève en entrant paye 50 francs, et ne paye plus rien jusqu'à la fin de ses études.

Le cheick reçoit 500 francs par an et ne s'occupe ni de l'intérieur ni de la discipline. Le gouvernement intérieur et la discipline sont assurés par les élèves eux-mêmes : chacun d'eux, du moins les grands, devenant à son tour, et pour un mois *mekaddem, oukil et* cuisinier.

Le Mekaddem a l'argent entre les mains ; il est chargé de faire acheter les provisions : c'est l'économe. L'Oukil veille à ce que rien ne manque dans la zaouïa ; il surveille la propreté, l'éclairage, etc. Le mekaddem et l'oukil se contrôlent ainsi réciproquement et rendent compte au cheick des irrégularités qu'ils constatent : le coupable est puni ou renvoyé selon la gravité de sa faute. Ils punissent les autres élèves sans faiblesse mais sans animosité : ce qui produit une forte discipline : chaque élève devenant, à son tour, mekaddem et oukil.

Les punitions consistent en amendes, corvées et coups de corde sur la plante des pieds (*l'fellakat*). L'oukil donne le *l'fellakat* aux petits élèves. Le mekaddem impose des corvées aux grands et punit d'amendes tous ses condisciples.

Les amendes varient de 0 fr. 50 à 15 francs, et augmentent avec la gravité de la faute : en voici un aperçu :

0 fr. 50 pour insultes envers un camarade.

1 fr. 95 pour avoir frappé un petit élève.

2 fr. 50 chacun à deux élèves qui se battent.

5 francs pour être monté sur un mulet de la Zaouïa portant au moins deux mesures de blé ou de figues ou un poids de 25 kilos.

10 francs pour avoir mangé la part de nourriture du voisin.

15 francs pour insultes envers le cheick, le mekaddem ou l'oukil.

Ceux que l'on surprend à voler ou à commettre des actes hors nature sont renvoyés.

ICHERIDEN

Les grandes zaouïas les plus connues en Kabylie sont celles de : Aït Sidi Ahmed ou Saïd ; d'Arous ; d'Aït Sidi Saïd ou Thaleb ; de Sidi Abderrhaman et de Aït Sidi Amar ou el Hadj.

Les zaouïas qui reçoivent des présents de tout le monde se montrent à leur tour généreuses envers tous ceux qui viennent frapper à leur porte : c'est ce qui fait leur force et leur attire des dons.

Pendant que le jeune *diplomé* nous donnait les renseignements qui précèdent sur les zaouïas, nos chevaux et nos mulets barbottaient dans la rivière, buvaient à gorge pleine et prenaient un court repos qu'ils avaient bien gagné. Les Kabyles et leurs mulets chargées avaient disparu vers Si Mohammed Sghir, et nous ne songions plus qu'à gagner rapidement Taourirt Mimoun, un des principaux villages des Beni-Yenni.

Tous les hommes que nous rencontrons, toutes les femmes et les fillettes que nous voyons ramassant des olives, sont plus propres, mieux habillées que les gens des Chenachas. Les femmes ne sont pas plus jolies. Elles affectionnent le rouge pur. Aussi leurs foutas sont moins bariolées que celles que nous avons vues.

Nous grimpons, c'est bien le cas de le dire, par un sentier assez large mais difficile, obligés d'arrêter nos bêtes pour leur laisser reprendre haleine. De toutes parts les villages dominent les pentes et Mohammed est très fier en nous disant qu'avant la conquête française jamais les autres tribus n'osaient attaquer les Beni-Yenni. Ils ne furent pas moins rapidement enlevés après la chute d'Icheriden.

Je crois que Mohammed n'était pas content lorsque le capitaine nous racontait la chute de ces villages si formidablement nichés. Le fait est que les Beni-Yenni sont les plus orgueilleux des Kabyles, les moins soumis certainement, les plus

intelligents et les plus riches. Mais ce qui fut leur perte, comme celle de toutes les tribus qui furent successivement soumises, ce fut le manque d'ensemble et d'entente; la confusion de leurs rassemblements, le décousu de leurs attaques et de leurs défenses. La valeur et la discipline de nos troupes contribuèrent puissamment aussi à assurer notre succès.

Les Beni-Yenni se battirent donc comme les autres, ni mieux ni plus mal malgré leurs prétentions exagérées et leur vantardise. Il faut reconnaître cependant qu'aux autres points de vue ils sont supérieurs à leurs frères. Chez eux on trouve plus de physionomies intelligentes, plus d'hommes propres et industrieux. Ils sont essentiellement ouvriers, fondent des bijoux de toutes sortes, imitent à merveille les articles de Paris, fabriquent encore des armes, les longs moukalas, les sabres et les flissas, et même sont passés maîtres dans l'art du faux monnayeur.

Il faut avouer encore qu'ils cultivent mieux leurs terres. Nous le constations bien alors que nos mulets nous hissaient à des centaines de mètres d'altitude. Les champs sont propres, couverts de petits tas de fumier parfaitement répartis sur toute la surface ; ils sont bien entourés, soit de pierres, soit de bordures d'arbrisseaux. Les bœufs, les moutons, les chèvres ont meilleure apparence ; ils sont plus gras ; leurs peaux et leurs toisons sont moins maculées : ce qui prouve que les maisons sont mieux entretenues.

Quand nous arrivons à Tigzirt, l'on nous offre de belles grappes de raisin que nous acceptons avec empressement, car, malgré la pluie de la veille, la température est encore assez chaude.

UNE MARIÉE

Nous étions donc au milieu de cette vaillante tribu des Beni-Yenni qui se vante d'avoir toujours résisté et, dans les luttes anciennes des tribus, de n'avoir jamais été vaincue. Et cependant, lors de la grande épopée de la conquête de la Kabylie, les Beni-Yenni ne furent pas les plus difficiles à soumettre.

Pendant le combat d'Icheriden, les divisions Yusuf et Renault se préparèrent au départ; puis, à l'issue de la lutte, descendirent sur l'Oued Djemmaa.

Le lendemain, après avoir laissé les sacs et les bagages près de la rivière, les deux divisions gravirent les pentes ravinées et difficiles pen-

dant que le Général Chappuis occupait Taourirt-Amokran pour surveiller l'Oued Djemmaa.

A 7 heures, les deux divisions se trouvaient près d'Aït-Hassem; le Général Yusuf obliqua à gauche sur Aït-Arba qu'il fit tourner par le 3me bataillon du 1er Zouaves et s'en empara, tandis qu'il faisait faire un à-droite au Colonel Collineau avec le 1er bataillon et le dirigeait sur Aït-Hassem. Pris entre deux feux, les défenseurs de ce village l'abandonnèrent et la division Regnault l'occupa aussitôt.

Ce fut bientôt le tour de Taourirt-Mimoun qui ne fit aucune résistance.

Mais les Beni-Yenni ne songèrent pas à se soumettre et l'on dut encore attaquer le village de Taourirt-el-Hadjadj qui fut enlevé le 28 juin; après quoi, surpris et découragés par ces attaques imprévues, les Beni-Yenni firent leur soumission le 1er juillet.

Tandis que le Capitaine nous explique les mouvements des deux divisions et la chûte de tous ces forts villages, nous lâchons la bride à nos bêtes qui continuent à monter.

Une halte à Agouni-Ahmed, en avant du village, sur une large plate-forme où se dressent deux frênes superbes, les plus beaux que nous ayons encore vus.

Encore quelques coups de bardas... et nous sommes arrivés. Le Président n'était pas là; il n'avait pas été prévenu. Nous sommes reçus par son frère, Areski ben Mohammed Arab, qui s'excuse le mieux qu'il peut. Courtellemont triomphe, mais plus modeste que César, il se met en devoir de nous faire la cuisine, coupe le jambon, casse les œufs, ouvre les boîtes de conserves, *va, vient, fait l'empressé,* en riant comme un enfant et nous sert une omelette brûlée. C'est évidemment la faute de la poêle! Nous ne discutons pas, car nous avons mieux à faire et le repas est varié. D'ailleurs nous entendons la musique des Ideballen qui ronfle dans le village voisin où l'on célèbre une double noce, et nous nous hâtons pour ne pas manquer une occasion aussi inespérée. On veut bien nous faire voir les jeunes femmes, deux fillettes, enchassées comme des idoles dans leurs bijoux de front et leurs bracelets; nous pénétrons dans une chambre très propre où dort un enfant que balance dans un berceau d'une simplicité rustique une ravissante jeune fille. Puis nous parcourons les rues d'Aït-Larba assez rapidement car l'heure s'avance et nous voulons entrer au fort.

Mais avant, nous nous avançons vers les dernières maisons situées au sud du village. Là, nous jouissons d'une vue immense: nous apercevons Tachaat, les mamelons dorés qui fuient au loin; les grands pics étincelant de lumière; nous fixons particulièrement la falaise, la coupure où se fond Agouni, et la forêt superbe d'un vert sombre où, peut-être, assise sur un rocher, Adjilla rêve à nos derniers adieux. Nous descendons alors jusqu'au lit de l'Oued-Djemmaa et remontons par les crêtes de Taourirt-Amokran qui profile sa mosquée sur le ciel devenu rose

sous les rayons du soleil couchant. Et bientôt une nuit noire nous enveloppe; nous pressons nos bêtes qui, malgré l'obscurité marchent avec une sûreté remarquable aux bords des précipices.

Le lendemain nous partons pour Alger après ces journées inoubliables. Naturellement nos conversations n'ont pas d'autre sujet que ces montagnes superbes, que ces kabyles si intéressants à tant de titres.

Nous nous efforçons de trouver les solutions de tous les problèmes qu'a fait naître sous nos pas cette course rapide à travers la race kabyle. Le seul point sur lequel nous sommes tous d'accord c'est que les Kabyles sont loin d'être gagnés à la France. Tous les anciens tirailleurs, tous les jeunes gens qui reçoivent une instruction, même un peu élevée, dans les écoles construites et entretenues à grands frais, sont autant d'ennemis plus habiles que nous trouverons un jour où l'autre en face de nous.

Le tirailleur, ce soldat si propre, si dévoué à ses officiers français, ce héros sur tous les champs de bataille où nous l'avons conduit, retombe, dès le jour de sa rentrée au village, dans la crasse héréditaire et reprend la vieille haine qu'il avait troquée contre la prime. Et le jeune diplomé, arrivé au but à force de mémoire et d'indulgence, revient continuer l'étude mécanique du Coran. Tous deux reprennent le burnous dont les plis cachent un lambeau du drapeau de l'Islam, et racontent à leurs frères les abominations de la civilisation française.

Nous avons vaincu les Kabyles, nous ne les dompterons jamais : à peine parvient-on à les gouverner. Des représailles, des luttes nouvelles, des fusils et de la poudre : voilà de quoi rêvent les Kabyles; voilà de quoi ils parlent dans leurs réunions secrètes.

S'ils n'ont pas bien choisi leur moment en 1871, on peut être certain que la prochaine insurrection éclatera à l'heure voulue, quand la France luttera de toutes parts, sur terre et sur mer. Nos ennemis ont des intelligences en Kabylie, et les journaux y parviennent et y sont très commentés.

. . . . . .

Mais il me semble que je viens de faire un rêve, et que pour célébrer les belles montagnes et la large vallée, j'ai tout oublié de l'Algérie; les grands plateaux couverts d'alfa dans leur poétique immensité, Alger, la ville de ma jeunesse et de mes prédilections.

Cependant, j'avais la vision de toute la nature algérienne. Devant moi, le golfe bleu ou l'infini du ciel et l'infini de la mer se confondent; ces collines où se dressent d'étage en étage les blanches villas; l'animation du port; les cris de la ville; les mouettes qui se poursuivent, se précipitent sur les lames et s'accroupissent en se laissant balancer; les projections striées, rouges et vertes, des signaux dans l'eau profonde; et ces beaux paquebots qui jettent leurs panaches blancs et font retentir leurs sirènes. Puis, dans le ciel bleu parsemé d'étoiles, sur la mer aux vagues

lumineuses, passent et repassent tous mes souvenirs d'une longue excursion dans le Sud : le désert immense avec son calme majestueux, ses dunes de sable qui marchent sans cesse poussées par le violent simoun, ses chemins infinis et non frayés où quelque chameau esquisse sa marche, ses mirages superbes et décevants ; et, dans un creux, quelques tentes, quelques moutons, un peu de fumée qui flotte dans le grand espace ; au loin, un caravansérail qui semble perdu ; de vertes oasis qui sont des sourires au milieu d'une désolation.....

Eh bien ! oui, c'est encore pour vous mes dernières pensées, belles montagnes kabyles, mamelons aux villages ravissants, vallées profondes et verdoyantes.

C'est là que je voudrais encore aller entendre, dans la lourde atmosphère des gourbis, tandis que le vent hurle et que les chiens aboient, les contes fantastiques des veillées, les superstitions naïves et inexplicables.

Si nous restons forts en Algérie, si la France, comme il faut l'espérer, sort victorieuse de la grande mêlée européenne, les Kabyles, les premiers, s'assimileront, car de tous les indigènes de l'Algérie, ce sont eux dont la vie et les mœurs se rapprochent le plus de celles de nos paysans français. Ils ont des notions précises d'égalité et de démocratie ; ils ont la pratique de la propriété individuelle ; ils sont travailleurs et attachés au sol. Et lorsqu'on les voit énergiques et vigoureux, nerveux et robustes, conduisant leurs charrues sur les flancs des ravins en face de cette belle nature, de ces montagnes radieuses, l'on se prend à vouloir comme frères ces vaillants et fiers Kabyles que la France peut rendre dignes d'elle.

PIERRE DUFORT.

VILLAGE DE LA MARNIA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

TAOURIRT AMOKRAN.

VILLAGE DES BENI-YENNI.

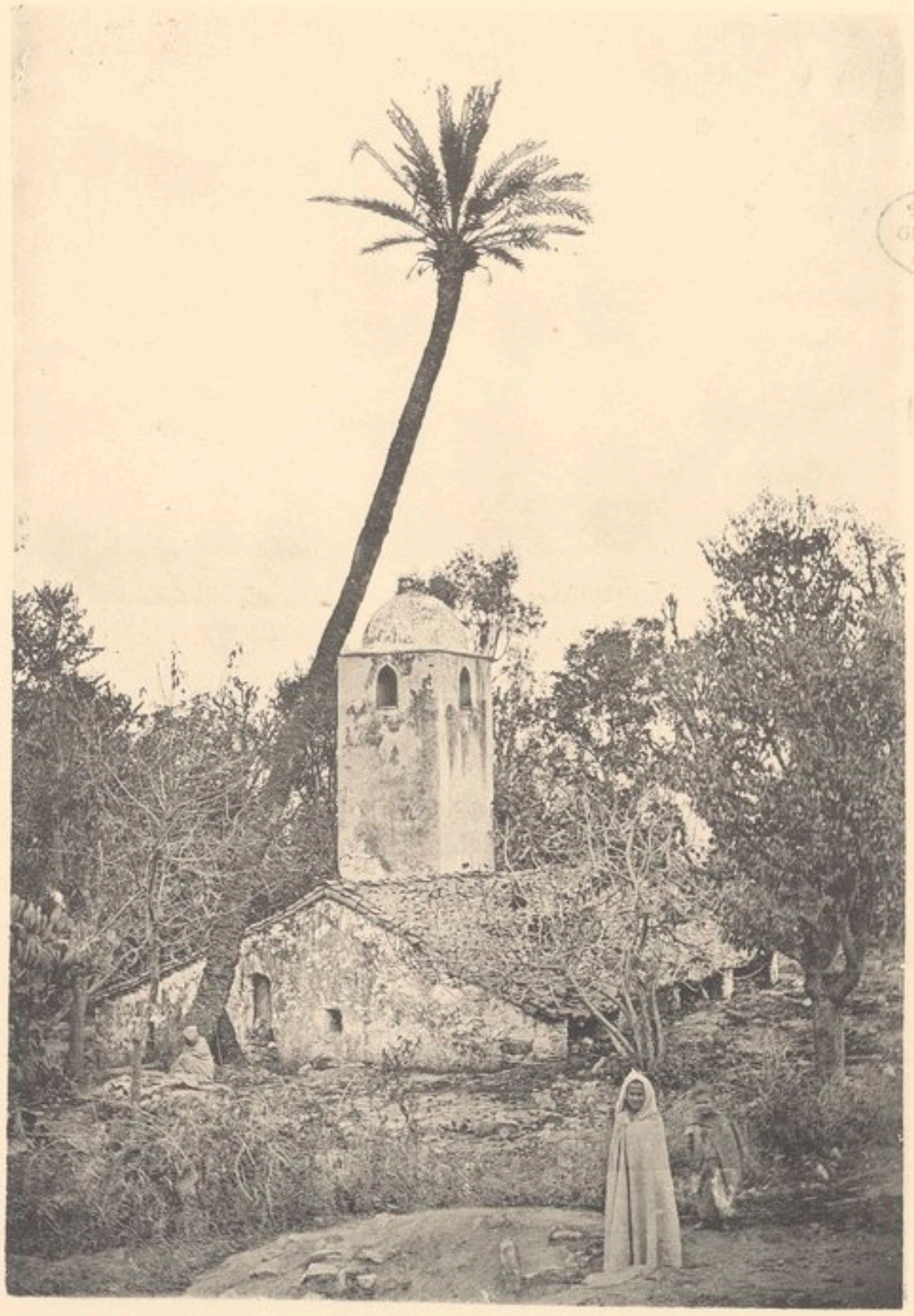
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

HABITATION KABYLE.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

Mosquée *(Djemâa)* Kabyle.



SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

DJEMAA SAHARIDJ.

BISKRA

J.-E. FRECHON

BISKRA

Illustrations d'après les clichés de l'Auteur

ALGER
J. GERVAIS-COURTELLEMONT & Cie
Éditeurs d'Art
6, BOULEVARD DE LA RÉPUBLIQUE | 10 & 14 RUE DES TROIS-COULEURS
—
1892

TABLE DES ILLUSTRATIONS

		Pages.
1	*Culture du Palmier.*	1
2	*Un troupeau.*	4
3	*Environs de Biskra.*	HORS-TEXTE
4	*Marché.*	5
5	*Entrée du Marché.*	5
6	*Marchand de fèves.*	7
7	*Cuisine en plein air.*	7
8	*Marché de Biskra.*	HORS-TEXTE
9	*Caravane défilant devant le Caïd.*	10
10	*Le Caïd.*	10
11	*Caravane de Mehara.*	12
12	*Cavaliers arabes.*	12
13	*Un palanquin.*	12
14	*Halte de caravane.*	13
15	*Chargement d'un chameau.*	13
16	*Suite de caravane.*	13
17	*Dans les jardins.*	HORS-TEXTE
18	*Fillette de Biskra.*	16
19	*Les laveuses.*	16
20	*Palmiers de l'oasis.*	17
21	*Jardins de Biskra.*	19
22	*Une Zaouïa (Ecole indigène).*	HORS-TEXTE
23	*Chemin de Sidi Barka.*	22
24	*Un enterrement.*	22
25	*L'entrebâillement d'une porte.*	24
26	Un sou ; barca.	24
27	*Une élégante aux courses de Biskra.*	24
28	*Devant les tentes.*	25
29	*En dehors de l'oasis.*	HORS-TEXTE
30	*Travail des champs.*	28
31	*Cafetier en plein vent.*	28
32	*Entrée de l'oasis.*	HORS-TEXTE

		Pages.
33	*Les deux rues des Ouleds Naïls*	30
34	*Ouleds sur leurs portes*	31
35	*Ouleds*	31
36	*Fabrication des tapis*	HORS-TEXTE
37	*Un fondouck*	32
38	*Ouled Naïls*	35
39	*Fabrication du couscous*	HORS-TEXTE
40	*Ruines de la Casbah de Biskra*	38
41	*Une rue de l'oasis*	HORS-TEXTE
42	*Mosquée de Sidi Abd el Moumen*	40
43	*Chameliers à Mehara*	41
44	*Une course de Mehara*	41
45	*Propriété Landon*	42
46	*M'Sala (Couvent des frères armés du Sahara)*	43
47	*Hôtel du Sahara*	43

TEXTE IMPRIMÉ PAR

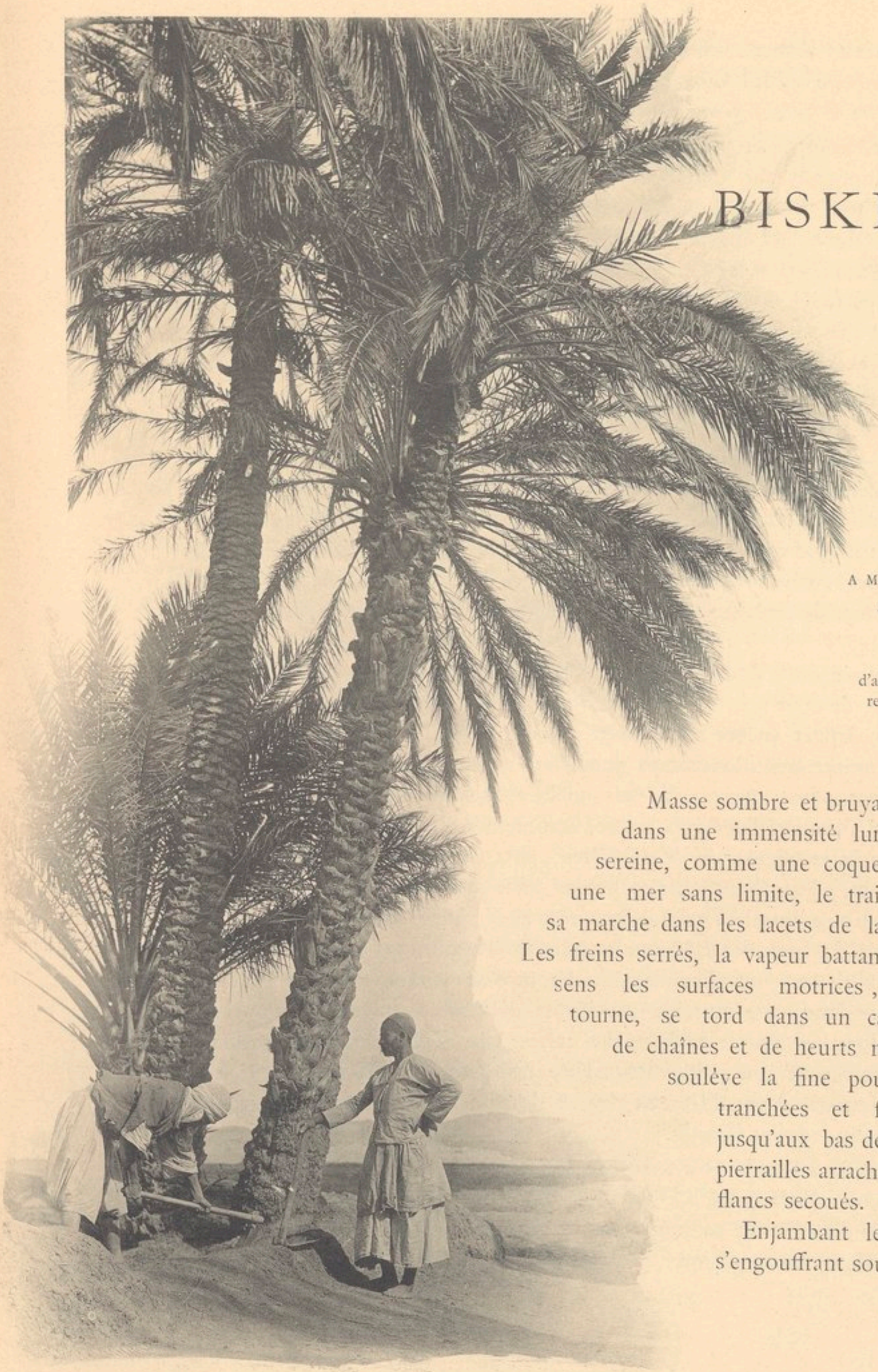
L. REMORDET & Cie

Illustrations d'après nature

IMPRIMÉES PAR

GERVAIS COURTELLEMONT & Cie

1892



BISKRA

A MON PÈRE, A
MA MÈRE

Hommage
d'affection et de
reconnaissance.
E. F.

Masse sombre et bruyante, perdue dans une immensité lumineuse et sereine, comme une coque noire sur une mer sans limite, le train poursuit sa marche dans les lacets de la descente. Les freins serrés, la vapeur battant à contre sens les surfaces motrices, il vire, tourne, se tord dans un cahottement de chaînes et de heurts métalliques, soulève la fine poussière des tranchées et fait rouler jusqu'aux bas des talus les pierrailles arrachées à leurs flancs secoués.

Enjambant les viaducs, s'engouffrant sous les tun-

nels, trouant les rochers, sautant les ravins, la voie accroche ses courbes aux derniers escarpements de l'Aurès ; son interminable ruban fait une ceinture d'acier aux abîmes où le berger arabe osait à peine risquer ses chèvres.

La descente se précipite. Des sommets d'un gris si clair qu'ils semblent projeter des reflets lumineux sur l'azur pâle du ciel, cachent maintenant les plateaux du Tell, laissés tout là-haut à douze cents mètres d'altitude. En avant, d'autres sommets dressent leur masse chaotique et profilent sur le ciel des lignes si étranges, des contours si bizarres qu'avec l'enchevêtrement de leurs formes, l'œil s'amuse à échafauder mille constructions fantastiques : ici une forteresse avec ses tours ; là, un château avec ses donjons et ses créneaux.

Au pied, sur un lit de cailloux d'un blanc éclatant, roule la rivière, mince filet d'eau qui mouille à peine, comme dans la caresse discrète d'un ruisselet sans importance et voué à une fin prochaine, quelques-uns des énormes galets ronds que ses crues ont entassés sur cent mètres de large. Des barrages d'une construction enfantine, quelques cailloux mal scellés d'un peu de sable, se dressent çà et là au milieu du torrent ; ils coupent la route aux quelques goutelettes liquides que le soleil de juin n'a pas encore bues, et les rejettent vers les bords où des rigoles de canalisation les reçoivent précieusement, pour les conduire par mille détours vers de petits champs de céréales, mûres depuis longtemps, mais oubliées par la faucille paresseuse.

La voie ferrée, enfin descendue des hauteurs, court maintenant en ligne presque droite le long de ces rives, trop souvent vagabondes, et dont l'immédiat voisinage constitue un danger encore mal conjuré. A droite et à gauche s'étendent deux chaînes de montagnes ; longtemps parallèles, elles finissent par se rapprocher insensiblement, poussées par je ne sais quelle attraction particulière aux masses. Les voici qui allongent l'une vers l'autre, comme des bras étendus pour l'enlacement, les pointes aiguës de leurs crêtes ; puis, dans un suprême effort de rapprochement, elles mêlent leurs rochers et leurs pics et confondent leurs deux masses dans une colossale barricade, qui obstrue la vallée, arrête la rivière, coupe la voie ferrée. La force des éléments et celle de l'homme semblent bloquées au fond de ce cul de sac ; quand soudain, au détour d'une courbe, l'œil déjà inquiet, découvre dans l'immense muraille une étroite déchirure, taillée comme par une main humaine ; partant de la ligne des crêtes, elle descend en se rétrécissant, pour se terminer en une pointe très aiguë, ainsi qu'un V gigantesque : c'est la gorge d'El Kantara, ce pas d'Hercule, où les Romains reconnaissaient l'empreinte d'un talon divin, *calceum Herculis*.

Le torrent, la route, la voie ferrée se serrent, étagent leurs niveaux, se font tout petits pour passer trois, là où il n'y a place que pour un, et s'engouffrent ainsi entassés dans l'étroit couloir, pour en ressortir en toute hâte et courir à l'aise, en s'étalant dans la plaine.

Cette plaine, bordée d'une dernière rangée de collines, ondulations extrêmes, vagues expirantes des grandes marées terrestres qui produisirent naguère le massif de l'Aurès, si elle n'est pas encore le Sahara, en est assurément le premier essai, la carte d'introduction déposée sur ce seuil géant, sous cette porte d'or, qui fait au plus grandiose des panoramas la plus grandiose des entrées.

Avant d'aller confondre quelques lieues plus loin leurs pentes expirantes avec l'immensité plate du désert, ces derniers mouvements du sol flamboient comme une coulée d'or fondu, sous l'embrasement du soleil, qui lentement descend vers leurs sommets. De chaque échancrure jaillissent des gerbes de feu ; la terre en paraît embrasée ; tout en reflète l'éclat : le sol, avec sa tonalité ocreuse, les pierres du torrent, avec leur blancheur de craie, les lointains si bleus, qu'ils se confondent avec le ciel, tout hormis la traînée noirâtre de la locomotive et des voitures, dont la note discordante jette une hurlante cacophonie dans cette symphonie de lumière.

Comme s'ils avaient conscience de leur laideur, de la macule sans nom dont ils souillent la suprême harmonie du tableau, ils se hâtent, pris de pitié peut-être aussi pour la marchandise humaine qu'ils remorquent dans cette atmosphère de feu. Les stations à peine entrevues succèdent aux stations ; sous les verandas de tuiles rouges, entre un arbrisseau à demi mort de soif et un arrosoir vide, quelques Arabes accroupis regardent d'un air béat l'arrivée des voitures, ou envoient un salut amical aux chechias rouges encadrées dans chaque portière ; personne ne monte, rien ne descend ; un coup de sifflet, un dernier bruissement du cailloutis sous le talon du chef de gare, et la machine se remet à haleter, crachant sa vapeur dans une atmosphère si brûlante et si sèche, qu'elle y reste invisible, comme rebelle à la condensation. Debout, devant chaque barrière, une femme indigène, son drapeau à la main, le classique chapeau de toile cirée couvrant ses tresses de laine et mettant un peu d'ombre sur sa face bistrée, nous salue au passage, avec toute la solennité que la conscience de son rôle de femme arabe devenue fonctionnaire de la voie, peut ajouter à sa gravité naturelle.

Voici El Outaïa, avec sa montagne de sel, ses palmiers, ses irrigations, vagues souvenirs des travaux hydrauliques que les Romains y avaient accumulés ; sa plaine immense, où les chameaux répandus parmi les céréales récoltées, ramassent, leur long cou allongé entre leurs jambes écartées, les derniers épis oubliés par les glaneurs ; la Fontaine des Gazelles, où l'œil réclame vainement une fontaine et une gazelle ; une dernière station, et dans un poudroiement d'or se montre Biskra.

L'apparition de la reine des oasis, émergeant comme une île d'émeraude dans un océan de lumière, avait assurément plus de grandeur, aperçue pour la première fois du haut de ce col de Sfa, par où naguère débouchaient les diligences ; la soudaineté du coup de théâtre, l'immensité de l'horizon, l'aspect de cette mer sans

eau et sans rivage, piquée ça et là de points verts, ajoutaient à la majesté du tableau. Pour plus modeste, l'impression recueillie aujourd'hui à travers les fenêtres d'un wagon n'en reste pas moins ineffaçable.

Sur la gauche, une mer de galets roulés, toute blanche, mais d'un éclat laiteux si atténué qu'il se fond avec le gris jaune des rives, s'harmonise avec le vert si doux des palmiers lointains qui y trempent leurs racines; c'est un tableau où l'azur du ciel, les tons fauves du sol, les violets des lointains se mêlent dans une gamme ultra-lumineuse, mais si douce et si fine, que l'œil étonné comprend à peine qu'un tel débordement de lumière, une semblable orgie de tons chauds ne produisent ni heurts, ni contrastes. Toutes les couleurs se fondent dans un même châtoiement; on dirait d'une palette où le soleil maniant lui-même les tubes de couleur, aurait mélangé avec un tact infini les verts et les violets, les blancs et les jaunes.

Au premier plan, un petit troupeau de chèvres noires et blanches, conduites par un garçonnet arabe, demi-nu sous l'effilochement de sa gandoura, gambadent le long de la voie, et jettent sur le sol jaune une tache d'ombre violette que le soleil baissant à l'horizon allonge démesurément.

Biskra! tout le monde descend! Le Sahara lui-même n'est plus à l'abri de la banalité européenne; chaque jour la locomotive l'y déverse à pleins wagons; le débarquement sous les tuiles rouges chauffées à blanc de la gare n'échappe pas à la vulgarité qui distingue partout l'arrivée d'un train. C'est un pêle-mêle d'omnibus, de garçons d'hôtel galonnés, de porteurs se disputant les bagages, se jetant sur les paquets de journaux à demi-éventrés par les heurts de la route; et il faut bon gré mal gré gagner l'hôtel, escorté du camelot saharien qui crie le *Petit Journal,* avec l'aplomb et la voix enrouée de son confrère parisien.

*
* *

Ma première visite a été pour le marché. J'aime ce grouillement d'hommes, de bêtes et de choses, le coudoiement de la foule affairée, les appels des marchands vautrés sur les étalages, les offres dérisoires des acheteurs, les marchandages

sans fin. Nulle part au monde une collectivité de vendeurs et d'acheteurs ne revêt un caractère plus pittoresque qu'en Algérie. L'Arabe est né marchand; le trafic est pour lui un plaisir tout autant qu'un profit; il ne comprendrait pas la vie sans le marché; le marché, où il faut qu'il se rende, monté sur sa mule, une ou deux fois par semaine, n'eût-il aucune affaire à y traiter; tout au moins il y verra ses amis, apprendra les nouvelles, se tiendra au courant de la fluctuation des cours. Biskra est une des rares villes d'Algérie qui puisse offrir chaque matin ce plaisir aux indigènes de sa région; depuis un temps immémorial elle a son marché quotidien; les Roumis, qui ont recueilli dans le vieil arsenal des coutumes turques tout ce qui a trait à la perception de l'impôt, se sont bien gar-

ENTRÉE DU MARCHÉ

dés d'interrompre une tradition qui rapporte net cinquante mille francs par an. L'Arabe achète, vend ; la commune empoche, et tout le monde est content.

Le marché est installé sur une grande place carrée, entourée de maisons en terre, crépies en pisé gris ; elles commencent par de lourdes arcades, abri nécessaire sous un ciel de feu, et se terminent par des terrasses. Toutes ont bien le caractère saharien : la couleur gris clair particulière aux choses du désert, l'épaisseur des murs qui exclut la chaleur, la lourdeur enfin d'édifices plus pratiques qu'élégants. Malheureusement un ingénieur, sans doute local, a cru devoir doter cette place d'une construction centrale sans caractère et sans beauté ; c'est une vulgaire halle coiffée de tuiles rouges, et supportée par de lourds piliers en briques qui circonscrivent un carré central resté à ciel découvert.

Tout un côté du pourtour extérieur est affecté à la vente des animaux de trait, de bât, et des bêtes de boucherie ; le chameau y attend les acheteurs côte à côte avec le mouton, le mulet et la chèvre. Le vaisseau du désert, étançonné sur trois pattes, est passé en revue par un public connaisseur ; les armateurs sahariens discutent sa carène, sondent ses membrures, calfatées par places d'emplâtres goudronnés ; pour peu que l'ensemble soit trouvé en bon état de conservation et propre à tenir la mer, l'embarcation vivante peut atteindre cent quatre-vingts francs ; ce taux explique le nombre immense d'escadrilles qui flottent sur l'océan de sable.

Hors d'âge et d'usage, réduit à l'état d'inutile ponton, le pauvre vieux navire est dépecé, et figure encore dans un angle du marché sous forme de cuissots et beafsteacks sanguinolents. Assurément cette viandaille saharienne n'offre rien de séduisant à l'œil et à l'odorat du gourmet ; gardez-vous de croire qu'elle soit sans valeur ; elle se vend couramment cinquante centimes le kilo ; les ménagères en tresses de laines, venues des tentes lointaines, l'enlèvent par hottées ; arriment sur l'épaule un gigot entier, et s'éloignent en ployant sous le faix, escortées d'essaims de mouches, dont les ailes bleutées, vibrant sous le soleil, leur font une auréole d'azur.

On a vanté la succulence d'une bosse de chameau braisée à l'indigène ; si vous voulez m'en croire vous laisserez à Tartarin ses préférences culinaires pour un plat par trop saharien.

Le mouton lui-même se ressent de l'aridité des pâturages ; l'absence d'eau, la rareté et la mauvaise qualité des graminées rendent sa chair fadasse ; ses gigots n'ont de commun que le nom avec les produits similaires de nos prés salés. Il n'en fait pas moins l'objet d'importantes transactions ; 20,000 sont annuellement vendus ici, au prix moyen de 20 francs ; pour rude et grossière que soit sa laine, elle convient merveilleusement à la fabrication des tapis et des étoffes solides tissées par les femmes dans le mystère et l'ombre de leurs maisons de terre.

Le marché aux fourrages confine le marché aux bestiaux ; c'est le triomphe du petit commerce ; l'infinie petitesse des transactions défie l'imagination : un sou, cette poignée de fourrage vert ; cinq centimes cette mesure de menue paille, ce tas de noyaux de dattes dont se nourrira la chèvre ou le bourricot de quelque pauvre diable ; l'orge se vend à la poignée, le blé à la pincée. Il n'est, ici, si minime industrie qui ne nourrisse son homme.

MARCHAND DE FÈVES

Très large est la place réservée au commerce de goudron. Le noir liquide qui ballonne la panse d'une centaine d'outres en peau de bouc, joue un rôle important dans l'économie arabe ; il préserve et guérit ; il panse les blessures du chameau, assainit l'eau des guerbas, débarrasse de la vermine et de la teigne les crânes des mioches sahariens, où, sans lui, Mahomet n'aurait même plus retrouvé la touffe de crins, par où il empoigne communément les croyants pour les introduire dans son paradis. Bien avant M. Géraudel, l'Arabe avait deviné la bienfaisance multiple de l'extrait de houille.

Voici le carré réservé aux négociants en bois de chauffage ; très rare ce produit dans le désert ; quatre à cinq francs les cent kilos, c'est son prix ordinaire ; et quel bois ! de misérables racines arrachées à quelque escarpement des Aurès ; heureusement que le soleil est un terrible concurrent à ce négoce.

Les légumes sont à côté ; de vrais et authentiques légumes cultivés à grand renfort d'arrosage ; n'en riez pas, les navets sahariens sont exquis, la salade a de la saveur et la carotte n'est pas sans charme ; la pomme de terre vaut moins.

Entrons sous les galeries couvertes. C'est

LA CUISINE EN PLEIN AIR

un grouillement de burnous, un meli-melo de gandouras, de sacs de blé, de monceaux de dattes, de fèves en tas, autour desquels acheteurs et vendeurs crient et se démènent; 25,000 quintaux de céréales au prix moyen de 20 francs; 50,000 quintaux de dattes au prix de 28 francs s'y vendent annuellement; c'est bien ici le triomphe de la production agricole du pays, un petit temple sur le péristyle duquel les Romains n'eussent pas manqué de sculpter, comme un hommage rendu au *Genio loci,* un régime entouré d'épis.

Bien moins local hélas! ces *shirtings*, ces draps en fins tissus vendus par le Mozabite, ce marchand cosmopolite de l'Algérie. Tout cela arrive de Manchester, comme si Rouen et Roubaix n'existaient pas. Rentrons dans le Sahara en visitant la boutique de ce marchand d'articles du désert. C'est tout un musée d'histoire naturelle. Aimez-vous le lézard, il y en a partout, qui arrondissent leur ventre sous la poussée du sable substitué à leurs viscères absents; cinquante centimes la tarente vulgaire; un franc le scinque officinal; cent sous le géant de l'espèce, l'ourane des sables, un crocodile au petit pied, venu des dunes du Sud où son robuste appétit de mangeur de sauterelles n'a pas obtenu sa grâce. Voici dans un bocal un scorpion vivant, qui, sur un lit de sable, se bat en duel avec un mille-pieds, dont la blessure est presque aussi dangereuse. Fuyons, car on va nous exhiber la vipère à cornes, flanquée de sa sœur, la vipère minute.

Les boucheries sont là tout près; en dépit d'une chaleur torride, la viande est fraîche et saine; on voit que Biskra s'est offert le luxe d'une surveillance sanitaire avec laquelle on ne badine pas.

La cour centrale est en partie affectée aux restaurants; sur la braise des réchauds, des brochettes de foie sanguinolentes grésillent, répandant à l'entour des odeurs de graisse brûlée; des têtes de moutons mijotent dans des marmites de terre; le couscous et sa sauce, la *merga* pimentée, s'étuvent doucement en des terrines coiffées de couvre-plats en fibres de palmiers. C'est l'ordinaire d'un repas arabe tarifé vingt-cinq centimes. Assise par terre, les jambes croisées, la clientèle se pourlèche et semble apprécier hautement la délicatesse de chaque morceau, qu'à pleine main elle s'introduit dans la bouche. Si faible que soit le prix de la carte, il reste inabordable pour bien des bourses; les malandrins se rabattent vers les débitants de sauterelles grillées, ces marchands de « frites » du désert; pour un sol ils s'en adjugent une poignée, et s'éloignent en grignotant avec une délectation suprême, les petits cylindres noirâtres, restes méconnaissables des terribles acridiens.

Au-dessus de ces groupes, les inondant de son implacable lumière, le terrible soleil de juin flamboie. Ses rayons verticaux ont supprimé l'ombre; la chaleur devient insupportable; tout s'assoupit et s'endort; seules les mouches, enfiévrées par ces effluves brûlants, s'ébattent avec délice dans cette atmosphère de fournaise, et mettent sur toutes choses un bourdonnement d'ailes, un grouillement de vie.

*
* *

Ce matin, à la première heure, un ami est venu me chercher. Ensemble nous sommes montés dans une de ces voitures de place, si délabrées, si cahotantes, qu'on les dirait définitivement échouées, après cent naufrages, sur des plages à tout jamais rebelles aux charmes de la carrosserie. Nous suivîmes une route qui file dans l'Ouest, vers les oasis des Zibans. A gauche, les palmiers de Biskra, éclairés à revers par le soleil levant, dessinaient une ligne sombre ; la vigueur de leurs silhouettes mettaient en valeur les plans lointains formés par les collines de Sfa que les premiers feux du jour enveloppaient de tons roses, bleus et lilas, d'une adorable coloration. La route, d'abord unie, roulante cailloutée de silex solides, comme il convient à un brave chemin classé par l'administration, avait fini par se permettre mille fantaisies, tout à fait en dehors des règles d'une honorable vicinalité ; elle courait à gauche, à droite, zigzaguait dans les terrains vagues, grimpait sur les crêtes, descendait au fond des rigoles d'irrigation, au grand dam de notre guimbarde saharienne dont chaque secousse menaçait d'anéantir à tout jamais la branlante ossature.

Une heure de ce cahotement féroce nous conduisit au pied d'un petit marabout; sa kouba toute blanche de chaux jetait une note criarde dans l'infinie douceur du ciel et de la terre. Bâti sur une légère éminence, le sanctuaire dominait l'immensité du désert, qui s'étendait à perte de vue, ainsi qu'une mer morte, sans vagues et sans murmure. Au pied du monticule, quelques cavaliers arabes étaient arrêtés ; les uns, assis par terre, tenaient par la bride leurs chevaux ; d'autres, restés en selle, profilaient sur l'azur du ciel la pourpre éclatante des burnous ou la blancheur immaculée des gandouras. Les rayons obliques du soleil, encore bas à l'horizon, mettaient un étincellement sur l'acier des armes, des étriers et des mors. La brise du Sud, qui soufflait régulièrement depuis une semaine, ne s'était pas encore levée ; il restait sur l'immense plaine comme un vague souvenir de la fraîcheur nocturne ; les arums et les euphorbes, pâmés par les premières grandes chaleurs de l'année, relevaient leurs tiges ; l'alouette montait dans cet air calme et presque frais, en jetant à l'immensité vide et sans écho, la gaieté de sa chanson.

Un galop de chevaux fit tourner toutes les têtes, mit tous les cavaliers en selle. Dans un tourbillonnement de poussière, nous vîmes arriver le caïd de Biskra ; une demi-douzaine de burnous rouges ou bleus, portés par les cheiks ou les fonctionnaires arabes, l'entouraient. Tous vinrent se ranger au pied du monticule, et, graves et solennels sur leurs montures immobiles, ils attendirent.

L'attente fut courte. Dans l'Ouest quelques points noirs aperçus depuis un instant grossissaient ; ils étaient suivis d'une ligne sombre dont on distinguait le

CARAVANE DÉFILANT DEVANT LE CAÏD

commencement sans pouvoir distinguer la fin. Les points noirs étaient des cavaliers qui arrivaient sur nous de toute la vitesse de leurs chevaux. Parvenus à cent mètres du caïd et de son groupe, ils tirèrent sur les rênes, firent cabrer leurs chevaux, lancèrent en l'air leurs longs fusils; puis, se rapprochant, caracolèrent à vingt pas de nous, déchargèrent leurs armes et repartirent sans interrompre leur galop. D'autres les remplacèrent, exécutèrent des manœuvres semblables, et disparurent de même au milieu d'un nuage de poussière et de fumée.

C'était l'avant-garde de l'armée immense des nomades, qui, chaque année, au commencement de juin, quittent tous ensemble leurs oasis, chargent sur leurs chameaux, que les cultures desséchées ne peuvent plus nourrir, leurs maisons de poil tissé, leur mobilier, leurs femmes avec leurs enfants, et gagnent, par petites étapes, les hauts plateaux du Tell, où ils possèdent, de temps immé-

LE CAÏD

morial, de vastes terrains de parcours. La fraîcheur et la verdure relatives de ces plaines élevées, assurent à leurs troupaux l'existence estivale, devenue impossible dans le dessèchement du Sahara. Demi-nomades, ils habitent six mois des maisons de terre, bâties dans l'intérieur des oasis dont ils cultivent et récoltent les palmiers ; six mois des maisons d'étoffe qu'ils promènent parmi les pâturages des hauts plateaux, suivant les besoins de leurs bêtes.

Comme un seul homme, la grande confédération saharienne s'était levée au jour fixé ; elle avait bâté ses chameaux, sellé ses chevaux, jeté sur le dos des mehara les palanquins aux riches couleurs, les tapis tissés pendant l'hiver, les coussins brochés de soie, les longues pendeloques aux bouffettes de laine, et tous ensemble ils avaient quitté leurs oasis. Comme une armée disposée pour une revue, à l'heure dite, ils défilaient devant leur caïd.

Pour comprendre l'infinie longueur du défilé, le nombre immense des chameaux, le déploiement de richesses de toutes sortes ainsi accumulées sur les bosses des dromadaires, il faut se reporter au temps des grandes invasions, où les peuples émigraient en masse, où des nations entières se levaient comme un camp, et partaient en quête d'une nouvelle patrie. Assurément les Goths et les Vandales, défilant devant leurs chefs, la veille du jour où ils s'en allaient à la conquête du monde romain, n'offraient pas un spectacle bien différent, encore que les brumes de la Germanie fussent d'un médiocre effet pour mettre en valeur le coloris des uniformes, l'étincellement des armes, le mouvement des chariots.

Ici, la clarté devient aveuglante ; elle enveloppe toutes choses dans des vibrations lumineuses si intenses qu'on se demande si, brusquement, notre planète, déviant de son orbe, ne s'est pas rapprochée de quelques milliards de lieues de la source même de toute lumière.

Cependant les caravanes succèdent aux caravanes, chaque oasis constituant un corps de marche distinct. En tête de chaque groupe, un peloton d'éclaireurs à pied ; les chameaux de bât viennent après, portant, dans des sacs oblongs les provisions de route : dattes pour les hommes, orge pour les bêtes ; par dessus les piquets qui soutiendront les tentes, les étoffes qui les recouvriront. Puis, portés par des bêtes de race, s'avancent les palanquins, où les chefs de famille ont enfermé leurs femmes.

Les étoffes qui les enveloppent sont d'une intensité de coloris à défier la plus riche des palettes ; les rouges s'y marient aux violets, les blancs se heurtent aux jaunes, brusquement, sans transition. Fermé de toutes parts, le sérail ambulant forme une sorte de croissant multicolore qui roule et tangue en cadence.

Après le palanquin des femmes, celui des enfants, ouvert en forme de coupe allongée, et d'où émergent des figures de chérubins bistrés, graves et sérieuses ainsi que ces têtes d'anges joufflus que Raphaël alignait au bas de ses cadres.

La menue racaille des oasis ferme la marche, pousse les ânes, qui sous le poids

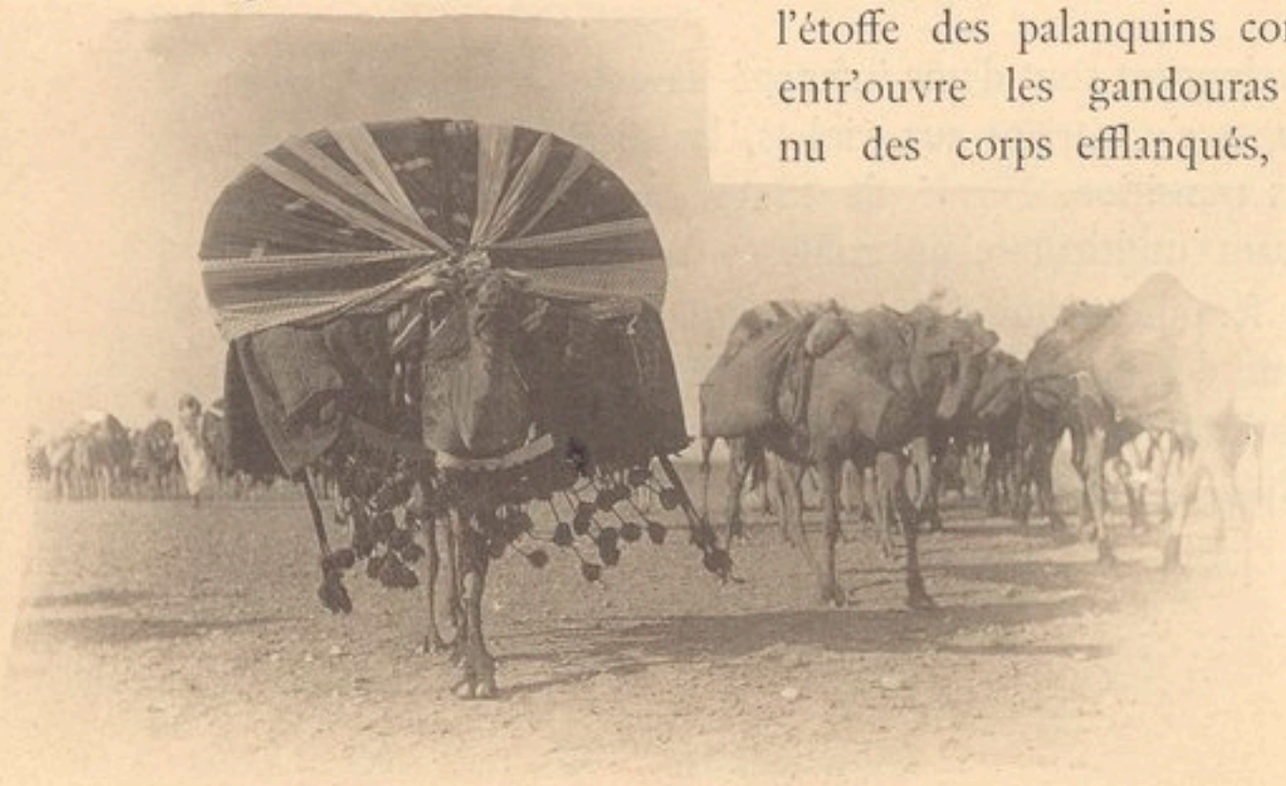
CARAVANE DE MEHARA

des ustensiles de cuisine oscillent et buttent aux pierres du chemin ; tient en laisse les chiens avec des cordes faites de haillons multicolores ; vieilles, vêtues de loques bleues, brûlées du soleil, filles impubères dont le bâton harcèle les bêtes récalcitrantes, bambins presque nus qui trottinent dans la poussière.

Chaque groupe qui passe envoie son peloton de cavaliers cavalcader devant le caïd ; les chevaux piaffent et se cabrent ; les longs fusils crachent et hurlent ; aux détonations des armes répondent les *you you* des femmes, cris aigus si stridents, si sauvages, qu'ils semblent emporter avec eux je ne sais quels effluves magnétiques, qui vont au loin secouer les nerfs, convulser les muscles d'un indicible frisson.

CAVALIERS ARABES

Le vent du Sud s'est levé ; s'il n'était si brûlant, on dirait qu'il souffle grand frais ; il soulève les burnous, agite les pendeloques des chameaux, colle l'étoffe des palanquins contre leur carcasse d'osier, entr'ouvre les gandouras des femmes, mettant à nu des corps efflanqués, des seins tombants, des cuisses de squelette.



Ainsi défilent cinquante tribus, trente mille chameaux, vingt mille moutons. La tête a depuis longtemps disparu vers

les profondeurs bleuâtres du col de Sfa, que l'interminable procession semble à peine commencée ; la plaine disparaît sous une marée mouvante d'hommes et de bêtes ; ceux qui arrivent de l'Ouest s'arrêtent un instant pour livrer passage au courant qui monte du Sud ; les chameaux marquent le pas, pour laisser avancer la masse bêlante des moutons et des chèvres ; les burnous rouges des chefs, agités suivant un code particulier de signaux, télégraphient au loin les ordres d'arrêt et de mise en marche. Et le fleuve coule toujours, sans qu'il soit possible de deviner l'heure où passera le dernier flot.

HALTE DE CARAVANE

Nous ne l'attendons pas ; le soleil droit au dessus de nos têtes n'est plus supportable que pour les Sahari ; nous regagnons notre guimbarde ; et les oreilles toutes sifflantes du cri des femmes, des détonations de la poudre, du bêlement des troupeaux, nous nous hâtons vers l'oasis, où l'ombre des palmiers promet un peu de verdure et defraîcheur.

*
* *

La journée d'hier a été étouffante ; le vent du sud a soufflé sans interruption ; il poussait devant lui des vagues de chaleur, enveloppées d'un peu de poussière ; on eut dit des bouffées d'air embrasé, sortant de la bouche d'une fournaise.

A l'approche de la nuit, ce fleuve chaud a brusquement cessé de charrier ses effluves brûlants ; la fraîcheur nocturne tombait sur les Hauts-Plateaux, et la grande cheminée d'appel des courants méridionaux interrompait aussitôt son tirage. Le calme s'est fait soudain; les palmiers ont mis un peu d'ordre dans leur chevelure dépeignée ; leurs longues feuilles, épuisées d'une agitation de douze heures, sont retombées inertes, ainsi que des bras fatigués. Vite, la nuit est descendue sur l'oasis, une nuit calme et sereine, avec un scintillement d'étoiles, comme les climats du nord en connaissent par les froids secs et intenses.

Mais la fraîcheur n'est pas venue. La chaleur emmagasinée par les murs, rendait les maisons inhabitables; les rues se sont transformées en dortoir. Partout, des paquets blanchâtres, sans contours et sans formes distincts s'allongent, au pied des murs, se vautrent dans la poussière, roulent dans les ruisseaux, immobiles sous la clarté douteuse des becs à pétrole, prêts de s'éteindre. Biskra ronfle à la belle étoile. Un frémissement lointain de tambour et de castagnette arrive affaibli du fond d'un café maure, comme le dernier écho des bruits de la journée; et bientôt des gouttes d'eau, tombant par intervalles réguliers des guerbas (*) ruisselantes, scandent seules, d'un bruit monotone et doux, la fuite lente des heures.

*
* *

La machine humaine possède décidément une merveilleuse force de résistance aux extrêmes atmosphériques. Les 46 degrés enregistrés, sous son abri, par le mercure officiel n'ont, paraît-il, asphyxié personne et voici qu'avec l'aube, la vie reprend son train-train ordinaire; les dormeurs secouent les loques qui les recouvrent ; les cafés s'ouvrent, les gandouras blanches vont et viennent, le marché s'anime, les approvisionnements arrivent par toutes les routes; ce peuple ne comprend pas la vie autrement que dans une fournaise.

Un peu plus tard que la ville européenne, l'oasis s'éveille ; en dépit de la lourdeur de l'air, tout y semble frais et reposé. Claire et limpide, l'eau des seguias (**) coule au pied des murs de terre, saute en gazouillant les petits barrages faits d'un

(*) La *guerba* est une outre faite d'une peau de bouc. Les quatre pattes de l'animal, fermées et reliées par une forte ficelle, servent de poignées de suspension, au moyen desquelles le récipient est porté sur le dos ou fixé sur un haut trépied qui l'isole du sol. Les guerbas sahariennes qui ne diffèrent point des outres décrites dans maints passages de la Bible ou d'Homère constituent encore aujourd'hui le récipient le plus pratique, le plus commode pour le transport et la conservation de l'eau. Elles se moulent exactement, sans un angle pour accrocher ou blesser, sur le dos de l'animal qui les portent ; enfin le suintement permanent du liquide au travers des porosités du cuir, produit dans ce climat sec et chaud une évaporation intense qui abaisse la température de l'eau de cinq ou six degrés au-dessous de la chaleur ambiante.

(**) Nom arabe des ruisseaux ou rigoles d'irrigation.

tronc de palmier ; ici, elle galope pleine de hâte en d'étroits couloirs ; là, elle s'étale paresseusement en des flaques endormies où la tête des palmiers se mire immobile ; elle va, vient, franchit les murs, entre dans les maisons, se promène dans les jardins, baise les racines des palmiers, caresse familièrement le pied des femmes qui, debout sur leurs chiffons mouillés, les battent en cadence, comme dans un rythme de ballet ; elle est maîtresse et reine, cette eau bienfaisante, plus encore : elle est la vie.

Sans l'eau de sa petite source qui, à l'étiage, fournit tout juste ses soixante-dix litres à la seconde, Biskra n'existerait pas. Qu'un cataclysme improbable, mais possible, tarisse brusquement ce mince filet, étrangle dans un soubresaut, son puits d'ascension, et voilà les cent dix mille palmiers de l'oasis condamnés à mourir de soif ; la végétation s'éteint, la vie disparaît ; le sable, la poussière, la mort sèche envahissent ; le désert, maintenu à distance par quelques molécules aqueuses, reprend ses droits ; il tue et nivelle ; quelques coups de sirocco et il ne resterait qu'un peu de poussière là où fut Biskra.

Aussi, comme on les aime, comme on les choie, comme on les paye ces quelques gouttes d'eau. En réalité, elles sont tout ; par elle-même la terre est sans valeur, elle ne vaut que par la quantité de liquide fourni à sa soif. Ces gouttes d'eau sont de l'or en barre que les Romains, les premiers, ont soupesé, vendu, tarifé ; puis sont venus les Turcs, qui révisèrent leur barême hydrologique et le firent si parfait que nous ne trouvâmes pas un *iota* à changer ; leur vieille législation régit encore le cours et la distribution des mille ruisseaux qui couvrent l'oasis de leur réseau. L'unité de mesure est la *louksa,* ou largeur du poing fermé ; chaque village, chaque terre ont droit à un certain nombre de louksas. La louksa de 12 heures représente une valeur de dix à douze francs, qu'on achète à un voisin complaisant, suivant les besoins des palmiers. Du nombre de louksas d'eau versées sur les racines toujours assoiffées, dépend le nombre, la beauté, le poids des régimes qui, octobre venu, entremêlent leurs fruits d'or aux bouquets verdoyants des palmes.

Si l'eau est la reine de l'oasis, le palmier en est le roi, prince consort plutôt, qui ne saurait faire un pas sans sa royale moitié ; s'éloigne-t-il, dans je ne sais quelle sotte velléité d'indépendance : c'est pour rester stérile, s'atrophier et périr.

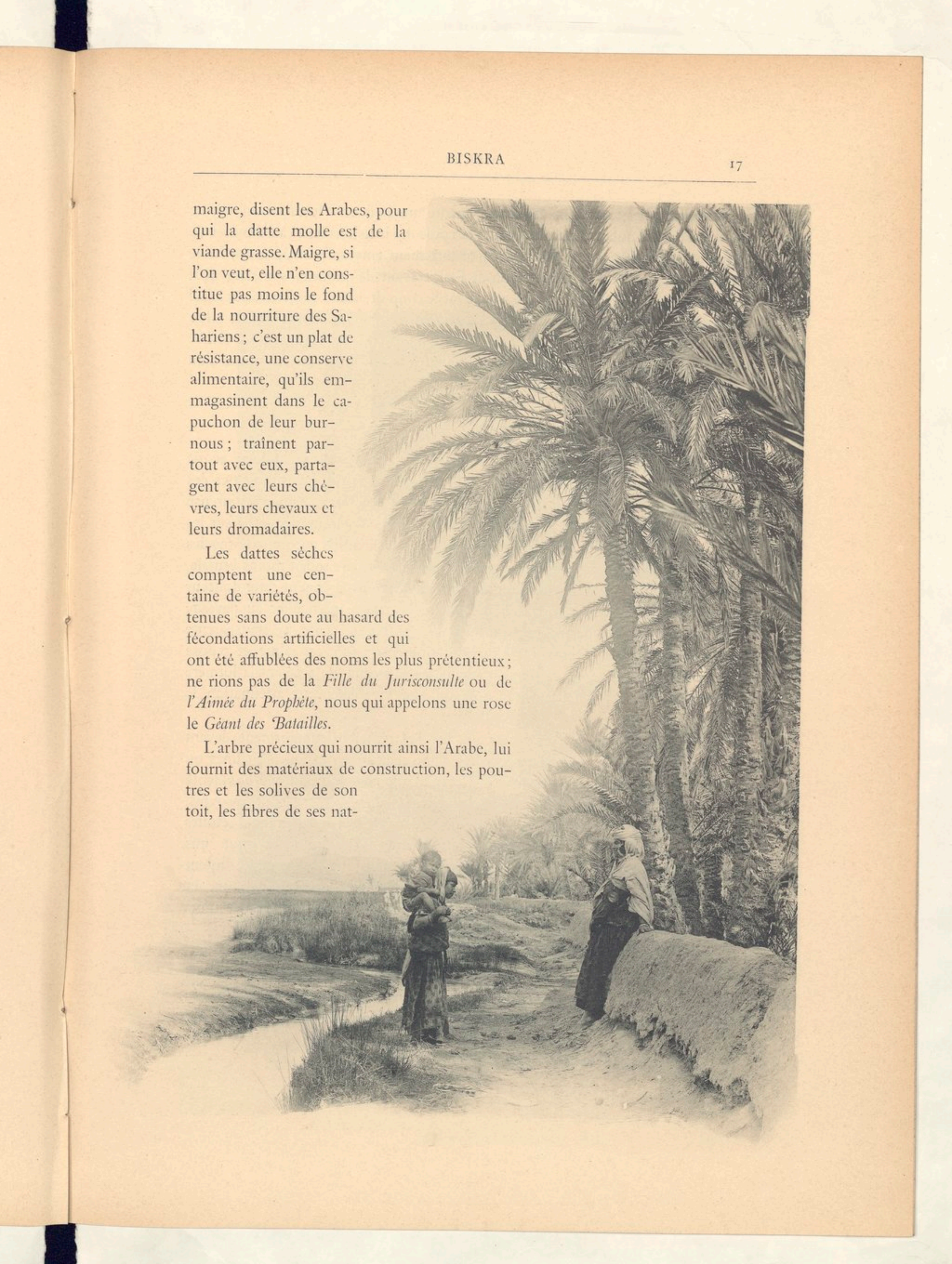
Cette royauté, en perpétuelle tutelle d'une goutte d'eau, est une royauté féminine ; tous ou presque tous femelles les cent dix mille arbres qui constituent l'oasis, à peine ça et là un pacha à gros tronc, à palmes plus puissantes, chargé de fournir son pollen fécondant à trois ou quatre cents majestés féminines. Au cours ordinaire des choses, la brise serait seule chargée de l'union entre les époux, mais l'homme a si bien rompu l'équilibre sexuel, qu'il lui faut intervenir pour la consommation du mariage.

Chaque printemps, l'Arabe gravit les échelons rugueux de ses palmiers. Au

centre des grappes femelles il insère une particule fleurie empruntée à l'arbre mâle, en secoue la poussière sur les étamines, prêtes pour la fécondation. Sous la poussée de ces germes microscopiques, la vie se développe, le fruit apparaît, le noyau grossit au centre de la pulpe, et celle-ci se charge bientôt de sucre, sous les ardents baisers d'un soleil de feu qui la chauffe et la confit

C'est ainsi que, les pieds dans l'eau, la tête dans le feu, les palmiers de Biskra mettent six mois à élaborer ce fruit délicieux, qui, l'hiver venu, ira porter sur les tables de France, enveloppé dans les dentelles d'un colis postal, un peu de la chaleur et du soleil du Sahara — 5,100 degrés, assurent les savants — condensé dans une pulpe exquise.

Comme les arbres fruitiers de nos jardins, le palmier a ses variétés ; les sauvageons coudoient dans les oasis les espèces perfectionnées par sélection, plus fines de goût, mais plus délicates de culture. La reine des dattes, le *Deglat nour*, ce chasselas du désert, ne s'obtient qu'à force de soins, d'engrais, de culture intensive ; l'arbre est avare de ses régimes ; la moindre intempérie, une averse malencontreuse dérange sa fructification ; la pulpe devient aqueuse et perd toute saveur. De là son prix élevé : ce *Deglat nour,* juteux, sucré, confit dans son jus, constitue avec quelques autres variétés de dattes molles, la datte d'exportation, la datte de colis postal. La vraie datte, celle que produisent les neuf dixièmes des palmiers de l'oasis, c'est la datte sèche qui, moins sucrée, moins gluante, se conserve, se transporte, s'échange partout, au prix de deux mesures de dattes pour une mesure de blé ; c'est de la viande



maigre, disent les Arabes, pour qui la datte molle est de la viande grasse. Maigre, si l'on veut, elle n'en constitue pas moins le fond de la nourriture des Sahariens ; c'est un plat de résistance, une conserve alimentaire, qu'ils emmagasinent dans le capuchon de leur burnous ; traînent partout avec eux, partagent avec leurs chèvres, leurs chevaux et leurs dromadaires.

Les dattes sèches comptent une centaine de variétés, obtenues sans doute au hasard des fécondations artificielles et qui ont été affublées des noms les plus prétentieux ; ne rions pas de la *Fille du Jurisconsulte* ou de *l'Aimée du Prophète*, nous qui appelons une rose le *Géant des Batailles*.

L'arbre précieux qui nourrit ainsi l'Arabe, lui fournit des matériaux de construction, les poutres et les solives de son toit, les fibres de ses nat-

tes, ses principaux ustensiles, lui donne encore une boisson : le *lakmi* ou vin de palmier. D'abord douce et sucrée quand elle coule des incisions faites au sommet de l'arbre, sa liqueur fermente vite et devient fortement enivrante, malgré son faible degré alcoolique. C'est le dernier don de l'arbre avant de mourir; son sang qu'il offre dans un suprême sacrifice, en attendant le coup de hache qui jettera sur le sol son tronc desséché : presque un fratricide ce meurtre d'un palmier, puisque, selon la légende arabe, l'arbre producteur de dattes naquit d'un morceau de terre tombé des doigts divins, aux jours lointains où ils façonnaient le premier homme d'un peu de limon.

*
* *

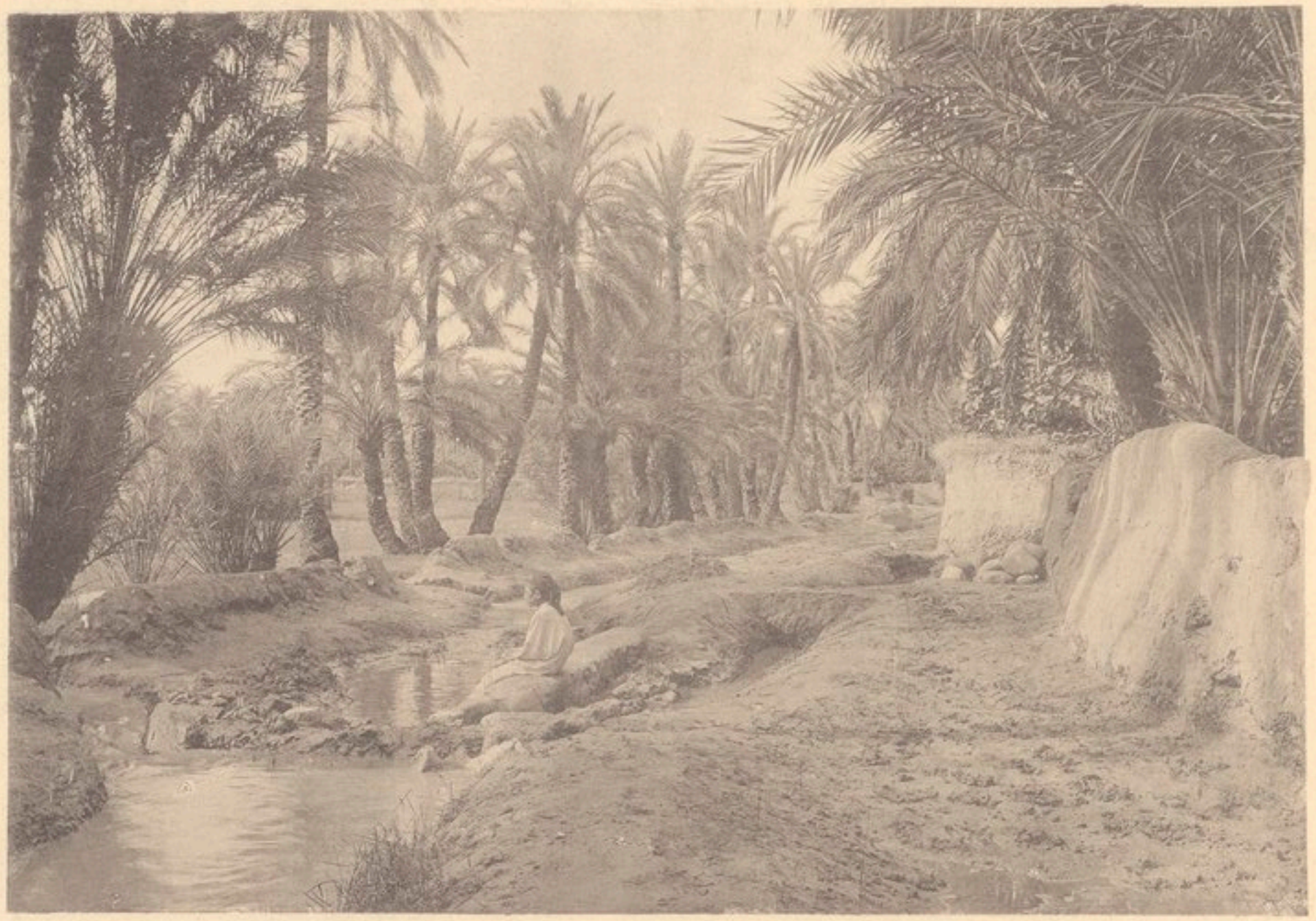
L'orgie lumineuse du plein midi, les rudes contrastes de la lumière et de l'ombre s'apaisent peu à peu, à mesure que le soleil descend. Les silhouettes des grandes cimes projetées sur les murs comme les hachures d'une vigoureuse estompe, disparaissent une à une avec les petits ronds d'or semés çà et là sur les plaques d'ombre; à peine quelques rayons obliques percent-ils encore, comme des flèches lumineuses, l'enchevêtrement des palmes. La lumière se fait moins brutale, dans les chemins de l'oasis; le sol, les murs, les maisons prennent cette douceur de ton, cette finesse de coloris, qui prêtent un charme si particulier au paysage saharien. Du sommet des palmiers tombe une ombre si claire, si transparente qu'elle enveloppe toute chose d'une caresse lumineuse; tout est calme et repose comme dans un universel apaisement; seuls les ruisseaux, en reflétant la lumière intense du ciel bleu pâle, jettent une note un peu vive dans cette atténuation de toutes les valeurs.

Les Arabes, chassés de leurs intérieurs, par l'extrême chaleur dorment devant leurs portes étendus sur des nattes bordées d'une ceinture de babouches jaunes ou rouges; quelques-uns lisent tout haut le Coran, d'une voix si monotone, et si lente qu'on dirait une berceuse au son de laquelle les dormeurs se sont assoupis. D'autres poussent nonchalamment l'aiguille dans les plis de grandes étoffes blanches, déroulées dans la poussière du chemin. Des mioches tout nus barbottent dans l'eau des seguias. Les plus hardis, à la vue du Roumi, sautent hors de l'eau, se secouent comme des barbets mouillés, accourent en peloton, et leurs petites mains tendues, poursuivent les promeneurs d'une litanie de mots sabir, dont leur pantomime est la meilleure traduction :

— Macache sordi ? Moutchachou mesquine; un sou, barka! (*)

Cela est dit si gentiment, avec une grâce si naturelle, l'offre d'une main si confiante, que le porte-monnaie résiste difficilement à ces invites. Le passage du Roumi promeneur produit toujours sa petite révolution dans les quartiers loin-

(*) Tu n'as pas un sou ? petit enfant bien pauvre ; un sou seulement !



DANS LES JARDINS

tains de l'oasis ; les portes s'entrouvent et de petites figures aux grands yeux noirs s'encadrent dans leur entrebaillement. Rassurées bientôt, elles sortent dans une poussée, s'éparpillent sur le chemin, se collent le long des murs, alertes, vives, éveillées ainsi que des lézards qui se faufilent, se montrent et disparaissent dans les interstices des pierres.

Au dos des petites filles, des petits frères sont collés, allongeant de chaque côté des hanches des jambes rondes de bébés grassouillets ; leurs grands yeux noirs, avec des paquets de mouches qui s'abreuvent au coin des paupières, vous regardent dans un effarement. Un geste, un cri, un mouvement brusque, et voilà tout l'essaim envolé, en montrant par l'ouverture des gandouras, des silhouettes de cuisses maigres et bistrées.

Un peu plus grandelettes, toutes les petites filles sont réellement la joie des yeux, avec leurs tatouages bleus en forme de croix — souvenirs légués par des ancêtres chrétiens, dit-on — leurs boucles d'oreilles monumentales, les touches de coheul qui allongent les sourcils et le regard ; les étoffes qui les drapent, serge bleue, andrinople rouge à ramages, relevée sur la poitrine, comme la chlamyde antique, par un bijou en simili argent, ou une simple épine de mimosa en guise d'épingle. Tantôt, en compagnie de vieilles toutes ridées, elles passent, graves et sérieuses, portant sur la tête des paquets de linges multicolores et sales qu'elles vont lessiver au bord des seguias en dansant en cadence ; tantôt seules, elles courent en gamine, la guerba vide sur le dos, s'arrêtant un instant pour vous envelopper d'un long regard, timide et fripon, et disparaître aussitôt dans une envolée.

Si parfois une Française pousse jusque-là sa promenade, le succès est pour elle, pour sa toilette, ses bijoux, son ombrelle ; toutes les fillettes lui font cortège et mettent des caresses dans la voix pour lui crier :

— Roumia ! Roumia ! Madame.

Vite enhardies, elles poussent jusqu'à l'indiscrétion leur familiarité de petites sauvages, et tardent rarement à solliciter un droit d'exploration parmi les mystères de la toilette féminine, tant de choses les surprennent parmi cet entassement de colifichets, elles qui n'ont sur le dos qu'une simple étoffe surmontée d'un petit frère.

*
* *

L'entre-bâillement des portes par cette échappée d'enfants laisse entrevoir des profondeurs, des murs en terre jaune, des couloirs obscurs où la fiente des animaux se mêle à la poussière du sol. Si, par une faveur rarement refusée, vous franchissez le seuil, à la suite de ces premiers corridors vous trouvez une cour intérieure sur laquelle s'ouvrent les logements. La terre mélangée de menue paille en forme les murs ; les poutres sont faites de troncs de palmiers coupés en deux ; elles sont reliées entre elles par un entassement de djeridjes ou palmes,

qui supportent la boue sèche des terrasses. Point de fenêtres, une simple porte, par où le matin ou le soir les rayons obliques du soleil, pénétrant l'obscurité, viennent tracer dans l'air sur les poussières qui y voltigent incessamment, une traînée lumineuse.

Ce carré de soleil ainsi jeté sur le sol, éclaire par réflection, les menus objets répandus çà et là : les plats en bois dans lesquels se confectionne le couscous ; la meule qui tournée à la main, broie l'orge et le blé; les outres gonflées pendues à des chevalets et dont l'eau tombe goutte à goutte dans des écuelles de terre; les métiers à tisser dressés tout droit contre le plafond, et où parmi les fils blancs de la trame, se promènent alternativement les ongles jaunis des fileuses ou les dents noires du peigne.

Les yeux des femmes rendus plus brillants dans cette pénombre, s'ouvrent tout grands sur le visiteur ; toutes ont interrompu le travail commencé, les doigts restent immobiles le long de la trame ; sur les étrilles de fer, accrochée à leurs dents, la laine floconne à demi cardée. Debout, appuyées sur le métier, les fileuses laissent retomber avec le fuseau leurs bras fatigués. Sur toutes les lèvres un sourire, sur toutes les figures un accueil bienveillant. Seul un grand chien fauve perché sur l'angle d'un mur continue des aboiements enroués, hérisse ses poils, dresse ses oreilles pointues, montre des canines blanches dans la menace de sa gueule noire, et proteste à sa façon contre l'intrusion du Roumi.

Tous les intérieurs sont bâtis et meublés sur ce modèle; la sécheresse de l'air et du sol, l'absence

absolue d'humidité supplée à la propreté absente. L'hygiène arabe est faite de cette sécheresse où les germes morbides s'atrophient et meurent. Imaginez une simple ondée sur les détritus, sur les immondices accumulés dans ces cours closes, et voilà Biskra transformé en un pays de pestilence.

Cette siccité de toutes choses ne suffit pas toujours à supprimer la contagion; elle est sans doute impuissante contre ces maux d'yeux, contre ces ophtalmies purulentes si communes dans toutes les oasis et dont les germes sont vraisemblablement portés de paupières en paupières par les mouches qui en sucent avidement les sécrétions. La petite vérole sévit aussi avec fréquence en dépit de toutes nos tentatives de vaccination; la médecine se heurtant presque toujours au dogme, que peuvent ses prescriptions sur les maux envoyés par Allah, et contre lesquels il serait presque impie de réagir?

Aussi les figures en écumoire, les *barboucha* (*) sont-elles tout aussi communes que les faces béates des aveugles qui, traînant de porte en porte leurs loques et leurs bâtons, vivent de leur misère et de leur cécité

Le Coran, qui impose ce respect à la volonté d'Allah est enseigné dans nombre de zaouïas, petites écoles religieuses installées dans une masure de boue, sous l'abri des hauts palmiers, au bord d'une seguia. Un vieil Arabe à lunettes y tient, sous sa férule, une vingtaine de jeunes drôles, assis, les jambes croisées, sur un restant de natte. Leurs figures mutines où l'on devine des regrets de liberté perdue, des souvenirs d'école buissonnière, contraste avec l'austérité sainte du professeur. Tous tiennent sur les genoux une planchette blanche barbouillée d'hiéroglyphes arabes, et psalmodient en cadence les versets du livre saint, en soulignant d'une courbette chaque intonation. Leur zèle de jeunes néophytes ne les empêche pas d'allonger par la porte ouverte leurs frimousses de petits singes malins et de crier, oublieux de la terrible baguette, au Roumi qui passe :

— Bojour! macache sordi?

Ce n'est pas que l'enseignement de nos maîtres d'écoles soit dédaigné à Biskra; l'oasis possède deux écoles françaises, que fréquentent une centaine d'élèves appartenant aux meilleures familles arabes. Mais, au désert, l'instruction est encore libre; l'école confessionnelle jouit des mêmes droits que l'école laïque.

La nuit tombe chaude et calme, le saint homme d'Arabe, remisant ses lunettes et son sceptre fait d'une palme, vient de fermer sa classe et de lâcher ses élèves; il s'éloigne, majestueux dans l'encapuchonnement de son burnous, pendant que vingt petites chechias rouges, dansant, sautant, cabriolant, comme autant de points brillants sur la grisaille des murs, disparaissent au détour du chemin.

L'ombre s'épaissit, et là, au coin des jardins, sur de petits tertres faits d'alluvions retirées des seguias, des fantômes blancs se dressent; ils se lèvent, s'abaissent, se

(*) Grains de couscous.

courbent, ondulent dans un rythme lent. De ces fronts courbés dans la poussière, de ces grands corps prosternés, se dégage une prière si profondément sincère qu'on se prend à en souhaiter une part.

Soudain, du haut du minaret voisin, à peine entrevu sous la haute envolée des palmes, une voix retentit éclatante : Dieu est grand ! clame-t-elle, lançant au loin des vibrations de foi si intenses, que les vieux palmiers, endormis dans le calme du crépuscule, semblent frémir sous l'ardeur de cette prière, répandue sur leurs cimes comme la rosée du soir.

*
* *

UN SOU ; BARCA !...

Les races conquérantes se sont auréolées de tant de gloire dans leur marche à travers le monde, que le prestige de leur nom survit à la défaite ; s'il est distingué aujourd'hui encore de descendre des Grecs ou des Romains, il n'est pas moins enviable, en Algérie, d'être Arabe ; c'est une qualité que revendique obstinément tout ce qui se drape d'un burnous, se coiffe d'une chechia, se chausse de babouches ; Arabe ! mais ce nom contient toujours — un peu à l'insu de ceux qui s'en affublent — Grenade, Courdoue, Poitiers, Haroun-al-Raschild, la boussole, la poudre à canon, et mille autres choses glorieuses; aussi n'est-il pas de négrillon qui n'accroche ces deux syllabes à sa bouche lippue.

Rien de moins fondé, à Biskra, que ces prétentions ancestrales ; s'il y a des Arabes parmi les citoyens musulmans de l'oasis ils y comptent en si petit nombre, qu'il faut les yeux exer-

UNE ÉLÉGANTE, AUX COURSES DE BISKRA.

DEVANT LES TENTES

cés d'un anthropologue pour retrouver dans la banalité du type ambiant, quelques caractères sémitiques.

Assurément la conquête islamique s'est étendue fort loin dans le sud ; Sidi Okba et ses hordes ont soumis tout le pays des oasis, mais en réalité, le Sahara n'a jamais été bien fortement occupé par les conquérants arabes, qui se bornèrent à s'établir solidement sur le littoral et les Hauts-Plateaux. Refoulé par cette invasion — la plus formidable dont l'histoire de l'Afrique du Nord ait conservé le souvenir — les autochtones ou Berbères, cédèrent sous l'effort du coin qui entamait leur pays par son milieu ; ils se retirèrent, les uns au Nord, dans les massifs montagneux du Djurjura, où ils conservèrent le nom de Kabyle, les autres au Sud, sur les pentes des Aurès, ou sous les palmiers des oasis, perdus dans l'immensité saharienne ; ils y prirent, ou on leur donna le nom de *chaouias*, expression légèrement méprisante, car elle ne rappelle aucune conquête, aucune victoire, et ne fait songer qu'à de braves gens, sédentaires et point belliqueux, vivant tranquillement dans les maisons de terre des oasis, dans les gourbis de pierres sèches de la montagne, cultivant leurs jardins, arrosant leurs palmiers, forgeant le fer, fabriquant des bijoux, tissant des étoffes, travaillant du matin au soir, sans se douter qu'il serait infiniment plus glorieux, de piller les villes, de massacrer les hommes et de courir la terre en la couvrant de ruines.

L'isolement de ces Chaouias ou Berbères dans leurs montagnes ou dans les

îlots de palmiers du Sahara ne fut jamais assez complet pour leur permettre de se soustraire à tout contact avec la race conquérante ; les rapports entre vainqueurs et vaincus ont dû être fréquents, et, à la longue, il s'est produit une sorte de pénétration réciproque. Les deux races se sont alliées : les vaincus ont pris la langue et la religion des vainqueurs, qui de leur côté ont adopté les usages des races soumises. Beaucoup abandonnèrent leurs habitudes errantes, ils se fixèrent au sol, habitèrent des maisons, cultivèrent la terre ; ils devinrent ce qu'on a appelé des Arabes berbérisants, alors que les Berbères purs, les vaincus, se faisaient Berbères arabisants.

De ce mélange de sang, de ce croisement de race, de cette fusion d'habitudes, de coutumes, de mœurs est sortie la population de l'oasis de Biskra ; population éminemment composite, où le sang du Berbère réellement autochtone, s'est successivement infusé de globules étrangers apportés dans le pays par les Romains, les Vandales, les Arabes, les Nègres. Le Biskri est la résultante de ce métissage multiple ; rien d'étonnant s'il ne s'identifie dans aucun type défini, si les appareils anthropométriques sont impuissants à déterminer le nombre de degrés de son angle facial ou le chiffre qui détermine la coloration de son épiderme. Au physique, ces bâtards de dix races, sont généralement beaux, bien faits, d'une taille au-dessus de la moyenne, avec des yeux presque toujours noirs, une intelligence assez vive, une physionomie expressive mais qu'il est assez difficile de rattacher à un rameau bien déterminé de la race humaine, tant est grande la multiplicité d'éléments qui entrent dans sa formation.

La très minime quantité de sang arabe infusée dans leurs veines a été trop faible pour altérer les qualités naturelles aux races berbères, ils sont restés éminemment sédentaires et travailleurs ; ils aiment la terre avec l'amour du paysan de France, la cultivent avec le même courage ; ils ont reçu des Romains, à moins que ceux-ci ne l'aient apprises d'eux, la science des irrigations ; ils savent utiliser les grandes crues d'hiver pour arroser le sol, et en faire sortir de riches moissons de céréales ; leur champs, merveilleusement défrichés, laborieusement labourés avec la charrue de Cincinnatus, faite d'un simple fer de lance emmanché de deux bâtons et traînée par deux haridelles étiques, donnent des récoltes qu'envierait souvent notre agriculture intensive.

Les arts manuels ne sont pas moins heureusement cultivés. De temps immémorial les oasis ont fabriqué des bijoux d'or et d'argent qui ne sont pas sans valeur artistique ; les bracelets, les colliers, les ornements d'oreilles, les poignards damasquinés sortent de leurs ateliers de ferronnerie, ateliers dont le fini des productions contraste avec l'imperfection de l'outillage : une simple enclume posée à terre, quelques marteaux, un réchaud à charbon de bois, dont la combustion est activée par un courant d'air que donne une peau de bouc comprimée, c'est là tout le matériel qui produit tant de charmants bijoux. D'autres, avec des fibres de

palmiers, entremêlées de fils de laine rouge et emmanchées d'un roseau, font ces éventails de Biskra, répandus aujourd'hui dans toute l'Algérie. Ceux-ci préparent des nattes avec les filaments de l'alfa, ceux-là tissent des tapis, des couvertures de laines si solides et si artistiques avec l'entrecroisement de leurs arabesques rouges et blanches, que les grands magasins de Paris en accaparent la production. L'industrie agricole a ses fabricants d'huile d'olive, huile exquise exprimée d'un fruit spécial à l'oasis, unique au monde par son volume et sa richesse en oléine ; ses fabricants de goudron qui savent distiller certains bois et en extraire des huiles essentielles qui ne le cèdent point aux produits de la Norwège. Faut-il enfin citer une autre industrie, celle-la prohibée et clandestine, mais sans doute aussi prospère, la fabrication de la poudre de guerre, avec le salpêtre recueilli si abondamment sur ce sol riche, trop riche en sels minéraux ?

Ceux qu'embarrassent le choix d'une profession parmi tant d'industries diverses, s'expatrient bravement ; ils vont dans les grandes villes de la côte, porter de l'eau, cirer les bottes, ouvrir et garder les magasins, décharger les navires ; le Biskri s'est fait l'Auvergnat de l'Algérie ; il a de son confrère français, le fond d'honnêteté et le courage.

Ces qualités, qui sont bien celles de la race berbère, suffiront à montrer combien a été minime l'influence morale de la race conquérante sur les populations du Sahara, et combien vraisemblable la maigre proportion de sept pour cent de Sémites (*) restés purs mais noyés dans le flot de la population berbère.

Les Turcs ont bien aussi laissé quelques rejetons sur ce sol qu'ils ont si lourdement exploité pendant plusieurs siècles, mais leur nombre en est infime ; on les reconnaît à leur peau plus blanche, à leurs traits plus réguliers, aux teintes souvent bleues de l'iris.

La proportion des nègres purs et surtout des mulâtres est plus considérable ; la plupart descendent d'anciens esclaves amenés du Soudan par les caravanes, et auxquels nous avons rendu la liberté. Beaucoup habitent un petit amas de maisons de terre situé au sud de la ville européenne, et naturellement désigné du nom de Village-Nègre. Quelques-uns arborent, avec un noir intense, qui flotte entre le chocolat et le cirage, ce prognathisme ou proéminence de la mâchoire, cet écrasement du nez, cette dilatation des narines, ce développement des arcades sourcillières, cet abaissement du front, qui font involontairement songer aux masques des gorilles, entrevus derrière les vitrines d'un musée. Les hommes se louent comme jardiniers, cassent des pierres sur les routes, portent des fardeaux, les femmes fabriquent le couscous qu'elles vendent sur le marché ; quelques-unes « font des journées », elles lavent et lessivent le linge des hôtels ; leur grand air, les couleurs voyantes et souvent disposées avec goût dont elles se parent, les

(*) D'après le Docteur SERIZIAT.

bijoux d'argent dont elles ornent leurs oreilles, leurs bras, leurs chevilles, les distinguent avantageusement de nos blanchisseuses de fin.

Du haut en bas de l'échelle sociale, la population de l'oasis, en dépit d'un climat torride, ne répugne pas au travail, et si les grandes fortunes sont l'exception, la misère est assurément rare; c'est un pays de petite culture, de petite propriété, de petite épargne, de petite aisance, où la terre garde suffisamment de richesse pour payer largement la sueur versée en tribut à sa fécondité.

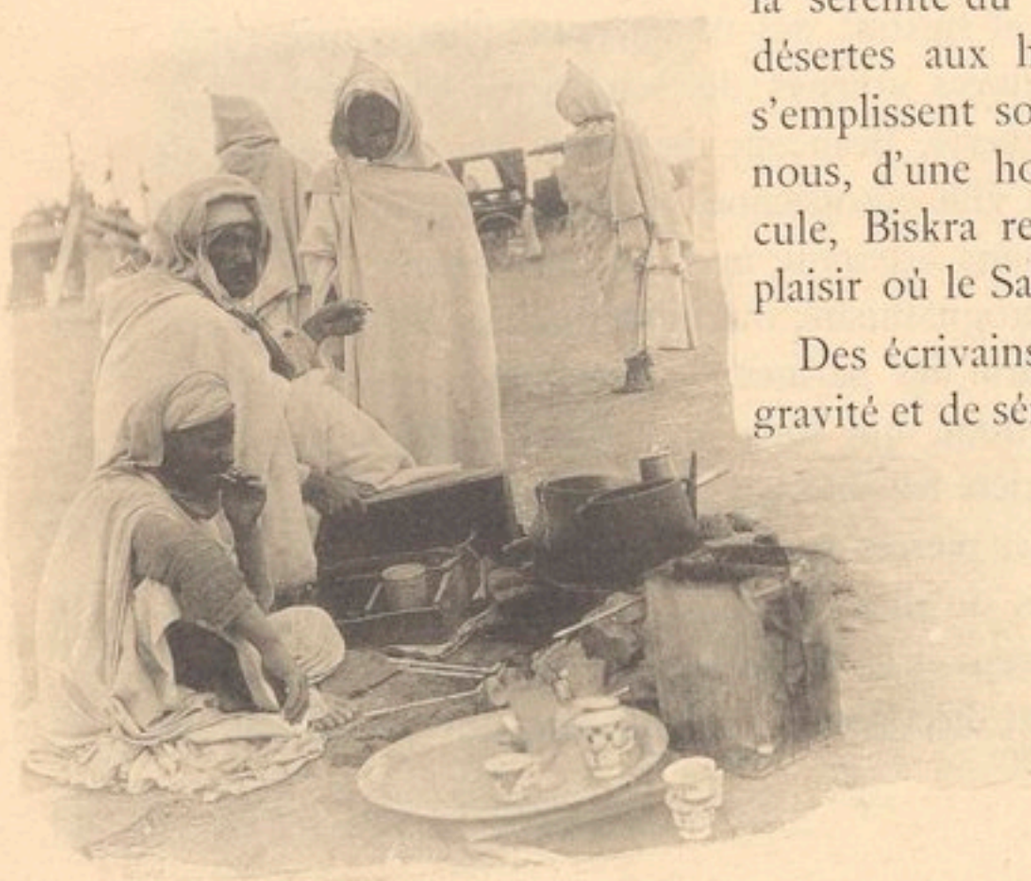
TRAVAIL DES CHAMPS

*
* *

La tombée de la nuit fait la solitude dans les sentiers de l'oasis; le glissement sur le sol d'une paire de babouches attardée interrompt seul le murmure des seguias. Ainsi que des ailes déployées sur le repos des hommes et des choses, les dattiers étendent sur ce calme et ce silence leurs palmes immobiles.

Pendant que tout s'endort dans la paix des maisons de terres, la ville européenne s'éveille et s'anime; la première étoile qui a mis son scintillement dans la sérénité du ciel, a donné le signal; les rues, désertes aux heures brûlantes de l'après-midi, s'emplissent soudain d'un grouillement de burnous, d'une houle de gandouras. Avec le crépuscule, Biskra reprend sa physionomie de ville de plaisir où le Sahara accourt faire la fête.

Des écrivains d'imagination ont pétri l'Arabe de gravité et de sérieux; pour un peu ils nous eussent persuadé que sa face de statue ambulante ne se déridait jamais. En réalité, cette solennité d'allure ne dépasse pas l'épaisseur du burnous : entr'ouvrez ce pardessus décoratif et vous trouvez un jouisseur, disons le mot, un noceur.



CAFETIER EN PLEIN AIR

A-t-il fait une bonne affaire, vendu un chameau galeux, un mouton maigre, une chèvre étique ; mis dedans son prochain, avec une désinvolture qui n'est pas l'apanage exclusif du Youdi algérien, que cet empochement de douros sert de prétexte à une petite noce. Il met sa femme sous clef (!?), enfourche sa mule, à moins qu'il ne grimpe sur la guimbarde, qui relie maintenant les oasis satellites avec leur reine, et le voilà parti pour la ville où l'on s'amuse.

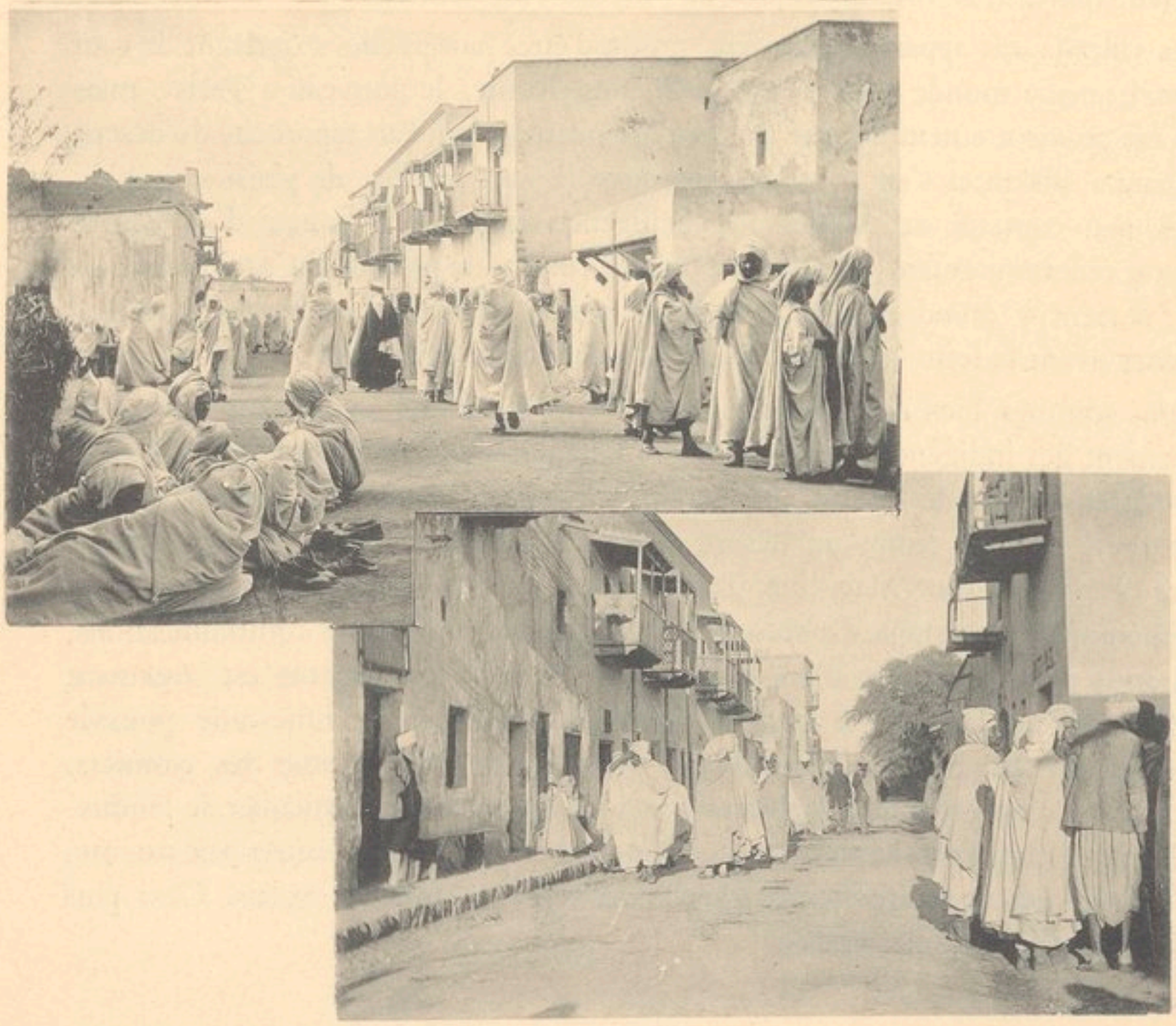
Ces villes-là ont apparemment leur raison d'être, puisqu'elles existèrent de tout temps. L'ancien monde eut Corinthe, Athènes, Rome; le nouveau a Paris ; mais Paris est provisoirement un peu loin ; en attendant qu'ont l'ait rapproché du désert, le Sahara a Biskra et s'en contente. Il trouve là, une somme de plaisirs simples, faciles, peu coûteux, accessibles à l'intelligence comme à la bourse d'un peuple resté ou redevenu enfant. Biskra est pour lui comme le prélude du paradis musulman; il vient y prendre un petit acompte sur la masse des voluptés promises, ramasser avant la lettre quelques miettes de l'éternelle débauche.

Nous sommes, bien entendu, trop épris de respectabilité, avons trop à cœur le relèvement des indigènes algériens, pour qu'on puisse soupçonner la France d'avoir volontairement fait de Biskra l'antichambre du fameux paradis. En réalité la grande oasis a été de tout temps au désert, ce que fut Blida à l'Alger des pirates, un centre de prostitution. Mais loin d'atténuer ce caractère, l'arrivée du Roumi l'a singulièrement développé. La sécurité, la facilité plus grande des communications, la garantie presque certaine d'une police sanitaire, dont le rigorisme est largement justifié par l'état général de la santé publique, ont donné comme une poussée nouvelle au ferment de débauche que nous avons trouvé sous les palmiers. Aujourd'hui c'est un côté assurément peu honnête, mais très particulier de l'industrie locale. Biskra vend le plaisir ; ce commerce comme tous les autres paie patente; la Ville s'en fait de petites rentes, qu'elle convertit en luxueux palais. C'est plus pratique que de se voiler la face.

*
* *

Deux rues, l'une large, l'autre étroite, hébergent cette orgie saharienne ; on les a récemment affublées de noms historiques et prétentieux ; le public continue à les désigner d'après leurs habitantes ; c'est la grande et la petite rue des Ouleds ; elles sont bordées de maisons de terre, trouées de petites ouvertures, flanquées au premier étage de balcons de bois, d'où descendent, aux heures ensoleillées, des tapis, des étoffes multicolores qui répandent, sur la tête des passants leur poussière avec leurs insectes. Le soir venu, les tapis sont rentrés ; ils couvrent la nudité des parquets d'argile battue, la tristesse des murs de terre jaune. A leur place, de petites lanternes où, derrière trois verres fumeux, se consume une bougie, servent d'enseigne ou d'appeau, à la maîtresse de céans. Entre ces maisons, sous

ces balcons illuminés de lueurs falotes, la foule circule. Nos fêtes foraines n'ont pas cette cohue; c'est un entassement de burnous, se mouvant dans une sorte de glissement lent, respectueux, des longs plis verticaux formés par la largeur énorme de l'étoffe. De toutes les portes grandes ouvertes arrivent avec la fadeur



de la sueur humaine, ruisselant de corps brouillés à tout jamais avec le bain maure, des relents de tabagie, des odeurs d'huile brûlée, graillonnant au fond des chaudières où rissolent les baignets de farine, des senteurs de marcs grésillant sur la braise des fourneaux dans de petites cafetières portées par de longs manches. Toutes les ouvertures, vomissent les vibrations aiguës des fifres, les roulements des tamtams, les glapissements des castagnettes de fer. Au seuil des portes, les Ouleds Naïls, étendues sur les marches de terre, envoient aux passants la fumée de leurs cigarettes, les vieilles se dissimulant dans une ombre discrète, les jeunes encadrées, ainsi que des idoles au fond d'une niche, de deux bougies plantées dans des bouteilles.

C'est bien, en réalité, la grande kermesse du désert, kermesse quotidienne, permanente, qui s'interrompt au coup de dix heures, quand retentit au loin le pas de ronde policière, pour reprendre le lendemain avec une nouvelle *furia*.

Aimez-vous les foules simplement pour la bigarrure des costumes, l'inattendu des rencontres, la fantaisie des groupements ; ces deux rues ont amplement de quoi satisfaire l'éclectisme de vos goûts. Mais enfin puisque nous sommes ici pour tout voir, entrons dans un de ces temples de Momus, au seuil duquel il n'est pas de vieille Anglaise qui ne dépose sa respectabilité. La danse du ventre s'impose à Biskra, absolument comme sous d'autres latitudes, une visite à l'Opéra, une promenade aux Champs-Elysées.

Sur deux ou trois bancs parallèles est alignée la longue enfilade des burnous ; les tons sales des étoffes de laine s'enlèvent sur le fond blanchi des murs, parmi les tons criards d'enluminures enfantines : ici, un navire vert crache sa fumée noire sur l'indigo de l'océan ; là un lion violet hérisse une crinière rougeâtre au-dessus de l'emmanchement impossible de ses quatre membres.

Dans un long couloir tenu libre à grand peine, les danseuses vont et viennent. La lourdeur de cette atmosphère, où la fumée de tabac s'épaissit de la poussière soulevée du sol par le traînement des étoffes, de la vapeur d'eau dégagée de la moiteur des corps, rend d'abord toute vision confuse.

Peu à peu l'accoutumance à ces miasmes dont la composition chimique défie l'analyse, laisse entrevoir deux petites femmes drapées d'étoffes rouges et bleues, un voile sur la tête, parsemé d'étoiles, des sequins sur le front et la poitrine, entremêlés de chaînes, de bijoux, d'amulettes. Coupée

en son milieu par une large ceinture, l'étoffe de leur longue lévite dissimule dans la profusion de ses plis les mouvements du corps; on devine à peine, sous des flots de tissus, le roulement des hanches, l'ondulation de l'abdomen. Il paraît que le ventre danse là-dessous, et que le spectacle de cette sauterie abdominale s'impose absolument au désert. Je n'y contredis pas, mais j'implore absolument la faveur de trouver ces mouvements de l'épigastre agité de haut en bas dans la roideur d'une poupée en bois, dépourvu de tout pittoresque et de toute grâce.

Le balancement des bras, l'agitation des mouchoirs rouges, le vis-à-vis des danseuses, le pas de deux, les piécettes de monnaie collées au front par la salive des admirateurs, n'arrivent pas à corriger pour moi le non-sens artistique de la chorégraphie saharienne.

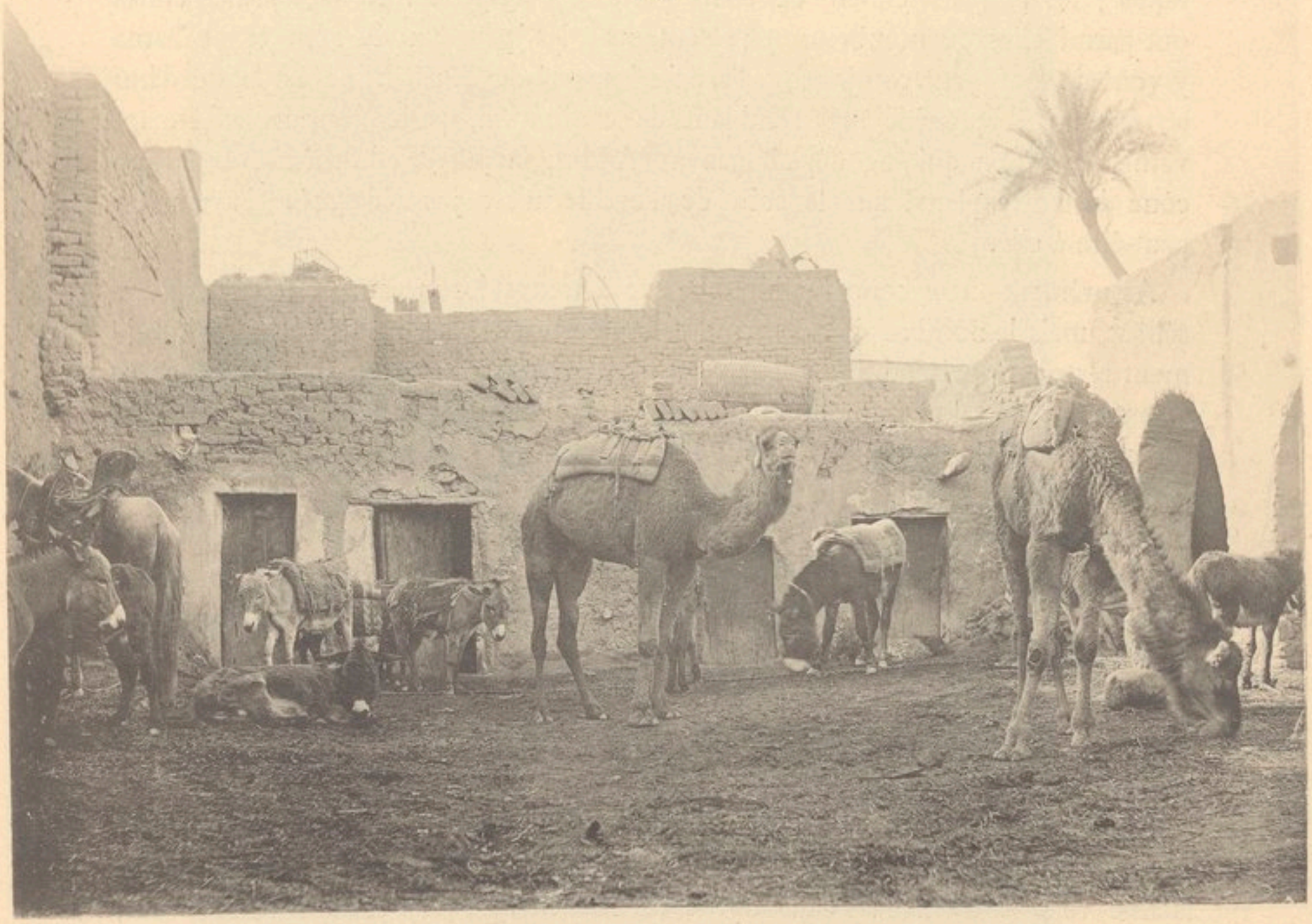
Pour apprécier cela il faut l'esprit enfantin de l'Arabe qui ne connaît rien en dehors du milieu étroit où il vit, il faut surtout ignorer les danses espagnoles, si communes dans les villes de la côte, la crânerie et la grâce d'une Andalouse court vêtue, cambrant sa taille, balançant son corps, lançant ses jetés-battus au cliquetis des castagnettes enveloppant de leur rythme endiablé la cadence des mouvements. La danse des almées de Biskra symbolise tout bonnement l'état d'esprit d'un peuple si jeune, si primitif qu'on dirait son évolution intellectuelle et artistique à peine commencée, d'un peuple qui danse ou fait danser comme il sent, qui n'entrevoit dans un mouvement du corps humain qu'une excitation à son sensualisme.

Cette philosophie chorégraphique est malheureusement sans action sur les brutalités impitoyables d'un orchestre, qui, dans la musique, n'apprécie que le bruit. C'est un vacarme à rendre sourd un artilleur; on ne résiste pas à cette avalanche d'ondes sonores; on prend la fuite; éperdu, ahuri, le front ruisselant, la gorge sèche, les oreilles bourdonnantes, on gagne à toutes jambes les rues voisines où il n'y a ni danse, ni orchestre, ni Ouleds Naïls, ni cafés maures, mais deux ou trois marchands mozabites, qui, vautrés sur leurs comptes-courants, sommeillent dans la solitude de leurs boutiques.

A l'angle d'une de ces rues, un café, sans musique et sans femme, le café maure sérieux de Biskra, réunit les burnous qui se piquent de tenue; c'est le cercle littéraire. Perché sur une petite estrade, de grandes lunettes devant ses yeux, un arabe de distinction, assurément un thaleb, lit à haute voix dans un gros livre, aujourd'hui le Coran, demain les *Mille et une Nuits*, ou les contes de Zokman. L'amphigourisme de sa déclamation rappelle la furie musicale des joueurs de tamtams: ses auditeurs n'en apprécient que mieux la saveur littéraire de ses lectures; les yeux écarquillés, la bouche ouverte ils savourent le charme du récit, avec ce dilettantisme béat du gobeur qui croit que c'est arrivé. Ils sont là chaque soir deux ou trois cents, empilés sur des bancs ou allongés sur le sol, débordant jusque dans

la rue, les uns sirotent du café dans de petites tasses, les autres égrènent leurs chapelets, quelques-uns ronflent paisiblement sans souci des chocs en retour que vaut à leurs membres allongés la gymnastique pieuse d'un voisin venu au café pour y terminer dans un débordement de salamalecks et de prosternements, les cinq prières exigées chaque jour de tout bon musulman.

*
* *



UN FONDOUCK

Les guides et les écrivains sahariens affirment que les aimables personnes qui, chaque soir, dans les cafés de Biskra, font rouler leurs hanches et onduler leur abdomen avec accompagnement de jeux de mouchoirs et de tamtam, appartiennent à la tribu des Ouleds Naïls, une peuplade nomade disséminée sur les hauts plateaux de Djelfa ; ils nous disent encore qu'elles consacrent ainsi leur jeunesse à des exercices variés, et généralement réprouvés par la morale ; puis, emportant avec eux la tire-lire, où elles ont pieusement glissé le salaire de leurs travaux, qu'elles remontent vers leurs plaines, s'y marient honnêtement grâce, au pécule amassé à la sueur du ventre et font souche de nombreux petits ouleds. L'histoire est ainsi faite

de légendes. Pour une fois, je demande la permission d'en détruire deux d'un même coup.

Il y a beaux jours que l'expression Ouled Naïls ne désigne plus une race, mais une profession ; on est Ouled Naïls comme on est marchande de galettes ou de beignets ; l'origine ne fait rien à la chose. Les soixante professionnelles de la danse du ventre comptent à Biskra trois Ouleds Naïls authentiques ; les autres viennent de coins variés de l'Algérie : les oasis sahariennes ont parmi elles de nombreux représentants ; les plateaux de Sétif et de Batna y vont de leur petit contingent ; l'article importé de Constantine est aujourd'hui en faveur ; il possède un semblant de civilisation, parle français, affecte un vernis européen qui ne déplaît pas à l'Arabe ; la Juive, elle-même, avec son cône de feutre planté sur le coin de l'oreille n'est pas dédaignée ; l'avenir est peut-être à elle.

Assurément cette congrégation ouverte à toutes les races n'a pas fait vœu de célibat, mais le nombre de ses membres qui se marient en justes noces est infiniment restreint ; prétendre que leur pèlerinage à Biskra, que leurs danses du ventre visent à la réalisation d'une honnête petite dot qui leur permettra de rentrer au pays, d'y couronner la flamme de quelque brave homme d'ouled qui attend patiemment sous sa tente de poils la fin de la chorégraphie viscérale, cela est d'une parfaite inexactitude. Sans doute les petites dames sahariennes n'échappent pas plus que d'autres au coup de foudre du béguin ; elles s'en laissent conter par un Arabe enjoleur, vite séduit par le collier de piécettes, et acceptent le mariage. Elles se rendent alors chez le cadi, font une sorte de confession de leur vie d'erreurs, promettent d'y renoncer, et pour se refaire un semblant de virginité, entament une retraite de trois mois, au bout desquels le mariage est légalement consacré.

Ces unions finissent rarement bien ; l'argent gagné par la flûte s'en va si aisément par le tambour, et puis l'Arabe, lassé, se tourne avec une si déplorable facilité vers le divorce ! Beaucoup de ces Madeleines, provisoirement repenties, retournent donc à leurs anciens exercices (*) et meurent dans l'Ouled Naïlisme final ; obstination regrettable, car trop souvent, ces brebis de retour dépassent de beaucoup l'âge où les vieilles gardes ont l'habitude de désarmer et s'attardent dans leur profession avec un acharnement de mauvais goût, attendant sans doute que la ville de Biskra, enrichie par elles leur construise des Invalides, où elles jouiront enfin d'un repos bien gagné, *otium cum dignitate*.

(*) Quelques-unes reviennent avec leurs enfants, comme cette Farfaria pour les beaux yeux de laquelle spahis et Marocains s'égorgèrent jadis dans une mêlée épique, où l'on ramassa dix cadavres, et qui aujourd'hui, encore sur la brèche, fait à ses cheveux gris une couronne de ses trois filles : Faly, Rawacha et Rnaïa, élevées par elle dans les plus pures traditions du métier héréditaire.

OULED NAÏLS

Il ne faudrait cependant pas juger « la fille » au désert avec nos idées de civilisés qui ont perfectionné le vice en le pimentant d'hypocrisie. La vie de ces indépendantes de la vertu est restée dans le monde musulman ce qu'elle fut dans le monde latin et grec; leur profession entraîne à peine une nuance de déshonneur et nul mépris; elles vivent mêlées à la population, promènent publiquement leurs colliers de sequins, leurs bracelets, leurs ceintures, si aisément dénouées; elles se montrent dans leurs rues avec la satisfaction tranquille d'une mission d'utilité publique, honorablement remplie. Ainsi, naguère, Aspasie et Phryné tenaient le haut du pavé athénien, alors que les matrones grecques confinées au fond des gynécées, filaient la laine, torchaient les mioches, cuisinaient les repas, comme aujourd'hui les épouses sahariennes, dans la claustration de leurs maisons de terre. Les descendantes d'Aspasie ont changé de nom, mais gardé intactes toutes les traditions du métier, et ce n'est pas nous qui, avec notre civilisation supérieure, l'hypocrisie de notre vertu et même le sabre de notre police, les détruiront dans le refuge lointain où elles ont survécu.

*
* *

L'oasis est si vaste, elle pousse avec tant de complaisance ses pointes de palmiers et le tapis verdoyant ou jaune de ses céréales vers l'infini du désert, qu'il faut bien des jours pour en parcourir tous les recoins; ses aspects sont si multiples et si variés qu'on découvre des sites délicieux, des perspectives ravissantes, alors qu'on croyait avoir tout vu. A chaque pas, dans un encadrement imprévu de hautes palmes, apparaissent des suites de montagnes, rose, lilas, grises ou même blanches de neige, selon la hauteur du soleil ou la saison, des échappées de désert, où la chaleur, montant du sol embrasé, produit de fantastiques mirages.

Quand le soleil est sur le point de disparaître derrière les collines de Sfa, la masse grisâtre de l'Amar Kaddou s'empourpre de reflets rouges si intenses, que les Arabes, poétisant ce baiser de la lumière sur la face ocreuse de la montagne, ont appelé celle-ci la joue rouge.

Sept villages, avec leurs mosquées consacrées à de pieux personnages, qui vivaient du temps des légendes, cachent dans ce nid de palmiers une population de sept mille indigènes. Voici d'abord Ras-el-Gria, avec sa mosquée de Sidi Judi; à droite les ruines du sanctuaire consacré à Sidi Barkat : deux marabouts que leurs vertus et leur sainteté ont placé très haut dans l'estime des Croyants.

Un enchevêtrement de maisons de terre, de seguias et de palmiers conduit un peu plus loin à une clairière au centre de laquelle s'élève une colline artificielle. Des pitons de terre dressent sur le ciel leur silhouette jaune, entre des lignes de murs écroulés; il y a là comme des ombres de bastions, des restes de

courtines, des souvenirs de machicoulis, une poussière de forteresse lentement effritée sous l'action des vents et du soleil.

Là fut la Casbah de Biskra. Au pied de ces murs, le 14 mars 1844, s'arrêtèrent quelques bataillons français, commandés par le duc d'Aumale. On aimerait à se représenter ces pentes escaladées dans le tourbillonnement d'un assaut; ces brèches franchies par une houle de baïonnettes, avec des flottements d'étendards verts, des pétillements d'arquebuserie, des you-you de femmes, encourageant les vaillants au devoir suprême.

RUINES DE LA CASBAH DE BISKRA

L'affaire fut moins chaude. Ahmed bel Hadj, qui commandait au nom d'Abd el Kader, s'était retiré prudemment, et nos troupes entrèrent dans le réduit sans coup férir; pas une goutte se sang n'arrosa cette prise de possession.

Le duc d'Aumale reprit vite sa campagne interrompue; il se mit à la poursuite de Bel Hadj, réfugié dans les Aurès, laissant derrière ces murs une petite garnison, composée de soixante goumiers arabes et de huit Français, commandés par le lieutenant Petit-Gand.

Une fin tragique était réservée à ces quelques braves.

Pendant la nuit du 11 ou 12 mai, la trahison ouvrit les portes de la Casbah à un petit groupe d'Arabes, qui avaient fait partie des bandes du lieutenant d'Abd el Kader; en un tour de main, les Français, surpris pendant leur sommeil, étaient massacrés, et la Casbah retombait entre les mains de Bel Hadj, qui, le lendemain,

y faisait sa rentrée : fait de guerre assurément ordinaire, mais que la tradition locale explique par des causes romanesques.

Les Français avaient gardé avec eux une cantinière du nom de Marie. Les charmes de cette Roumia, en jupon court et au barillet en sautoir, la première qu'ait vue le Sahara, avaient produit une vive impression sur les enfants du désert ; et c'est pour la possession de la belle vivandière qu'auraient été organisés le guet-apens et le massacre qui le suivit.

Ce qui rend cette tradition extrêmement vraisemblable, c'est que la cantinière enlevée par Bel Hadj, le suivit de gré ou de force jusqu'au fond de la Tunisie, où il se réfugia à la suite d'échecs répétés. Pendant quarante ans elle vécut sous la tente, de la vie arabe, donnant à son mari d'occasion une lignée de rejetons.

Ses aventures étaient presque oubliées, quand, il y a deux ou trois ans, elle apparut inopinément dans un hôtel de Biskra ; l'occupation de la Tunisie lui avait, disait-elle, rendu la liberté, et elle venait réclamer pour ses enfants une part des biens que leur père avait possédés dans l'oasis.

Avec cette vivandière, dont les aventures mériteraient une place au rez-de-chaussée du *Petit Journal* (*), un soldat, le sergent-major Pelisse, réussit à s'échapper. « En vain, dit le rapport (**) envoyé au Maréchal Bugeaud, Pelisse essaya de maintenir dans le devoir la petite troupe qui se débandait ; il n'échappa lui-même que par miracle.... » Ici encore, la vérité sans épithète n'est pas en complet accord avec la vérité historique. Pelisse ne dut la vie à aucun miracle, mais à ce fait qu'il se trouvait en bordée chez une brune fille des Ouleds Naïls, lors de la surprise de la Casbah. Vénus tint à honneur de sauver Mars ; elle le cacha vingt-quatre heures, puis le ficela dans un tellis, le chargea sur un chameau et l'expédia à Tolga, d'où le galant sous-officier adressa à ses chefs une relation fantaisiste de ses prouesses guerrières.

Quelques jours après, le duc d'Aumale descendait de Batna et apparaissait inopinément devant l'oasis. Bel Hadj ne l'attendit même pas ; il mit, sur des mulets, l'argent et la poudre trouvés dans le fort, sans oublier sa vivandière, et reprit en toute hâte le chemin de la montagne.

A la suite de cet incident, le duc d'Aumale fut enfin autorisé à faire occuper Biskra par une garnison française permanente. Il mit la Casbah en état de défense, nomma gouverneur le capitaine de Saint-Germain, depuis tué glorieusement

(*) La veuve de Bel Hadj s'est retirée dans la province d'Alger sur une concession octroyée par l'Etat.

(**) Rapport obligeamment communiqué par Monseigneur le Duc d'Aumale. Puisque le nom du conquérant des Zibans et de l'Aurès est sous ma plume, je tiens à exprimer ma surprise de ce que la municipalité de Biskra, parmi tant de noms de rues consacrés à de très minces renommées, n'ait pas cru devoir réserver une plaque au glorieux Français qui, le premier, fit flotter le drapeau tricolore au-dessus de l'oasis.

ailleurs, et dont le fort en pierre construit au centre du nouveau Biskra, perpétue le nom.

Ces événements militaires, les derniers dont l'oasis a été témoin, s'accomplirent sans aucune participation des habitants, chez qui le sentiment de la propriété sem-

MOSQUÉE SIDI ABD EL MOUMEN

ble s'être développé au détriment de l'esprit guerrier. L'insurrection de 1871 ne leur mit pas les armes à la main. Alors que les Aurès étaient redevenus un coupe-gorges, que le sang français coulait dans le Sahara méridional, ils se tinrent tranquilles à l'ombre de leurs dattiers. Ils sont du très petit nombre d'indigènes qui peuvent nous dire :

— « Nous sommes vos fidèles amis. Jamais, ni quand vous êtes venus la première fois, ni au retour offensif de Bel Hadj, ni en 1871, quand on nous annonçait qu'une guerre malheureuse vous avait tous anéantis, nous n'avons brûlé une amorce contre vous. Traitez-nous donc en amis et non en vaincus. »

Amis ! le mot est peut-être bien gros ; mais enfin il faut reconnaître dans les

CHAMELIERS A MEHARA

rapports de l'indigène de Biskra avec ses conquérants, un semblant de bienveillance, une apparence de sympathie bien rarement rencontrés ailleurs.

*
* *

Quelques chèvres noires, gardées par un petit pâtre en haillons, occupent seules aujourd'hui ces pentes, gambadent parmi ces glacis où quelquefois une pluie printanière fait éclore de rares fleurettes qui jettent à cette tristesse de ruines, le mélancolique sourire de leurs corolles bleues ou violettes. De hauts palmiers font à ce chaos de remparts éboulés, une ceinture de verdure si calme, si paisible, qu'on

UNE COURSE DE MEHARA

se prend à s'étonner que les hommes aient choisi la sénérité de ce coin de terre pour s'y entr'égorger.

Un peu plus loin, les dattiers s'abaissent ; leur verdure perd de son intensité, leurs palmes s'étiolent ; on devine une diminution dans l'apport des seguias, et bientôt entre les fûts rabougris d'arbres de plus en plus clairsemés, apparaît le désert, dans sa flamboyante luminosité.

Cette mer éternellement figée, sans vague et sans murmure, sans une voile pour en rompre la monotonie, va se fondre dans le reculement des lointains, par une ligne à peine perceptible, avec le bleu clair du ciel. La petite oasis de Kora, puis celle de Sidi-Okba, émergent de cette immensité, semblables à des châtons d'émeraude perdus dans un océan d'argent solidifié.

Le retour à Biskra conduit au village de Bab-el-Zarb. La mosquée, dédiée à Sidi-Abd-el-Moumen, domine des dédales de rues étroites, entrecoupées de petits ponts, parsemées d'enfants rieurs, de groupes paresseux endormis à l'ombre des hautes murailles. Voici le village de M'Cid avec la mosquée qu'honore de sa protection Sidi-Malek. Bientôt, à droite, apparaît un large ruban de galets blancs, bordé de hautes berges jaunâtres. Cette aridité brûlante, sans une goutte d'eau, c'est la rivière, l'oued Biskra. Parfois des crues soudaines, imprévues, emplissent ce lit jusqu'au bord. Alors c'est une trombe qui roule et se précipite avec des bruits d'océan en fureur, entraînant avec des rochers arrachés aux flancs de l'Aurès, des troncs de palmiers, des morceaux de jardins et parfois des cadavres. En vingt-quatre heures le torrent est passé, le lit s'assèche, les pierres blanchissent au premier rayon de soleil, et il ne reste du flot dévastateur qu'un coin de moins dans l'oasis qu'une brèche de plus à son flanc ouvert, et quelques disparus manquant à l'appel des palmiers.

PROPRIÉTÉ LANDON

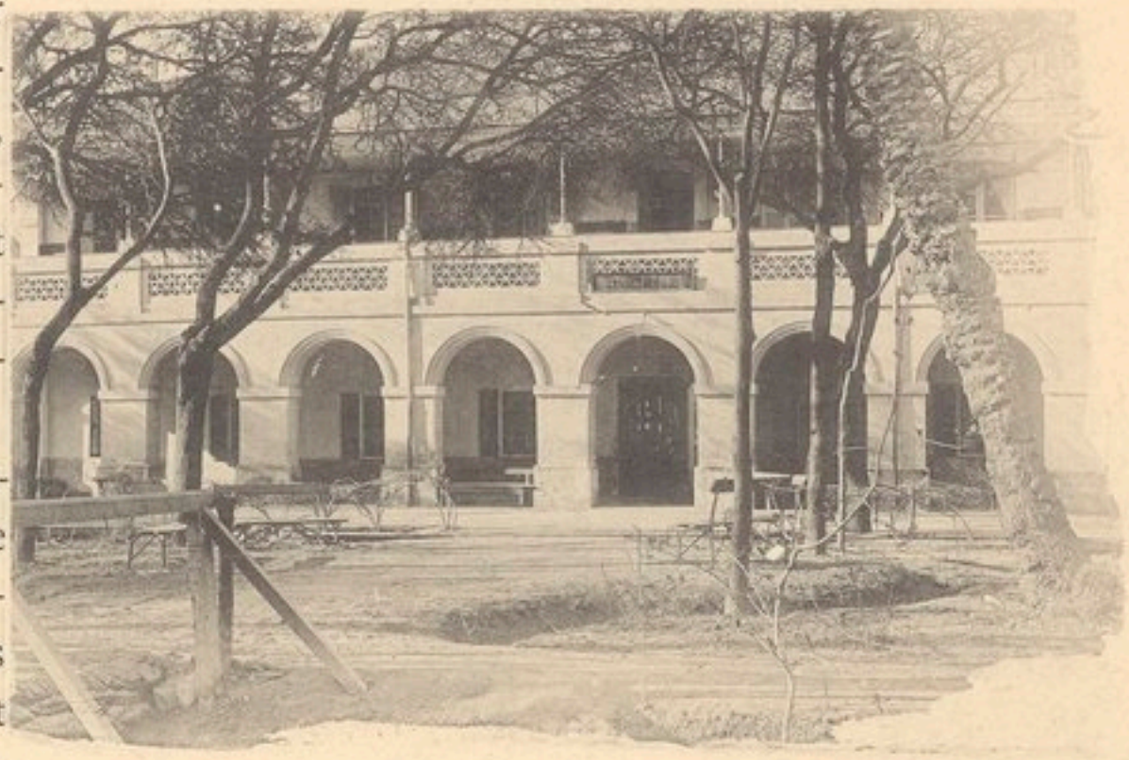
Au milieu de ce lit, large de douze cents mètres, et que les Romains, au temps où les montagnes encore boisées retenaient leurs eaux, franchissaient d'une enjambée, survit une mosquée dédiée à Sidi Zerzour, Monseigneur le Sansonnet. Le sanctuaire fut bâti jadis en plein oasis ; des crues successives l'ont isolé et transformé

COUVENT DES FRÈRES ARMÉS DU SAHARA

en un îlot qu'elles emporteront quelque jour, en dépit de la légende arabe qui lui assure une éternelle résistance à la morsure du flot ; un peu plus loin, un reste d'ouvrage romain en briques cuites, perforées d'empreintes de boulets que lui envoya je ne sais plus quel pacha turc, qui voulait voir ce que contenait ce cube de maçonnerie, puis la petite oasis de l'Alia, battue, minée par les courants où ses palmiers tombent les uns après les autres.

En face, sur la rive droite, la propriété Landon mêle l'éclat de ses arcades blanches de chaux au vert adouci des palmiers, des lataniers, des daturas, des mille plantes exotiques et tropicales, qui retombent en festons fleuris au-dessus d'allées en sable où trois fois par jour de fins râteaux promènent la coquetterie de leur morsure, éden délicieux toujours ouvert à la curiosité du touriste.

D'autres arcades, d'autres murs blancs, avec des enchevêtrements de palmes et de clochetons se montrent au bord de cette route de Touggourt, qui, bientôt sans doute, sera aussi celle de Tombouctou et du Niger. Là vivent les frères armés du Sahara. Dans la paix d'une semi claustration, dans la sérénité de la prière unie au travail de la terre et à l'exercice des armes, ces héritiers de preux d'un autre âge se préparent à leur mission ; ils cultivent des jardins, plantent des palmiers, étudient la langue arabe, couchent sur des nattes, mangent à terre, s'entraînant graduellement à la frugalité, à la dureté de la vie saharienne.



HOTEL DU SAHARA

Après un an de ce rude noviciat, ils descendront vers le Sud et iront former à l'extrémité de nos possessions, des avant-postes qui intercepteront la traite et supprimeront le

commerce de chair humaine. Tout au moins, tel est le but qui a présidé à la formation de cet ordre de chevalerie saharienne, à la fois religieuse et militaire, souvenirs de Rhodes et de Malte, inopinément ressuscités dans une fin de siècle sceptique et sans foi.

*
* *

Moins pittoresque que l'oasis, la ville européenne a bien aussi un cachet d'originalité. C'est le damier américain, fait de rues se coupant à angle droit, mais damier entremêlé de jardins, semé de ruisseaux et de palmiers. De hauts gommiers, des mimosas presque toujours fleuris jettent une gaieté de verdure, un sourire de fleurs, à cette froideur de rues trop symétriques. A l'ombre de leur hautes cimes, les seguias murmurent, la foule circule, la musique militaire fait ronfler ses cuivres.

L'été ces dômes de feuillage jettent sur le sol un semblant de fraîcheur; l'hiver ils protègent des grands vents du nord, les touristes frileux, que le merveilleux climat du Sahara, si salubre aux poumons fatigués, si bienfaisant aux articulations raidies des goutteux et des rhumatisants, attire, chaque année en plus grand nombre.

Cet afflux de délicats et de frileux que novembre jette sur l'oasis comme des oiseaux échappés à tire d'aile à la froidure et aux brumes, ont fait de Biskra une station hivernale; c'est aujourd'hui un confort d'hôtels, un luxe de magasins, une surabondance de toutes choses inattendues en ce milieu saharien. Comme si ce n'était pas assez de la salubrité de son climat, de la tonicité de son atmosphère, du charme de ses palmiers, du pittoresque de la vie arabe, voici qu'il est question d'un casino, un casino avec son cortège de distractions musicales, chorégraphiques et autres en face du désert; après le casino, un établissement d'hydrothérapie, où par sept kilomètres de conduite arriveront les eaux sulfureuses et chaudes de cette fontaine d'Hammam-es-Sahline, qui a soulagé déjà tant de souffrances.

Biskra deviendra vite un Aix-les-Bains hivernal, où les santés délabrées accourront s'infuser une nouvelle jeunesse; et la Nice saharienne, avec son champ de courses, où les manteaux rouges des spahis montés sur leurs petits étalons cabreurs, les burnous blancs des chambaâ perchés sur leur hauts méhara, se mêlent heureusement aux jaquettes des jockeys, avec son parc de Beni-Mora, son tir aux pigeons, ses excursions au désert et aux oasis voisines, n'aura bientôt plus rien à envier à ses sœurs aînées du littoral méditerranéen, qui n'ont ni son soleil ni son ciel presqu'éternellement bleu.

Émile Frechon.

Environs de Biskra

Société de Géographie Paris

Marché de Biskra

2

Jardins du Vieux Biskra

Société de Géographie Paris

3

Entrée de l'Oasis

Société de Géographie Paris

Entrée de l'Oasis

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

6

Fabrication des Tapis

Société de Géographie Paris

Le Couscouss

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

Rue du Vieux Biskra

SOCIÉTÉ ... PARIS

Rue du Vieux Biskra

BOGHARI

IMEZ-vous les récits de voyages où l'itinéraire se déroule avec la carte de géographie, au fur et à mesure que la route s'allonge ? En ce cas, ne lisez pas ceci.

Vous n'y trouveriez ni la série des stations de chemin de fer, ni l'éternel « ici nous mangeâmes, là nous bûmes, plus loin nous nous reposâmes » ; encore moins des documents historiques, archéologiques, paléontologiques.

Vivent les émotions plus simples, les impressions de premier jet devant les splendeurs de cette terre d'Afrique ! Heureux ceux dont l'imagination a des ailes et qui, pareils à des papillons voltigeant de fleur en fleur au gré de leur caprice, ne recherchent que la sensation immédiatement agréable, n'obéissent qu'à l'inspiration du moment.

Pour celui qui n'est pas encore habitué aux bizarreries de la région comprise entre Alger et Boghari, l'esprit s'exalte dès le départ. Jusqu'à Médéah, chaque paysage aperçu à travers la fumée de la locomotive est comme une vue de ces dioramas habilement conçus dans lesquels l'éblouissement doit aller sans cesse en croissant, jusqu'à l'apothéose finale.

Si bien, qu'après les dix-sept kilomètres d'eucalyptus gigantesques qui s'étendent jusqu'à Boufarik ; qu'après les gorges de la Chiffa, qu'après Médéah riche de souvenirs romains, plein de pittoresque, de vie, de couleur, on s'arrête avec le chemin de fer... parce qu'il ne va pas plus loin et on prend une voiture parce qu'on veut avancer davantage ; voir encore, voir toujours.

Ce pays est une surprise perpétuelle. Vous abandonnez Médéah avec le souvenir imprégné d'Orient et voici que sans transition, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, vous pensez à la Suisse. Oh ! une petite Suisse ; une réduction des fameux vallons de l'Helvétie. Pour escalader les hauteurs escarpées, point n'est besoin du bâton ferré ; ne vous avisez pas non plus de prendre pour un chamois, la tache grisâtre qui remue là-bas dans le lointain. La pauvre bête, si vous vous mêliez de la poursuivre ne s'enfuirait pas, mais brairait !

Avez-vous remarqué comme les petits ânes, les malheureux « bourricots » ont en Algérie l'air particulièrement résigné et intelligent ? Plus on avance dans les terres plus cette appréciation devient juste. Alors que les types indigènes semblent ne pas avoir changé ; alors que vingt siècles de civilisation paraissent avoir passé sur ces tableaux bibliques dont notre enfance a été bercée, sans en rien altérer ; alors que nous retrouvons sur la grande route sablonneuse, les patriarches de l'Histoire Sainte, immuables sur leurs petits ânes, ces derniers ont des apparences de philosophes plus modernes et l'on serait presque tenté de croire que le progrès du temps uni aux lois fatales de l'atavisme a eu plus d'influence sur le caractère et le tempérament des pauvres quadrupèdes que sur les singuliers humains dont ils sont les esclaves trop patients et trop maltraités.

Tout a changé, tout s'est transformé, sauf l'Arabe. Au contact de l'étranger, le sol, en certains endroits a perdu sa forme primitive. Ici l'on a percé, fouillé, creusé ; là, l'on a planté. De temps en temps, un toit rouge pique de sa note éclatante le bleu de l'horizon ; des forêts abattues, des vignes escaladant les côteaux, témoignent d'une conquête lente mais sûre. La nature de son côté lutte comme pour défendre contre l'envahisseur une liberté qui lui est chère.

Aux environs de Boghari, principalement, elle a entassé les hauteurs qui sont ses barricades, les ravins qui sont ses tranchées, les broussailles qui sont ses chevaux de frise, les chênes-lièges qui sont ses barrières. Malgré cela l'homme combat. Contre l'obstination de cette immense force inerte il emploie la puissance plus formidable de son intelligence. Nulle part mieux qu'en cet endroit on ne se rend compte de cette rivalité.

Le lieu est désert, sauvage. Aussi loin que l'œil s'étende, il n'aperçoit rien qui puisse lui faire soupçonner autre chose que le triomphe de cette nature sauvage. Soudain, à un tournant du sentier, au fond d'un ravin, apparaît l'ouverture d'un tunnel ! Cette voie ferrée qui reliera dans quelques années Alger à Laghouat, ce chemin de fer qui, jusqu'à présent, a Médéah comme point terminus, est véritablement une œuvre grandiose. A la force de sa volonté, rien ne résiste. La montagne se dresse devant lui de toute sa hauteur, il la perce ; le gouffre se présente béant, terrible, donnant le vertige aux aigles, il le franchit sur un viaduc ; le roc résiste, il le fait sauter à la dynamite. Chaque jour, à chaque heure, il marche vers son but. Non seulement il rapproche les distances, mais

SOCIÉTÉ DE PHOTOGRAPHIE • PARIS •

BOGHARI ET LE KSAR

encore il peuple, il féconde. Auprès des chantiers, les cahutes se dressent qui seront plus tard le centre d'un petit village. Là, Français, Italiens, Espagnols, Marocains se distinguant des autres musulmans par leur façon originale de porter la « mèche de Mahomet », travaillent et c'est déjà avec une sorte de commisération qu'ils regardent passer la lourde diligence, faisant le service de Médéah à Boghari. Soixante-seize kilomètres pendant lesquels les voyageurs sont secoués comme dans un panier à salade ; un relai à moitié route et trois ou quatre auberges où l'on se dégourdit les jambes durant quelques minutes, tandis que le cocher allume sa pipe et que soufflent les six chevaux de l'attelage.

Déjà, sur quelques points de la route, la vie anime le paysage. A Berrouaghia, il y a une église, une école, un café-concert et sur un mur s'étale le progamme du spectacle du jour ; les naturels de l'endroit entendront même chanter une des premières créations d'Yvette Guilbert : *le Fiacre*. Vous ne vous en doutiez sans doute pas, ô Xanrof ! Quelques magasins se présentent, aux devantures desquels s'étalent les tapis vulgaires, les lainages multicolores, les menus objets d'une boutique « à treize ». Les honnêtes trafiquants du lieu n'ont d'ailleurs pas le scrupule de la spécialité. A telle enseigne on lit : « *Au bon tabac. — Tissus et comestibles.* » A telle autre : « *Chapeaux. — Succursale de charcuterie.* »

La voiture continue son ascension. S'imagine-t-on ce qu'est cette interminable montée ? Parfois les roues cotoient un abîme dont on n'aperçoit pas le fond. Un seul instant de distraction, un faux pas du cheval et c'est la culbute effroyable, l'effondrement là-bas, dans ce trou où les grands arbres apparaissent comme une végétation naine. Mais le cocher a de la main, les chevaux ont du pied, les voyageurs l'insouciance des gens confiants en leur étoile. Insensiblement le terrain devient plus aride, les broussailles s'enfuient, les chênes-lièges s'évanouissent ; sur les hauteurs, on aperçoit des taches blanches qui fondront au premier soleil de printemps. Les voyageurs un peu ankylosés par un trajet de neuf heures ont épuisé la banalité des conversations de rigueur en pareille circonstance. Un son de trompe résonne, une vaste auberge présente sur la rue sa façade toute blanche ; sur le seuil des portes, quelques curieux viennent voir arriver la diligence ; au milieu de la rue un essaim de burnous sales s'agite.

Boghari ! Tout le monde descend !

*
* *

Mieux qu'aucun autre, Fromentin a donné une idée exacte de Boghari. Un sol ravagé, une terre sans verdure, cuite au soleil, avec des tons jaunes de mauvaise brique. Quand il pleut, le pied glisse là-dessus. Un paysage désolé, coupé brusquement de monticules abrupts ; des mornes étranges affectant des formes de cônes, des pyramides renversées au sommet desquels quelque vautour apparaît ainsi

qu'un de ces animaux symboliques que les Egyptiens plaçaient au faîte de leurs monuments. A vol d'oiseau : les sinuosités du Chéliff, avec ses rives toujours altérées. En résumé l'image triste de la solitude, de l'aridité et comme un avant-goût du désert. Dans le lointain pourtant, au dernier plan, se confondant avec le ciel et prenant l'aspect d'épaisses lignes de fusain que l'on aurait écrasées du doigt, une série de montagnes boisées. Il faut aller bien loin, bien loin pour trouver de la verdure et des arbres.

Et cependant, Boghari prend d'année en année une importance plus considérable. Là passe tout le commerce venant du Sud, par El-Goléah, Laghouat, Djelfa; c'est la dernière étape vers la civilisation, de cette route longue de quinze cents kilomètres qui meurt à la naissance du Sahara.

Par une coïncidence heureuse pour le voyageur descendant ce jour-là de la diligence, Boghari est en fête. Un bruit circule dans le pays depuis le matin : on annonce que le Gouverneur général de l'Algérie doit passer incognito pour continuer son voyage jusqu'aux dernières limites de nos possessions. Bien entendu, malgré l'incognito, les autorités ont revêtu leur uniforme; le drap bleu de l'administrateur et de ses adjoints, les galons d'argent du sous-préfet, les passementeries et l'or du dolman des officiers, le manteau rouge des caïds forment devant l'auberge, dont le propriétaire est le maire de la localité, un ensemble bizarre, assez harmonieux.

Rien d'ailleurs ne manquera à la réception et quand le Gouverneur arrivera il sera salué par la *Marseillaise* et l'*Hymne Russe*.

Comment ? Boghari possède une société musicale ? Là aussi, dans cette zone déserte on peut, à défaut des flots du Chéliff, se noyer dans des flots d'harmonie ?

Non, rassurez-vous ! Celui qui fera entendre l'*Hymne Russe* n'est autre qu'un vagabond du violon. Où était-il hier, où sera-t-il demain ? il passe sans autre itinéraire que celui que lui trace sa fantaisie; il va sur ce chemin immense, s'arrêtant où s'offre un gîte, jetant l'écho de ses chansons au vent du désert, insouciant de l'avenir. On lui a dit que le Gouverneur allait venir et il joue les airs les plus patriotiques de son répertoire. N'est-il pas aussi admirable que les rapsodes antiques, ce faubourien de Paris, échoué on ne sait comment en Afrique et qui exécute peut-être, à l'heure où paraissent ces lignes, la *Fille de Madame Angot* ou la valse de la *Mascotte* devant des Touaregs émerveillés et joyeux ?

* *

La ville européenne n'est guère intéressante. Quelques maisons le long de la route : demeures de fonctionnaires; auberges, marchands de tabac, mairie, justice de paix, postes et télégraphe et, sous des arcades une épicerie suivie de trois ou

quatre boutiques de M'zabites. C'est plus que suffisant pour la population de Français et d'Espagnols qui vit là.

Un observateur profond a déclaré que tout Arabe qui n'était pas d'une noble origine naissait cireur de bottes, comme tout bon Limouzin doit naître maçon. Il ne faut donc pas s'étonner outre mesure de retrouver, même à Boghari, le type du Ya Ouled avec sa boîte à cirage sur l'épaule. O charme des pays sauvages, jusqu'où faut-il donc aller pour te rencontrer intact, sans l'*Hymne Russe* et sans cireurs de bottes ?

Fort heureusement pour sauver le pittoresque en péril, la ville arabe se dresse au lointain sur un monticule, blanche et escaladant le ciel.

Certes, ce ksar est bien protégé par ses défenses naturelles et fou serait celui qui en temps de guerre en essayerait l'escalade.

L'aire de l'aigle n'est pas mieux suspendue au pic inaccessible et la vigie serait aveugle, qui de ce point ne signalerait à des distances considérables l'approche de l'ennemi.

Mais aujourd'hui le vieux ksar ne redoute plus l'assaut. L'époque des grands combats et des longues tueries est passée. Par exemple, ce qui reste, c'est un mélange de races, une variété inouïe de types, un tohu-bohu de religions et de sectes, une confusion de langues et d'idiomes.

Arabes, Berbères, Turcs, M'zabites, Espagnols, Siciliens, Juifs, Catholiques, Musulmans, se coudoient, trafiquent, se comprennent en cette langue universelle, faite de peu de mots et grâce à laquelle on peut échanger des idées sommaires d'Alger jusqu'au désert.

Le soir, au clair de lune, le ksar vu de loin prend les apparences d'une ancienne demeure féodale. Les deux vastes constructions au pied desquelles on passe pour pénétrer dans la cité, semblent des tours crénelées. On y cherche le pont-levis et l'on s'attend presque à entendre résonner un appel d'olifant.

Au jour, l'aspect change complètement. Ce n'est pas un château-fort ni une place de guerre, mais un vaste marché sur lequel le mélange des oripaux rouges, jaunes, verts, les burnous, les étoffes voyantes des Ouled-Naïls, jettent leur note éblouissante.

Les rues tortueuses, au sol rugueux, encaissées entre deux files de maisonnettes blanches, montent jusqu'au faîte du côteau. L'animation y est grande. Les petits ânes revenants de la fontaine et excités à coups d'aiguillons par les gamins qui les conduisent, trottinent en faisant tintinnabuler leurs sonnettes. Quelques cavaliers maures aux grandes bottes rouges circulent lents et majestueux.

Ici, assises au seuil de leur porte et fumant le gros narghilé, des négresses épaisses, ventrues, souriantes, raccrochant de l'œil le passant ou gourmandant des enfants qui se roulent par terre.

Là, des vieillards à barbe blanche, au nez en bec d'aigle éloquemment sémite,

semblant créés spécialement pour jouer les pachas de vaudeville ou figurer des modèles de fleuve pour peintres classiques.

Un peu partout, des toits bizarres sur lesquels fleurissent des iris ; quelques arbustes maigres ayant toujours soif et deux ou trois palmiers aux larges frondaisons.

Sa qualité de principale étape entre Djelfa et Médéah fait du ksar de Boghari un lieu à la fois de commerce, de repos et de plaisir.

Pour le commerce, Juifs et M'zabites sont là ; pour le repos, le bain maure s'offre ainsi que les cafés, nombreux ; pour le plaisir, les Ouled-Naïls ne manquent pas. Très gais, très animés les cafés ! mais quel effrayant commis-voyageur en papiers peints est venu ainsi bouleverser le style des lieux ? O triomphe de la chromo-lithographie, les portraits d'Henri Rivière, de Francis Garnier, de Courbet, de Négrier, de Brière de l'Isle, chamarrés de décorations, éblouissants comme des soleils, voient défiler devant leur cadre de bois peint en noir et vernis, la longue théorie des Arabes nomades ! Où s'est arrêté ce commis-voyageur doublé d'un explorateur ? Vous verrez que l'histoire ingrate ne le dira peut-être jamais.

Plus intéressantes sont les petites boutiques pleines de vie et de mouvement.

Au fond de la pièce noire, le M'zabite impassible suit les ravages du désir chez le promeneur qui regarde son étalage. Il intervient à temps, fait valoir sa marchandise, débat les prix avec douceur, déploie ses tapis bariolés, ses ceintures rouges, présente avec art ses couteaux kabyles, ses rasoirs, ses mouchoirs que l'industrie rouennaise est parvenue à jeter jusque-là.

D'autres M'zabites, pâles, graves, rappelant par leur attitude ces personnages

archaïques que les tableaux anciens ont popularisés, sont assis, formant décor dans la boutique.

Devant les épiciers continuellement affairés, pesant leur poudre de piment et les aromates tels que cannelle, girofle, muscades, tomates sèches, qui constituent la base de la cuisine arabe, le long stationnement des femmes voilées, aux mains jaunies, aux ongles noircis par la teinture.

Les boucheries n'ont rien de bien alléchant. Quelques quartiers de mouton suspendus à de grands crochets; sur l'étal, des têtes saignantes, ignobles, séchant dans l'atmosphère, empuantie d'odeurs fades. Les indigènes eux-mêmes passent rapidement devant cette triste exhibition de viandes et reprennent ensuite leur allure calme de gens pour lesquels le proverbe anglais *Times is Money* est une chose qui n'existe pas.

Plus on monte, plus les habitations deviennent basses, sordides et ne se maintiennent que par des prodiges d'équilibre. Les façades s'effritent, les portes vermoulues céde-

raient à la moindre pression. Néanmoins, la vue d'ensemble est curieuse et cause une étrange impression. Vieux murs, toits branlants, terrasses surplombant la ruelle, perrons accidentés comme des ruines, tout cela coupe étrangement le bleu du ciel, le jaune du sol, projette des ombres fantastiques.

Soudain, au détour d'une rue un chant résonne comme une plainte sourde et l'on voit apparaître le convoi funèbre d'un Arabe. En tête marchent rapidement quelques *thalebs*, puis viennent les amis du défunt avec le cadavre sur une claie. Les passants se rangent contre les maisons et le mort cahoté, menaçant de choir à chaque obstacle du chemin, roule de droite et de gauche, rigide sous les étoffes qui le recouvrent. On le porte ainsi jusqu'au coteau voisin où se trouve le cimetière, tandis que chez lui les femmes simulent la plus grande affliction et s'égratignent le visage en signe de deuil.

*
* *

L'hospitalité bogharienne n'a rien à envier à l'hospitalité écossaise ; on oublie facilement les fatigues de la route devant l'amabilité des principaux fonctionnaires : administrateur, caïd, etc. Et même, ce n'est pas le moindre étonnement de l'excursionniste que de constater l'exquise urbanité, la délicatesse raffinée de quelques-uns de ces grands chefs arabes que la France a investis d'une autorité relativement considérable. Ce n'est pas à eux qu'on pourrait faire le reproche de ne pas s'assimiler; beaucoup, comme le caïd Ali, sont non seulement Français de cœur mais appartiennent à des familles qui ont versé leur sang à l'époque de la conquête en combattant aux côtés de nos soldats.

Il faut les voir dans les réceptions officielles, recouverts de l'ample manteau rouge à franges d'or, fiers à juste titre de la croix de la Légion d'honneur qui brille sur leur poitrine. L'esprit recule de deux siècles, à l'époque des mousquetaires, à l'âge du panache et du décorum.

Dans la façon de porter la tête, dans la dignité de la démarche, dans l'art de se draper, dans le choix de la couleur des vêtements on retrouve là toute l'éducation artistique d'une aristocratie de race. Ainsi que ces beaux chevaux qui semblent montrer dans leur allure l'orgueil de la pureté de leur sang, ils ont, ces chefs, une majesté froide et sereine qui s'harmonise admirablement avec leur type.

Ali ben Ahmed ben bey bou Mzerac, caïd des Aziz, symbolise fort bien ce genre. Son père, Ali Silvis bey est entré à Médéah à la droite des princes d'Orléans qui, plus tard, le nommèrent *Agha Dira* à Aumale. Dans cette famille, on ne connaît qu'une patrie : la France.

Le caïd Ali occupe son poste depuis 36 ans, il avait fait 5 ans de service militaire aux spahis à Teniet et l'année dernière le gouvernement le décorait de l'étoile des braves. Tenant aux Turcs par la souche paternelle et aux Arabes par

Ali ben Ahmed, Caïd des Aziz

le côté maternel, il est allié à tous les grands chefs de ces deux races. Sa mère était la sœur de l'agha Lakdar, son beau-frère est Ali Bachara, de Laghouat. Il a neuf enfants, un douar immense commandé en son absence par son fils aîné. Il possède de nombreux troupeaux de moutons, des chevaux de pur-sang superbes et quand il traverse son territoire toutes les têtes se courbent devant lui. Ici, la féodalité n'est pas morte, avec le caractère et le tempérament de l'Arabe elle ne mourra jamais.

Gentilhomme jusqu'au bout des ongles, séduisant au possible, parlant assez correctement le français et plus spirituel que beaucoup de Parisiens, le caïd Ali reçoit avec la plus cordiale amabilité. Il a une femme à Alger, une autre femme à son douar et il réside assez fréquemment dans sa maison mauresque du ksar de Boghari.

Un dîner chez le caïd n'est certes pas une chose banale et mérite d'être relaté. Dans une pièce de l'entresol dont les murs blanchis à la chaux sont ornés de quelques plans coloriés de villes turques, le couvert est mis. Contrairement aux habitudes arabes, les convives prennent place autour d'une table au lieu de s'accroupir sur des tapis. Mais le couvert du chef de la maison ne doit pas figurer à côté des autres. Le maître doit servir ses hôtes, veiller à ce qu'ils ne manquent de rien et manger après eux. Ce n'est que sur les instances de ses invités qu'il cède et prend sa place au milieu d'eux.

Le menu forcément est simple, la cuisine arabe n'a pas de ces raffinements qui font la gloire des Vatel modernes ; la tomate, la cannelle, certaines épices du pays, certaines plantes aromatiques de la région relèvent cependant le goût des sauces, d'une façon très agréable. Voici le *Cherba,* c'est-à-dire le potage ; le *Hamis :* le ragoût ; le *Mechoui :* mouton rôti ; *Taâm* : couscous ; les *Alaouet* qui sont des gâteaux sentant toujours un peu le suif et les *Mahroug* qui sont de délicieuses douceurs au miel.

Le plat capital est le *mechoui.* C'est en l'honneur des hôtes et pour leur prouver l'estime en lequel il les tient, que le caïd a fait égorger l'un des plus beaux parmi ses jeunes moutons. L'animal rôti lentement devant un grand feu et arrosé sans cesse du beurre le plus délicat, est ensuite déposé sur un gigantesque plateau de métal et porté tout entier au milieu de la table. Le *mechoui* ne se découpe pas ; encore moins est-il permis de « l'attaquer » à l'aide de la fourchette, chose inconnue à Boghari. Les doigts seuls ont raison du mouton ; ils le dépècent, arrachent des parties les plus charnues de l'animal de longues lanières grillées qu'ils portent ensuite à la bouche. Le vaste plateau devient l'assiette commune à toute la société. Quand les invités sont rassasiés et que la carcasse du mouton apparaît, les serviteurs enlèvent le mets et font circuler l'eau parfumée qui purifiera les mains.

Dans certaines tribus et quand le visiteur est une personnalité considérable, on

présente de la sorte, au milieu du festin, un petit poulain ou un jeune chameau rôti.

Le caïd Ali est pétillant de verve et d'entrain ; il ne boit, comme tout enfant de Mahomet qui se respecte, que de l'eau. Mais ce serait à croire que le champagne versé à ses nouveaux amis a de l'influence sur lui. Il a vu l'empereur Napoléon III et il voudrait voir M. Carnot ; il ne connaît pas encore Paris. Le jour prochain où il s'y rendra, quels seront les plus surpris ? le caïd de se trouver dans une capitale aussi grandiose ? les habitants de cette capitale de rencontrer un Arabe aussi civilisé ?

La conversation est charmante ; les légendes du pays, les souvenirs d'Afrique défilent tous et il est bien tard lorsque, la dernière tasse de café bue, des danseuses du ksar viennent éblouir les yeux par la richesse de leurs costumes, fasciner l'imagination par l'artistique étrangeté de leurs contorsions.

*
* *

La grande curiosité du ksar de Boghari est le quartier principal des Ouled-Naïls, tout en haut dans la partie la plus accidentée de la citadelle. Ici, le rêve commence. Devant l'imagination surexcitée, passe toute une série de tableaux nouveaux et qu'on croit cependant avoir déjà aperçus quelque part. Réminiscences littéraires de civilisations mortes, vision de ces peuples d'Orient dont les musées nous transmettent le souvenir, personnages étranges qui semblent destinés à orner le sarcophage d'un Pharaon ou d'un Sésostris et paraissent un anachronisme formidable quand on les voit remuer, danser, parler.

Regardez ! Dalila marche, Salomé danse, Cléopâtre sourit. Les voilà, les grandes courtisanes de l'antiquité, telles que l'Histoire, la Poésie, la Sculpture nous les ont transmises !

Ceci est l'impression initiale ; combien de temps dure-t-elle ? Quand les yeux sont revenus de cet éblouissement, quand l'esprit vagabond n'est plus frappé seulement du pittoresque de la situation, les illusions s'envolent. Le logis est d'une simplicité plus que rudimentaire. Dans la principale pièce enfumée, empuantie d'odeurs de beurre rance, d'oignons mis à sécher, de linge humide, d'eau sale, de tabac, le père et la mère des trois ou

quatre Ouled-Naïls vivent heureux. Leurs filles sont jolies, obéissantes; le collier de pièces d'or grandit de jour en jour et, dans quelque temps, les amoureux pour le « bon motif » pourront se présenter après la foule de ceux qui auront été admis pour le mauvais. Ces derniers ont d'ailleurs toujours été reçus avec la plus grande amabilité; le père leur a prodigué ses salamalecks, la mère ses sourires, les jeunes filles, tout ce qu'ils ont voulu.

Les mœurs des Ouled-Naïls sont assez connues et il serait malséant d'insister trop longuement sur ce chapitre. Qui en a vu une les connaît toutes. A Boghari, elles ont leur reine de beauté, qui est Sultana.

Il faudrait, pour dépeindre Sultana, la palette d'Henri Regnault ou la phrase de Théophile Gautier, cette phrase que Paul de Saint-Victor comparait « à des poignées de rubis, de saphirs et d'émeraudes que l'on agiterait dans une coupe de pur cristal... »

Sultana, dont la douceur infinie des traits est corrigée par la lèvre impérieuse et pleine de dédain, a quinze ans. Ses cheveux tressés, noirs comme l'aile du corbeau, retombent sur ses épaules. Elle porte au front un lourd diadème orné de pierres mal taillées et surmonté d'une plume rouge d'autruche. Le visage est encadré d'un quadruple rang de chaînettes d'or qui décrivent une courbe sur le front et redescendent en une traînée lumineuse jusqu'à la hauteur des seins. Aux oreilles, les *Tizzabitins*, grands anneaux pareils à ceux des Touaregs et auxquels sont fixées des pendeloques agrémentées de corail.

Aux bras et aux chevilles, les lourds bracelets d'argent très larges, très épais, pesants à porter et d'une massiveté trop évidente. Des têtes de clous en argent, disposés en quinconces ou des coraux rugueux, ornent d'aspérités la surface luisante du métal. Enfin, le bijou sacré, la dot qu'on porte sur soi, l'enfilade de louis d'or qui a remplacé le collier de sequins. Cela scintille, ruisselle, coule comme un Pactole, se tord comme un nid de serpents dorés. Les longues traînées éblouissantes glissent presque jusqu'aux genoux et, au moindre mouvement de l'idole ainsi parée, aux ondulations de ses hanches, au soulèvement de sa gorge, l'or rutile, les pièces s'entrechoquent, les tons voyants du tissu léger des vêtements se fondent, s'harmonisent délicieusement. A cette vision s'applique le jugement du maître qui a le mieux apprécié la Salomé de Regnault. « Rien dans l'art ne

rappelle cette manière d'une nouveauté paradoxale, d'une originalité absolue et d'une outrance qui ne semble pas pouvoir être dépassée. Chose rare, cette étrangeté est pleine de charme ; elle étonne mais ne choque pas. »

Certes, Sultana pourra « acheter » quand elle voudra l'époux qui lui plaira ; elle est déjà assez riche pour cela. Voyez d'ailleurs le mouvement dans cette maison bien achalandée et où elle remplit le rôle « d'étoile ». Nulle porte ne peut s'entrouvrir sans qu'on n'aperçoive dans l'intérieur de la pièce des groupes d'Arabes accroupis sur les tapis et attendant le porteur de café ; des grandes pipes, au tuyau de jasmin, la fumée s'échappe et monte lentement, dans l'atmosphère lourde, vers le plafond très bas. Parfois une jeune Ouled-Naïl passe rapidement, entre dans la chambre des parents, sussure quelques mots à l'oreille de la mère, lui remet une pièce d'argent ou d'or, montre en souriant un bracelet ou une de ces larges bagues que l'on fabrique dans le Sud.

Une petite fille de cinq ou six ans, noire, lippue, grasse, se promène dans la cour de la maison observant avec ses grands yeux candides, les gens qui entrent et qui sortent. Elle porte déjà des bijoux, est déjà peinte et empestée de l'odeur de ces parfums violents suffisants pour ramener à la réalité les délicats qui seraient tentés de flairer de trop près la chevelure et le visage des Ouled-Naïls.

Il est dans l'infâme maison, un être, une jeune fille devant laquelle s'inclinent avec un profond respect mêlé de crainte superstitieuse, tous les habitués du lieu. C'est la « folle », frêle, délicate, jolie ; sans un sourire, sans un bijou, elle erre autour de ses sœurs impures, promène ses mains longues et fines dans leurs cheveux épais, ne comprenant rien à ce qui se passe autour d'elle, parlant aux objets, leur disant des choses incohérentes, répondant sur un rhytme monotone à la chanson des oiseaux ; portant la double auréole de son insconscience et de sa virginité.

N'y a-t-il pas une certaine grandeur dans ce mysticisme oriental qui veut que les fous soient aimés de Dieu ? N'y a-t-il pas aussi pour l'observateur une sorte d'étonnement respectueux devant l'inaltérable religiosité de cette vieille race qui a conservé intactes toutes ses superstitions ? Il faut, pour se rendre compte de cette piété assister à la prière en commun, faite le soir à Boghari, sur la colline.

Précédés de leur prêtre, alignés sur un seul rang, droits sous leurs longs burnous, les Arabes contemplent avec une gravité sereine l'infini de l'horizon et le soleil qui incendie en mourant les hauteurs lointaines. De temps en temps s'échappe de leur bouche une invocation à Allah ; puis, en même temps, toutes les mains s'élèvent vers le ciel, tous les corps se prosternent, tous les fronts touchent la terre.

La nuit tombe complètement sur le ksar, les quelques lumignons plantés de droite et de gauche sur le rebord des fenêtres et qui servent à éclairer les « rues » s'éteignent. La cité arabe dort sous la seule lumière de la lune ; lumière sinistre qui semble n'éclairer qu'un désert. A l'horizon, pas un arbre ; la nudité du sol apparaît

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS

La Prière

plus encore, pendant la nuit. On n'entend que l'aboiement des chiens et l'on voit passer de temps en temps l'ombre de quelque veilleur de nuit dont le bâton ferré résonne sur la terre sèche et dure comme du roc.

C'est peut-être l'heure à laquelle les filles de Boghari préparent en silence, le philtre qui, d'après la légende, rend tout homme amoureux : le *mherdoud*. Philtre peu dangereux, assez agréable au goût. C'est un ragoût de mouton très épicé, très aromatisé et cuit avec des abricots secs.

Le *mherdoud* inspire à l'Arabe les mêmes facéties que le « homard à l'américaine » a engendrées chez nous. Quand le voyageur reviendra de Boghari et qu'il racontera ses aventures, c'est avec des sourires pleins de malice et de sous-entendus, que ses camarades lui diront :

« Ah ! ah ! tu as mangé du *merdhoud*. »

Mais les belles amoureuses comptent encore beaucoup plus sur l'attraction de leurs charmes que sur le *mherdoud*. Allah lui-même n'abaisse-t-il pas sa main protectrice sur elles et ne connaît-on l'antique prédiction du vénéré marabout de Bokkri ?

Ce saint homme dont l'autorité s'étendait sur toute la région donnait chaque année une grande fête. Le ksar possédait déjà à cette époque une petite population et les jeunes femmes de cette petite population se cotisèrent pour offrir un cadeau à Sidi-Bokkri.

Le don plut beaucoup au pieux vieillard qui, afin de ne pas être en reste d'amabilité, dit aux femmes : « Montez vos mules blanches, partez dans la plaine, semez du sel sur tout le terrain que vous parcourrez et chaque homme qui écrasera un grain de ce sel sera toujours épris de vos charmes. »

Et voilà pourquoi encore de nos jours, on peut voir parfois une poignée de sel au seuil de la maison d'une Ouled-Naïl de Boghari.

*
* *

Après Boghari et Boghar dont on aperçoit dans le lointain la silhouette blanche, le paysage reprend son aspect monotone et il faut aller assez loin, traverser cette région désolée, pour trouver sur les hauteurs quelques maigres pâturages où les tribus nomades promènent leurs troupeaux. Au lendemain du dîner chez le caïd Ali, une grande fête se célébrait à quelque distance, sur un plateau assez escarpé d'où l'on apercevait facilement les pitons neigeux de la montagne Taquensa.

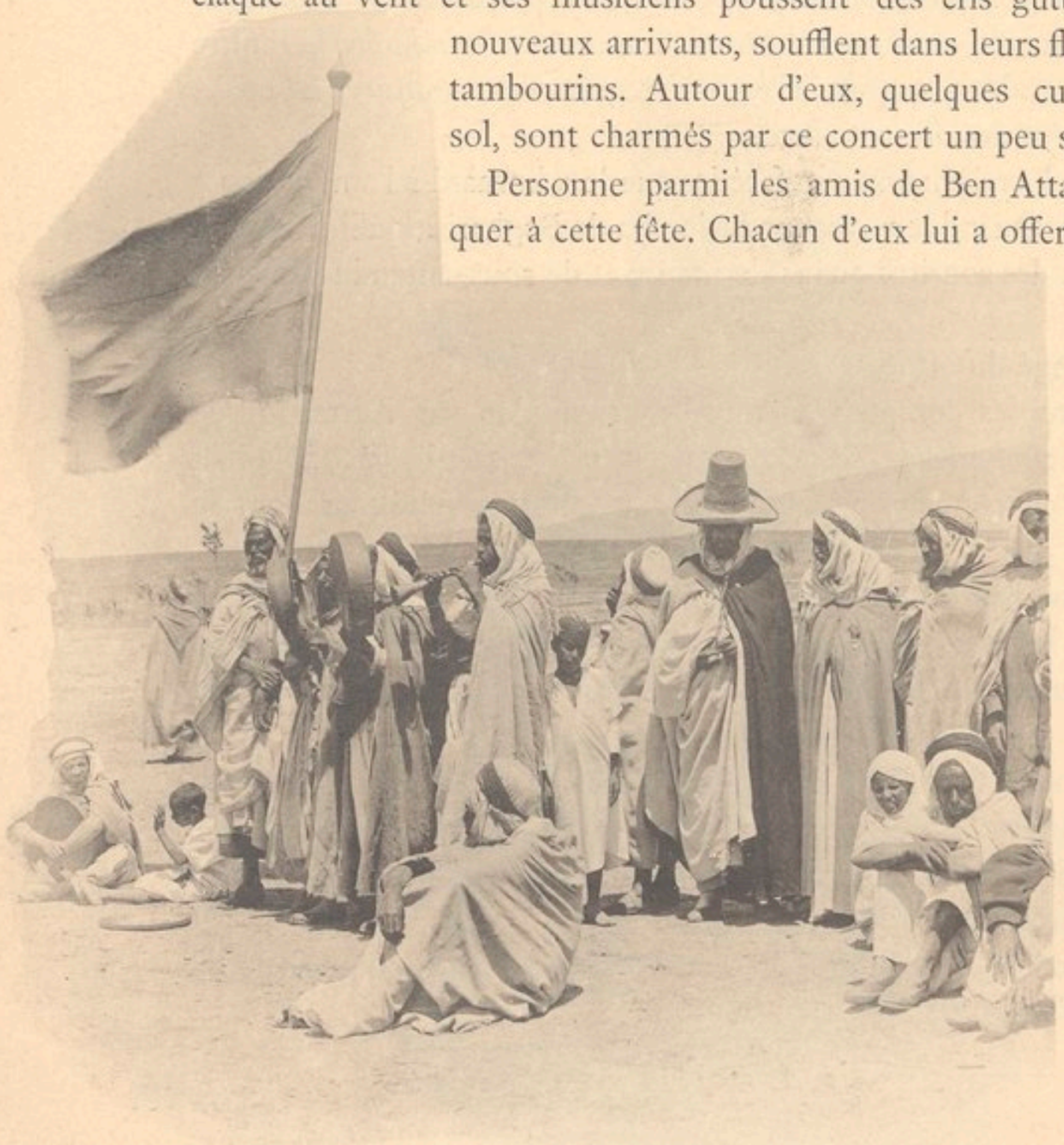
El Attak, caïd des Oulad-Ahmed-Ben-Saâd, du douar Oum-El-Djelil, se mariait. C'est un homme jeune, d'allures un peu froides, recevant avec correction et distinction.

Quand ses invités européens arrivent à cheval et qu'il les aperçoit dans le lointain, il s'élance à fond de train vers eux, suivi de ses cavaliers, arrête net à

quelques mètres des visiteurs la superbe bête qu'il monte, met pied à terre et vient tenir l'étrier à l'excursionniste le plus âgé, en lui souhaitant la bienvenue.

La *nouba* des Ouled Antar est accourue pour fêter le mariage; son drapeau claque au vent et ses musiciens poussent des cris gutturaux pour saluer les nouveaux arrivants, soufflent dans leurs flûtes, frappent sur leurs tambourins. Autour d'eux, quelques curieux accroupis sur le sol, sont charmés par ce concert un peu sauvage.

Personne parmi les amis de Ben Attak n'aurait voulu manquer à cette fête. Chacun d'eux lui a offert un cadeau en argent, selon ses moyens. C'est vingt francs, dix francs, voire même cinq francs. En somme, un prêté pour un rendu, car le donateur d'aujourd'hui recevra demain, s'il prend femme, le même cadeau de Ben Attak et, peut-être, la même pièce.

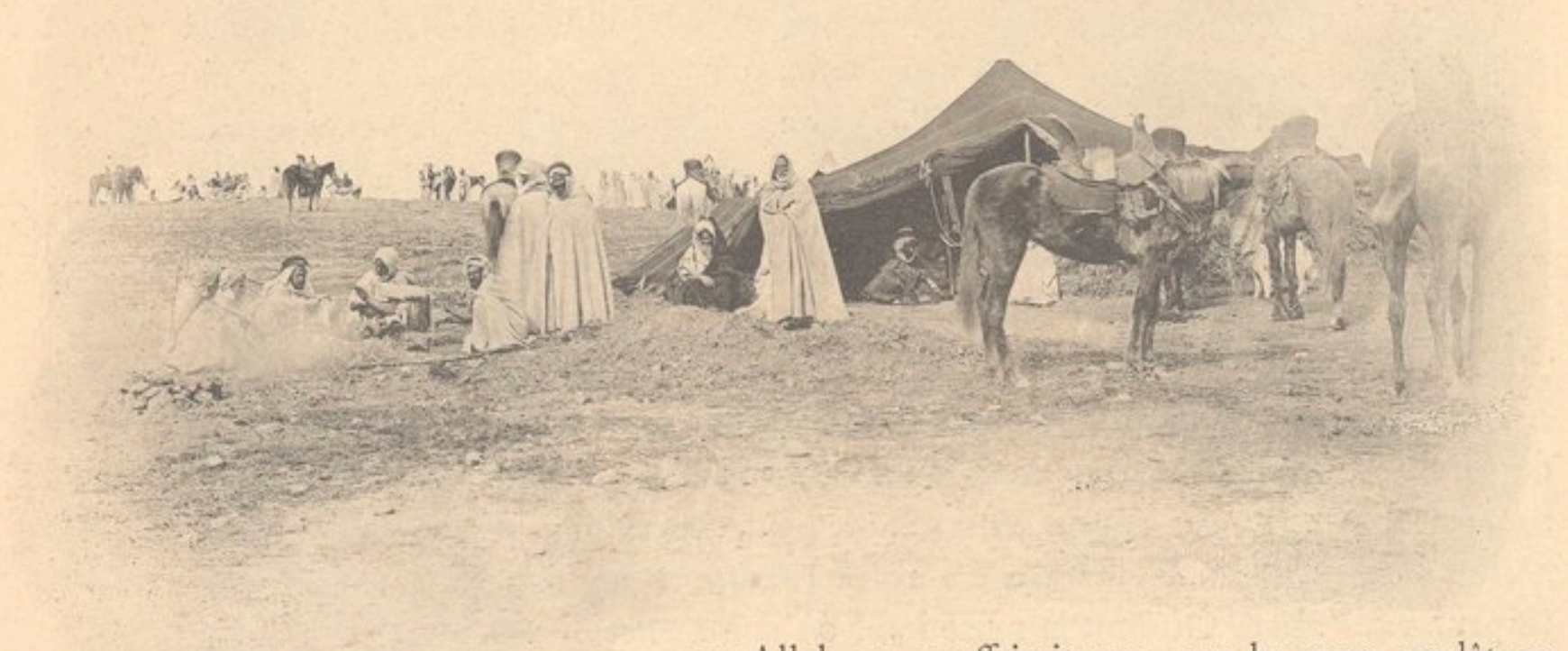


De toutes les tentes s'échappe une rumeur confuse à laquelle se mêle le hennissement des chevaux attachés par le pied et le bêlement des moutons qui cherchent aux alentours une pâture rare.

Ah! ce n'est pas de la gaieté comme nous avons l'habitude d'en voir qui préside à cette noce arabe. Ces gens-là sont d'un calme extraordinaire; ils ont sous leurs amples burnous la rigidité des statues.

Cependant, les préparatifs du déjeuner se font. Tandis que sous la tente des femmes, la jeune épousée prépare les gâteaux au miel et le couscous, le *mechoui* placé devant un grand feu de broussailles prend lentement des tons d'acajou. Des hommes de bonne volonté arrosent incessamment d'un beurre très fin, le rôti dont la peau grésille, craque, se fend, toute imprégnée déjà de l'odeur des plantes aromatiques.

De temps en temps quelque gibier passe à portée de fusil, mais on le respecte



car Allah ne souffrirait pas que le sang coulât en une circonstance aussi solennelle.

D'ailleurs, quelle chasse procurerait autant de joie que la fantasia ?

Par groupe de quatre, de cinq, de dix les cavaliers s'élancent. Ils forment d'abord un point à l'horizon, puis leurs burnous qui voltigent semblent de grands oiseaux blancs. Les voilà ! les voilà ! les chevaux apparaissent, le cou tendu, la queue en l'air. Cela se précipite comme un torrent auquel rien ne résiste. Droits sur les étriers, les rênes lâchées sur le cou du coursier, le long fusil à la main, les hommes passent comme l'éclair devant les tentes. Un, deux, trois, dix détonations ! et brusquement, brutalement comme une machine lancée à toute volée et dont le grand ressort se détraque, les chevaux s'arrêtent.

Alors les musiciens soufflent davantage dans leurs flûtes, les tambourins s'agitent, la rumeur grandit, l'odeur de la poudre grise, les chevaux en sueur hennissent.

Après le repas, la fête continue ; la fantasia reprend de plus belle. Deux ou trois incidents se produisent : une selle tourne, un cheval butte sur ce terrain hérissé d'obstacles naturels, un fusil s'échappe d'une main. Mais un événement plus grave survient, qui va mettre fin à la fête. Un chef de tribu, Mohamed, fait une chute terrible et reste inanimé sur le sol. On se précipite à son secours. Ses yeux fermés, la pâleur de son visage, l'immobilité de son corps font croire qu'il s'est tué. En vain, les vieillards et les « doctes » le frappent de toutes parts, le compriment, l'étouffent presque pour le rappeler à la vie. Ce n'est que longtemps après que Mohamed reprend ses sens ; mais du sang s'échappe de sa bouche, il ne peut faire aucun mouvement. Dans la tente du chef où on l'a transporté une rumeur triste s'élève. Les uns voient dans ce malheur un mauvais

présage. La superstition s'en mêlant la fête se termine de lugubre façon. Le caïd Ben-Attak lui-même paraît fort affecté de l'aventure et se demande pourquoi Allah lui veut du mal ?

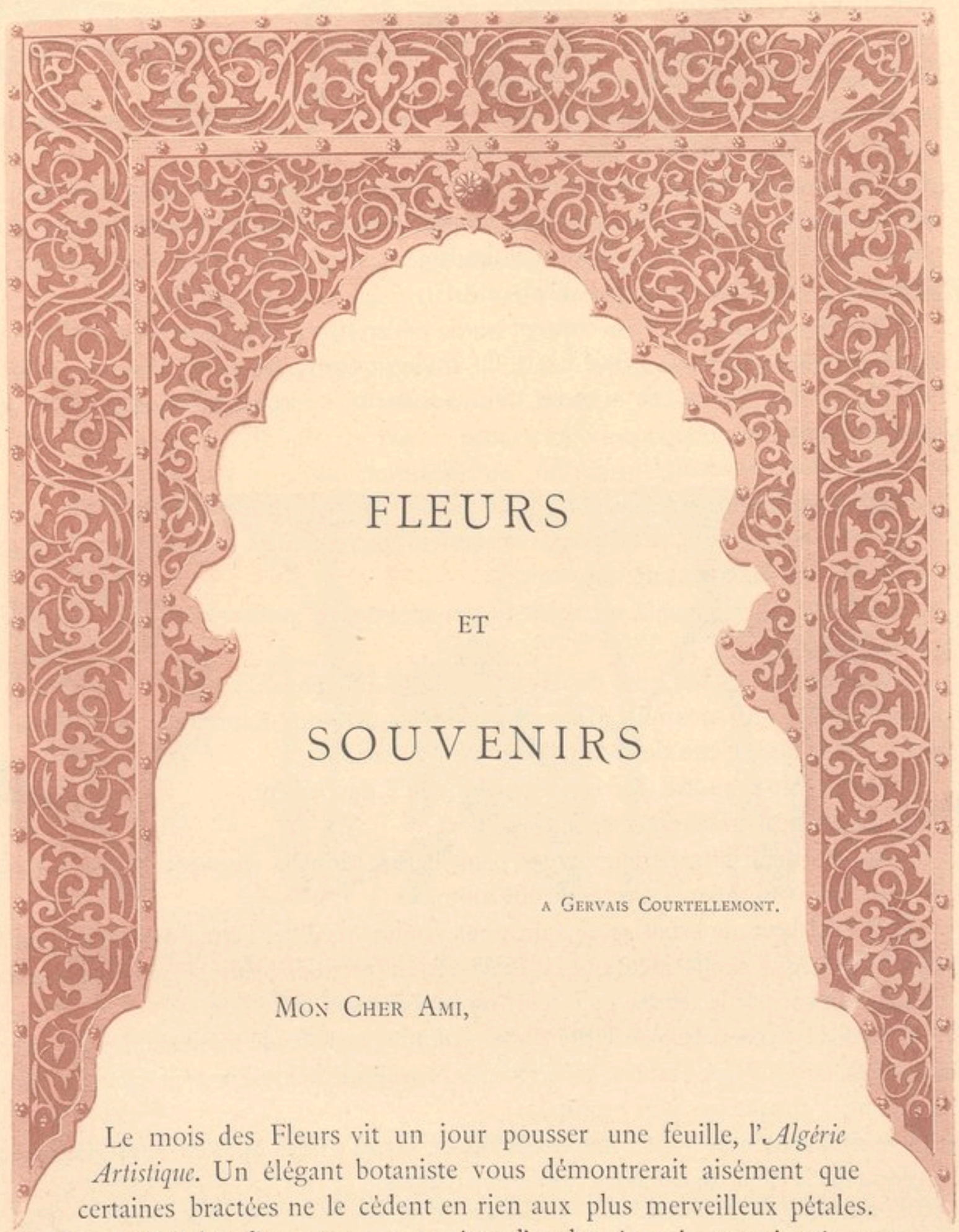
Les musiciens se sont tus, le ciel s'est couvert, le souffle froid qui passe sur la colline force à se relever le capuchon des burnous.

Et sous la tente, quelques-uns murmurent peut-être contre la venue de ces invités étrangers, se demandant si elle n'a pas eu une influence dans le malheur qui s'est produit ?

*
* *

Lorsqu'on a quitté Boghari et que l'on redescend les soixante-seize kilomètres de grande route, des images étranges vous passent devant les yeux ; des souvenirs se heurtent indistincts, confus. Aux cahotements de la diligence correspond une sorte de cahotement de l'esprit. La réalité s'entoure de fictions, une espèce de torpeur vous saisit. Où finit la sensation ? où commence le rêve ? que fera en ce pays, dans un siècle, le flot envahissant du progrès et de la civilisation ? Et quand toutes les villes, tous les hommes, toutes les mœurs seront semblables, qui nous affirme que nous devrons être satisfaits de notre œuvre ? Où seras-tu, charme des sites sauvages ; où te trouvera-t-on, douceur des spectacles plus grandioses que ce que l'imagination conçoit ? Quel sera ton sort, quand on te connaîtra davantage, quand nos chemins de fer sillonneront ton sol, vieille terre d'Afrique pleine de mystère, de poésie, de parfums et que Dieu semble avoir créée seulement pour les mystiques, les contemplatifs et les philosophes ?

Amédée Fraigneau.



FLEURS

ET

SOUVENIRS

A GERVAIS COURTELLEMONT.

MON CHER AMI,

Le mois des Fleurs vit un jour pousser une feuille, l'*Algérie Artistique*. Un élégant botaniste vous démontrerait aisément que certaines bractées ne le cèdent en rien aux plus merveilleux pétales.

Mais je n'ai rien d'un savant, pas même d'un lettré et je ne sais où vous avez conçu cette hérésie de me demander quelques pages pour célébrer votre deuxième anniversaire.

Quelle folie en vérité que de m'offrir cette œuvre de poète. Vous l'avez voulu : Vous aurez l'extravagance de ma prose.

Je voulais me souvenir, et s'il est vrai que les impressions profondes sont les

plus durables, pouvais-je mieux choisir pour me rappeler notre vie d'autrefois, que ce joli sentier romain qui déroule ses capricieux méandres de verdure, de la Fontaine-Bleue au sommet d'El-Biar ?

N'était-ce pas en le parcourant que nous avions eu la révélation d'une Algérie qui s'en va et le désir d'en garder la mémoire ?

Il nous avait donné, ce sentier, l'idée d'une publication artistique où nous renfermerions mieux que dans des phrases toujours impuissantes la vision du pittoresque que le temps et la civilisation, ces profanes que rien n'arrête, détruisent lentement, irrémédiablement.

Cette œuvre, nous l'avons entreprise. L'avions-nous accomplie ? Et jetant un regard sur les pages où s'était fixée, du moins nous le croyions, son originalité si vive, je me demandais si nous avions pénétré et reproduit son charme et son mystère.

J'allais donc le revoir !

Mais le retrouverais-je ? N'avait-il pas vieilli, et moi-même avec lui ?

Et voilà qu'en route, je m'aperçus tristement que je tentais l'impossible.

Pourrais-je seulement me souvenir ?

Mais si je me souvenais, ne serait-ce pas à travers le prisme trompeur de deux années écoulées ?

Je vais arriver là-bas, me disais-je, combien différent de jadis ? — Et si ma volonté forçant ma mémoire, je retrouve les impressions d'autrefois, que seront-elles, sinon le squelette desséché des primes sensations.

Me souvenir peut-être. Revivre le passé, je n'y puis croire.

Pouvons-nous ressusciter ce qui est mort ?

Un Christ peut bien faire revivre le Saint-Lazare, dont la vie vient de s'éteindre, dans un corps tout pareil à celui qu'elle animait.

Mais quel homme serait assez vain pour vouloir réédifier l'être d'autrefois, dans un souvenir qui serait identique à l'impression première, lui si profondément métamorphosé par le temps, qu'il n'est plus même son cadavre ?

J'essaie de croire à la possibilité d'une volonté capable de ramener les gaietés disparues, et voilà que j'assiste sans force à l'envahissement d'une mélancolie qui m'étreint, à chaque pas plus profonde.

Sensations éteintes ! vous êtes les bulles de savon irisées qui s'en sont allées se perdre dans le bleu du ciel pour ne revenir jamais.

*
* *

Le chemin romain s'est ouvert devant moi, vrai fouillis d'ombre et de lumière où l'œil égaré tout d'abord ne peut rien percevoir dans ce papillotement de toutes les colorations les plus délicates.

Un peu transformé, mon chemin. Il s'est changé en une miniature de petit ravin.

Ce qui reste de l'eau des pluies y a formé de microscopiques cascades qui tombent dans des lacs tout au plus grands comme la main ; petits miroirs où vogue sans les ternir la voile blanche d'un blanc pétale d'églantine.

Ici dans la glaise rouge, des marches où s'est moulée cet hiver la forme d'un pied mignon. Pied de jolie femme sans doute ; le talon est à peine marqué.

Ces empreintes attirent le regard et l'œil les suit inconsciemment. Elles sont la piste capricieuse qui côtoie ce précipice de Lilliput.

Et je poursuis, rêveur, ces traces prudentes, doucement posées sur le terrain facile, évitant les crevasses traîtresses qui font butter.

Elles vont toujours, plus fort marquées ou esquissées à peine comme si la gentille avait sauté légère, confiante en l'appui de l'aimé.

Pour quel coin d'ombre sont-ils partis, laissant ainsi la trace de leur bonheur ?

Piste d'amour qui fait rêver sous ce ciel de mai, où l'air vous enveloppe comme une caresse.

Je vais toujours et j'entrevois maintenant dans une vaporeuse vision les êtres qui ont passé là.

La tête de la jeune femme porte sur l'épaule du cavalier ; sa taille cambrée pèse

amoureusement sur son bras ; elle a des inflexions savantes, et sa gorge aux ondulations précipitées se moule sur la main engageante.

J'approche du but, frôlant les branches qui semblent me reconnaître et me dire de ne pas aller plus avant.

*
* *

Elles murmurent, les branches caressantes. Ingrat, pourquoi si tard nous être revenu ? Pourquoi tout seul ? Et pourquoi si changé ?

Vois, nous sommes toujours là, toujours vertes, et le sol que nous ombrageons n'a pas encore vu la lumière.

Pieusement, nous avons gardé notre ombre et nos secrets.

Ne serions-nous plus dignes d'abriter ton bonheur, d'étouffer le bruit de tes baisers ou d'y répondre par le sifflet moqueur de nos oiseaux ?

Notre coin qu'embaume le silence et que les fleurs parfument, ne parle-t-il plus à tes sens, n'épanouit-il plus ton âme ?

Nous qui n'avons pas trouvé d'insensibles, pourquoi nous fais-tu l'injure de revenir seul apportant le spectacle de ta froideur rebelle — et peut-être le blasphème de tes dégoûts et de tes lassitudes ?

Que nous veux-tu, toi qui ne guides pas de compagne ?

Va-t-en ! d'autres vont passer le sourire aux lèvres, insouciants des amertumes, et c'est pour eux que nous vivons.

Va-t-en ! Que de couples les ont précédés ! Tu le sais bien, toi qui fus de ceux-là.

Va-t-en ! ils nous faut les roses des lèvres qui s'entrouvrent, et les joues empourprées comme les hortensias.

*
* *

Vieux arbres, puisque votre tendresse se change en reproches cruels, sachez votre méprise et sa dure injustice.

Si je vous reviens seul, c'est qu'aujourd'hui je veux n'admirer que vous-même.

A quoi bon rechercher des sensations intimes évanouies en fumée.

Laissez-moi seulement respirer votre atmosphère d'évocation et voir si rien n'a profané votre poésie suggestive.

Redites-moi les visions d'autrefois ?

Reverrai-je sous votre ombre, les blanches femmes d'Orient, qui montaient seules, il y a longtemps déjà, couronnées de jasmins, enveloppées de leurs fins voiles blancs, le visage découvert ?

Elles allaient dans une marche voluptueusement cadencée. Leurs beaux bras arrondis soutenaient sur leur tête l'amphore antique, où plongeaient les vertes feuilles de nos lentisques odorants.

Nonchalantes, elles foulaient ces grandes dalles romaines qui vous ont vu naître, ô vous les bons vieux oliviers. Et le bruit des lourds bracelets qui s'entre-choquaient à leurs fines chevilles, troublait seul le silence que vous gardiez, chef-d'œuvre de la nature devant ces reines de la création.

Pouvez-vous évoquer les premières visions du passé ?

Me conterez-vous ces légendes que vous m'inspiriez autrefois ?

Les femmes, les guerriers, les corsaires, les esclaves. Percevrai-je encore dans vos murmures le bruit des batailles que vous nous disiez alors ? Retrouverai-je, dans vos trouées de lumière, les éclairs aveuglants des armes dans la mêlée, le chatoiement des étoffes de soie et des tapis ? Et vos parfums rappelleront-ils à mes sens énervés, les encens et les myrrhes des jours de triomphe ?

Voilà ce que vous aviez donné à nos jeunes enthousiasmes.

Voilà ce que, depuis deux années, nous avions pieusement recueilli.

De ces premières émotions des débuts, j'ai voulu me souvenir et c'est tout le secret de ma présence.

Allez ! c'est encore votre meilleur ami qui vous revient.

*
* *

Joyeux des efforts accomplis, il ne saurait avoir les lassitudes de la lutte, et vous êtes la cause de ses seules tristesses.

Il a assisté aux cruelles hécatombes. Il a vu tomber, une à une, les couronnes de feuillages que vous portiez si superbement.

Vous aviez été le décor magique devant lequel tous les peuples du monde avaient écrit les plus belles pages de leur histoire.

Et ces peuples oublieux font aujourd'hui disparaître les moindres vestiges de ces arcs de triomphe que la nature avait voulu si jalousement conserver à travers les siècles.

Il semblait que vous dussiez trouver grâce à leurs yeux ; sans les gêner vous vous contentiez de répandre le charme de votre beauté. Il n'en a rien été pourtant. Cruellement ils ont fait saigner les troncs noueux des arbres séculaires.

Les lauriers-roses et les orangers toujours verts sont tombés écrasés sous les murs envahisseurs.

Et ce ne sont plus désormais que des terres rouges remuées, montrant pour la première fois au soleil, les larges entailles de leurs blessures saignantes.

Là où s'élevaient les blanches colonnades des cours intérieures, aux endroits même, où du jet de marbre s'élançait en poussière impalpable l'eau glacée qui rafraîchissait l'air, se dressent aujourd'hui les villas modernes aux toits de briques ou d'ardoises.

Laissez-moi suivre encore le sentier parcouru. Laissez-moi dire un dernier adieu

aux mousses caressantes qui soutinrent ma tête, alors que je fermais les yeux pour mieux rêver, aux acanthes qui m'abritèrent, aux lentisques chauffés qui m'enfiévraient, aux cyclamens pudiques, aux capillaires dentelés.

*
* *

Je suis tout en haut du sentier, voici le but.

Cher petit coin ! il est intact. Le vieux mur reste là, couronné de lierres aux feuilles vernissées, léprosé de lichens, dartreux d'herbe moussue et suintant son salpêtre sur les bouquets de pariétaires..

Une brèche arrondie semble un œil de cyclope qui couverait au loin Alger la belle, Alger la blanche mariée dont la robe de mousseline vient égarer ses plis dans une mer de nacre.

L'atmosphère a cette limpidité qui précise les paysages au lendemain des jours de pluie ; et comme elle, ma mémoire rafraîchieau spectacle des anciennes images, abonde en souvenirs. Ils se détachent si lumineux, si purs, qu'aujourd'hui c'est hier.

Je vous sens près de moi.

Vous arrivez d'Espagne et votre œil en est plein. Votre bouche aussi : ce ne sont qu'Alhambras, ce ne sont que guitares — vous avez gardé dans vos veines le feu des piments du pays. Et le geste est digne d'une *prima spada,* quand votre bras voilé d'une invisible *capa* tranche avec énergie la vertèbre du taureau imaginaire. Votre verve étincelle pour décrire les beautés de l'Escurial, les splendeurs de Grenade et tous les monuments pieusement conservés sur cette terre où s'épanouissait l'art oriental.

A vous écouter, je refais le voyage. Devant les images que vous en rapportez, je songe que nous aussi, sous un ciel non pareil, nous avons d'égales merveilles.

Je songe que là-bas la civilisation arabe n'a laissé que des pierres avec des ossements et qu'elle vit ici sa suprême agonie.

Là-bas, aux dentelles de marbre, les Khalifes

vainqueurs ont accroché les récits de leur gloire, mais aucun de leur fils, même dégénéré, n'atteste par sa présence qu'ils y ont vécu et triomphé.

Ici, au contraire, ils sont venus mourir.

Et les mosquées de Tlemcen et les marabouts d'Alger ne sont pas les berceaux vides d'une foi éteinte. Chaque jour ils s'emplissent du grouillement étrange d'une race qui s'étiole au contact d'autres, plus jeunes, dont l'heure est à son tour venue.

Echangeant ainsi nos regrets, nous sentions naître une vague espérance.

Alors poussés par ce Daïmon inconnu qui arrache à l'idée sa gangue d'inconscience, guidés par ce hasard providentiel qui est l'intelligence occulte, nous partions d'Alger et gravissions ce sentier préféré où, de notre communion d'âme, devait naître l'*Algérie Artistique.*

*
* *

Le soleil rend aveuglante la route poudrederizée et nous avons la gorge sèche.

Nous écartons les rideaux de cretonne à grandes fleurs d'une buvette qui disparaîtrait dans les roseaux du fossé, sans ces trois mots qui augmentent notre soif : *Bière et limonade.*

Une âcre odeur d'absinthe dément tout de suite le laconisme du titre et déflore notre surprise de trouver aux portes d'Alger un pied carré où la fée aux yeux verts n'exercerait pas son prestige. Elle y règne en maîtresse, et c'est timidement que nous demandons au patron, son grand prêtre, deux bouteilles des innocents liquides que son enseigne admet et que son gosier proscrit.

Il les trouve à grand'peine, et les emportant sous le bras nous pénétrons dans l'ombre du sentier dont l'hospitalité nous paraît préférable.

Sont-ils assez précis mes souvenirs, mais combien décousus! Bast! n'est-il pas des livres qui, feuilletés au hasard, dégagent plus de charme.

Nous sommes adossés au vieux mur...

*
* *

La limonade bue monte-t-elle au cerveau ? — c'est à croire : — Le sang affleurait à notre peau. Plus chaud, plus rouge nous le sentions courir à notre front, nous devisions de l'avenir.

Il était bien à nous l'avenir, il nous appartenait.

A nous voir aussi enthousiastes qui eut osé nous dire qu'on se heurte souvent aux lumières éclatantes des chimères et qu'on s'y brûle les ailes ?

Nous étions capables de toutes les audaces de la pensée. Et bientôt cette idée qui germait dans nos têtes, mûrissait au rayonnement de la lumière et se levait comme elle éblouissante.

Brusquement nous avions résolu d'associer la phrase à l'image, pour garder aux fervents de notre jeune patrie le spectacle de ses richesses.

Ces sites qui les ont ravis, nous en prendrions l'empreinte ineffaçable et ne pouvant les arracher aux coups du temps et à la main de l'homme, nous les sauverions de l'oubli.

Nous étions si fort possédés que nous en devenions grotesquement tragiques. Je brandissais ma canne, vous étendiez la main sur les bouteilles dont le gaz distendait nos cerveaux. On eut dit deux Guillaume Tell jurant d'assassiner Gessler. Ainsi naquit Très Haute et Belle Dame : *L'Algérie Artistique.*

Le serment final avait épuisé nos forces, et ce grand feu qui nous allumait était éteint. Etendus sur le dos dans l'herbe grasse, nos pensées vagabondaient de nouveau dans l'infini du rêve, rapides et changeantes. Tels les nuages gris que le vent déchire et disperse.

Nous gardions le silence, heureux de nous être compris.

Mais un autre langage reliait nos esprits. Correspondance mystérieuse qui s'accomplissait aussi sûrement et aussi nettement qu'avec le mot qui détermine.

Notre conception prenait corps. Elle vivait, elle marchait, elle grandissait. C'était l'enfant qu'avant sa naissance sa mère prédestine aux plus brillants succès.

*
* *

A force de regarder le ciel nous finîmes par nous apercevoir qu'entre lui et nous se trouvaient les plus beaux citrons du monde. Nos divagations éthérées nous avaient empêchés de les remarquer tout d'abord.

Ils affleuraient au-dessus du vieux mur, montrant à travers les minces éclaircies du feuillage leurs globes clairs d'un chrôme délicieux.

Le vieux sang de corsaire qui sommeillait dans notre âme ne fit qu'un tour. Mûs par un même ressort, nous nous étions dressés. Les pierres du chemin volaient dans l'arbre et les pommes d'or ne tombaient point.

Je me dis alors que ces fruits défendus ne résisteraient pas à ma canne, ce puissant engin de la balistique moderne.

Sitôt pensé, je fis décrire à cette dernière une courbe savante, et elle alla piquer une tête tout droit de l'autre côté du mur.

A ce moment le tonnerre fut tombé à nos pieds qu'un saisissement plus profond ne se serait pas emparé de nos sens.

Une voix de femme, plus fraîche que les vibrations du plus pur cristal, venait d'arriver jusqu'à nous.

Une voix de jeune fille, voix de blonde à n'en pas douter. Elle attirait l'attention d'une servante sur cet événement imprévu. Et nous écoutions dans un ravissement muet les mots qu'égrenait la bouche adorable. Les pierres épaisses avaient beau la séparer de nous, nous la devinions svelte, souple et hautaine, avec des airs de reine. Sa voix nous la disait toute, sa voix carressante et fière.

Adieu ! citrons. Une proie nouvelle s'offrait à notre imagination folle de printemps.

C'était la châtelaine et nous les troubadours.

Je hasardais doucement : Si nous allions chercher la canne ? Pardieu ! fîtes-vous. Vous aviez comme moi le désir de la voir — et puis quelque secret espoir.

Et nous partîmes avec des allures de chevaliers, férus d'amour, oublieux que nous présenterions à la dame de nos rêves des figures de maraudeurs maladroits.

*
* *

La grille s'ouvrait sur une allée finement sablée. Nous n'avions encore vu personne, pourtant notre cœur palpitait. La réalité se dessinait. Vous me poussiez devant et j'aimais mieux vous suivre.

Je me rappelle avoir tenté de vous persuader qu'un méchant petit roquet qui jappait d'un air supérieur, pouvait être un animal très dangereux.

J'insinuais que ma canne n'avait rien de précieux, qu'un laquais à coup sûr nous arrêterait en chemin, nous empêchant de voir la belle et qu'au fond nous ferions triste mine à lui réclamer un si petit objet.

L'amoureux devenait moraliste et mes grandes enjambées de tout à l'heure se changeaient en petit pas pressés de coquette.

Ma dialectique serrée ne vous émut guère.

Frais émoulu d'Espagne, vous refîtes une deuxième fois ce geste noble de première épée qui, un instant avant, m'avait si fort impressionné.

Le roquet lui-même se troubla.

Je vous aurais désiré devant moi, mais vous m'indiquiez le chemin d'un air si résolu, qu'il fallut marcher, et nos pas mal assurés firent de nouveau grincer désagréablement le sable du jardin.

Le toutou noir aux pattes cerclées d'argent reculait, jappant de plus belle aux intrus. Dans cette solitude, sa petite voix résonnait aigre, hargneuse, déchirait nos tympans, faisait courir le long de nos reins moites des petits frissons de malaise.

Et maintenant nous allions résignés, sans songer qu'il fut possible à l'un de nous de proposer la retraite.

*
* *

Les Datura Stramonium penchaient leurs blancs calices sur l'argent gris des romarins. On sentait le danger, car le caniche disparaissant derrière un massif, subitement s'était tu.

Incapables d'aller plus avant, sans pudeur, nous consentions l'aveu de notre lâcheté. Nous songions au retour, à la fuite !

La seconde d'hésitation qui précéda cette honte fut notre perte : Elle parut !

*
* *

O Dona mia ! Sur les fonds verts qui chantaient

plus vivement sa beauté, elle se dessinait plus belle encore que nous ne l'avions rêvée.

Qui niera désormais les mystérieuses puissances occultes, les lumineuses presciences, les communications invisibles d'âmes! Cette blonde gracieuse était une brune superbe.

Elle nous considérait, surprise un peu, mais avec une indifférence si parfaite de nos personnes, que je sentais se figer tout le sang de mes veines. Je me demandais avec terreur comment se détacheraient de mon gosier séché les quelques mots qu'il me faudrait prononcer dans une seconde.

On ne sait généralement pas combien il est difficile de tomber aux genoux d'une femme que l'on voit depuis deux minutes et pour la première fois.

Cette chose extravagante nous avait pourtant paru la plus simple du monde, et la dame, immobile, avec un imperceptible plissement de lèvres prêtes au sourire, attendait sans doute le mouvement gracieux que nous avions projeté.

Il n'en fut rien cependant ; nous ne tombâmes point aux genoux de la belle.

Le chapeau à la main, avec une attitude piteusement comique, les deux troubadours saluèrent la dame de leur pensée. S'efforçant de paraître aussi peu troubadours que possible, ils mirent dans un salut très roide tout le *gentleman* dont ils étaient susceptibles, sans réussir cependant à détacher une parcelle du ridicule dont ils étaient couverts.

Il fallait parler. Je tentai, dans une série de petites phrases aussi inextricablement embrouillées que les lianes du sentier, l'explication de notre visite.

Elle eut pitié de moi. Dans un geste, que nous trouvâmes révoltant de simplicité, elle nous indiqua le citronnier sous lequel, très tristement, gisait la canne. Il me fallut encore endurer ce cruel supplice, de l'aller chercher sous ses yeux, car elle ne nous fit pas grâce d'un regard et voulut avoir la jouissance complète de notre confusion.

L'idylle était terminée.

Nous disparûmes moins lentement que nous n'étions arrivés, et nous fûmes nous asseoir sur une borne du chemin, incapables du moindre effort.

*
* *

Nous épongeâmes nos fronts où perlaient de grosses gouttes d'une sueur froide.

Un seul désir restait en nous, intense, enfouir la honte de nos désillusions. Un instant nous songeâmes à la Trappe de Staouéli....

Nous ne sommes point entré dans ce pieux asile. Si vous avez bien fait ? J'en ai sous les yeux la preuve. A contempler les pages superbes sorties de vos presses, j'ai revécu tout ce passé. Comme moi vous vous souviendrez. Puissions-nous toujours avoir de pareils souvenirs.

J'ai pris pour rentrer en ville, une large voie nouvelle qui descend à Belcourt.

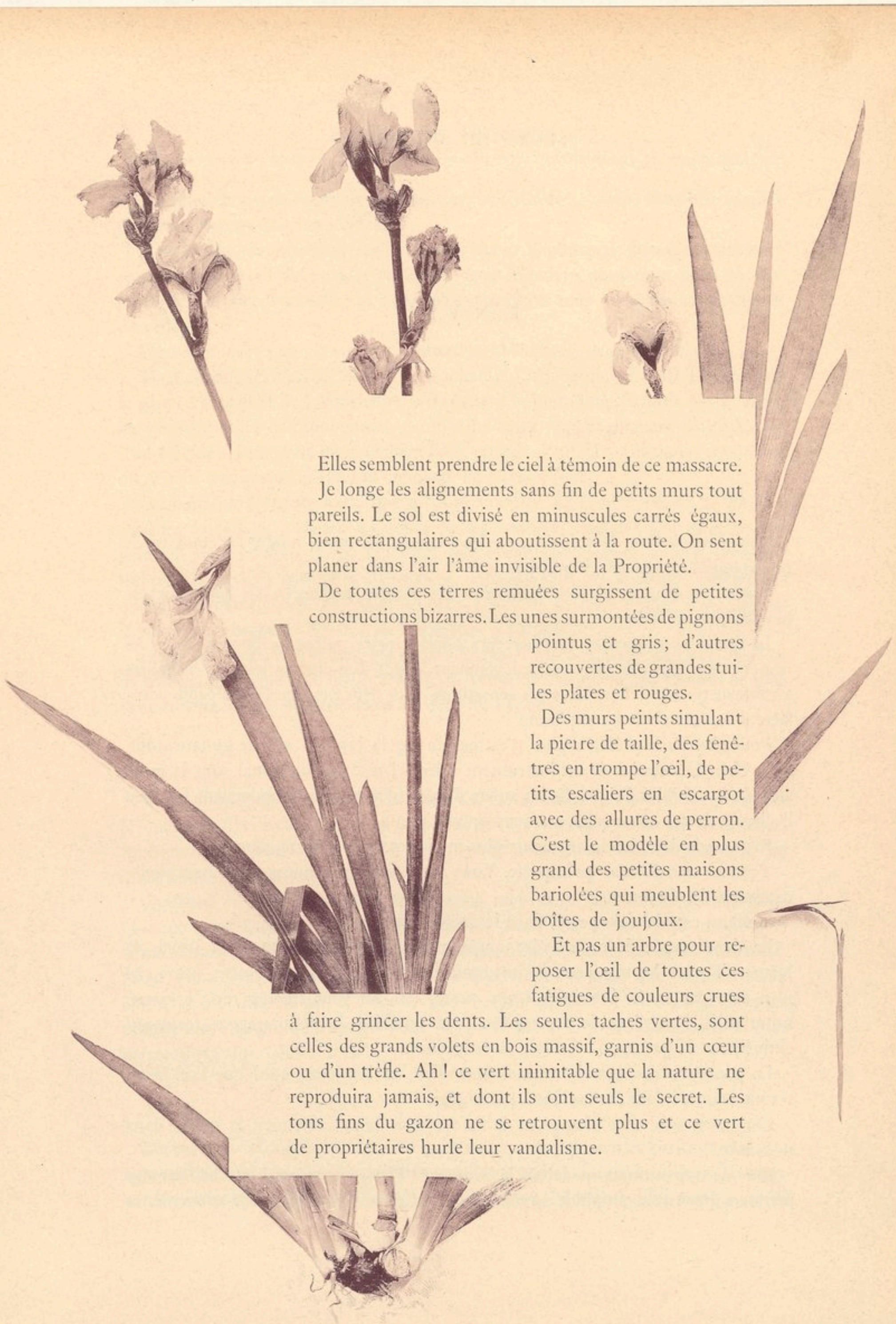
Ici c'est le triomphe de la vieille Europe.

On a éventré dans toute leur longueur les coteaux de Mustapha, la montagne recouverte autrefois des oliviers aux tons changeants.

La trace crayeuse longe les coteaux dans leur longueur, semblable au sillon baveux qu'aurait laissé je ne sais quel monstre, passant à travers les massifs de verdure.

Sous la réverbération du soleil qui va bientôt disparaître, l'or blanc des tufs et l'or roux des terres vierges vous aveuglent.

Au bord des fossés, les troncs des arbres tombés sous la hache, tendent vers la lumière leurs racines tordues, où pendent encore après de longs fils, les mottes de terre grasse.



Elles semblent prendre le ciel à témoin de ce massacre.

Je longe les alignements sans fin de petits murs tout pareils. Le sol est divisé en minuscules carrés égaux, bien rectangulaires qui aboutissent à la route. On sent planer dans l'air l'âme invisible de la Propriété.

De toutes ces terres remuées surgissent de petites constructions bizarres. Les unes surmontées de pignons pointus et gris; d'autres recouvertes de grandes tuiles plates et rouges.

Des murs peints simulant la pierre de taille, des fenêtres en trompe l'œil, de petits escaliers en escargot avec des allures de perron. C'est le modèle en plus grand des petites maisons bariolées qui meublent les boîtes de joujoux.

Et pas un arbre pour reposer l'œil de toutes ces fatigues de couleurs crues à faire grincer les dents. Les seules taches vertes, sont celles des grands volets en bois massif, garnis d'un cœur ou d'un trèfle. Ah ! ce vert inimitable que la nature ne reproduira jamais, et dont ils ont seuls le secret. Les tons fins du gazon ne se retrouvent plus et ce vert de propriétaires hurle leur vandalisme.

ENVOI

MON CHER AMI,

J'avais pris la lyre. Je voulais, avec les couleurs des mots, rendre les couleurs de ces paysages adorables ; je n'ai pu.

Vouloir transmettre, avec l'harmonie des phrases cadencées, les harmonies de la nature, autre folie.

La douce musique des vers berceurs serait à peine suffisante pour chanter ces ruines et ces légendes. Les mots deviennent lourds, les phrases les plus brillantes ternissent quand il faut fixer ces sensations plus délicates que l'impalpable poussière d'or qui habille les papillons.

Pour chanter le présent, plus n'est besoin de la lyre, la simple guitare suffit, mon cher. Les cordes de cet instrument solennel résonneraient mal sous la pression de nos faibles doigts. Et les sujets d'aujourd'hui s'accommoderaient fort peu d'ailleurs de ces accompagnements trop vigoureux.

Reprenons donc les instruments plus modestes, ils ont leurs charmes.

Tout se transforme, qu'importe. Vous avez, en deux années, fait assez belle moissons de souvenirs.

L'album est plein du passé, fixez le présent. Il n'est pas moins joli.

La dent vorace de cette hydre qui se nomme Progrès n'entamera jamais la Nature. Toutes les machines auront beau cracher toutes leurs fumées, notre ciel n'en sera pas fané. Lancez-là toute noire, sur les tons mauves de l'horizon, notre soleil l'inondera de ses rayons, pour en faire de petits nuages roses qui embelliront le paysage — ce sera sa vengeance.

La poussière des grandes routes sera d'or; et les fleurs, quoi que l'on fasse, seront toujours aussi belles, aussi parfumées.

Oui, mon ami, tout change et la nature reste impeccablement la même dans sa beauté.

Que de transformations depuis la conquête. Pensez-vous que cette histoire des premiers jours ne serait point curieuse aussi ? Histoire toute pleine de souvenirs et

d'anecdotes, la psychologie des mœurs particulières de ce temps dans cet original milieu ne manquerait pas d'attrait.

Et personne n'a cependant songé à nous laisser le plus petit document sur cette époque curieuse. Tout au plus quelques vieux Algériens pourraient nous en rapporter les intimes souvenirs, et cela aurait pour nous tous les charmes des contes de veillées.

On vivait alors une vie étrange, aujourd'hui bien finie, demain oubliée.

Tout change. Il a reculé bien loin le champ d'artichauts, où Sidi Tartarin tua le pauvre bourricot de l'Alsacienne. S'il revenait aujourd'hui, étourdi par le bruit, les yeux brouillés de mouvement, perdu dans ce labyrinthe de maisons à balcons, c'est à peine s'il pourrait, en cherchant bien, retrouver un de ces antiques corricolos où son air vainqueur lui valut la conquête de Baya la jolie.

Ces corricolos, encore toute une histoire à conter. La *Fleur d'Amour,* la *Boite de Pandore,* la *Frégate,* c'étaient les noms de ces voitures uniques; leur caisson était peint en jaune éclatant, bordé d'un large filet rouge. Les jours de courses, au galop impossible de deux haridelles efflanquées, les corricolos bondissaient, s'entrechoquaient formidablement au risque de s'entr'ouvrir et de jeter dans la poussière de la route leur cargaison bariolée de voyageurs cosmopolites.

Leurs conducteurs n'étaient pas moins étranges. Maltais, Napolitains ou Arabes, ils avaient à l'oreille une fleur écarlate, l'Arabe une couronne de jasmin, et tous invariablement une branche de *basilic* dans les narines.

*
* *

Votre photographie n'existait pas pour fixer avec toute sa scientifique précision les mille détails de cette existence; et dans ce tourbillon de ruche qui commence, les hommes ne trouvaient pas de loisirs pour adresser à ceux de plus tard les impressions qu'ils avaient pu ressentir.

Quelquefois le hasard fait tomber sous mes yeux une vieille lithographie grossièrement exécutée, où l'artiste semble avoir eu plutôt pour modèle sa fantaisie que le tableau qu'il avait sous les yeux. Ma curiosité est alors plus fortement excitée par ce qu'on a laissé à deviner. Il me semble que l'artiste devait éprouver un malin plaisir à l'idée de nos déceptions. Il s'est bien gardé de nous donner autre chose qu'une clef pour ouvrir la porte à notre imagination. Mes regrets sont alors plus amers.

*
* *

Me voilà de retour dans Alger. Le printemps met son sourire partout. On sent bien que c'est la fête des fleurs. Elles sont dans toutes les mains. Dans les rues, sur les terrasses de café, sur les boulevards, passent des corbeilles portées par de

jeunes indigènes. La violette domine. La brise en porte le parfum dans le plus petit recoin.

Sous la place des orangers, des avalanches de roses thé, d'énormes bottes d'œillets blancs, rouge ardent et pourpre, presque noirs ; leur senteur plus violente vous grise.

Le ciel est maintenant de laque rose. C'est l'heure de l'absinthe. Sur la terrasse du café d'Apollon, des toilettes claires de femmes tranchent sur les tons sombres des costumes masculins. Des caïds venus, je ne sais pour quelle fête officielle, majestueusement drapés dans des burnous éclatants, boivent, à petites gorgées, très graves, de la limonade glacée. Des premières communiantes, toutes blanches, passent à côté de gros messieurs rayonnants, gantés trop juste, le chef recouvert du chapeau de soie. Les garçons circulent, embarrassés par les petits cireurs qui implorent la permission de noircir vos chaussures. Et la lumière se joue à travers ce mouvement, irisant l'opale des absinthes, laquant d'or les vermouths.

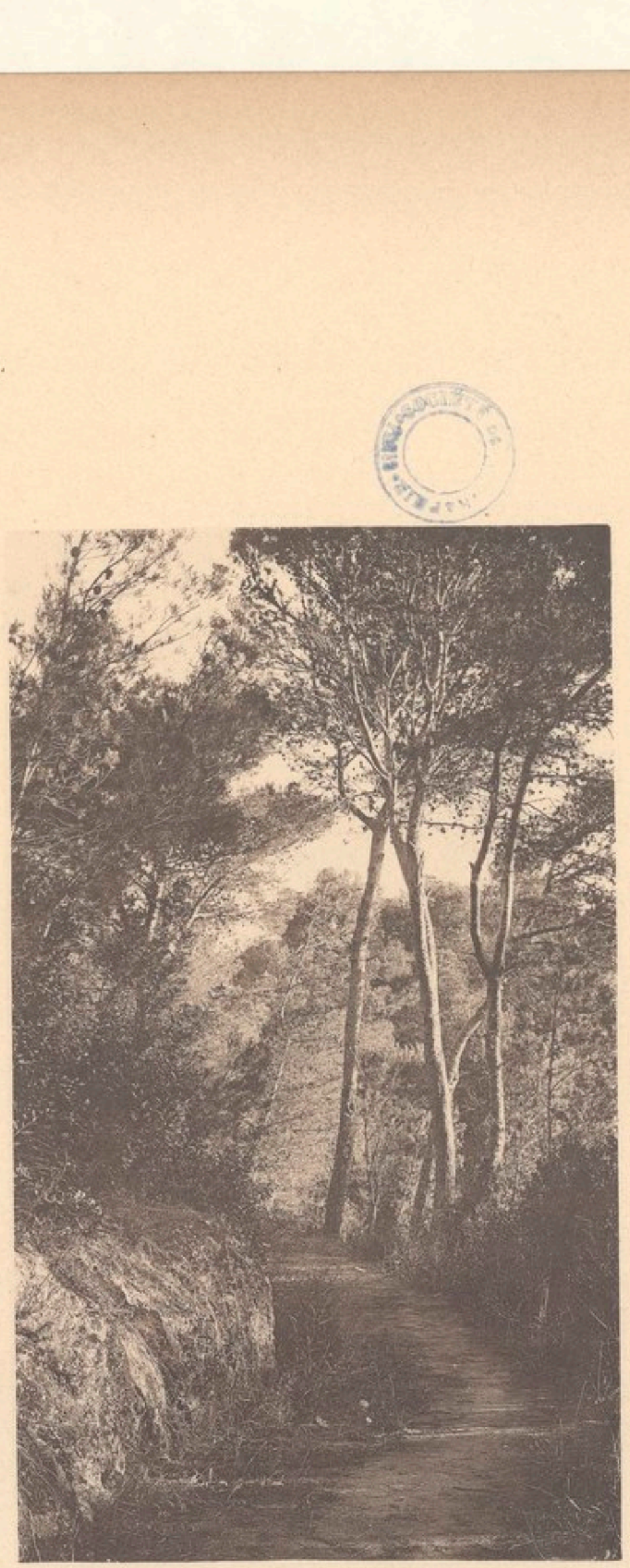
On sent bien que tout cela vit d'une vie particulière qui ne se voit qu'ici. Tous ces êtres se meuvent dans une harmonie de couleur d'une richesse incomparable.

Oui, mon ami, Alger est encore digne de tenter le pinceau de l'artiste, d'attirer l'attention de l'observateur.

Elle peut inspirer le poète. De partout, on vient à sa conquête, et voilà que c'est elle qui remporte la victoire. Sa lumière vous transforme, son atmosphère comme un philtre puissant vous enivre. Sur ses brises embaumées flottent les charmes mystérieux qui font rêver.

Transformez les demeures, transportez de toutes pièces les civilisations du Nord, semez les machines avec les idées nouvelles. Vous n'enlèverez jamais la magie de notre ciel bleu, et ne résisterez pas longtemps à l'envahissante griserie de nos fleurs embaumées.

André Alatissière.



Le chemin romain,.... fouillis d'ombre et de lumière.. ...

Les blanches femmes d'Orient et les blancs marabouts.....

Transformez les demeures.....